

## Les écrits de scripteurs peu instruits et le français populaire de Haute-Normandie aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles

### 1. Introduction<sup>1</sup>

L'absence de sources pour l'étude de l'immédiat phonique (Koch/Oesterreicher 2001, 615) des époques anciennes est à l'origine, depuis les débuts de la philologie romane, de la méconnaissance de ce vaste secteur de la langue. Nous voudrions apporter un complément au sujet de l'étape préalable à une investigation historique de la langue parlée, qui est celle de la sélection des sources. La présente étude repose sur de la documentation écrite, dont l'interprétation souvent délicate a été soulignée maintes fois. Les textes qui serviront d'exemples pour notre propos proviennent des fonds d'archives familiales des Archives départementales de Seine-Maritime et ont été rédigés par des scripteurs peu instruits<sup>2</sup>. Nous y avons relevé plusieurs particularismes, dont *cerque* m. "cercle" et *dessur* prép. "sur", pour lesquels nous proposons ici une analyse détaillée. Ces deux analyses, ainsi que celles du « relief conceptionnel » (Koch/Oesterreicher 2001, 586) des documents, serviront à déterminer lesquels des textes de scripteurs peu instruits, ceux de l'immédiat graphique ou de la distance graphique, sont à même de nous instruire sur la variation diachronique, diatopique et diastratique du français.

### 2. Le manuscrit d'Anne Cocqueret

#### 2.1. « Anne Cocqueret, femme de Vinsant Cavellier »

Anne Cocqueret exerce le métier de couturière à Rouen au 17<sup>e</sup> siècle. On ne connaît ni la date ni le lieu de sa naissance. Elle savait manifestement écrire, ce qui est loin d'aller de soi pour une artisane de cette époque (Timmermans 1993 : 56-58). Le document qu'elle a rédigé dans lequel nous avons relevé *cerque* est un reçu de travaux de couture daté de 1690. Lorsqu'elle rédige des reçus à l'intention de sa clientèle, la situation de la scriptrice est celle de la distance communicative, à laquelle nous

<sup>1</sup> Nous remercions nos directeurs de thèse, Yan Greub et André Thibault, ainsi que Jean-Paul Chauveau, dont les conseils nous ont été d'un concours précieux durant la préparation de cet article.

<sup>2</sup> Les manuscrits sont disponibles sur le cédérom accompagnant notre thèse « Le français en Haute-Normandie aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles : aspects lexicaux, phonétiques et grammaticaux », dont la version pour publication est en préparation.

reconnaissons d'après les valeurs paramétriques de Koch / Oesterreicher (2001, 586) le relief conceptionnel suivant<sup>3</sup> : communication privée (i); interlocuteur connu, mais appartenant à un milieu social plus élevé (i/d); émotionnalité faible (d); détachement actionnel/ ancrage situationnel (d/i); séparation spatio-temporelle (d); coopération limitée (d); monologue (d); spontanéité réduite (d); liberté thématique restreinte (d). L'irrégularité des lignes, les ratures et les nombreuses macules qui apparaissent sur le manuscrit trahissent sur le plan matériel une maîtrise approximative de la plume. Le document comprend approximativement 120 mots.

## 2.2. *Manifestation de l'immédiat dans un texte de la distance : mantio m.* “manteau”<sup>4</sup>

Sur le plan linguistique, plusieurs indices contribuent à rapprocher le texte du domaine de l'immédiat. Signalons seulement *mantio*, dont la graphie témoigne d'un groupe semi-consonne + voyelle résultant de l'ancienne triphthongue *eau*<sup>5</sup>, qui nous renseigne sur une prononciation dont on sait qu'elle a été bien vivante en français jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle (*morciau de pourciau*, 1649, Deloffre, 66; *mantiau*, 1757, Vadé, Desgr 1821 = FEW 6/1, 272a). D'après les témoignages des grammairiens, cette prononciation appartient dès le 16<sup>e</sup> siècle au registre populaire (« vulgarisme », Théodore de Bèze; « vice des Parisiens », Peletier du Mans, Nisard 170-171; mfr. 4 att. [fin 14<sup>e</sup> s. – 1<sup>er</sup> q. 15<sup>e</sup> s.] sur un total de 95 exemples, DMF; 1<sup>re</sup> m. 15<sup>e</sup> s. la graphie <eau> est privilégiée par rapport à <iau>, 15<sup>e</sup> s. Gossen 1962, 106 = Juneau 1972, 70). Cette prononciation s'est maintenue à grande échelle dans les dialectes galloromans du nord et du nord-ouest, notamment en ce qui nous concerne en Haute-Normandie (Andelis *mantiau*, FEW 6/1, 272a; ALF 810; v. aussi l'exemple de AUCELLUS, FEW 25/2, 775b-779a).

## 3. Diachronie et diatopie de *cerque*

### 3.1. *Diachronie de cerque*

Venons-en à *cerque m.* “cercle” dont la présence dans un pareil contexte de distance communicative, où la variété est surveillée, a quelque chose à nous apprendre sur le phénomène de réduction des groupes consonne-liquide en finale de mot. La forme *cerque* est attestée pour la première fois en 1289 dans un manuscrit du *Roman*

<sup>3</sup> Les paramètres qui correspondent au pôle de l'immédiat communicatif sont suivis de (i) et ceux qui correspondent à la distance communicative, de (d). Certains paramètres peuvent être attribués à la fois au domaine de l'immédiat et à celui de la distance dans le document concerné (i/d).

<sup>4</sup> Les sigles et abréviations utilisés dans cette contribution sont ceux du *Complément bibliographique* du FEW (voir *Bibliographie*). Nous en avons résolu une majorité d'entre eux en bibliographie.

<sup>5</sup> Pour l'histoire de ce phénomène, voir Morin (2009 : 2914-2915).

de Troie de Benoit de Sainte-Maure<sup>6</sup> (GdfC s.v. *cercle*) et est exclusive aux dialectes oïliques (wallon. flandr. rouchi, Tourc. pic. gâtin. Dombras, Metz, Paysh. Urim. Fraize, bress. FEW 2, 703-704<sup>7</sup>). Le phénomène de la chute du [l] postconsonantique après occlusive en finale de mot se rencontre régulièrement en français populaire à l'écrit depuis les 17<sup>e</sup> (*sembe, ensemble, ressemble*, Deloffre 137) et 18<sup>e</sup> siècles (*peupe, exempe, téribe, capabe*, Vadé, Brunot 10/1, 99) ainsi que dans les dialectes de toute la France oïlique (*oncle*, ALF 941 ; *épingle*, id. 477 ; *meuble*, id. 848 ; *double*, 420 = JunPron 207). Il faut signaler également le phénomène apparenté de la chute du [r] dans la même position<sup>8</sup>, que la documentation nous permet de faire remonter au 16<sup>e</sup> siècle (Est 1582 *marte, meurte*, JournBourgP *rue de la Calende, sallemante*, Diane de Poitiers *vostre proupe seur*, Marguerite de Navarre<sup>9</sup> = tous les quatre Brunot 2, 273 ; *pampe, vive (vivre)*, Thurot 2, 278 = Brunot 2, 273). Il est également attesté pour le 17<sup>e</sup> siècle (*nout(re), quat(re), conte (contre)*, Deloffre = JunPron 207). Il existe des cas où la réduction du groupe consonne-liquide et la dissimilation ont été acceptés par la norme : *guimpe, tempe, vive f., charte* (FouchéPhon 732sq. ; v. aussi Thurot 1, 266-267), mais la rareté de ces exemples et l'attribution des formes aux groupes finaux réduits aux couches populaires par les grammairiens (*suc(re), vinaig(re), coff(re)* « sont vulgaires ou bourgeoises », BourciezPhon 183 ; id. « est le fait de la petite bourgeoisie de Paris », Hindret 1687, FouchéPhon 733 ; ce sont « les épiciers de Paris » qui prononcent *coriande*, Ménage 1672, FouchéPhon 733 ; « le peuple de Paris dit *câpes* », Richelot, FouchéPhon 732) indiquent que le phénomène est demeuré un fait de discours (*quat(re), not(re), vot(re)*, « admises dans la conversation polie au 17<sup>e</sup> s. » BourciezPhon 183) et n'a, à l'exception de *guimpe, tempe, vive f. et charte*, jamais donné lieu à une nouvelle représentation phonologique reçue par la norme. L'absence de formes dérivées à partir de formes avec groupes finaux réduits (*tabe*, mais *tablée, coffe*, mais *coffraille*) en témoigne par ailleurs. La modernité du phénomène de réduction est à

<sup>6</sup> On trouve à l'intérieur de ce même manuscrit du *Roman de Troie* la variante *celcle*. Un regard sur un ensemble de formes médiévales indiquant à ce stade une variation endémique (assimilations et dissimilations) pour les représentants médiévaux du lt. *cīrcūlus* (*checele, chercle, cecle*, GdfC s.v. *cercle*), on ne peut pas supposer qu'afr. *cerque* puisse être l'ancêtre du phénomène de la chute de liquide postconsonantique observé en français moderne à très grande échelle. Le substantif masculin *cerque* trouvé en afr. dans BenSMAure est bien du lt. *cīrcūlus* et ne peut pas être un représentant du lt. *cīrcus* (FEW 2, 708a), les résultats galloromans qui y sont classés sous I.2. étant tous de genre féminin. Le point de départ de ces dernières formes féminines n'est par ailleurs pas lt. *cīrcus* (FEW 2, 708a), mais bien lt. \**cīrcā*, tel que démontré par Bloch (1935, 333), étymologie d'ailleurs admise par von Wartburg (FEW 2, 708b), qui n'a toutefois pas départagé les matériaux en deux articles distincts.

<sup>7</sup> Les formes Châten. et frcomt. (FEW 2/1, 703b) n'ont pas été retenues parce que leurs groupes consonantiques finaux représentent [kl] (Dondaine 1972 : 91-93).

<sup>8</sup> La réduction des groupes finaux consonne-liquide et la dissimilation en finale de mot qu'on observe dans *charte* ou qu'on trouve chez R. Estienne (*marte, meurte*), Diane de Poitiers (*proupe*) et Marguerite de Navarre (*ard(re)*), font ici l'objet d'une comparaison en raison de leur modernité et des liens qu'ils entretiennent tous deux avec le phénomène de l'amuisement du [ə] final, mais sont bien deux phénomènes phonétiques distincts (GrammontPhon 317-318).

<sup>9</sup> Marguerite de Navarre fait rimer *paillarde* et *ardre* (Brunot 2, 273).

mettre en relation avec celui de l'amuïssement du [ə] final en français, initié au plus tard au 16<sup>e</sup> siècle, puisque le *e* final était déjà complètement amuï à l'époque classique (FouchéPhon 524 ; BourciezPhon §20).

### 3.2. *Diatopie de cerque*

Que faut-il penser de l'attestation de *cerque* relevée chez Anne Cocqueret en 1690 à Rouen ? Comme on l'a dit, le phénomène d'amuïssement de liquide postconsonantique est bien attesté pour le 17<sup>e</sup> siècle dans le français populaire parisien, mais également à Lille (2<sup>e</sup> m. 17<sup>e</sup> s. P.-I. Chavatte, Ernst / Wolf 2005) à Candé, près d'Angers (1<sup>re</sup> m. 17<sup>e</sup> s. J. Valuche, Ernst / Wolf 2005) et dans le Jura français (1<sup>re</sup> m. 17<sup>e</sup> s. G. Durand, Ernst / Wolf 2005). Le fait n'a donc rien de régional au 17<sup>e</sup> siècle. Concernant la représentation graphique de cette prononciation et au vu de la présence d'une telle forme dans un contexte de distance communicative, on peut néanmoins ajouter que le phénomène n'est plus exclusivement un fait de discours pour Anne Cocqueret. En effet, nous avons affaire désormais à une représentation phonologique chez la scriptrice de la forme sans [l], d'où le dérivé en français régional<sup>10</sup> Andelis *encerquer* "encercler" (FEW 2, 703b), dont le point de départ est la forme réduite<sup>11</sup>. Nous ne connaissons aucune dérivation analogue en français<sup>12</sup>. Parmi les dialectes oïliques, seul le dérivé Urim. *çokè*<sup>13</sup> "entourer (un tonneau) de cerceaux ; maigre, dont on voit les côtes (cheval)" (FEW 2, 704a) présente ce même type de formation. Les dérivés Andelis (rég.) et Urim., étant séparés par une zone où aucun pareil cas de dérivation n'est recensé, ne représentent naturellement pas un point de départ identique, mais sont le résultat d'une « convergence d'évolutions spontanées indépendantes. » (Chauveau 2013 :169). Il est permis de penser que *cerque* et Paysh. *sok* (FEW 2, 703b) étaient particulièrement bien implantés dans les localités représentées par les dérivés *encerquer* et *çokè*, dont le type de formation n'a été productif nulle part ailleurs. *Cerque* est en somme un type du français populaire non exclusif à la Haute-Normandie, mais dont

<sup>10</sup> On a bel et bien affaire ici au français régional andelisien et non pas au dialecte isotopique, dans lequel on trouve les paires suivantes où on observe le rétablissement de la liquide amuïe dans la forme dérivée : Andelis *coffe-coffraile* ; id. *tabe-tablet*. Qui plus est, la paire correspondante en dialecte serait *\*cherque-\*encherquer* avec chuintante à l'initiale (havr. *cheicle*, FEW 2, 703).

<sup>11</sup> Même si la confusion n'est pas de nature identique, on observe des cas semblables de réinterprétation dans des phénomènes d'hypercorrection, tels que *bouticle*, par exemple (2<sup>e</sup> m. 17<sup>e</sup> s. P.-I. Chavatte, Ernst / Wolf 2005), qui donne même des dérivés comme *bouticlier* (id.).

<sup>12</sup> L'exemple de frm. *ruste* (*rustre*) (Molin ; c. 1510, Gdf, FEW 10, 592b), que cite FouchéPhon 758 ne représente pas un phénomène d'amuïssement du [r] final amorcé en mfr., mais bien un archaïsme qui remonte à afr. *ruste* (c. 1280 ; Froiss, FEW 10, 593b), du lt. *rusticus* et attesté à une période intermédiaire chez GuillMach (1341, DMF). Le dérivé mfr. frm. *rustaud* (dp. 1530, FEW10, 593b) n'a pas pu être formé en afr. comme le suppose Fouché, car il s'agit d'une dérivation savante formée en mfr., dont on reconnaît d'ailleurs dans la prononciation actuelle l'influence du «s» étymologique, qui ne se prononçait pas en afr. au même titre que *forest* ou *beste* (FEW 10, 594a).

<sup>13</sup> Il s'agit bien d'une forme au groupe consonantique final réduit, au vu d'Urim. *saikiè* « sarcler », où le yod iè représente un [l].

on sait qu'il était suffisamment bien implanté dans cette région au 17<sup>e</sup> siècle parmi les couches populaires d'une part pour être représenté à l'écrit et d'autre part pour faire l'objet d'une dérivation.

#### 4. « Remède pour un cheval qui a un tour de rain » [RemChNorm]

Le remède ne comporte ni signature ni date. Nous avons néanmoins de bonnes raisons de penser, d'après certains indices qu'on a repérés dans l'écriture du document<sup>14</sup> et si l'on se fie au classement du remède avec d'autres documents de la première moitié du 18<sup>e</sup> siècle que nous avons bel et bien affaire à un texte du 18<sup>e</sup> siècle. Aucun lieu n'est mentionné, mais les autres documents qui figurent dans le classement sont dieppois ou rouennais. Comme toute recette médicinale, il s'agit d'un texte d'énumération, qui consiste à faire connaître les ingrédients entrant dans la composition du remède ainsi que l'ordre dans lequel les étapes à réaliser en vue d'obtenir le produit final doivent être effectuées. Le document comprend approximativement 70 mots. Nous reconnaissons au manuscrit le relief conceptionnel suivant, établi d'après les valeurs paramétriques de Koch / Oesterreicher (2001, 586)<sup>15</sup> : communication privée (i) ; interlocuteur connu (i) ; émotionnalité faible (d) ; ancrage actionnel et situationnel (i) ; détachement référentiel (d) ; séparation spatio-temporelle (d) ; coopération limitée (d) ; monologue (d) ; communication spontanée (i) ; liberté thématique (i). Le document qui nous occupe est hybride d'après cette typologie conceptionnelle, mais la présence d'une rature et d'un ajout supralinéaire, caractéristiques du domaine de l'immédiat (Koch / Oesterreicher 2001, 594b), nous incitent à le classer du côté de l'immédiat graphique.

#### 5. Diachronie et diatopie de *dessur*<sup>16</sup>

##### 5.1. Diachronie de *dessur*

On constate dans l'histoire du français deux emplois pour *dessur* : l'un adverbial, "dessus", l'autre prépositionnel, "sur", qui est celui dont il est question dans le manuscrit. La préposition *dessur* est attesté pour la première fois en ancien français au 14<sup>e</sup> siècle chez Guillaume de Digulleville (c. 1355<sup>17</sup>, Frantext [à ajouter à FEW 12, 433a<sup>18</sup>]),

<sup>14</sup> Tels que la présence de lettres à attaque fractionnée, la forme des s finaux et les boucles opérées systématiquement pour la lettre f, reconnus comme des tendances caractéristiques de la fin du 17<sup>e</sup> et du 18<sup>e</sup> siècle (Audisio / Rambaud 2008 : 80-88).

<sup>15</sup> Comme sous §2.1, l'(i) suit les paramètres qui indiquent l'immédiat communicatif et le (d), ceux qui sont associés à la distance communicative.

<sup>16</sup> Le document qui nous occupe contient *desur*, alors que l'écrit admet très majoritairement *dessur*. La recherche dans Frantext a été opérée avec les deux graphies, mais nous n'employons que *dessur* dans le texte afin d'alléger la lecture.

<sup>17</sup> La date de ca.1330-1331 est la date de composition. L'édition est basée sur un manuscrit de ca.1355. Merci à Béatrice Stumpf pour cette information.

<sup>18</sup> L'afr. par *desurs* en fin de paragraphe de FEW 12, 433a est douteux. Premièrement, il s'agit

et apparaît également sous la plume de Pierre Bersuire (c. 1360-1370, Frantext), également originaire de l'ouest de la France. On en trouve ensuite deux attestations dans des textes picards, chez Jean de Mandeville (c. 1360, Frantext) et dans *Bérinus. Roman en prose du XIV<sup>e</sup> siècle* (c. 1370, Frantext). La cinquième et dernière attestation qu'on trouve au 14<sup>e</sup> siècle est d'Eustache Deschamps (1385, Frantext), un auteur champenois. Au cours des 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles, la majorité des attestations qu'on détient pour *dessus* prép. viennent d'auteurs occidentaux. On en trouve ensuite seulement quelques exemples au 17<sup>e</sup> siècle, qui sont tout à fait artificiels, car il s'agit de chevilles de versification, *dessus* ayant l'avantage par rapport à *sur* de comporter une syllabe supplémentaire permettant de remplir une mesure d'alexandrin. Le dernier à l'avoir employé est l'abbé Michel de Pure, originaire de Lyon, mais dont on sait qu'il a passé une partie de sa vie à Rouen (De Pure 1938/39 [1656], LIII), notamment au moment de la rédaction de l'œuvre dans laquelle on relève *dessus* (1656, Frantext [à ajouter à FEW 12, 433a]). Il peut aussi s'agir d'un banal archaïsme littéraire. La présence de la préposition *dessus* chez des écrivains du 17<sup>e</sup> siècle peut en effet s'expliquer par le fait qu'ils aient lu les auteurs qui l'ont employé avant eux. Signalé dès Palsgrave en 1530 comme « olde Rommant » (822), condamné par Oudin en 1640 (« *dessus* ne s'écrit point », 311) et par Dupleix en 1651 (« lon dit *dessus*, au lieu de *dessus* », 400)<sup>19</sup>, *dessus* disparaît de l'écrit vers la moitié du 17<sup>e</sup> siècle pour ne réapparaître que plus de deux siècles plus tard dans la littérature paysanne ou populaire (zone grisée de la figure 1.).

## 5.2. Diatopie de dessus

*Dessus* résulte du croisement de *dessus* prép. (fr. 1240-1764, aauv. *dessus* DAOA [à ajouter à FEW 12, 463b], SR [Suisse romande] *dessus* Gl, neuch. id.) et de *sur* prép. (fr. Joinv<sup>20</sup>; dp. Est 1538, aauv. *sur* [à ajouter à FEW 12, 431b]), présent partout en galloroman, à l'exception de liég. pic. bmanc. Le phénomène à l'origine de ce croisement est celui du processus d'apprentissage soit du français, soit de l'acrolecte, pour lequel l'action analogique des paires *dans/dedans*, *sous/dessous* (GPSR, s.v. *dessus*) a joué un rôle prépondérant. Il faut également envisager la possibilité que *dessus* ait été interprété comme le correspondant de la préposition *sus* (fr. 1217–Mon 1636, FEW 12, 463a), populaire en fr. depuis le 17<sup>e</sup> siècle<sup>21</sup> et généralisée à travers tous les parlers galloromans et qu'on ait créé en cela *dessus*, formé à partir de la prép. *sur* admise en

---

d'une attestation de deux siècles antérieure à mfr. *dessus*. Deuxièmement, la graphie avec -s final remet en question la prononciation du -r- et fait douter de l'appartenance de cette forme au type dont il est question ici. Par ailleurs, le FEW a classé dans un paragraphe à part les attestations anglo-normandes qui sont plus précoces et qui n'appartiennent pas au même type dont il est question ici (FEW 12, 432a).

<sup>19</sup> Les extraits cités sont tirés du *Grand corpus des grammaires françaises, des remarques et des traités sur la langue (14<sup>e</sup>-17<sup>e</sup> siècles)* des Classiques Garnier en version numérique.

<sup>20</sup> La note 16 de l'article *SŪSUM* (FEW 12, 434a) inclut des attestations plus précoces de *sur* dans des documents parisiens du 13<sup>e</sup> siècle.

<sup>21</sup> L'influence de la prép. *sur* en français est évidente dès le 17<sup>e</sup> siècle, si l'on considère les nombreux remplacements de *dessus* par *sur* dans MartyLCorn 293.

français depuis le 16<sup>e</sup> siècle au moins (dp. Est 1538, FEW 12, 431b). Contrairement à *sor/sour* et *dessor/desour*, les prép. *sus* et *dessus* ont été ensuite maintenues à côté de *sur* et *dessus* jusqu'aux 17<sup>e</sup> (fr. *sus* prép. 1217–Mon 1636, FEW 12, 463a) et 18<sup>e</sup> siècles en français (fr. *dessus* prép. 1240–1764, FEW 12, 463b), puis jusqu'à époque moderne dans les dialectes et jusqu'à aujourd'hui dans les français régionaux ainsi que dans les créoles (Québec, Beauce, Acad. Terre-Neuve, Louisac. Louis. *sus*, guad. *si*, Martinique, Sainte-Lucie *asu*, tous trois ALPA, réu. *su*, *si*, *dessus* DECOI [à ajouter à FEW 12, 463a et à 463b, 2.a.]).

| <u>Auteurs occidentaux</u>                                                          | <u>Auteurs toutes origines confondues</u>                                                                                     |
|-------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Guillaume de Digulleville (norm./pic., Greub 2003 : 376), c. 1355                   | Jean de Mandeville (Picardie, DMF), 1360<br><i>Bérinus. Roman en prose du XIV<sup>e</sup> siècle</i> (Picardie, DMF), c. 1370 |
| Pierre Bersuire (Vendée/Poitou, DMF), c. 1360-1370                                  | Eustache Deschamps (Champagne), 1385                                                                                          |
| Antoine de La Sale (« Sa langue a des traits de l'Ouest. », Greub 2003 : 376), 1456 | Christine de Pisan (« vocabulaire plutôt oriental », Greub 2003 : 374), 1429                                                  |
|                                                                                     | Jean de Roye (Paris), 1460                                                                                                    |
|                                                                                     | Guy de Brués (« jurisconsulte méridional »), 1557                                                                             |
| Jean de Béthencourt (Normandie, DMF), c. 1490                                       | Jean-Antoine de Baïf (Paris), 1581                                                                                            |
| André de La Vigne (né à La Rochelle, DMF), 1494                                     | Loÿs Papon (Forez), 1588                                                                                                      |
| Ronsard (Vendôme), 1550                                                             | Alexandre Hardy (Paris), 1625 <sup>1</sup>                                                                                    |
|                                                                                     | Gillet de la Tessonnerie (Paris, 1643, Brunot 3, 378, FEW 12, 433a)                                                           |
|                                                                                     | Paul Scarron (Paris, 1655= DuboisL)                                                                                           |
|                                                                                     | Michel de Pure (abbé) (Paris), 1656                                                                                           |
| Robert Garnier (Sarthe), 1585                                                       | Daudet, 1890                                                                                                                  |
| Jean Bertaut (Caen), 1606                                                           | Verlaine, 1896                                                                                                                |
|                                                                                     | Jean Rictus (Gabriel Rendon), 1897                                                                                            |
|                                                                                     | Georges Chepfer, 1922                                                                                                         |

Figure 1. Les auteurs qui emploient *desur/dessus* prép. (Frantext, DMF, FEW) et les dates qui attestent leur usage de la préposition

<sup>22</sup> L'attestation relevée par E. Lombard (1880, 66) chez Alexandre Hardy et reprise par le FEW (12, 433a) est erronée. On trouve la prép. *dessus* chez Hardy non pas dans *Les chastes et loyales amours de Théagène et Cariclée* (1623), mais en 1625 dans *Didon se sacrifiant* (Frantext).

La répartition de *dessus* dans le domaine galloroman, en emploi adverbial et prépositionnel, indique une vitalité, sinon en français régional, au moins dans le dialecte correspondant, dans ce qui constitue quatre aires distinctes : Gondc. Friedrichsd. norm. Rouen (Boissay) [à ajouter à FEW 12, 433a], PtAud. Tinch. Thaon, hbret. Dol, nant. Ancenis, bmanc. ang. (rég. 1750, DuPineauR [à ajouter à FEW 12, 433a]), ang. id. Vendée, Vienne (tous deux SEFCO ; MineauR<sup>23</sup>) [à ajouter à FEW 12, 433a], saint. SeudreS. Québec<sup>23</sup>, acad. Louis. créole louis. *dèsur*<sup>24</sup> DLC, réu. *dsi(r)* DECOI = Chaudenson (1974 : 752) [tous les cinq à ajouter à FEW 12, 433a], loch. Sologne, Varennes, Moulins [à ajouter à FEW 12, 433a], verdch. gaum<sup>25</sup>. (rég.) Fraize, Ajol, neuch. ClermF. Excluons d'emblée Gondc. et Friedrichsd., qui sont à rapprocher de liég. *dizeûr* prép. 'sur' et de Mons *el dézeur dê* prép. 'sur' (FEW 12, 432b), tous deux attribués par von Wartburg (sous 2.a.) à un afr. *deseur*, *desseur* et à un mfr. *desseure*, à cause de la voyelle [œ]. En effet, il nous paraît difficile d'écarter la possibilité que la voyelle [ü] des formes Gondc. et Friedrichsd. soit à imputer à une évolution phonétique [œ] > [y] (FouchéPhon 429)<sup>26</sup>, puisqu'on dispose de tout un ensemble de formes picardes et wallonnes qui présentent la voyelle [œ] (FEW 12, 432b), plutôt qu'à l'influence de la voyelle de *sus* tel que c'est le cas pour tous les autres exemples cités pour *dessus* ci-dessus (FEW 12, 433b ; Pope 261), qui ne présentent aucune issue en [œ]. On distingue comme on l'a dit quatre aires : la première, qu'on nommera clermontoise (centre), la seconde, appelée neuchâteloise (nord-est), la troisième, parisienne et la quatrième, occidentale.

- (1) et (2) Les attestations clermontoise et neuchâteloise sont des formations appartenant respectivement aux français régionaux de ces localités (Chambon MélVarFr 2, 10 ; GPSR) dont la première est à mettre en relation avec l'aire constituée par Sologne, Varennes et Moulins et la seconde avec celle de verdch. Fraize et Ajol.
- (3) Le français populaire de Paris du début du XX<sup>e</sup> siècle connaît la préposition (Bauche = FEW 12, 433a), mais il serait hâtif de supposer que son usage a pu y être perpétué sans interruption depuis le 17<sup>e</sup> siècle, puisqu'on n'en trouve aucune trace pendant plus de deux siècles, sans compter que, comme on l'a dit plus haut, les emplois du 17<sup>e</sup> siècle sont exclusivement littéraires, liés à une contrainte formelle et probablement empruntés à la langue littéraire d'auteurs occidentaux ou picards. Il est donc probable que l'exemple répertorié par Bauche (1929) pour le français populaire parisien soit une formation indépendante postérieure, ce qui explique qu'on le retrouve chez Verlaine, Rictus et Chepfer<sup>27</sup>.
- (4) L'aire occidentale est de nature différente de celles que l'on vient d'examiner. En effet, non seulement la première attestation pour *dessus* appartient à cette aire, mais la documentation fournit en plus au moins une attestation par siècle depuis son apparition, du 14<sup>e</sup> au 18<sup>e</sup> siècle, dont deux pour le 18<sup>e</sup> siècle en incluant le manuscrit qui nous occupe

<sup>23</sup> Où il est très bien attesté au 18<sup>e</sup> siècle (Poirier 1979, 418).

<sup>24</sup> Il s'agit sans contredit d'un emprunt au français louisianais. Merci à Jean-Paul Chauveau de nous avoir communiqué cette attestation pour le créole louisianais.

<sup>25</sup> Jean-Baptiste Gérard, 69 ans, cardeur en laine, natif de Gêrouville. *Chanson chantée dans les veillées par les femmes*. (Brunot / Bruneau 1912).

<sup>26</sup> Dont les écrits de Jean de Mandeville et *Bérinus* sont peut-être les premiers qui en témoignent.

<sup>27</sup> L'exemple chez Alphonse Daudet est attribué à un personnage originaire d'Aps, un village ardéchois.

(Haute-Normandie ? [rég. 18<sup>e</sup> s. RemChNorm], ang. [rég. 1750, DuPineauR]). Si l'on considère cette présence historique ainsi que l'extension que connaît cette quatrième aire (norm. Rouen (Boissay), PtAud. Tinch. Thaon, hbret. Dol, nant. Ancenis, bmanc. ang. (rég. 1750, DuPineauR), ang. id. Vendée, Vienne (tous deux SEFCO ; MineauR<sup>2</sup>), saint. SeudreS. Québec, acad. Louis. créole louis. *dèsur* DLC, réu. *dsi(r)* DECOI = Chaudenson (1974 : 752), loch.), on peut valablement supposer que ces localités n'ont pas toutes formé indépendamment *dessus*, qu'il s'agit d'un type qui a dû bénéficier d'une diffusion dans l'ouest de la France et ce, sinon depuis son apparition, au moins depuis le 16<sup>e</sup> siècle. En effet, sa répartition outre-mer (Québec, acad. Louis. créole louis. *dèsur* DLC, réu. *dsi(r)* DECOI = Chaudenson (1974 : 752), sa présence dans un document angevin, dans un document probablement haut-normand ainsi que dans des documents québécois (Poirier 1979 : 418), qui datent tous du 18<sup>e</sup> siècle, sont des indices d'une implantation de longue date : « [s]i l'on constate une conjonction entre les différentes communautés des deux rives de l'Atlantique, il est sûr qu'elle est fondée sur un état antérieur à la formation des colonies francophones, et donc qu'elle remonte au 16<sup>e</sup> siècle au plus tard, à moins qu'on puisse prouver qu'il s'agit de la convergence d'évolutions spontanées indépendantes. » (Chauveau 2013 : 169).

## 6. Conclusion

Les deux documents présentés dans cette contribution, qui appartiennent pour l'un au domaine de la distance et pour l'autre, à celui de l'immédiat, ont servi à documenter *cerque*, un type du français populaire du 17<sup>e</sup> siècle, et *dessus*, un type du français régional du 18<sup>e</sup> siècle. L'intérêt des écrits des scripteurs peu instruits réside dans l'exception qu'ils représentent pour la typologie conceptionnelle : qu'ils appartiennent à l'immédiat ou à la distance, ils sont susceptibles de nous renseigner sur des états antérieurs de la langue, comme l'a souligné Gerhard Ernst (2010 : 56) : s'« [i]l n' [est] pas raisonnable de mettre en doute l'existence d'une langue de l'immédiat dans les classes supérieures et parmi les personnes ayant un haut degré de formation scolaire [...], il est également certain que la langue des textes privés des classes sociales inférieures est plus proche du pôle de l'immédiat que celle des membres de la «bonne société». » Même en situation de distance communicative, leurs écrits ne semblent jamais entièrement exempts de formes ordinairement exclues de l'écrit.

## Références bibliographiques

- ALF = Gilliéron, Jules / Edmont, Edmond, 1902-10. *Atlas linguistique de la France*, 10 vol., Paris, Champion.
- ALPA = Le Dû, Jean / Brun-Trigaud, Guylaine, 2011. *Atlas Linguistique des Petites Antilles*, Paris, Éditions du CTHS.
- Audisio, Gabriel / Rambaud, Isabelle, 2008<sup>4</sup>. *Lire le français d'hier. Manuel de paléographie moderne 15<sup>e</sup>-18<sup>e</sup> siècles*, Paris, Armand Colin.
- Bauche, Henri, 1929. *Le langage populaire : grammaire, syntaxe et dictionnaire du français tel qu'on le parle dans le peuple de Paris avec tous les termes d'argot usuel*, Paris, Payot.
- Bloch, Oscar, 1935. « Notes éymologiques et lexicales », *Revue de Linguistique Romane* 11, 313-344.
- BourciezPhon = Bourciez, E. / Bourciez J., 1982. *Phonétique française : étude historique*, Paris, Klincksieck.
- Brunot = Brunot, Ferdinand / Bruneau, Charles (t.12-13), 1905/1979. *Histoire de la langue française des origines à 1900*, Paris, A. Colin, 13 t.
- Brunot, Ferdinand / Bruneau, Charles, 1912. *Archives de la parole. Enquête phonographique dans les Ardennes*, Paris, Université de Paris. <www.gallica.bnf.fr>.
- Chaudenson, Robert, 1974. *Le lexique du parler créole de la Réunion*, Paris, Champion.
- Chauveau, Jean-Paul, 2013. « Fr. ébarouir : étymologie-histoire et étymologie-reconstruction », *Revue de linguistique romane* 77, 167-182.
- Classiques Garnier numérique, *Grand corpus des grammaires françaises, des remarques et des traités sur la langue (14<sup>e</sup>-17<sup>e</sup> siècles)*. Accès sous licence. <www.classiques-garnier.com>.
- DAOA = Olivier, Philippe, 2009. *Dictionnaire d'ancien occitan auvergnat. Mauriacois et Sanflo-rain (1340-1540)*, Tübingen, Niemeyer.
- Deloffre = Agréables *Conférences de deux paysans de Saint-Ouen et de Montmorency sur les affaires du temps (1649-1651)* ; p. p. Frédéric Deloffre, Paris, Les Belles Lettres, 1961.
- Digulleville, Guillaume de, 2010. *Lexique Pèlerinages de Digulleville*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine (transcrit par Béatrice Stumpf). <www.atilf.fr/dmf/PelerinagesDigulleville>.
- DLC = Valdman, Albert / Klingler, Thomas / Marshall, Margaret M. et al., 1998. *Dictionary of Louisiana Creole*, Bloomington, Indiana University Press.
- DMF = Martin, Robert (ed.), 2012. *Dictionnaire du moyen français (DMF) 1330-1500*. <http://www.atilf.fr/dmf/>
- Dondaine, Colette, 1972. *Les parlers comtois d'oïl. Étude phonétique*, Paris, Klincksieck (Bibliothèque française et romane).
- DuboisL = Dubois, Jean / Lagane, René, 1960. *Dictionnaire de la langue française classique*, Paris, E. Belin.
- Ernst, Gerhard / Wolf, Barbara, 2005. *Textes français privés des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Tübingen, Max Niemeyer (*Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie* 310). [CD-ROM]
- FEW = Wartburg, Walther von, 1922-2002. *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine darstellung des galloromanischen sprachschatzes*, 25 vol., Leipzig/Bonn/Bâle, Teubner/Klopp/Zbinden.
- FouchéPhon = Fouché, Pierre, 1958-1967. *Phonétique historique du français*, 3 vol., Paris, Klincksieck.

- FRANTEXT= base textuelle de l'ATILF (Analyse et traitement informatique de la langue française). <<http://www.frantext.fr>>
- Gdf = Godefroy, Frédéric, 1881-1902. *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Vieweg, 1881-1902, 10 vol.
- GdfC = Godefroy, Frédéric, 1880-1902. *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, Complément*, Paris, Vieweg, vol 8-10.
- Goebl, Hans, 1970. *Die normandische Urkundensprache. Ein Beitrag zur Kenntnis der nord-französischen Urkundensprachen des Mittelalters*, Wien, Sitzungsberichte der Österr. Akad. der Wissenschaften Phil.-hist. Kl. 269.
- Gossen, Théodore, 1962. « La langue du livre de comptes d'un curé normand du premier tiers du XV<sup>e</sup> siècle », *Revue de linguistique romane* 26, 100-125.
- GPSR = Gauchat, Louis/Jeanjaquet, Jules/Tappolet, Ernst, 1924. *Glossaire des patois de la Suisse romande*, Neuchâtel/Paris, Attinger.
- GrammontPhon = Grammont, Maurice, 1933. *Traité de phonétique*, Paris, Delagrave.
- Greub, Yan, 2003. *Les mots régionaux dans les farces françaises : étude lexicologique sur le Recueil Tisser (1450-1550)*, Strasbourg, Société de Linguistique romane (Bibliothèque de linguistique romane 2).
- JunPron = Juneau, Marcel, 1972. *Contribution à l'histoire de la prononciation française au Québec. Étude des graphies des documents d'archives*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- Koch, Peter/Oesterreicher, Wulf, 2001. « Langage parlé et langage écrit », in: Holtus, Günter/Metzeltin, Michael/Schmitt, Christian (ed.), *Lexikon der Romanistischen Linguistik – Methodologie (Langue et société/Langue et classification/Collection et traitement des données)*, Tübingen, Niemeyer, 1,2 vol., 584-627.
- Lombard, E., 1880. « Étude sur Alexandre Hardy », *Zeitschrift für neufranzösische Sprache und Literatur* 2.1, 63-72.
- MartyLCorn = *Œuvres de Pierre Corneille*, p. p. Charles Marty-Laveaux, 1862/1869, Paris, Hachette, 12 vol.
- MineauR<sup>2</sup> = Mineau, Robert/Racinoux, Lucien, 1981. *Glossaire des vieux parlers poitevins, recueillis dans le département de la Vienne et lieux voisins. Nouvelle éd. revue, corrigée et considérablement augmentée*, Poitiers, Brissaud.
- Morin, Yves Charles, 2009. « Histoire des systèmes phonique et graphique du français », in: Ernst, Gerhard (ed.), *Romanische Sprachgeschichte/Histoire linguistique de la Romania*, Berlin/New York, Mouton/de Gruyter, vol. 3, 2907-2926.
- Nisard = Nisard, Charles, 1872. *Étude sur le langage populaire ou patois de Paris et de sa banlieue*, Paris, A. Francke.
- Poirier, Claude, 1979. « Créoles à base française, français régionaux et français québécois : Éclairages réciproques », *Revue de linguistique romane* 43, 400-425.
- Pure, Michel de, 1938/39 [1656]. *La prétieuse ou le mystère des ruelles*, p. p. Émile Magné, 2 vol., Paris, Droz.
- Rosset = Rosset, Théodore, 1911. *Les origines de la prononciation moderne étudiées au XVII<sup>e</sup> siècle, d'après les remarques des grammairiens et les textes en patois de la banlieue parisienne*, Paris, A. Colin.
- SEFCO = Ulysse Dubois/Jacques Duguet/Jean-François Migaud/Michel Renaud, 1992/1994. *Glossaire des parlers populaires de Poitou, Aunis, Saintonge, Angoumois*, Saint-Jean d'Angély, Société d'études folkloriques du Centre-Ouest, 3 vol.

- Thurot = Thurot, Charles, 1881/1883. *De la prononciation française depuis le commencement du XVI<sup>e</sup> siècle d'après les témoignages des grammairiens*, Paris, Impr. nationale, 2 vol.
- Timmermans, Linda, 1993. *L'accès des femmes à la culture 1598-1715 : un débat d'idées de Saint-François de Sales à la marquise de Lambert*, Paris, Champion (Bibliothèque littéraire de la Renaissance 3, 26).
- Wartburg, Walther von, *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes. Beiheft/Complément*, 2010. 3<sup>e</sup> édition, publiée par Jean-Paul Chauveau, Yan Greub et Christian Seidl, Strasbourg, Société de Linguistique romane (Bibliothèque de linguistique romane, Hors série 1).

# La reduplication à l'oral : usages et fonctions. Une étude de cas à partir du sous-corpus « omelette » d'ESLO1

## 1. Introduction

La reduplication, c'est-à-dire la répétition à l'identique d'une séquence correspondant à un mot ou à un morphème, est typologiquement bien attestée à l'échelle mondiale, mais les langues indo-européennes – les langues romanes entre autres – se singularisent en formant un isolat réfractaire à l'exploitation de ce procédé (Dryer/Haspelmath, 2011). Ce travail n'a pas pour propos de reconsidérer cette conclusion. Dans la continuité des recherches de Bock & Levelt (1994) ou, sur le français, de Dostie (2008), on étudiera les occurrences dans un corpus oral (pour une synthèse sur le français parlé, voir Blanche-Benveniste / Martin, 2010).

L'étude du vocabulaire se fondant en général sur des données textuelles, souvent à dominante littéraire, la collecte des matériaux a conduit à une minoration des emplois oraux et familiers. Les reduplications consignées par la lexicographie concernent pour l'essentiel des formations conventionnelles du langage enfantin et la création argotique – l'une et l'autre en marge de l'écriture –, tandis que les reduplications de l'oral sont assimilées à des disfluences, des perturbations liées à l'expression. Deux types d'hypothèses peuvent être avancées pour en rendre compte :

- en langue, il s'agirait de pallier une sous-lexicalisation liée à des lacunes dans la dérivation (attribution de valeurs quantitative ou affective notamment),
- dans la parole, d'assurer la continuité sonore de l'émission : la reduplication équivaldrait à un 'filler', une marque phatique de remplissage.

Dans ce travail, on a mis à contribution dans les ressources du corpus ESLO1 – *l'Enquête Socio-Linguistique à Orléans* –, les enregistrements du sous-corpus de *l'omelette* (Bergounioux, à par.) afin de repérer comment un procédé se stylisait à l'oral en dessinant les modalités d'une potentielle grammaticalisation en cours.

## 2. Le corpus : données, occurrences, locuteurs

Bien qu'elle s'inscrive dans la perspective d'un travail sur corpus, cette étude n'est pas centrée sur un traitement de données à grande échelle. Restreinte à une micro-analyse, elle élabore les prémisses d'un raisonnement fondé sur une série exhaustive de 242 reduplications relevées dans les questions et les réponses appelées par

cette entrée du questionnaire ESLO : « Est-ce que vous pouvez me dire comment on fait une omelette chez vous ? ». Les 95 enregistrements, cumulés, représentent une heure et cinquante-six minutes. Cet inventaire élimine les marques d'affirmation, de négation ou d'encouragement telles que « oui oui », « mh mh », « non non », « si si » [27], [85]<sup>1</sup>, y compris les formes à renforcement comme « mais oui mais oui » [67] qui ont déjà fait l'objet d'une publication (Bergounioux/Dugua, à par.). De même, les cas d'anaphores destinés à réinitialiser l'énoncé n'ont pas été comptabilisés (Skrovec, 2014).

Si la série des enregistrements vaut comme un observatoire privilégié de la réduction en fournissant des attestations qui ne se retrouveraient pas si facilement à l'écrit, une restriction s'impose quant à la conduite de l'analyse. Il s'agit bien d'une prise en compte d'un phénomène à l'oral mais l'ensemble des propriétés orales du phénomène n'ont pas été intégrées, en particulier les effets de la prosodie. L'explication est centrée sur les exploitations morphologiques et pragmatiques de la distribution.

Telles qu'elles ont été construites, les données se présentent sous la forme d'une liste de 242 occurrences comprenant au moins un mot entier répété immédiatement à l'identique – à l'exclusion de répétitions partielles ou d'amorces –, soit tel quel, soit après l'insertion d'un élément adventice : un « euh », une pause courte, un rire, une auto-confirmation ou, à l'extrême, un « oui » phatique :

ça se fait oui ça se fait y en a qui ajoutent du lait (06)

Tableau 1 : Nombre de réductions par locuteur<sup>2</sup>

Total des locuteurs n = 95 (+ 5 personnes associées à l'interview)

Total des occurrences n = 175 (+ 7 venant de personnes qui assistent à l'entretien)

Dans la colonne de gauche, le nombre de réductions suivi, entre crochets, du nombre de locuteurs concernés

Notées avec prime les personnes extérieures (parentèle, ami) intervenant lors de l'entretien

00: [= 26]: 09, 10, 15, 49, 55, 63, 71, 83, 84, 90, 94, 95, 101, 104, 107, 108, 111, 116, 119, 122, 124, 136, 139, 140, 144, 150

01: [= 29 + 3]: 07, 16', 20, 24, 25, 29, 50, 61, 64, 65, 70, 79, 85, 87', 88, 91, 103, 106, 109, 110, 112, 114, 115, 120, 128, 129, 130, 131, 133', 137, 143, 156

02: [= 14 + 2]: 16, 19, 22, 22', 28, 61', 66, 81, 96, 97, 117, 118, 126, 133, 135, 141

03: [= 17]: 06, 14, 17, 26, 45, 46, 47, 75, 76, 78, 80, 82, 87, 102, 123, 125, 146

04: [= 1] 142

05: [= 2] 147, 149

<sup>1</sup> Les chiffres renvoient au numéro d'ordre du témoin. L'ensemble des séquences et les informations sur les locuteurs, ainsi que les principes d'établissement et de présentation des transcriptions, peuvent être consultés sur <<http://www.lll.cnrs.fr/>>.

<sup>2</sup> *Omelette* est un sous-corpus qui prélève, sur un ensemble de 140 entretiens, les réponses à cette question qui n'a été posée qu'à deux tiers des informateurs. Les treize interviewers ne figurent pas dans cette récapitulation.

06 : [= 2] 54, 132

08 : [= 1] 67

11 : [= 3] 08, 21, 60

Premier constat : la reduplication est bien présente : un quart des témoins n'en ont réalisé aucune, 60 en ont produit de 1 à 3 (le temps moyen de réponse est d'environ une minute) et 9 de 4 à 11. Il s'esquisse là une différence dans la communication qui suggère des rapprochements avec d'autres stratégies d'occupation du temps de parole : « euh », pause, 'fillers'... Par ailleurs, aucune reduplication n'a été l'objet d'une attention corrective. Elles ne sont pas perçues comme des lapsus, des erreurs ou des insuffisances mais bien comme des disfluences, neutralisées immédiatement par l'auditeur. La répétition du segment est validée dans le discours comme une façon de conserver la parole en sonorisant, par une réitération que n'exigent ni la syntaxe, ni la morphologie, le délai d'attente qui précède l'introduction d'une unité que laisse pressentir la construction de l'énoncé. Pas d'hésitations ayant valeur de réticence, de procédures d'euphémisation liée à un embarras. Dans tous ces exemples, la difficulté serait plutôt d'ordre cognitif (langagier) que social (interactionnel) et l'attention se focalisera sur le type de cognition en jeu en partant d'un exemple.

### 3. Les reduplications d'un locuteur

Dans le propos d'un Lorrain exilé sur les bords de Loire, les répétitions du témoin qui répondent aux conditions fixées ont été numérotées à gauche.

RC : alors cette question peut-être va vous faire rire monsieur mais je la pose quand même comment est-ce qu'on fait une omelette chez vous ?

GJ 131 : euh on fait une

RC : pourquoi je vous pose la question [rire]

GJ 131 : [rire] elle allait en faire une justement c'est ce qu'on va manger ce soir

RC : ah bon alors [rire] allez-y

GJ 131 : alors euh mh [1] *moi je moi je suis pas très fort en cuisine*

RC : non

GJ 131 : mais enfin je sais quand même faire une omelette

RC : mh

femme de GJ 131 : oh on peut la faire de plusieurs façons

GJ 131 : oui [2] *y a plusieurs façons y a plusieurs façons hein y a plusieurs façons*

RC : mh mh mais monsieur essayez de m'expliquer euh s'il vous plaît comment comment on fait une omelette ici parce que vous l'avez regardée madame s- plusieurs fois sans doute

GJ 131 : oh non et puis je m'en suis fait moi-même aussi hein

RC : ah bon ça alors vous voyez

GJ 131 : [rire] ah mais c'est pas compliqué hein pour moi c'est pas compliqué on casse les œufs [3] *on on bat tout ensemble euh on met [4] un un peu d'eau je crois on mélange un peu d'eau enfin on assaisonne sel poivre euh en Lorraine [5] on on on découpe [6] des petits des petits morceaux de lard qu'on fait frire avant et puis on enfin on verse tout ça [7] dans la dans la poêle et puis on tourne jusqu'à temps que ça soit à peu près cuit quoi [rire]*

RC : mh mh on sent déjà l'odeur de votre om- omelette

GJ 131 : oui [rire] seulement ici on ne la fait pas au lard parce qu'on ne trouve pas [8] *de de* charcuterie [9] *comme en comme en* Lorraine

RC : [rire] non

GJ 131 : on trouve non euh la charcuterie ici c'est pas très fort et ben on n'a qu'à du lard fumé [10] *des des* saucisses fumées vous savez c'est pas du tout fait pareil ici enfin bon moi je on met [11] *des des* épices aussi dedans quand même quelquefois des de l'ail de l'oignon

RC : mh mh

RC : mh ça dépend de

GJ 131 : oh on la fait de plusieurs façons

RC : mh mh bon (08)

Ont été exclues de la collation les répétitions distantes séparées par d'autres unités de sens plein :

et puis *on* enfin *on* verse tout ça  
*c'est pas compliqué* hein pour moi *c'est pas compliqué*  
 un *un peu d'eau* je crois on mélange *un peu d'eau*

Les occurrences conservées comprennent :

- des pronoms personnels sujet (non autonomes) :  
 [1] *moi je moi je* suis pas très fort en cuisine  
 [3] *on on* bat tout ensemble  
 [5] *on on on* découpe des petits des petits morceaux de lard
- des déterminants :  
 [8] *de de* charcuterie  
 [10] *des des* saucisses fumées  
 [11] *des des* épices aussi
- des prépositions :  
 [7] *dans la dans la* poêle  
 [9] *comme en comme en* Lorraine
- un quantifieur indéfini :  
 [4] *un un* peu d'eau
- un adjectif :  
 [6] *des petits des petits* morceaux de lard
- une proposition qui est la reprise de ce que vient d'avancer un autre locuteur :  
 [2] *y a plusieurs façons y a plusieurs façons* hein *y a plusieurs façons*

Ainsi, dans cet exemple, des unités pleines (noms ou verbes) suscitent la répétition d'un pronom (non autonome), d'un déterminant ou d'une préposition, mais ces catégories (POS), qui fonctionnent comme des déclencheurs potentiels de répétition, ne sont pas elles-mêmes sujettes à répétition. L'adjectif *petit*, dont le statut est intermédiaire, est le seul à être redoublé.

La reduplication intervient au dernier niveau de l'analyse en désolidarisant le nom ou le verbe des mots qu'ils dominent dans le syntagme. L'objet de la répétition

ne correspond pas à quelque forme d'insistance concernant l'information portée par le nom ou le verbe ; elle se restreint à ses déterminations grammaticales qui la précèdent et en dépendent, dissociant propriétés syntaxiques et sémantiques. Les unités qui ont provoqué les répétitions de GJ131 ne se signalent pas en raison de la difficulté qu'elles présenteraient pour le locuteur. Celui-ci, dans ses explications, n'est pas plus confronté à une tâche verbale complexe qu'il n'est arrêté par la disponibilité ou la réalisation d'un mot difficile, rare ou inattendu dans le contexte. Au contraire, *battre les œufs*, *petits morceaux de lard* ou, pour cette personne, *Lorraine* et *charcuterie*, sont autant de références triviales.

#### 4. Analyse quantitative par parties du discours

On sera amené à distinguer deux cas de figure dans l'inventaire qui suit :

- la répétition lexicale, qui concerne un mot (plusieurs si le contexte les rend indissociables), mots-outils ou unités autonomes (verbes, noms, adjectifs),
- la répétition syntaxique qui affecte des connecteurs, des propositions voire des phrases entières.

Avec pour critère de décompte une entité lexicale ou un syntagme, on aboutit à certains doubles comptages dès lors qu'un segment peut contenir deux éléments, e.g. une préposition et un déterminant (e.g. « dans + article »).

##### Recension par catégories des reduplications

(l'occurrence est suivie entre parenthèses du numéro d'ordre donné au témoin dans ESLO)

Périphérie gauche

##### *En attente de nom*

Déterminant (= 51 dont 23 en double compte sur lesquels 21 avec une préposition)

de (8) des (8) dans la (8) des (8) mon (19) des (20) la (20) des (21) mon (21) dans une (24) dans la (25) des (47) du (54) votre (54) des (55) sur les (60) la (60) un (60) la (61) la (64) ce (64) la (66) du (67) des (67) la (75) du (75) dans une (76) une (76) dans la (79) ce (82) un (82) dans une (87) des (91) dans un (102) dans la (102) dans la (103) d'une (110) que les (115) des (115) une (125) mon (131) c'était la (132) le (132) dans la (132) dans le (132) dans la (137) dans une (141) une (141) la (142) des (147) dans la (149)

Préposition (= 37 dont 21 en double compte)

dans la (8) comme en (8) dans (14) en (22) dans une (24) dans la (25) à (28) dans (28) dans (46) du (54) sur les (60) du (67) dans (67) des (67) du (75) dans une (76) dans la (79) sur (80) dans une (87) dans un (102) dans la (102) dans la (103) d'une (110) des (115) dans (115) à (117) dans (118) à (123) pour (125) dans (132) dans la (132) dans le (132) dans la (137) dans une (141) avec (147) dans la (149) dans (149)

##### *En attente de verbe*

Préposition + proposition infinitive ou gérondif (= 4)

pour (96) pour (129) de (132) en (156)

Pronom (= 48 dont 7 en double compte)

on (6) moi je (8) on (8) on (8) on (16) je (16) qui (17) on (17) on (17) je la (21) on (21) on (25) elle les (45) comment elle (45) me (47) je (47) ça (54) les gens (54) ça (54) nous (55) ça (60) je (60) je (60) on (67) on (70) on (76) on (79) tout le monde (80) on (80) ça (85) je les (91) je (94) je (96) on (97) on (108) je (114) vous (117) on (123) on (126) je (129) on (132) qu'elle (133) vous (135) moi (142) vous (146) je les (146) que je (149) qui (149)

Auxiliaire (et semi-auxiliaire) (= 7)

ce que tu as (17) qu'elle soit pas (65) j'ai (78) faut (118) est (123) vous allez (133) elle soit (133)

*En attente de qualification*

Adverbe quantifiant (= 33 dont 4 en double compte)

un [peu] (8) y a plusieurs façons (8) très (10) plein (16) bien (16) très (21) très (21) très (21) très (45) [peu] de (47) une goutte de (50) vingt (54) plus (55) bien (60) bien (60) trop (60) beaucoup (60) très (64) [pas] complètement (67) très (70) très (70) très chaude (78) plus (78) assez (80) [pas] du tout (81) bien (105) bien (106) plus (106) très (110) bat bien (110) [un peu] de (126) plus (142) le moins (147)

Noms, Adjectifs et Verbes

Nom (= 17 dont 3 en double compte )

l'assaisonnement (7) des pommes de terre (14) mes œufs (19) un ustensile (22) un fouet (22) l'omelette (26) les gens (54) les goûts (54) des façons (61) dans la poêle (61) des pommes de terre (67) tout le monde (80) le beurre (80) mes œufs (85) des omelettes (109) des œufs (125) une omelette (143)

Adjectif (= 4 dont deux en double compte)

creux (26) vingt (54) idiot (61) très chaude (78)

Verbe (= 12 dont 3 en double compte)

fais (14) répétez (21) elle met (45) voit (70) posez (81) on bat (87) ça dépend (87) faire rire (94) j'en sais (97) bat bien (110) tu bats (118) vas-y (133)

Unités syntaxiques

Adverbe de phrase (= 5)

parfait (9) ah bon (14) la toute première [= premièrement] (16) d'accord (60) très bien (108)

Conjonction de subordination et équivalents (= 13 dont 7 en double compte)

y en a qui (6) comment (8) qui (17) comment elle (45) quand (60) comment (61) que les (115) pour que (123) comment ? (128) qu'elle (133) comment ? (142) que je (149) qui (149)

Conjonction de coordination (= 4)

mais (22) et (101) ou (102) ou (147)

## Syntagme

*Présentatif et Attributifs*

Présentatif + N (ou Pronom) (= 6)

c'est (21) c'est (46) c'est ça (50) y a (54) il y a (60) il y en a (61)

Présentatif + V (= 12 dont 3 en double compte)

y en a qui (6) y a plusieurs façons (8) c'est (46) c'est (80) c'est (80) c'est (80) c'est (130) c'était la (132) c'est (142) c'est (146) c'est (146) y a (149)

Attributif + Adj. (= 3)

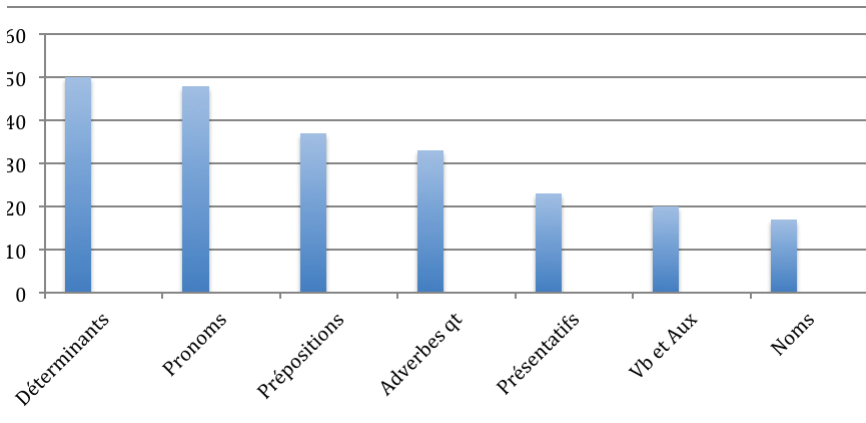
elle est (21) elle est (21) c'est pas di- (47)

Phrase (= 14 dont 3 en double compte)

ça se fait (6) ça se dit (21) répétez (21) c'est important (26) je bats énormément (29) comment on fait une omelette (66) comment on fait une omelette (67) vous me direz (80) posez (81) c'est la façon de préparer l'omelette (82) si c'est une omelette (128) vas-y (133) c'est très facile (135) ça dépend (147)

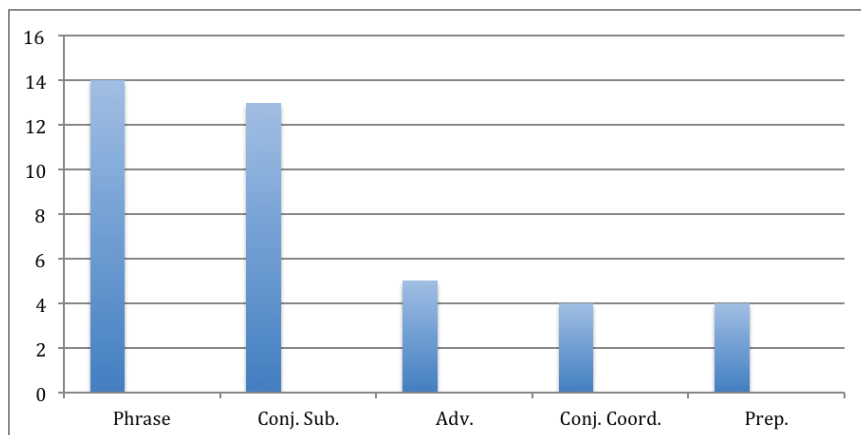
Un déséquilibre entre catégories se profile. Le ratio noms/déterminants, qu'on attendrait voisin de 1/1, est 1/3.

Tableau 2 : Classement par ordre décroissant des unités lexicales



Confirmant ce qui a été dit concernant l'absence de difficulté, et qui portait auparavant sur l'élément attendu au terme de la duplication, on note que les unités redoublées sont d'usage courant. Ainsi, sur les 36 prépositions, il y a 22 fois *dans* et 2 fois *en* qui, le plus souvent, précèdent la désignation d'un ustensile. La même remarque s'applique aux adverbes de quantification, proportionnellement nombreux : sur les 33 répertoriés, 10 sont des *très* et 5 des *bien*. Enfin, on soulignera que, parmi 16 noms répétés, et alors qu'on parle d'omelette, 2 fois il est fait mention de *pommes de terre*, 3 fois d'*œufs* et 3 fois de *l'omelette*.

Tableau 3 : Classement par ordre décroissant des unités à valeur syntaxique



Si l'on quantifie en éliminant les doublons et les mots à valeur syntaxique (conjonctions...) ou phrastique, on compte 118 répétitions :

- 51 avec au moins un déterminant,
- 16 avec une préposition (+ 21 prépositions employées avec un déterminant),
- 33 adverbes de quantification
- 9 attributifs ou présentatifs suivis d'un nom,
- 9 présentatifs suivis d'un verbe

soit 67 déterminants et prépositions pour 17 noms et 3 adjectifs<sup>3</sup>.

De même, en face de 4 prépositions introduisant une proposition infinitive ou un gérondif et 48 pronoms, il se trouve seulement 20 verbes et auxiliaires. Les duplications au niveau syntaxique sont assez peu fréquentes : 4 conjonctions de coordination, 5 adverbes de phrase et 2 conjonctions de subordination, soit une dizaine de formes alors qu'on relève quatorze phrases (certaines en double emploi avec les verbes) et 5 formes adverbiales correspondant à des formes d'approbation (*parfait, ah bon, d'accord, très bien*) ou d'organisation de l'énoncé (*la toute première*). On soulignera la présence de phrases courtes à valeur d'insistance : *j'en fais, répétez, posez, vas-y* et deux emplois attributifs de l'auxiliaire *être*. Il se confirme que la répétition est essentiellement liée à l'accès lexical. Est-ce le mot lui-même qui est impliqué ? L'accumulation des exemples converge vers la conclusion qu'il s'agit de mots courants, connus, bien intégrés phonétiquement et syntaxiquement, qui ne présentent pas de difficulté particulière dans l'interaction. Alors ?

Le cas des articles contractés permet de formuler une hypothèse. Dans les emplois du type préposition + déterminant (au nombre de 16 en plus des 5 formes contractées),

<sup>3</sup> Deux noms – *les gens* (54) et *tout le monde* (80) – pourraient être traités comme des pronoms indéfinis. *Vingt* (54) a également un statut proche des adverbes de quantification.

on note qu'il ne se produit pas de rectification de nombre ou de genre au cours de la répétition. Autrement dit, le terme qui déclenche la répétition est déjà identifié en genre et en nombre avant même d'être effectivement disponible. Le point d'achoppement n'est donc pas le mot lui-même (sinon la forme à donner au déterminant ne pourrait être anticipée) mais une spécification pour laquelle les paramètres grammaticaux sont déjà acquis. Ces résultats recoupent les propositions sur la disponibilité, en discours, d'informations syntaxiques (Ferrand, 2001) et sémantiques (Meyer / Bock, 1992) pour des mots auxquels manque encore le matériel phonologique. La reduplication confirmerait l'hypothèse que, comme dans le mot sur le bout de la langue, lemma (les paramètres sémantiques et syntaxiques) et contenu sonore sont disjoints.

## 5. Interprétation des résultats

### 5.1. Accès vs sélection lexicales

En laissant de côté le cas particulier des rectifications :

mettre l'omelette dans l'oseille natur- euh dans la dans la poêle (137)

on distinguera l'accès lexical et la sélection lexicale.

On parlera d'« accès lexical » quand le terme utilisé semble, intuitivement, le plus probable, ou l'un des plus probables, dans le contexte<sup>4</sup>.

- nom :  
Je vais fondre mon mon beurre (19)
- adjectif :  
certains l'aiment moelleuse d'autres plus plus cuite (106)
- verbe :  
y en a qui y en a qui mettent une petite goutte d'eau (6)

On parlera de *sélection lexicale*, sans démarcation tranchée avec l'accès lexical, quand la difficulté résulterait du choix d'un mot moins fréquent ou moins attendu, que ce soit par hyperonymie, e.g. *assaisonnement* par rapport à *sel* et *poivre* :

du sel du poivre enfin l'assaisonnement l'assaisonnement (07)

ou pour suppléer l'absence du terme technique moins familier quand *spatule* est remplacé par *ustensile* (22) et *appareil* par *œufs battus* (45) :

un ustensile ou un ustensile qui lèche bien les bords (22)  
elle met elle met les œufs battus dans la poêle (45)

<sup>4</sup> La vérification peut être effectuée par requête sur ESLO <<http://eslo.huma-num.fr/>>.

Relèveront également de la sélection lexicale l'hyponymie (ici, *recouvre* au lieu de *replie*):

je je recouvre une partie de l'omelette sur l'autre (60)

et la pantonymie (*des trucs*):

faut mettre du sel du poivre c'est c'est des trucs une fois j'ai voulu faire des nouilles ils étaient presque immangeables (130)

Dans chacun de ces cas, l'occurrence n'est pas celle qui était attendue en premier. La reduplication fonctionne comme un indicateur du processus de sélection lexicale.

### 5.2. *Script et enchaînement*

Sur le plan narratif, on peut relever des problèmes de script, une difficulté pour reproduire analogiquement dans le discours l'ordre des opérations, pour placer au bon endroit *casser les œufs* (135), *battre les œufs* (117, 123, 132), *saler* (114). Une marque particulièrement visible du travail de planification de l'énoncé se retrouve dans l'attente, quand le témoin doit se donner le temps de la réflexion, par exemple auprès de témoins désarçonnés par une question inattendue:

comment on fait une omelette comment on fait une omelette (66)

Elle se rencontre aussi dans un phénomène d'écho qui marque que le locuteur n'a pas renoncé à poursuivre son développement explicatif:

moi je mets du persil dedans une goutte de lait (interviewer: mh) une goutte de lait et puis on bat tout (050)

ou qu'il cherche la réponse, pressé par l'enquêteur qui attend du témoin qu'elle retrouve seule ce qu'elle a oublié dans sa recette:

RC 196: a priori ça me semble tout oh faut oh vous m'avez eue là je vous dis une omelette

RC: une omelette

RC 196: oui faut faut faut avant oui

RC: il faut les ?

RC 196: les brouiller

### 5.3 *Quantifier (accroître et diminuer)*

La répétition se rencontre souvent en relation avec l'évaluation d'une quantité. S'il s'agit d'apprécier sur une échelle le degré de réalisation de l'action, c'est le verbe qui est concerné:

quand le beurre est bien bien chaud faut que ce soit bien bien chaud (60)

si j'avais très très faim (75)

Le plus souvent, la reduplication porte sur des noms ou des adjectifs, avec une valeur d'emphase, qu'il s'agisse de réduire ou d'accroître la valeur concernée, comme

dans les deux exemples précédents ou en (67) ci-dessous. Il arrive qu'elle se produise comme une nouvelle illustration des cas traités au titre de l'accès lexical comme en (8). Cette distinction se retrouverait dans la différence des contours prosodiques.

on met un un peu d'eau (8)

et puis quand elle est presque prise enfin pas complètement complètement (67)

Une représentation scalaire permet d'illustrer les différents cas de figure. Si la thématique reste constante, pointant une difficulté récurrente dans le passage du discursif au dénombrement (qu'il soit comptable ou massif), les emplois varient. Les exemples suivants suggèrent une bipolarisation : aux extrêmes, l'emphase domine (80, 60, 78, 147, 81) alors qu'on expliquerait plutôt (8) par un problème de script et (126) par l'accès lexical. (125) serait à mettre en relation avec la difficulté que provoque le recours aux nombres en discours.

|                 |                                                                         |
|-----------------|-------------------------------------------------------------------------|
| TOUT [LE MONDE] | certainement que tout le monde tout le monde doit vous répondre (80)    |
| BEAUCOUP        | on faisait beaucoup beaucoup de pâtisseries (60)                        |
| TRÈS            | dans la matière grasse très chaude très chaude (78)                     |
| PLUSIEURS       | y a plusieurs façons y a plusieurs façons hein y a plusieurs façons (8) |
| UN PEU          | un peu de euh de beurre (126)                                           |
| LE MOINS        | je bats les œufs le moins le moins possible (147)                       |
| DEUX            | si c'est une omelette pour euh pour deux par exemple (125)              |
| PAS DU TOUT     | pas la même nourriture du tout du tout (81)                             |

#### 5.4. Anaphore et syntaxe

L'ajout d'un terme que les conditions de communication ou une mention précédente rendent superflu comme en (118) semble fréquent à l'oral. Le complément d'objet direct, quasi-obligatoire à l'écrit, pourrait ici être omis, surtout si un geste accompagne l'explication :

tu bats tu bats les œufs (118)

Une remarque du même ordre vaudrait pour (147). *Ça dépend*, souvent employé de façon absolue en discours, est réitéré afin d'insérer la subordonnée :

ça dépend ça dépend comment on les aime (147)

Certains exemples rejoignent des difficultés syntaxiques depuis longtemps repérées par l'analyse grammaticale. La difficulté en (147) tient à la nature des subordonnants utilisés après *ça dépend* qui, appelant des compléments prépositionnels, exclut les conjonctions de subordination en *que*. En (96), la reduplication soulignerait également la contradiction entre les places assignées à la négation selon qu'elle porte sur un infinitif (*pas* précède le verbe) ou sur le verbe d'une subordonnée à verbe conjugué, quand le second terme de la négation, généralement le seul employé, se positionne à droite (*pour ne pas coller* vs *pour qu'elle ne colle pas*).

pour euh pour pas qu'elle colle (96)

On mentionnera pour terminer une forme en cours de grammaticalisation :

l'omelette l'omelette (143)

qui constituerait une façon de décrire l'entité par excellence : l'omelette simple. Si le déterminant est répété alors qu'il semble ne pas l'être d'ordinaire (on attendrait plutôt le patron de « des vacances vacances »), peut-être faut-il l'imputer à l'initiale vocalique.

## 6. Conclusion

Les études de corpus associées au TAL ont le plus souvent mis l'accent sur les imperfections liées à la planification cognitive ou aux conditions de l'échange. On a cherché à montrer à l'inverse comment les reduplications n'adviennent pas comme des éléments liés à l'interaction ou à la compréhension des énoncés, mais à l'interprétation sonore du matériel lexical, ou à la réflexion qu'exige une quantification.

On a repris les éléments qui motivent le recours à la reduplication et les manifestations de ce phénomène en nous fondant sur des réalisations orales, seules à même de déceler les lacunes d'une information puisée dans des sources écrites. On s'est placé dans la perspective d'un travail sur corpus dont le phasage suppose, une fois repéré un phénomène, de le caractériser à une échelle réduite (quelques dizaines d'exemples) afin de servir au traitement et au classement de l'ensemble des occurrences. Cet article se propose d'illustrer la méthode de construction d'un échantillon et la façon de distribuer les unités recensées par cette opération afin de pouvoir procéder à une généralisation sur une grande échelle, voire à une automatisation.

Au nombre des hypothèses éprouvées dans cette étude, on soulignera que, parallèlement à l'enregistrement de l'empan syllabique des mots de façon indépendante de leurs phonèmes (Brandao de Carvalho *et al.*, 2010, p. 179), il existe une détermination morphosyntaxique du même ordre qui se présente avec la même autonomie par rapport au mot lui-même et qui, ayant déjà été mise en évidence dans le phénomène du mot sur le bout de la langue, reçoit sa confirmation avec l'analyse des reduplications.

Université d'Orléans / LLL

Gabriel BERGOUNIOUX / Céline DUGUA

## Références

- Bergounioux, Gabriel, 2007. «From a reference corpus to a prototypical corpus: ESLO1 & ESLO2», *Corpus Linguistics*, Birmingham, Paper64. <[www.corpus.bham.ac.uk/corpling-proceedings07/](http://www.corpus.bham.ac.uk/corpling-proceedings07/)>
- Bergounioux, Gabriel (dir.), à par. *Une étude de cas en linguistique de corpus, La recette de l'omelette dans l'Enquête Socio-Linguistique à Orléans (ESLO)*, Paris, Champion.
- Bergounioux, Gabriel/Dugua, Céline, à par. «Qu'approuve-t-on dans une omelette?», in Bergounioux (dir.), *Une étude de cas en linguistique de corpus, La recette de l'omelette dans l'Enquête Socio-Linguistique à Orléans (ESLO)*, Paris, Champion.
- Blanche-Benveniste, Claire/Martin, Philippe, 2010. *Le français. Usages de la langue parlée*, Leuven/Paris, Peeters.
- Bock, J. Kathryn/Levelt, Willem J. M., 1994. «Language production: grammatical encoding» in: Gernsbacher, M. A. (ed.), *Handbook of Psycholinguistics*, New-York, Academic Press, 945-984.
- Brandao de Carvalho, Joaquim/Nguyen, Noël/Wauquier, Sophie, 2010. *Comprendre la phonologie*, Paris, PUF.
- Dostie, Gaétane, 2008. «La reduplication. De la constitution d'un corpus de français parlé au Québec à l'analyse sémantique de données authentiques», *Texte et corpus* 3, 221-231.
- Dryer, Matthew S./Haspelmath, Martin (ed.), 2011. *The World Atlas of Language Structures Online*, Munich, Max Planck Digital Library. <<http://wals.info/>>
- Ferrand, Ludovic, 2001. «Grammatical gender is also on the tip of French tongue», *Current Psychology Letters* 5, 7-20.
- Meyer, Antje S./Bock, Kathryn, 1992. «The tip-of-the-tongue phenomenon: Blocking or partial activation?» *Memory and cognition* 20, 715-726.
- Skrovec, Marie, 2014. *Répétitions: entre syntaxe en temps réel et rhétorique ordinaire*, Fribourg, Rombach Verlag.



## *Quand l'œil écoute...*

### Que donnent à lire les transcriptions d'oral ?

La question du statut des transcriptions de l'oral est plus que jamais d'actualité à une époque où plusieurs « grands corpus » donnent accès<sup>1</sup> à des données orales, sur différentes langues. Pourtant, l'activité de transcription reste encore regardée comme une évidence plus que comme un possible lieu de questionnements. Nous ferons dans une première partie un détour par des pratiques non expertes, le passage d'un oral à un écrit se rencontrant dans divers domaines (médiatique, juridique...), ce qui permet de préciser à quelles préoccupations peuvent répondre de telles transpositions. Dans une deuxième partie, nous revenons sur les tensions auxquelles sont soumises les transcriptions à perspective linguistique – où la question d'une certaine fidélité, liée à des objectifs d'analyse, occupe une place singulière. Enfin, la troisième partie s'intéresse aux techniques nouvelles qui modifient les gestes du transcripteur mais surtout ne sont pas sans incidence sur l'objet que le linguiste produit à fin d'analyse.

#### 1. Le passage de l'oral à l'écrit : un singulier plutôt pluriel

On s'intéresse dans ce premier point au passage de l'oral à l'écrit hors du champ linguistique. La diversité des pratiques liées aux objectifs des utilisateurs et aux modes d'utilisations visées n'est en effet pas l'apanage de la seule linguistique et il semble nécessaire, avant de revenir sur les exigences des linguistes, d'observer certaines de ces situations pour préciser les pratiques.

Des usages ordinaires de transcription meublent notre quotidien, sans qu'il y ait implication de chercheurs, en particulier linguistes. Ainsi, les sources d'information (journaux papier ou sites) retranscrivent des interviews qui offrent une version écrite d'un document oral. Il s'agit d'une situation répandue, qui renvoie à l'attitude et même à la déontologie journalistique<sup>2</sup>. Le texte, souvent placé entre guillemets, obéit aux contraintes lâches du discours rapporté direct, dont la fidélité au signal sonore n'est pas l'exigence première. Il faut offrir au lecteur un texte écrit qui ne le déroute pas trop, souvent dans un espace limité : d'où une ponctuation classique et la suppres-

<sup>1</sup> Voir le site de l'IRCOM (<http://ircom.corpus-ir.fr/site/corpus.php>) pour un inventaire récent des corpus français, et le site de la DGLFLF pour les corpus francophones hors hexagone ([http://www.dglflf.culture.gouv.fr/recherche/corpus\\_parole/BDD\\_Corpus\\_oraux\\_des\\_francais\\_hors\\_de\\_France.htm](http://www.dglflf.culture.gouv.fr/recherche/corpus_parole/BDD_Corpus_oraux_des_francais_hors_de_France.htm)).

<sup>2</sup> En cas de contestation, c'est l'enregistrement qui fait foi, regardé comme « officiel » pour les journalistes.

sion des heurts de la production orale (répétitions, bafouillages, etc.), sauf quand il y a intention de déprécier le locuteur, ce que fait par exemple l'extrait suivant :

Mot à mot, et borborygmes rigoureusement vérifiés. [...] Borloo attaque :

« *On est dans le cadre, bien, d'un débat... qui se consolide, démocratiquement, avec euh... les... les différents partenaires euh... des sujets... progressivité, compensation... Est-ce que c'est un bonus-malus ? Est-ce que... voilà. Et tout ceci chemine... euh... euh... Le Président devrait arbitrer dans les... les jours qui viennent, peut-être en fin de semaine prochaine... sur l'ensemble de ce dossier... de... ça ce...ça... ça débat... euh c'est un thème qui débat de ses évolutions.* »

Borloo tourne alors les talons. Ainsi s'est exprimé, si l'on ose écrire, le ministre d'Etat et numéro deux du gouvernement. (*Le Canard enchaîné*. 23 septembre 2009. p. 4)

De même, « l'audio description » télévisée à destination des malentendants, offre à la fois des éléments de description de la situation et une version lisible des dialogues. En voici un exemple<sup>3</sup> :

- Ça me fait plaisir que vous soyez venus. Merci de nous avoir invités.
- Cette ville est une famille.

La version orale (en doublage) présente de notables différences avec le texte précédent :

- en tout cas ça me fait plaisir que vous soyez venus ce soir
- c'est gentil et merci à vous de nous avoir invités
- cette ville je la considère comme une vraie famille

Même si l'on ne connaît pas les consignes fournies aux techniciens qui mettent en forme le texte de l'audio description, il n'est pas hasardeux de supposer que l'adaptation écrite répond à une double contrainte : fidélité (qui permet au téléspectateur de suivre l'histoire par les dialogues et les informations non verbales) et économie (le texte doit tenir sur l'écran sans occuper trop d'espace et être rapidement lisible). De là procèdent des choix récurrents : allègement de modalisations (*en tout cas, je la considère comme*), réduction des énoncés (*cette ville est une famille* au lieu de *cette ville je la considère comme une vraie famille*) ; compacité qui a des répercussions, dans cet extrait, sur les paroles attribuées aux différents locuteurs.

A côté de ces transcriptions, qui ne recourent d'ailleurs en général pas à ce terme pour qualifier le travail effectué<sup>4</sup>, cette activité se rencontre aussi dans des pratiques plus professionnelles où la transcription fait l'objet d'exigences plus strictes encore.

<sup>3</sup> L'extrait provient d'un épisode de la série *Vampire Diaries*, diffusé le 24 mai 2013 sur NT1. Nous avons ici souligné ce qui à l'écran apparaissait dans une couleur différente pour indiquer que le propos était tenu hors champ.

<sup>4</sup> A l'Assemblée nationale pour les compte rendus de séances, on parle de « transposition ». Cf. [http://www.assemblee-nationale.fr/connaissance/fiches\\_synthese/fiche\\_36.asp#2-h3](http://www.assemblee-nationale.fr/connaissance/fiches_synthese/fiche_36.asp#2-h3). Voir aussi Noren 2013.

Il s'agit de cas où la version écrite d'un échange oral acquiert un statut de document officiel ou de référence<sup>5</sup>. On pense ici aux champs judiciaire (les minutes d'une audition que note un greffier - voir Bucholz 2002) et politique (interventions à l'Assemblée nationale ou au Sénat). On reste souvent proche de l'audio description, puisque le texte contient à la fois la restitution des propos et des informations contextuelles, d'ambiance<sup>6</sup> :

M. le président. La parole est à Mme la garde des Sceaux, ministre de la Justice. (*Les députés sur les bancs des groupes SRC, écologiste et RRDP se lèvent et applaudissent.*) [Séance du 23 avril 2013]

Le terme *transcription* est ici bien présent<sup>7</sup>, et il est précisé en particulier que la version écrite est disponible environ 6 heures après la fin de la séance :

Chargés du compte rendu, les rédacteurs des débats sont assis au pied de la tribune de l'orateur. Ils se relaient toutes les quinze minutes. Ils prennent des notes aussi complètes que possible sur l'intervention de l'orateur principal, sans négliger les interruptions, ni les mouvements de séance. Puis, de retour dans leur bureau, ils établissent un compte rendu en s'aidant d'un enregistrement numérique. La transposition en langage écrit de propos souvent improvisés doit respecter la pensée de l'orateur, mais nécessite une remise en forme pour éliminer les scories, imprécisions et maladresses de l'expression orale. [...] Le travail des rédacteurs est relu et éventuellement corrigé par des chefs de séance qui ont à tour de rôle la responsabilité du compte rendu de la séance à laquelle ils ont assisté. Les orateurs peuvent prendre connaissance de leurs interventions, avant publication, et y apporter des modifications purement formelles. (Fiche N° 36)

Dans cette fiche sont explicités les choix qui tentent de concilier fidélité au propos et au contexte (la version écrite note des interventions qui ne sont pas perceptibles dans la retransmission télévisée) et respect des habitudes de l'écrit (d'où l'élimination de scories ou de tournures qui pourraient être préjudiciables au locuteur).

Mme Pascale Got. Chers collègues, j'espère que nous partageons tous, dans cet hémicycle, la même vision de la démocratie et de la République.

M. Franck Gilard. Ce n'est pas sûr !

Mme Pascale Got. Je veux parler du droit de manifester, du droit de contester des choix politiques, du droit d'amender et, bien sûr, de la liberté de vote.

Mais il y a une chose qui n'est pas cautionnable, dans cet hémicycle et en dehors : c'est la remise en cause de la légitimité de nos institutions et la violence sur les personnes. (*Applaudissements sur les bancs du groupe SRC*).

Une écoute de l'enregistrement permet d'apprécier le travail de remodelage léger effectué par les rédacteurs des débats. Figurent en gras les éléments qui ont disparu

<sup>5</sup> Situation inverse de celle qui prévaut dans la presse ou dans la transcription technique du linguiste, pour lesquels c'est bien la source sonore qui, en dernier ressort, fait foi.

<sup>6</sup> Le texte reproduit ici est un extrait du compte rendu de la séance du 23 avril 2013, disponible sur le site de l'Assemblée nationale (<http://www.assemblee-nationale.fr/14/cr/2012-2013/20130226.asp>).

<sup>7</sup> On le trouve notamment dans la Fiche N° 36 disponible sur le site de l'Assemblée nationale, intitulée *La séance plénière*.

dans la version écrite et en gras barré les passages notés qui ne figurent pas dans la version orale :

chers collègues j'espère que nous partageons tous tous dans cet hémicycle la même vision de la démocratie et la même vision de la République ~~fje veux parler du~~ le droit de manifester le droit de contester des choix politiques le droit d'amender et bien sûr la liberté de vote mais il y a une chose une chose qui n'est pas cautionnable dans et hors de cet hémicycle ~~fet en dehors~~ c'est la remise en cause de la légitimité de nos institutions et la violence sur les personnes

Nous allons maintenant confronter ces pratiques de non-linguistes à celles des linguistes, qui se considèrent comme experts.

## 2. La transcription et ses conventions : une totalité partielle / une infidélité encadrée

### 2.1. *L'écrit comme mimésis de l'oral*

Blanche-Benveniste & Jeanjean (1987) avaient formulé le paradoxe de la transcription, qui passe par une incontournable tension entre fidélité et lisibilité. C'est en rasant avec ce dilemme que doit œuvrer le linguiste, aux prises avec des conventions de transcription reflétant un inventaire fermé de faits considérés comme notables. Or, cette liste prête à discussion, à la fois quant à la pertinence pour un objectif, et quant à la perceptibilité.

Deux propositions de transcription d'un court passage du corpus MPF<sup>8</sup> permettront d'illustrer notre propos. Le premier correspond à une notation sous les conventions MPF, se voulant minimales donc facilement<sup>9</sup> applicables étant donné l'objectif de transcription longue et le grand nombre de transcrip-teurs. La seconde fabrique une version « lourde », qui noterait un maximum de phénomènes audibles.

Transcription MPF d'un extrait du corpus Stéphane entretien :

Les french pour euh pour être international en fait c'est un délire de sapes moi je reviens dans la musique en solo avec un délire de sapes de fringues tu vois où c'est vintage de 50 à 80 tu vois et en fait euh je réinvente le style je vais essayer de réinventer un style hip hop parisien tu vois le délire parce qu'on en a marre d'être habillés comme des blaireaux d'Américains là non mais ça allait ça allait quand c'était pas populaire maintenant c'est trop populaire ici n'importe quel blaireau ici il porte un il porte tout un jordan il porte un baggy tu vois avant nous ça avait une signification aujourd'hui ça en a plus non c'est c'est devenu la la l'habit un peu des beaufs tu sais ce que c'est un beauf?

<sup>8</sup> Nous appelons ainsi le corpus français du projet *Multicultural London English/Multicultural Paris French*, ANR FR-09-FRBR\_037-01.

<sup>9</sup> Cet adjectif prête à commentaire, puisque chaque équipe voit ses conventions comme pertinentes et simples à appliquer. Les dire difficilement applicables serait admettre l'état toujours inachevé des transcriptions et souligner le fait que les transcriptions sont des représentations et non l'objet lui-même.

## Transcription du corpus Stéphane entretien, version alourdie ou enrichie :

Les 'fren:ch< pour euh> pour être internationa:l> en fait c'est un délire de sapes // moi je reviens dans la musique en solo< avec un délire de sapes> / de fringues> // tu vois où c'est ? vin'tage de 50 à 80 / tu vois et en fait euh:: / je réinvente le style // je vais essayer de réinventer un style hip hop parisien> // tu vois le délire< / parce qu'on=en=a marre d'être habillés comme des blaireaux d'Américains là::<> eu:h non mais ça allait euh ça allait quand c'était pas ? populaire maintenant c'est trop populaire ici> n'importe quel blaireau ici i porte un i porte tout=un jorda:n< i porte un baggy< tu vois< avant nous ça avait une signification< / aujourd'hui ça en a plus> non c'est c'est devenu la la la l'habit un peu des beaufs / tu sais ce que c'est< un beau<

|                |                                                                      |
|----------------|----------------------------------------------------------------------|
| : ou ::        | voyelle plus ou moins allongée                                       |
| < ou >         | montée ou descente de la voix                                        |
| / ou // ou /// | pause plus ou moins longue (on pourrait aussi chronométrer)          |
| ?              | rupture brutale de la continuité de la séquence                      |
| =              | liaison effectuée                                                    |
| i              | la consonne de <i>il</i> , qui n'est pas prononcée, n'est pas écrite |

Tableau 1. Conventions utilisées dans la version enrichie

Il aurait encore été possible de noter d'autres traits du signal. Ce qui soulève la question : jusqu'où aller dans la précision ? De fait, noter trop de choses finit par être contre-productif, l'œil ne pouvant pas embrasser tout à la fois et traiter quantité d'informations simultanées : ce serait courir le risque de rendre les phénomènes *illisibles* donc ininterprétables (voire *inaudibles* ?). De plus, quel que soit l'entassement des notations, jamais on ne rendra justice à l'oral par l'écrit. C'est ce qu'avait dit, depuis longtemps, Barthes avec l'idée de « perte du corps » (1981), repris dans une perspective linguistique par Dittmar 2002, qui parle de « Verdauerung flüchtiger mündlicher Rede » (p. 15, faire perdurer la parole éphémère - un mythe, bien entendu). Ajoutons que, par le fait même de les inscrire, l'expert dicte les faits qui sont à retenir, sans se préoccuper de l'interprétation éémique des participants à l'interaction ; en l'occurrence, de celui qui reçoit le message, car l'oreille non plus ne saurait tout percevoir à la fois.

Le processus de transcription est sans fin. Et tout transcripteur constate, en relevant plusieurs fois sur une transcription (tout autant qu'en réécoutant le signal), qu'il relève toujours des détails non observés précédemment : le processus de mise au point/révision est, lui aussi, sans fin.

Dans cette perspective, le système de conventions graphiques s'écarte délibérément des signes de ponctuation habituels (on trouve par exemple, dans les conventions de différents projets : /, @, < à côté de !, ?...). L'objectif est de faciliter la circulation dans le texte, le repérage d'informations liées au découpage, etc. Cet entre-deux ne facilite souvent pas la lisibilité, en détournant la valeur conventionnelle des signes, et en en ajoutant d'autres. Le résultat est un produit hors-norme, un objet au statut incertain.

## 2.2. La transcription comme mimésis de l'écrit

Le point précédent a exploré la vaine quête de l'exhaustivité dans une trace écrite des phénomènes présents dans un signal sonore. Une tout autre perspective consiste à considérer que puisque écrit il y a, celui-ci doit respecter au maximum les conventions de l'écrit. D'où quelquefois la tentation de parer une transcription de signes rassurants, familiers (point, virgule, point d'interrogation et même le très interprétatif point d'exclamation), qui ont pour effet de donner au transcript<sup>10</sup> l'apparence de l'écrit. Cependant, cet habillage, justifié par la lisibilité et la familiarité avec l'écrit habituel, entre autres quand l'audience visée est un public élargi, ne peut demeurer sans incidence sur la perception de l'oral.

La difficulté est alors de préciser quelle valeur attribuer à ces signes de ponctuation et de déterminer l'adéquation entre le sens visé par le transcripteur et l'interprétation du lecteur qui reçoit ces signes si familiers. Ainsi, le point va-t-il noter un silence prolongé (indication portant sur le signal sonore), ou une fin de phrase ou d'énoncé (soit la valeur reconnue à l'écrit) ? Les conséquences du deuxième choix sont importantes : l'oral apparaît de fait comme constitué de phrases, et les points vont faire ressortir l'impression d'incomplétude de certains énoncés... (Deulofeu : 2011).

Voici un exemple d'effet produit par une notation de la ponctuation, avec un extrait sonore à destination d'un public large. C'est bien de ponctuation qu'il s'agit, mais on pourrait dire de ponctuation « détournée »<sup>11</sup>, puisque la signification aussi bien des points de suspension que des virgules n'est pas celle connue à l'écrit. Cette transcription est d'ailleurs très différente, sur ce point, de celle qui est affichée sur le site PFC :

On avait... deux bêtes, deux vaches quoi, et on foinait l'été, on faisait nos jardins, nos patates. Bon, et puis... c'est tout hein, c'était pas... c'était pas la grande vie. On mangeait pas du rôti tous les jours hein. On mangeait la soupe, on mangeait du pot-au-feu, on mangeait, bon ben, c'était tout des produits qu'on, qu'on... qu'on avait nous quoi. (Deltey *et al.*, Chapitre 9)

Les arguments en faveur de la ponctuation sont donc la lisibilité, l'impression de familiarité, et le pré-découpage syntaxique (Capeau & Gadet 2010). Mais tous peuvent se retourner : l'effet de familiarité est illusoire (on risque de se croire à l'écrit); le pré-découpage syntaxique est certes une aide à la lecture, mais du fait d'être imposé et inscrit, il ne laisse place ni à un possible effet d'après-coup (compréhension grâce à la suite de l'enregistrement), ni à la possibilité de plusieurs solutions. Voici un exemple de ce dernier cas de figure :

<sup>10</sup> Nous reprenons ici ce terme utilisé par Kroetsch (2007), qui provient de la tradition allemande de réflexion sur la transcription et a l'avantage d'éviter le trop polysémique *transcription*. Le *transcript* est le produit, à distinguer de la *transcription*, action de transcrire.

<sup>11</sup> Les lecteurs sont désormais habitués au détournement de la ponctuation, avec les nouvelles écritures de type SMS, où la ponctuation joue surtout un rôle émotif, avec une réduction du nombre de points ou de virgules, qui imposent de changer de clavier.

euh si on constate des faiblesses des vulnérabilités on a en charge de les de définir les systèmes de protection de définir les systèmes de filtrage on a en charge aussi de définir comment on va valider et et qualifier ces systèmes de protection (Corpus Poitiers, P13)

Ici, deux découpages syntaxiques peuvent être envisagés, et l'écoute ne permet pas de trancher en toute certitude. Dans une première analyse, on est dans une structure en *si... (alors)...* suivie d'un deuxième énoncé, dont voici une représentation simplifiée :

Énoncé 1 : si on constate des faiblesses... on a en charge de les définir

Énoncé 2 : on a en charge aussi de définir comment...

Dans la deuxième analyse, les deux énoncés semblables en *on a en charge* sont directement dans la portée de l'introducteur *si on constate...* La structure serait alors un seul énoncé, avec effet de liste interne :

Énoncé : si on constate des faiblesses...

on a en charge de les définir

on a en charge aussi de définir comment...

Ici, le pré-découpage boucherait l'accès à d'autres interprétations, avec des effets peu positifs. Bref, analyse certes, mais analyse anticipée, intempestive. On reste ainsi avec un ultime paradoxe : pour pouvoir découper correctement, il faudrait avoir déjà analysé, mais il n'est pas évident d'analyser sans transcription<sup>12</sup> !

### 3. La transcription outillée et son produit : un nouvel objet, hybride ?

Depuis quelques années sont apparus des logiciels (comme *Transcriber* ou *Praat*), qui exploitent les capacités multimédia des ordinateurs. Diverses opérations peuvent être effectuées sur le son (arrêt, défilement ralenti, retour en arrière, pause, positionnement très précis...) ; il est aussi possible de visualiser le signal sonore sous forme d'ondes, et enfin le clavier permet de saisir du texte (transcription verbale, commentaires, notations phoniques...). Ces nouveaux outils sont apparus dans un contexte où les supports d'enregistrements eux-mêmes se multipliaient, et la qualité sonore pouvait être meilleure que sur les antiques cassettes audio. Bref, l'impression était que la situation des transcripteurs allait être révolutionnée par les bouleversements techniques<sup>13</sup> (Blanche-Benveniste : 1997).

De plus, ces outils permettent de proposer des transcriptions alignées, ce qui transforme fortement les modalités de transcription et le confort d'utilisation. Par exemple, à quoi sert-il de noter graphiquement des particularités de prononciation,

<sup>12</sup> Blanche-Benveniste, dans plusieurs de ses articles, utilise une ponctuation attribuée après analyse, qui vise à faciliter la lecture. Il s'agit là d'une pratique rarement convoquée, que nous n'avons pas décrite ici.

<sup>13</sup> On ne parle pas ici de la transcription automatique dont les progrès ont été spectaculaires en quelques années.

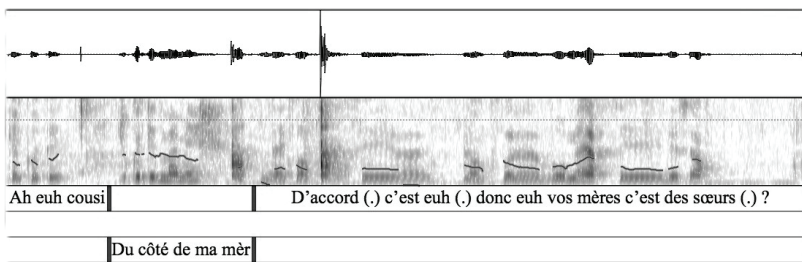
comme la présence/absence d'un schwa ou des indications sur la prosodie, si le transcript n'est pas à prendre en compte isolément ? Les débats récurrents, pour ou contre les aménagements graphiques dans la transcription, entrent alors dans une autre dimension, puisque l'écouteur, à défaut d'avoir les phénomènes sous les yeux, les a sous les oreilles ?<sup>14</sup>

Si *Transcriber* s'affiche d'emblée comme un « outil de transcription de texte », *Praat*, conçu d'abord pour des transcriptions phonologiques courtes, a vu son utilisation élargie à la transcription de grands corpus et s'est imposé dans plusieurs projets récents. Il conserve d'ailleurs pour le débutant des caractéristiques singulières (comme une fenêtre de visualisation, par défaut, de très courte durée). Mais ces aspects techniques, même s'ils mériteraient d'être plus abondamment décrits et commentés, relèvent de l'apprentissage d'utilisation.

Il nous semble plus intéressant de nous interroger sur le produit que ces outils génèrent, et sur les incidences que celui-ci peut avoir sur la perception du matériau linguistique. La qualification en tant que « outil d'aide à la transcription » laisserait en effet penser que seule une certaine technicité est en cause, qu'il s'agit d'aller plus vite et/ou de transcrire de façon plus efficace, mais que le « produit » demeure inaltéré (ou même notablement amélioré). Nous prendrons le cas de *Praat*, qui est utilisé dans le projet MPF.

Rappelons d'abord comment se présente de façon classique une transcription saisie dans un traitement de texte. Chaque locuteur est identifié au tout début du fichier, dans une bande horizontale qui lui est attribuée (on parle de *tires* pour celles qui comportent du texte), et les prises de parole s'enchaînent les unes sous les autres. C'est une disposition qui ne s'écarte pas des conventions adoptées pour la plupart des textes écrits (comme les dialogues de romans ou de théâtre).

Voici un exemple qui provient de MPF (corpus Nawal1), d'abord avec la fenêtre de *Praat*, puis sous la forme textuelle :



<sup>14</sup> Gadet (2008) soulignait que les expressions de langage ordinaire qualifiant la perception par l'œil et par l'oreille ne sont pas symétriques, l'oreille connaissant moins de diversité terminologique (en français, mais certainement aussi dans d'autres langues). C'est la métaphore que nous avons voulu filer en reprenant en titre la célèbre formule de Claudel, *L'œil écoute*.

ENQ : Ah euh cousines euh de quel côté ?

OLF : Du côté de ma mère.

ENQ : D'accord (.) c'est euh (.) donc euh vos mères c'est des sœurs (.) ?

Chaque ligne peut servir à isoler un niveau d'information distinct. Ainsi, chaque locuteur dispose de sa propre tire, une autre peut être consacrée à des commentaires, une autre à des précisions sur des réalisations phoniques spécifiques... On mesure aisément l'intérêt pour un transcripteur de la possibilité d'isoler (et donc de se focaliser sur) des niveaux dissociés pour mieux les transcrire.

Cependant, des questions peuvent aussi être soulevées par ces représentations que génère un tel outil. Suivant le défilement sonore, les tires se développent sur une ligne horizontale, ce qui s'écarte des habitudes de lecture du texte écrit. La transcription outillée génère ainsi un produit qui tient à la fois de l'oral et de l'écrit, mais qui n'est plus ni de l'oral ni de l'écrit : il y a donc eu déplacements des objets. Le nouvel objet (dédoublé ? hybride ?) n'est plus tout à fait ni de nature orale, ni de nature écrite, puisqu'il tient des deux ordres à la fois.

D'autre part, isoler chaque tire constitue un artefact qui pourrait conduire à minorer l'interrelation entre les intervenants et à négliger le fait que dans une situation donnée, la perception auditive des participants les conduit à hiérarchiser les diverses sources sonores en présence, ce qui s'écarte de la représentation en couches superposées. Mais cette critique peut probablement être assez vite levée si les transcripteurs/utilisateurs sont suffisamment avertis. Une autre critique, qui touche un point plus sensible, porte sur les représentations activées, déjà exploitées dans le passé et qui ne demandent qu'à être réactualisées, parce qu'elles convergent avec une certaine doxa. Il s'agit d'une vision traditionnelle de l'oral (une conception en couches superposées ou strates empilées - voir Cappeau *et al.*, 2011), avec un élément fondamental, le signal, à quoi s'ajoutent des éléments supplémentaires, disjoints dans la présentation alors qu'ils sont de fait solidaires. Cette représentation en termes de supplément a connu un certain succès (on pense aux styles vus comme des ajouts par rapport à une forme neutre, ou encore à la relation entre les divers registres souvent présentées selon cette modalité), même si elle est depuis considérée comme mythique. Sa résurgence contemporaine sera-t-elle aussi fugace, ou bien, du fait qu'elle prend appui sur des outils informatiques, sera-t-elle plus difficile à contester ?

#### 4. Conclusion

Dans les transpositions profanes, le contenu est souvent premier, la forme n'étant regardée que comme une variable d'ajustement ; qui, selon les cas, va jouer sur la mise en évidence de problèmes liés à la forme ou au contraire les minorer, en étant soit proche soit en décalage avec l'écrit afin de déprécier le locuteur (voir l'exemple du *Canard enchaîné*).

Du côté de la pratique linguistique, l'attention est au contraire portée sur les formes, et on a le souci de ne pas prendre l'écrit comme référence. Dans les approches plutôt syntaxiques, on préfère minorer les traits de prononciation, par exemple noter *il y a*, que la prononciation soit [ilija], [ilja], [ija] ou [ja] (voir Blanche-Benveniste 2010 - tel est aussi le choix retenu dans MPF). A l'opposé, dans les travaux en phonologie ou concernant l'interaction, on va plutôt chercher à rapprocher l'écrit de la forme sonore et charger la notation (voir les options d'ICOR, où tout détail oral peut s'avérer signifiant). Ce que l'on peut résumer en *dépouillement* vs *surcharge*, ou encore *donner à voir* vs *donner accès* (produire des données à exploiter). Certes, il n'y a pas de transcription intrinsèquement préférable à une autre, seulement des objectifs divers ; toutefois, le format auquel on recourt pour la version graphique n'est jamais neutre ou indifférent. Il donne à voir une image de l'oral qui renvoie aux questions sur l'objet et ses représentations.

Envisagées naguère comme un outil donnant accès à une langue orale mal reconnue dans ses spécificités, les transcriptions, en proliférant, ne servent-elles pas l'illusion que la frontière oral/écrit s'est aplanie ? La transcription rassure l'utilisateur en présentant de l'oral apparemment accessible, parce que lisible. Mais la large mise à disposition rend ces données consultables par des publics aux attentes et aux représentations très diverses, ce qui complexifie la question et confirme que la circulation d'un médium à l'autre n'est pas qu'une simple affaire de technique.

Université de Poitiers (FoReLL)

Paul CAPPEAU

Université Paris Ouest Nanterre la Défense (MoDyCo)

Françoise GADET

## Références bibliographiques

- Barthes, Roland, 1981. *Le grain de la voix*, Paris, Le Seuil.
- Blanche-Benveniste, Claire, 1997. « Transcriptions et technologies », *Recherches sur le français parlé* 14, 87-99.
- Blanche-Benveniste, Claire, 2010. « Où est le *il de il y a* ? », *Travaux de linguistique* 6, 137-153.
- Blanche-Benveniste, Claire, Jeanjean, Colette, 1987. *Français parlé : transcription et édition*, Paris, Didier-Erudition.
- Bucholz, Mary, 2000. « The politics of transcription », *Journal of Pragmatics* 32, 1439-65.
- Cappeau, Paul, Gadet, Françoise, 2010. « Transcrire, ponctuer, découper l'oral, Bien plus que de simples choix techniques », *Cahiers de linguistique* 35/1, 187-202.
- Cappeau, Paul, Gadet, Françoise, Guerin, Emmanuelle, Paternostro Roberto, 2011. « Les incidences de quelques aspects de la transcription outillée », *LINX* 64-65, 85-100.
- Detey, Sylvain, Durand, Jacques, Laks, Bernard, et Lyche, Chantal (Eds), 2010. *Les variétés du français parlé dans l'espace francophone, Ressources pour l'enseignement*, Paris / Gap, Ophrys.

- Deulofeu, Henri-José, 2011. « Peut-on établir un système de ponctuation des enregistrements de textes oraux linguistiquement fondé ? Les propositions du groupe Rhapsodie », *Langue Française* 172, 115-131.
- Dittmar, Norbert, 2002. *Transkriptionsanalyse, Ein Leitfaden mit Aufgaben für Studenten, Forscher und Laien*, Oplade, Leske + Budrich.
- Gadet, Françoise, 2008. « L'œil et l'oreille à l'écoute du social », in *Données orales, Les enjeux de la transcription*, Mireille, Bilger (dir), *Les cahiers* n° 37, Presses universitaires de Perpignan, 35-48.
- Krötsch, Monique, 2007. « Répétition et progression en français parlé », *LINX* 57, 37-46.
- Norén, Coco, 2013. « Quand le parlé est écrit, Intervention et compte-rendu du débat parlementaire », Exposé du 16 juillet 2013 au CILPR de Nancy.
- Ochs, Elinor, 1979. « Transcription as theory », in E. Ochs et B. Schieffelin (Eds), *Developmental pragmatics*, New York, Academic Press.

### *Site internet*

- CLAPI, Corpus de LAngue Parlée en Interaction, <http://clapi.univ-lyon2.fr/>
- PFC, Phonologie du Français Contemporain, <http://www.projet-pfc.net/?accueil:intro>



# Parler par clavier

## Introduction

Si le français que nous parlons aujourd'hui s'inscrit dans une succession de mutations et représente l'aboutissement de douze siècles d'évolution, la langue que nous écrivons n'est pas non plus restée figée et elle se ressent énormément du développement des nouveaux moyens de communication. Dans notre travail, nous nous sommes occupés de l'analyse systématique de SMS en français et en italien dans le but d'étudier et de comprendre un phénomène qui est en train de changer non seulement les modalités de transmission de la connaissance mais aussi le langage utilisé pour cette transmission. Malgré l'utilisation du canal visuel-écrit, les SMS présentent de fortes analogies avec les formes de l'italien et du français parlés, de par l'instantanéité de l'écriture, comme la présence de répétitions, d'agglutinations, de substitutions de termes avec des idéophones et des graphies phonétiques et d'autres formes encore qui permettent de rendre les aspects extralinguistiques, prosodiques, paralinguistiques et suprasegmentaux. Comme l'observe Fiorentino (2002, 2004a, 2004b, 2005) dans ses travaux sur la langue italienne, le médium génère un sentiment de proximité spatio-temporel grâce à la vitesse de transmission du message.

Le double corpus nous permet donc de vérifier si les phénomènes décrits se produisent dans les deux langues. Par conséquent cette observation pourrait valider l'hypothèse que ce sont les nouveaux moyens de communication qui provoquent ces phénomènes de déstandardisation de la langue dans le but de réduire la distance et créer un immédiat communicatif.

## 1. Le corpus

Les expériences initiales de constitution de notre corpus ont impliqué la transcription à la main des messages du téléphone à l'ordinateur, procédure susceptible de générer certaines fautes, car le transcripteur du message peut être conduit à corriger, volontairement ou non, le texte. Conscients donc de ces limites et afin d'utiliser un corpus beaucoup plus vaste, nous nous sommes joints à un projet de recueil de SMS en langue italienne mis en place par l'Université de Turin<sup>1</sup>, dont nous avons également enrichi la base de données de textos en langue française.

---

1 Projet créé par le docteur de recherche Adriano Allora.

*SMS Monitor Studies* se présente comme un recueil ouvert de textes structurés, en l'occurrence étiquetés à travers l'insertion dans la base de données. Il représente la variété d'italien et de français écrits au moyen du téléphone portable. L'insertion des SMS de la part des utilisateurs dans la base de données – toujours ouverte – est libre : tous ceux qui le désirent peuvent insérer des textos en remplissant la partie prévue à cet effet. Cette opération est plutôt laborieuse car elle tient compte des traditionnelles variables sociodémographiques. Un projet de ce type, ouvert à la contribution de tous ceux qui veulent enrichir la base, pose des problèmes sur la fiabilité : d'une part les intentions d'un informateur qui pourrait volontairement corrompre les données pour invalider la recherche, d'autre part la corruption involontaire des données. Difficultés que l'on a tentées de réduire en rédigeant une liste d'exigences auxquelles les informateurs devaient se conformer.

La collection des SMS se limite à une période comprise entre le 23 mai 2003 et le 6 mai 2010. Nous avons réuni un total de 1391 SMS mais nous avons dû éliminer tous les textos de type publicitaire ou insérés pour corrompre le corpus. Le nombre des SMS est donc passé de 1391 à 1354. Les SMS ont également subi une normalisation conçue pour anonymiser les données personnelles. Toutes les données sensibles ont été remplacées par une série de N pour respecter la vie privée des auteurs et des informateurs<sup>2</sup> des messages.

## 2. Consultation des données

Une fois nettoyé et vérifié, le corpus a été inséré dans un logiciel pourvu d'une fonction de recherche avancée. Nous avons donc procédé à l'extraction des données dans les deux langues. L'analyse a mis en exergue divers processus caractéristiques de l'écriture SMS : certains inscrits dans la logique de la simplification du langage utilisé, les autres de nature à ajouter au message un plus haut niveau de spécialisation avec une dimension émotionnelle.

### 2.1. *Substitutions*

La substitution remplace tout ou une partie d'une graphie, et on y recourt en général pour réduire le nombre de caractères, limité au départ à 160 par message. La substitution est donc une stratégie très fructueuse pour économiser les signes typographiques, et on en trouve généralement de deux types dans les SMS : phonique et graphique.

La substitution phonique remplace une séquence graphique par des lettres de l'alphabet et/ou des chiffres : « Il s'agit plus spécifiquement de l'utilisation du nom des lettres pour représenter une syllabe homophone, au prix de la perte d'identité des mots ». (Anis 1999, 88).

---

<sup>2</sup> Ceux qui enregistrent les SMS.

L'une des caractéristiques de la langue française, que nous retrouvons très rarement en italien, est en effet l'utilisation des lettres de l'alphabet prises pour leur valeur syllabique. Il en résulte donc une plus grande prédisposition du français aux substitutions phoniques complètes ou partielles. Le syllabogramme le plus fréquent, selon Anis, est la lettre *C* à la place de *c'est*.

Cependant, la phonétisation des lettres ne se limite pas aux syllabes d'un mot mais peut s'étaler sur plusieurs mots, comme dans *C* (*c'est*) ou *CT* (*c'était*). Dans ce cas, elle donne lieu à un phénomène de substitution phonique totale. Bien évidemment, la valeur sonore d'une lettre peut renvoyer à plusieurs formes graphiques. Ainsi on retrouve la lettre *C* à la place de *c'est*, *sais*, *sait*. Une autre caractéristique du langage SMS concerne la substitution de séquences graphiques à l'intérieur des mots par des chiffres également pris pour leur valeur phonique, comme *dm1* (*demain*), *b1* (*bien*). La substitution peut se retrouver également au niveau des digrammes et trigrammes qui transcrivent un phonème en modifiant ainsi de façon partielle l'orthographe du lexème, comme *ossi* pour *aussi*. Dès l'analyse nous pouvons remarquer que, dans la majorité des cas, les digrammes et trigrammes *ai*, *ais*, *ais*, *ai*, *er*, *ez*, *au*, *eau* sont simplifiés par *é*, *è*, *o*<sup>3</sup>, tandis que le trigramme *ain* est en général remplacé par le chiffre 1.

Pour l'italien, en revanche, le processus de substitution est moins étendu qu'en français. Les seuls exemples concernent les lettres *D*, *C*, *T* et *V* pour *di*, *ci*, *ti* et *vi*, ce qui indique que la substitution a lieu seulement pour certains monosyllabes comme les pronoms et les prépositions et qu'elle est très rare à l'intérieur des mots. Nous avons juste trouvé l'utilisation de la lettre *k* pour l'occlusive vélaire sourde et des chiffres pour certaines séquences graphiques.

La substitution graphique, en revanche, remplace les lettres d'un mot ou le mot entier par des signes de ponctuation ou des caractères typographiques. Parmi eux il faut citer le *smiley* ou émoticône, convention employée pour compenser le manque de repères paralinguistiques tels que l'intonation et les gestes (Baron, 2000; Kruger *et al.*, 2005). Selon Mourhlon-Dallies et Colin (1999, 13) ces phénomènes de type émoticônes représentent des didascalies utiles, apportant des informations supplémentaires en remplaçant en quelque sorte la mimique faciale. À part les *smileys* de base comme *:)* ou *:-)*, nous n'avons pas retrouvé dans le corpus français d'émoticônes particulièrement élaborées. En revanche, dans le corpus italien, on a pu détecter l'utilisation des *smileys* dits japonais<sup>4</sup>, construits à partir des lettres majuscules ou des

<sup>3</sup> La simplification des digrammes et trigrammes est, dans la plupart des cas, représentée par la graphie «*é*» quand il s'agit du phonème [e] et elle concerne surtout les terminaisons verbales, celles de l'infinitif en *er*, celles de l'imparfait et du conditionnel. Le phonème [e] aussi se retrouve souvent représenté par la graphie «*è*». Cette simplification concerne, en outre, le verbe *être* et la conjonction *et*. La graphie *o*, loin d'être marginale, se substitue au digramme dans *aussi* ou *beaucoup*.

<sup>4</sup> Les Japonais aiment les dessins avec des visages drôles qui font référence aux mangas et aux bandes dessinées. Au Japon les bandes dessinées ont un rôle culturel et économique important et sont considérées comme un moyen d'expression artistique telles que la littérature et le

accents circonflexes pour représenter les yeux et avec des parenthèses rondes pour délimiter le visage :

NNNNNNN, come va? Ma sei tornata a Napoli? \*(^\_^)\*

Pour les symboles mathématiques, souvent négligés dans les études, nous en avons rencontré de quatre types: le caractère + pour *plus*, - pour *moins*, = pour *égal* et x, utilisé avec des significations différentes dans les deux langues.

En ce qui concerne le signe +, dans notre corpus, il est presque toujours utilisé pour additionner une chose à une autre pour obtenir un tout, différemment de la conjonction *et* qu'on retrouve dans les études de Fairon *et al* (2006, 40) :

« Le caractère + remplace le mot *et* : Apéro+vinblc+liqueurssapin ».

Le signe x représente également un cas très intéressant parce qu'il remplace en italien la préposition *per* et ses dérivés (*perciò*, *parché*), tandis qu'en français il symbolise la croix, en particulier la croix de Saint André, connue aussi comme *crux decussata*, pour ses bras en diagonales. En français, il faut donc substituer ce signe par la valeur dénominate *croix* qui renvoie à son tour aux homophones *crois*, *croit*. Si l'on revient aux *smileys*, le signe x est aussi utilisé dans les SMS italiens et français pour représenter des bisous. Cette icône reprend ainsi une pratique répandue au Moyen Âge, où l'on apposait un baiser sur le x de la signature pour témoigner de la sincérité de la déclaration faite.

- J x qu'il est malade  
[Je crois qu'il est malade]
- Va bene per me prenotate il 26 non molto tardi xké a ora di pranzo mi arriva gente baci a presto baci xxxx  
[Va bene per me prenotate il 26 non molto tardi perché a ora di pranzo mi arriva gente baci. A presto baci xxxx]

Le mot rébus est utilisé pour indiquer des substitutions qui ne sont pas toujours semblables les unes aux autres : pour certains linguistes, c'est un processus d'écriture par lequel certaines séquences de lettres sont remplacées par une série de chiffres et/ou lettres correspondant à la même séquence de phénomènes en question (en d'autres termes, ils appellent rébus ce que nous avons appelé réductions phoniques); pour d'autres, c'est un processus qui résulte de l'utilisation de séquences mêlant chiffres, lettres et signes divers qui doivent être interprétés par leur valeur dénominate (Fairon *et al.* 2006). C'est sur la base de cette deuxième acception que nous avons considéré le terme rébus :

- On se voi à Charle de G.\* à 20h  
[On se voit à Charles de Gaulle Etoile à 20h]
- Stiamo vedendo x €disney  
[Stiamo vedendo per Eurodisney]

---

cinéma.

## 2.2. Réductions

La réduction est un processus qui consiste à éliminer certains caractères : le produit obtenu comportera donc nécessairement un nombre de caractères inférieur au nombre initial. Comme pour la substitution, on peut trouver des réductions phoniques et des réductions graphiques.

Les réductions phoniques, même si elles concernent le niveau morphologique, sont surtout attestées à l'oral<sup>5</sup> : c'est le cas des sigles et des troncations, parues secondairement à l'écrit, qui se sont propagés rapidement avec l'écriture électronique. Si la troncation concerne dans la majorité des cas les substantifs, nous avons cependant trouvé quelques cas de troncation de verbes : en français, presque toujours au niveau de l'infinitif, en italien, elle concerne aussi les temps de l'indicatif.

- Elle a rép il y a 10min pour dire qu'elle t'envoie un texto en arrivant à nanterre pour manger...[...]  
[Elle a répondu il y a dix minutes pour dire qu'elle t'envoie un texto en arrivant à Nanterre pour manger...[...]]
- Ti tel quando pos son nella merda  
[Ti telefono quando posso, sono nella merda]

Certaines de ces abréviations comme *arriv*, *siam*, *det*, etc. pourraient correspondre à une prononciation locale avec centralisation ou disparition de la voyelle finale atone, ce qui est une caractéristique typique des dialectes.

L'écrasement représente lui aussi un phénomène très important parce qu'il constitue la transposition à l'écrit de phénomènes oraux qui altèrent la prononciation normée. Il s'agit de la fusion d'un énoncé en un seul signe linguistique dans le but d'écrire de façon immédiate certaines manifestations qui se réalisent à l'oral (Liénard 2007, 21). L'effet s'approche en français de la réalisation orale d'expressions populaires comme *chui* et *chuis* pour *je suis*, *chais pas* pour signifier *je ne sais pas* ou *keskia* pour *qu'est-ce qu'il y a*, tandis que pour l'italien, il faudrait parler plutôt d'agglutination, c'est-à-dire d'une solution exclusivement graphique qui essaye d'éliminer les espaces entre plusieurs mots et de les fondre ensemble. Les fusions qui se réalisent en italien, donc, présentent très peu d'assimilations consonantiques et ne prévoient aucune altération de la prononciation normée. Elles sont par conséquent moins intéressantes que celles qui se réalisent en français. Cependant, le phénomène d'écrasement se retrouve dans les SMS en langue napolitaine, où certains des énoncés dialectaux ne sont pas

<sup>5</sup> La description de la langue et des changements qui la concernent sur le plan phonique commence plutôt tardivement dans l'histoire des sciences du langage mais, comme l'observe Gadet, elle est élaborée rapidement au cours du XX<sup>e</sup> siècle, grâce aussi à des documents d'extrême importance : « La description peut s'appuyer sur des documents solides : des notations fiables, du dictionnaire de Michaelis et Passy (1897) à celui de Martinet et Walter (1973) ; des descriptions effectuées tout au long du siècle, comme Martinon (1913), Grammont (1914), Straka (1952), Delattre (1966), Carton (1974), Lucci (1983 a) ; d'enregistrements et d'enquêtes. » (Gadet 1999 : 590)

écrits comme une succession d'éléments morphologiques, mais comme un seul élément non segmenté sur la base de la prononciation orale.

- ba keskia? té tte triste? je sui là si tu ve discuT ... ok pr ke tu vienne + tard .. tu mdira qd ... biz NNNNNNNN  
[Bah, qu'est-ce qu'il y a ? Je suis là si tu veux discuter ... ok pour que tu viennes plus tard .. tu me diras quand ... bises NNNNNNN]
- Ciao mitico!scus se nn m faccio mai sentire,io son al mare a lavagna con la morosa,ma solo x il weekend,nn so dove andremo fra15giorni,forse in zona qua.te cmè?Termometro conferma ke nn vengo (quasi 38).. Mi sento peggio d un iponimo.. lo dici tu alla NNNNNNN? Ciao NNNNNNN  
[Ciao mitico!Scusa se non m faccio mai sentire, io sono al mare a Lavagna con la morosa, ma solo per il weekend, non so dove andremo fra 15 giorni, forse in zona qua. Te com'è? Termometro conferma che non vengo (quasi 38).. Mi sento peggio di un iponimo.. lo dici tu alla NNNNNNN? Ciao NNNNNNN]

L'omission des finales est aussi un phénomène qui touche les deux langues. Cependant, si elle concerne essentiellement en français les finales muettes des mots, en italien, l'élimination intéresse une partie de la morphologie dérivationnelle pour les substantifs et flexionnelle pour les verbes. Elle affecte souvent aussi la racine, rendant ainsi le mot incompréhensible.

Il faut enfin citer la réduction graphique, qui consiste à éliminer certains graphèmes comme les finales muettes des mots ou les voyelles. Entre ce type de réductions, une place importante est occupée par les squelettes consonantiques : il s'agit des mots auxquels on a enlevé les voyelles, ne laissant donc qu'une séquence de consonnes. Ce processus d'abréviation fait penser au système d'écriture des langues sémitiques comme l'hébreu ou l'arabe classique, basé sur le développement des racines trilettes, à partir desquelles les adjectifs, les substantifs et les autres parties du discours sont dérivés. En réalité, il n'y a pas seulement de différence entre les langues sémitiques et les langues indo-européennes, mais aussi à l'intérieur même des langues indo-européennes : on a en italien et en français, par rapport à l'allemand et à l'anglais, plus de difficultés à déchiffrer des phrases basées sur l'utilisation des consonnes. La raison principale réside une fois encore dans les voyelles, qui jouent un rôle très important dans les langues romanes.

Dans l'écriture SMS, même la ponctuation ne suit plus les règles traditionnelles. Elle est souvent omise, surtout dans les messages en langue française. Cependant, il existe un phénomène en contradiction avec les fins économiques de l'écriture SMS, l'étirement graphique : c'est une stratégie qui vise à amplifier les expressions à travers la répétition des lettres. Ainsi, une réponse par *ouiiiiiiiiiiii* ou *siiii* offre une information plus enthousiaste et ravie, qu'une réponse classique par *oui*.

### 2.3. Syntaxe

À côté de ces traits morphologiques communs aux deux langues, le français présente certaines caractéristiques comme l'omission du *ne* dans la négation, reflet de la tendance orale:

«Dans les usages familiers oraux, on omet souvent *ne*, selon des fréquences variables liées au locuteur, à la situation, et au sujet traité. Les facteurs systématiques favorisant l'omission sont puissants, car la négation est alors postposée au verbe, ce qui satisfait la séquence progressive du français moderne et est soutenu par la tendance à éliminer ce qui apparaît entre le sujet et le verbe». (Gadet 1999, 612-613).

- Je viens pas  
[Je ne viens pas]

Outre l'absence du *ne* dans la négation, on a trouvé des suppressions du pronom personnel sujet et du pronom impersonnel *il* (dans les phrases impersonnelles):

- Sui avec NNNNNNN et NNNNNNN on pense a toi. NNNNNNN pens com moi ke tou baign avec NNNNNNN el la u o tel et C pa toi le pb. g pa comencè a taper c cho. je l'm je t'm on t'm  
[Je suis avec NNNNNNN et NNNNNNN on pense à toi. NNNNNNN pense comme moi que tout baigne avec NNNNNNN elle l'a eu au téléphone et c'est pas toi le problème. J'ai pas commencé à taper c'est chaud. Je l'aime je t'aime on t'aime]
- Bah je sais pas, pour diner quoi. Et pi faudrait un cadeau, mais vu que je finis à 19h aujourd'hui et demain...  
[Bah je sais pas, pour diner quoi. Et puis il faudrait un cadeau, mais vu que je finis à 19h aujourd'hui et demain...]

En ce qui concerne les interrogations en français, la majorité des phrases interrogatives directes sont réalisées en utilisant la particule interrogative ou le seul point d'interrogation, comme les interrogations basées sur l'intonation orale. Nous n'avons pas trouvé d'interrogation par inversion, tandis que les interrogations avec *qu'est-ce que* et *est-ce que* présentent des transcriptions très intéressantes:

- keski va pas? kelle est la raison 2 cette fugue da le marais? dis-moi tt :))  
[Qu'est-ce qui va pas? Quelle est la raison de cette fugue dans le Marais? dis-moi tout :))]

L'italien, en revanche, présente plutôt des ellipses du verbe qui produisent un effet de raccourci et qui peuvent compromettre la compréhension du message.

- TUTTO bianco piu di un ora fermi per un camion fuori strada

Quelques SMS présentent l'utilisation du *che* polyvalent:

- Vai a dormire che ne hai bisogno e domani ti devi svegliare presto.

Sur le plan verbal, les formes utilisées sont celles que l'on rencontre communément dans l'italien néo-standard avec la prévalence de l'indicatif, et en particulier du présent, sur les autres modes et temps.

Enfin, on a relevé quelques mécanismes syntactiques de focalisation : dislocation à droite, dislocation à gauche, construction avec le *c'è* présentatif.

- Pietro, lo vedrai domani?

## Conclusion et perspective

Notre analyse en italien et en français nous permet d'aborder premièrement la question de la déstandardisation de la langue. Grâce à ce double corpus nous pouvons constater des évolutions parallèles dans les deux langues (même s'il y a des différences de détails). Les ressemblances se retrouvent plutôt au niveau de la simplification des structures de base, de l'utilisation des réductions (abréviations et troncations), de l'emploi des liens de coordination réduits et répétitifs et de l'usage des smileys qui notent des informations de nature para-verbale. En revanche, les différences sont évidentes sur le plan phonique/graphique puisque l'écriture SMS utilise en français la valeur syllabique des lettres tandis que l'italien n'y recourt que très rarement pour des monosyllabes.

La découverte de phénomènes similaires dans les deux langues valide l'hypothèse que ce sont les nouveaux moyens de communication qui provoquent la déstandardisation de la langue dans le but de réduire la distance et de créer un immédiat communicatif. Les phénomènes repérés montrent un travail d'élaboration, de la part des interactants, qui consiste avant tout en la création de techniques d'expression et de stratégies communicatives adaptées aux conditions médiales de l'écrit d'un côté, et aptes à répondre aux besoins de l'immédiat communicatif de l'autre. En d'autres mots : ils adaptent continuellement l'immédiat communicatif pour l'écrit. Fiorentino (2011, 226), à cet égard, parle de 'liquidità della scrittura' c'est-à-dire d'une forme capable de passer d'un médium à l'autre. Cette constatation nous renvoie au schéma des conditions communicatives des énoncés linguistiques telles que les décrivent Koch et Oesterreicher et soulève plusieurs questions : faudrait-il envisager une opposition plus large que l'ancienne dichotomie oral/écrit, en l'occurrence celle d'immédiat/distance proposée par Koch et Oesterreicher ? Si le modèle vers lequel les interactants s'orientent n'est pas constitué par d'autres textes écrits mais par l'interaction en face-à-face, c'est-à-dire la conversation typique du quotidien, pourrait-on parler d'enchevêtrement de l'écrit et de l'oral ? Et puisque les locuteurs transgressent consciemment la norme prescriptive et visent à l'établissement d'une norme nouvelle, pouvons-nous parler de déstandardisation de la langue ?

En répondant à ces questions, peut-être apporterons-nous un éclairage sur le rôle que jouent les nouveaux médias dans le changement des conditions de communication et dans la déstandardisation du français et de l'italien écrit.

Università degli Studi di Napoli

Suor Orsola Benincas

Maria Rosaria COMPAGNONE

## Bibliographie

- Anis, Jacques, 1999. « Chats et usages graphiques du français », in : Anis, Jacques (ed.), *Internet communication et langue française*, Paris, Hermes Science, 71-90.
- Baron, Naomi.S., 2000. *Alphabet to Email: How Written English Evolved and Where It's Heading*. London, Routledge.
- Fairon, Cedric, Klein, Jean-René, Paumier, Sébastien, 2006. *Le langage sms. Etude d'un corpus informatisé à partir de l'enquête « faites don de vos sms à la science »*. Presses Universitaires de Louvain, 2006.
- Fiorentino, Giuliana, 2002. « Computer-Mediated Communication : lingua e testualità nei messaggi di posta elettronica in italiano », in : Bauer, Roland / Goebl, Hans (ed.), *Parallela IX. Testo, variazione, informatica / Text, Variation, Informatik*, Wilhelmsfeld, Egert.
- Fiorentino, Giuliana, 2005. « Così lontano, così vicino: coerenza e coesione testuale nella scrittura in rete » in : Korzen, Iorn (ed.), *Lingua, cultura e intercultura: l'italiano e le altre lingue*. Atto del convegno internazionale della SILFI. Copenaghen giugno 2004, Samfundslitteratur Press, Frederiksberg (su cd-rom).
- Fiorentino, Giuliana, 2004b. « Scrivere come si parla – Variabilità diamesica e CMC: il caso dell'e-mail », *Horizonte* 8, 83-110.
- Fiorentino, Giuliana, 2004a. « Scrittura elettronica: il caso della posta elettronica », in : Orletti, Franca (ed.), *Scrittura e nuovi media*, Roma, Carocci.
- Fiorentino, Giuliana, 2011. « Scrittura liquida e grammatica essenziale », in : Cardinale, Ugo (ed.), *A scuola d'italiano a 150 anni dall'Unità*, Bologna, Il Mulino, 219-241.
- Gadet, Françoise, 1999. « La langue française au XXe siècle » in : Chaurand, Jacques (ed.), *Nouvelle histoire de la langue française*, Paris, Seuil, 583-667.
- Koch, Peter, Oesterreicher, Wulf, 1985. « Sprache der Nähe – Sprache der Distanz. Mündlichkeit und Schriftlichkeit im Spannungsfeld von Sprachtheorie und Sprachgeschichte », *Romanistisches Jahrbuch* 36, 15-43.
- Kruger Justin. et al., 2005. « Egocentrism Over E-Mail: Can We Communicate as Well as We Think ? » in : *Journal of Personality and Social Psychology*, vol.89, n°6, 925-936.
- Liénard, Fabien, (2007) « Analyse linguistique et sociopragmatique de l'écriture électronique. Le cas du SMS tchaté » in : Gerbault, Jeannine (ed.), *La langue du cyberspace*, Paris, L'Harmattan, 265-278.
- Mourlhon-Dallies, Florence, Colin Jean-Yves., 1999. « Des didascalies sur l'Internet » in : Anis, Jacques (ed.) *Internet communication et langue française*, Paris, Hermes Science, 13-29.



# Code graphique et code phonique dans le chant

## 1. Introduction

Jusqu'à présent, le chant a été étudié aussi bien par des linguistes que par d'autres catégories de chercheurs (musicologues, sociologues, etc.), en raison de son caractère interdisciplinaire. Pour s'en tenir au domaine de la linguistique, les recherches actuelles, qui ne relèvent que rarement d'une théorie bien précise, se présentent souvent comme des études focalisées sur la manière dont le chant permet de mieux saisir des phénomènes linguistiques plus généraux. C'est le cas de Paolo Zedda (2006), chanteur-linguiste d'après qui la langue chantée, grâce à sa capacité de ralentir les mécanismes d'articulation, fonctionne comme une loupe permettant de regarder de plus près de nombreux phénomènes phonétiques ainsi que d'améliorer la conscience articulatoire des apprenants de langue étrangère. D'une manière complémentaire, Zedda (1997) promeut un apprentissage du chant qui tienne compte des problèmes de diction et de prononciation du français et de l'italien, dans le but d'améliorer la performance artistique des chanteurs. On peut situer dans cette même optique les recherches d'Olivier Bettens, qui s'intéresse surtout à la variation diachronique du français chanté, afin de reconstituer une diction à l'ancienne, ou celles de Benoît de Cornulier (1995 et 2005), selon lequel l'analyse métrique peut contribuer à la restitution des textes poétiques ainsi qu'à l'étude des analogies et des différences entre la métrique de tradition littéraire et celle de tradition orale. D'autres linguistes, comme François Dell, ont consacré leurs recherches à la chanson traditionnelle, en développant un courant d'études au sein desquelles la métrique des textes chantés est strictement liée à leur structure musicale. Ces dernières recherches, qui s'inscrivent dans le cadre des théories génératives, portent parfois sur la comparaison du français avec d'autres langues, comme l'anglais (Dell/Halle 2009) ou l'italien (Dell/Proto 2013). Cependant, une comparaison interlinguistique systématique semble encore loin d'avoir été menée<sup>1</sup>, les études sur la traduction des textes chantés portant le plus souvent sur l'acte de re-création, à un niveau plutôt sémantique que strictement formel. Que ce soit sur un plan théorique ou appliqué, la langue chantée représente donc un terrain de recherche presque vierge, qui mérite d'être défriché.

---

<sup>1</sup> Nous avons entrepris une recherche sur les stratégies métriques et la traduction des textes chantés du français en italien (D'Andrea 2014).

Cette étude se veut une réflexion métalinguistique sur les rapports entre le chant et le binôme langue écrite/langue parlée. En l'occurrence, nous nous interrogerons sur les différentes manières de représenter la langue française chantée, dans le but d'identifier les décalages et les analogies qui les caractérisent.

## 2. Cadre théorique et méthodologique

Il est bien connu que la distinction classique entre langue écrite et langue parlée, fondée sur l'opposition écrit/oral, a été remise en cause, comme nous le rappellent, entre autres, Gaetano Berruto (1993, 37) en Italie et, en France, Claire Blanche-Benveniste (2000, 10), qui parlent d'un continuum allant des textes qui ne peuvent être produits qu'à l'écrit à ceux qui ne peuvent se concevoir qu'à l'oral. Françoise Gadet (1996) avait d'ailleurs déjà souligné la fragilité de la distinction oral/écrit par rapport aux nouvelles modalités d'échange ainsi que l'enrichissement de ce continuum. Mais c'est dans le domaine allemand que la question a été abordée d'une manière systématique, dans le but d'éviter les ambiguïtés attachées aux termes 'écrit' et 'oral' : en s'appuyant sur les études de Ludwig Söll, qui a eu le mérite de mettre en lumière la différence fondamentale entre l'aspect conceptionnel d'un énoncé et sa réalisation médiale, Koch et Oesterreicher (2001, 585) limitent l'emploi des termes 'parlé' et 'écrit' aux deux pôles du continuum communicatif allant de la « conversation spontanée entre amis » au « texte de loi » ; d'une manière complémentaire, pour se référer au code employé dans la réalisation d'un énoncé, ils adoptent les termes dichotomiques 'phonique' et 'graphique'.

La distinction théorique entre le plan conceptionnel et l'aspect médial s'avère particulièrement efficace lorsqu'elle est appliquée à des sujets d'étude complexes, comme le chant. D'ailleurs, elle est souvent implicite dans certaines remarques linguistiques, comme par exemple dans cette définition de la chanson formulée par Hélène Giau-fret Colombani (2001, 4) :

Orale mais strictement codée selon des modèles extérieurs à l'oralité, forme de communication face à face mais dépourvue des contextualisations caractéristiques de l'oral, enfermée dans les contraintes extra-linguistiques, celles de la musique, la chanson est tout à la fois et tour à tour texte écrit, partition et texte oral.

Cette citation évoque non seulement la spécificité communicative du genre chanson, mais aussi son originalité sémiotique, qui découle de la réunion d'un objet verbal, le texte, et d'un objet musical, l'air (Dell 1989). Autrement dit, la composante musicale du chant ne peut être réduite, à l'instar de l'écrit et de l'oral, au rôle d'un troisième médium, un canal à travers lequel toute langue pourrait s'exprimer ; il s'agit, bien au contraire, d'un véritable langage qui, avec sa propre structure, se superpose à la langue pour créer cet objet complexe appelé 'chant'.

Si l'on applique à ce genre d'objet complexe la dichotomie de médiums mentionnée par Koch et Oesterreicher (2001, 585), on remarque que la langue chantée, comme toute manifestation langagière, peut être représentée et transmise aussi bien

par un code graphique que par un code phonique. Pour illustrer les différences d'interprétation du français chanté qui résultent de la prise en compte de ces deux codes, nous adopterons les expressions 'chanson écrite' et 'chanson chantée', empruntées à Louis-Jean Calvet. Nous appliquerons donc au chant en général ce classement, formulé en 1981 à propos de la chanson (et repris dans Calvet 1994), qui se fonde sur la distinction entre une structure abstraite du chant appelée 'chanson écrite' – que l'on peut, par commodité, assimiler à la partition – et l'interprétation ou les interprétations qu'en donne le chanteur à travers sa voix, appelée 'chanson chantée', la chanson écrite étant « à la 'chanson chantée' ce qu'une notation phonologique est à la réalisation phonétique d'un texte » (Calvet 1995, 17).

Sur la toile de fond de cette dichotomie, nous tiendrons compte également d'un troisième niveau, celui des paroles de chant, tout en sachant dès le départ que celui-ci ne représente que la composante verbale du chant et qu'il néglige – par définition – l'autre composante essentielle du chant, à savoir la musique. La prise en compte de ce niveau entraîne une réflexion sur les unités d'analyse pertinentes dans le chant, qui sera amorcée dans le paragraphe suivant.

### *2.1. Les unités d'analyse pertinentes dans le chant : une question préliminaire*

Pour ce qui est des paroles de chant, il est bien connu qu'on a l'habitude de les assimiler à la poésie et, par conséquent, de les éditer selon un découpage en vers. Or, si ce découpage et l'appellation 'vers' ont quelque fondement pour certains genres de chant, comme l'opéra en musique, il n'en est pas toujours ainsi : en effet, comme le souligne Cornulier (2010, 208), le livret d'opéra se distingue manifestement du chant de tradition orale en ceci que le premier a aussi un statut à l'écrit, qui renvoie à la tradition littéraire, alors que les paroles de chant de tradition orale, « avant la multiplication d'éditions de 'comptines' au XXe siècle », n'ont pas de statut indépendamment de la composante musicale.

Et quand bien même le découpage en vers issu de la tradition littéraire serait pris comme référence, les structures de la versification écrite subiraient des modifications sur le plan du chant, à cause notamment du phénomène de la reduplication, qui peut se manifester comme redoublement de voyelles (dans le cas des mélismes), de mots, ou de vers entiers.

Pour nous en tenir à l'un des multiples exemples, comparons le vers suivant, tiré du livret de l'opéra *Carmen* signé par Meilhac et Halévy, où il prend la forme d'un octosyllabe :

Il n'a jamais connu de loi (Acte I)

à la forme qu'il prend dans la mise en musique effectuée par Bizet :

Il n'a jamais jamais connu de loi

La répétition de l'adverbe 'jamais', qui se manifeste déjà au niveau du chant écrit, donc de la partition, provoque un effet de rupture avec la structure métrique du vers

de départ, ce qui confirme le bien-fondé d'une approche de l'étude du chant qui tienne compte du problème du découpage en unités pertinentes ainsi que de la correspondance des paroles et des notes.

### 3. Métrique et chronométrie

En effet, lorsque l'on passe du niveau purement linguistique, celui des paroles de chant, au niveau du chant, les structures métriques de tradition littéraire ne semblent plus être pertinentes, non seulement en ce qui concerne le découpage en unités d'analyse, mais aussi quant à l'agencement du texte et de la musique. Dans cette optique, parmi les facteurs extralinguistiques (notamment musicaux), la manière dont le texte se distribue dans le temps joue un rôle essentiel. À ce propos, mais indépendamment du paramètre musical appelé 'durée', les récentes recherches en linguistique se sont focalisées sur des aspects rythmiques, comme les intervalles de temps qui séparent les attaques des voyelles.

Cette approche, inaugurée par Cornulier à propos du chant de tradition orale, fait appel à un système de notation où les attaques des voyelles métriques (qui constituent les noyaux syllabiques) sont représentées par rapport à une « *séquence isochrone* d'instants séparés par des intervalles d'égale durée » (1999, 1).

Pour souligner l'utilité de cette méthode pour notre propos, nous présenterons un exemple de chant qui illustre clairement le décalage entre une analyse métrique traditionnelle, où la régularité concerne le nombre de syllabes, et une analyse *chronométrique*, où la périodicité se fonde sur le principe de l'isochronie. Prenons les paroles de la chanson *La chasse aux papillons* de Georges Brassens (1973, 20) : une analyse de leur version écrite dépourvue de la musique donne comme résultat une série de huit quatrains dont chacun se compose de trois décasyllabes et d'un 9-voyelles. Nous citons la première strophe à titre d'exemple, mais il en va de même pour tous les autres quatrains<sup>2</sup> :

Un bon petit diable à la fleur de l'âge  
La jambe légère et l'œil polisson  
Et la bouche plein' de joyeux ramages  
Allait à la chasse aux papillons.

En revanche, si l'on prend en considération la composante rythmique du chant, la différence en nombre de syllabes entre les décasyllabes et le 9-voyelles, pourtant systématique au niveau écrit des paroles de chant, ne sera perceptible ni au niveau de la chanson écrite ni au niveau de la chanson chantée.

Si l'on représente la structure rythmique de ce quatrain par la notation isochrone élaborée par Cornulier, on remarque une régularité métrique claire, qui ne concerne

<sup>2</sup> L'analyse effectuée sur les paroles de la chanson tient aussi compte de certains indices de transcription de l'oral – tel l'apostrophe qui remplace le *e* muet dans « plein' » – qui seront expliqués dans le prochain paragraphe.

pas l'équivalence en nombre de syllables mais l'identité des intervalles de temps (16 instants métriques) entre les attaques de vers (v. Tableau 1).

Tableau 1

|                                         |    |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |    |   |   |   |
|-----------------------------------------|----|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|----|---|---|---|
| X                                       | X  | X | X | X | – | X | X | X | – | – | X | X  | – | X | – |
| œ                                       | ɔ̃ | ə | i | ɑ |   | a | a | œ |   |   | ə | ɑ  |   | ə |   |
| Un bon petit diable à la fleur de l'âge |    |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |    |   |   |   |
| X                                       | X  | X | X | X | – | X | X | – | X | – | X | X  | – | – | – |
| a                                       | ã  | ə | e | ɛ |   | e | œ |   | ɔ |   | i | ɔ̃ |   |   |   |
| La jambe légère et l'œil polisson       |    |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |    |   |   |   |
| X                                       | X  | X | X | X | – | X | X | X | – | – | X | X  | – | X | – |
| e                                       | a  | u | ə | ɛ |   | ə | a | ø |   |   | a | a  |   | ə |   |
| Et la bouche plein' de joyeux ramages   |    |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |    |   |   |   |
| X                                       | X  | X | X | X | – | X | – | X | – | X | – | X  | – | – | – |
| a                                       | ɛ  | a | a | a |   | o |   | a |   | i |   | ɔ̃ |   |   |   |
| Allait à la chasse aux papillons        |    |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |    |   |   |   |

Ce schéma est une représentation des vers 1 à 4 du texte de la chanson *La chasse aux papillons* : chaque colonne est associée à un instant métrique et les instants métriques se trouvent à des intervalles réguliers. Dans la première ligne, les instants métriques caractérisés par l'apparition d'une attaque de voyelle sont marqués par un X ; les autres sont marqués par un tiret. Peu importe que chaque position métrique soit remplie ou non par une voyelle. La deuxième ligne montre la transcription phonologique des voyelles métriques de chaque vers, associées aux instants métriques. La troisième ligne, enfin, contient la forme graphique du vers analysé.

Ce type d'isochronie entre les décasyllables et les 9-voyelles montre qu'une analyse métrique d'un texte destiné au chant ne peut se passer d'une prise en compte de la manière dont les paroles sont rythmées. La comparaison du niveau métrique et du niveau chronométrique a également attiré à nouveau l'attention sur la question des

unités d'analyse pertinentes dans le chant : les résultats issus de l'analyse chronométrique de cette chanson ont confirmé le découpage en vers effectué dans les paroles de la chanson ; néanmoins, dans l'état actuel des connaissances, on ne saurait affirmer que le critère de l'isochronie suffit, à lui seul, à identifier des unités d'analyse pertinentes pour le chant, indépendamment de la mise en page du texte, car les données concernant la description de l'infinie variété des combinaisons possibles du texte et de la musique sont encore insuffisantes.

#### 4. Sur la double signification de certains indices graphiques dans les paroles de chant

De tout ce qui précède, il pourrait s'ensuivre que la prise en compte du niveau des paroles de chant n'est pas nécessaire à une analyse du chant en tant qu'objet complexe : d'une part, en effet, le livret n'enregistre généralement pas les phénomènes de reduplication que nous avons évoqués plus haut et, d'autre part, sa mise en page est marquée par l'absence de toute référence au facteur 'temps', ces deux lacunes étant par définition déjà comblées au niveau de la 'chanson écrite'. Or, dans certains cas, notamment de chanson, les paroles dépourvues de musique peuvent s'avérer une ressource précieuse car elles contiennent toujours le texte en entier, contrairement à la plupart des partitions qui, dans un souci d'économie et de simplification, ne représentent que la mise en musique de la première ou des premières strophe(s).

Cette différence s'avère particulièrement importante dans le cas où les paroles de chansons contiennent des signes graphiques témoignant de la volonté de transcrire des phénomènes qui relèvent de l'oral. Que l'on songe, par exemple, à l'apostrophe, utilisée non seulement pour indiquer les élisions graphiques<sup>3</sup> :

Vous aviez deviné, j'espère 17

mais aussi pour donner des informations à l'égard de la chute de certains *e* instables du français :

L' patron de la ménagerie 19

Comment interpréter ce genre de signes, qui sont assez fréquents dans les paroles des chansons mais qui ne relèvent pas de l'orthographe standard ? Contrairement à ce qui se passe dans certaines transcriptions faites par les chercheurs, où ce genre d'apostrophes relèvent « d'un processus idéologique de construction d'un stéréotype » (Gadet 2007, 42) plutôt que d'une volonté de représentation de l'oral à l'écrit – il serait d'ailleurs impossible de reproduire la totalité des spécificités de prononciation –, dans les paroles de chansons, elles semblent avoir une double signification : d'un côté, elles préviennent le lecteur ou l'interprète éventuel de l'omission de certains sons dont le *e* optionnel et, de l'autre côté, elles montrent, de manière implicite, l'influence de la métrique littéraire 'classique', traditionnellement véhiculée par l'écrit, sur le genre

<sup>3</sup> Les deux exemples suivants sont tirés de la chanson *Le gorille* (Brassens 1973, 14).

hybride de la chanson. Chez certains auteurs, dont Brassens, on observe une nette tendance à la prise en compte de cette tradition métrique, et notamment du principe de sélection maximale, d'après lequel « toutes les voyelles non sujettes à élision devant mot jonctif contribuent à la formation du rythme anatonique d'un sous-vers ou d'un vers simple »<sup>4</sup> (Cornulier 2003, 116). Dans beaucoup de ses paroles de chansons<sup>5</sup>, on trouve même des apostrophes qui remplacent des *e* instables postvocaliques, qui seraient obligatoirement élidés dans la conversation (Dell 1989, 123) mais pas dans la langue écrite. Voyez, par exemple, les vers suivants, tirés respectivement de *La chasse aux papillons* et de *Corne d'Aurochs* (Brassens 1973, 20 et 24) :

|                                                  |    |
|--------------------------------------------------|----|
| Cendrillon ravi' de quitter sa cage              | 9  |
| Et sur les femm's nu's des musé's, ô gué! ô gué! | 27 |

Dans ces exemples, la chanson révèle sa nature de genre à mi-chemin, qui s'inspire tantôt de l'oral, tantôt de l'écrit. En effet, ce souci de transcription de l'oral montre en même temps et indirectement le poids exercé par la tradition poétique au dehors du domaine strictement littéraire.

## 5. Deux cas de variation ?

Après avoir montré en quoi l'analyse des paroles de chant peut contribuer à l'étude de la langue chantée (bien qu'elle ne soit pas suffisante), nous nous concentrerons sur une comparaison asystématique entre les trois niveaux d'analyses appelés 'chanson écrite', 'chanson chantée' et 'paroles de chant' et illustrerons, par deux exemples significatifs, les écarts entre les différentes représentations du même phénomène.

Le premier exemple met en lumière le fait que, dans les paroles d'une chanson, l'absence de l'apostrophe à la place du *e* instable postvocalique n'est pas toujours l'indice d'une non-chute de cette voyelle. Pour illustrer ce phénomène, nous avons choisi *Dans l'eau de la claire fontaine* (Brassens 1973, 145). Ici, l'adjectif féminin 'nue' est attesté deux fois en fin de vers (vv. 2 et 23) et, bien qu'orthographié de la même manière dans les paroles de la chanson, sa réalisation phonétique varie en fonction de la contrainte métrique, qui demande une alternance de vers à cadence féminine et de vers à cadence masculine, comme dans la meilleure tradition littéraire. La marge de variabilité entre la prononciation avec schwa, qui n'est généralement pas attestée aujourd'hui hors de la langue chantée ou de la déclamation théâtrale de textes anciens, et la prononciation sans schwa, qui est par contre courante dans l'usage actuel, témoigne encore une fois de la liberté associée au genre de la chanson, au sein duquel les auteurs peuvent s'inspirer, au besoin, des conventions de prononciation typiques de la tradition poétique littéraire et de celles de la langue parlée. Dans ce

<sup>4</sup> D'après Cornulier (1995, 259-260), « sont *jonctifs* les mots capables de provoquer une forme de jonction en contexte favorable, comme /oto/ et /wazo/ dans /loto/ (l'*auto*) ou /lezwazo/ (les *oiseaux*) ».

<sup>5</sup> Nous nous référons toujours au volume intitulé *Poèmes et chansons* (Brassens 1973), tout en étant consciente de la nécessité de consulter les manuscrits de Georges Brassens.

cas, bien que la double option ne soit pas représentée au niveau graphique des paroles de la chanson, elle est déjà explicite au niveau de la chanson écrite : en effet, lorsque la partition indique clairement qu'un *e* postvocalique est associé à une autre note que celle de la voyelle qui le précède, cela veut dire non seulement qu'il est chantable, mais aussi qu'il fait partie de ce que Calvet appelle l'« invariant sémiologique » (Calvet 1995, 26).

À l'encontre de l'exemple précédent, où les deux variantes phonétiques du même mot sont attestées au niveau de la chanson écrite, le deuxième exemple a trait à un phénomène analogue qui se produit au niveau de la chanson chantée. Dans *La chanson des vieux amants* de Jacques Brel, l'adverbe 'finalement' se répète deux fois de suite à l'intérieur d'un vers<sup>6</sup> :

Finalement finalement

22

Bien que la partition indique un traitement identique pour les deux occurrences contiguës de l'adverbe (soit avec le *e* instable à l'intérieur du mot)<sup>7</sup>, l'interprétation de Brel dans l'enregistrement officiel juxtapose une première occurrence *sans* la voyelle instable et une deuxième occurrence *avec* cette voyelle<sup>8</sup>. Ce choix, qui ne concerne pas les contraintes métriques de cadence évoquées à propos de l'exemple précédent, est fondé plutôt sur des contraintes d'ordre musical visant à compenser l'insertion de la conjonction 'mais', antéposée par Brel aux deux adverbes au moment de l'enregistrement : dans l'élan interprétatif, au lieu de chanter « finalement finalement », Brel chante « mais final'ment finalement ». De cette manière, il adapte un texte partiellement différent à la même mélodie écrite dans la partition ; il crée ainsi, au niveau de la chanson chantée, une variante lexicale qui entraîne une variante phonétique. À l'encontre de l'exemple précédent, donc, dans ce cas-ci la marge de variabilité témoigne de la liberté de l'interprète face à une option qui n'était pas prévue dans la chanson écrite, mais qui est adoptée au niveau de la chanson chantée.

Les deux exemples ci-dessus soulignent, respectivement, l'insuffisance du niveau 'paroles de chant' ainsi que du niveau 'chanson écrite' pour l'étude de la langue chantée ; ils montrent également que, dans le cadre de la même chanson, transmise respectivement par le code graphique de la partition et par le code phonique de l'enregistrement, le même usager (qui est l'auteur des paroles et l'interprète de la chanson) peut concevoir le même mot selon deux réalisations différentes. Autrement dit, ces exemples témoignent en même temps de l'écart entre deux niveaux de représentation différents d'une chanson et de l'écart à l'intérieur du même niveau. Ce genre d'écarts suffisent-ils pour parler de variation de la langue chantée ? Ou bien confirment-ils le degré de liberté qui caractérise certains répertoires de chant ? Avant de répondre à

<sup>6</sup> Nous citons d'après l'intégrale des paroles de chanson intitulée *Tout Brel*, parue aux Éditions 10/18, dans la collection Musiques et Cie (2001, 316).

<sup>7</sup> Nous avons consulté la partition publiée dans une anthologie de cinquante chansons de Jacques Brel, parue en 2012 chez Patrick Moulou & Bookmakers.

<sup>8</sup> Nous nous référons à la version contenue dans l'album *Jacques Brel 67*, paru chez Barclay.

cette question, les contraintes métriques et musicales trop brièvement évoquées dans ce paragraphe mériteraient d'être approfondies et d'être vérifiées sur de véritables corpus spécialement conçus.

## 6. Conclusions et perspectives

Pour dresser un bilan provisoire, en nous interrogeant sur le rôle du binôme code graphique/code phonique dans la langue chantée, nous avons montré l'intérêt et les limites du niveau purement verbal de représentation du chant par rapport aux niveaux appelés 'chanson écrite' et 'chanson chantée'. La prise en considération de ces trois niveaux met en évidence que le chant écrit a l'avantage de tenir compte de ce qui est pertinent, voire inhérent au chant même. Quant aux paroles de chant, malgré leur caractère partiel et réducteur, notamment dû à l'absence de toute référence au facteur 'temps' dans la mise en page, elles peuvent fournir – souvent de manière indirecte – des informations intéressantes et complémentaires, comme celles qui témoignent des tentatives de transcrire certains phénomènes de l'oralité qui soient lisibles par tout un chacun, même en l'absence de toute connaissance des systèmes de notation musicale.

Pour améliorer l'état actuel des connaissances, il serait tout d'abord utile de développer des méthodologies spécifiques pour chacun des trois niveaux d'analyse que nous avons mentionnés. Dans le domaine des paroles de chant, on pourrait suivre la piste lancée par Cornulier dans un article où il propose de ne pas éditer les paroles des comptines selon les conventions de la poésie littéraire, mais d'utiliser « une écriture rythmique où les instants des apparitions des voyelles et d'autres instants signalés par des astérisques sont séparés par des durées équivalentes » (2004, 8). Il s'agit d'une étude pionnière, où il raconte aussi une expérience de formatage graphique des paroles de chant tenant compte des voyelles accentuables ainsi que des césures, et visant à faciliter l'accès du public au rythme et au sens d'un texte chanté dans une langue étrangère. Dans le cadre des études concernant la dimension 'écrite' du chant, c'est-à-dire celle qui en reproduit la structure abstraite, on pourrait approfondir les recherches menées selon les théories génératives pour vérifier si elles sont applicables à d'autres corpus et pour évaluer dans quelle mesure elles sont valables pour des répertoires différents. Mais c'est probablement au niveau du chant chanté que l'on pourra obtenir les résultats les plus intéressants : en effet, depuis un peu plus d'un siècle, grâce aux progrès technologiques qui permettent de stocker et de reproduire tout enregistrement sonore, la représentation graphique du chant n'est plus la seule trace stable de la manière dont un compositeur conçoit son œuvre et les enregistrements des auteurs-compositeurs-interprètes peuvent s'avérer un domaine d'étude particulièrement fécond.

La séparation de ces trois niveaux d'analyse du chant – nécessaire d'un point de vue méthodologique – ne représente qu'une étape intermédiaire dans l'étude de cet objet complexe appelé 'chant' ; elle sera suivie de la mise en commun des résultats obtenus, qui seront à leur tour interprétés selon le facteur de la perception indivi-

duelle du chant, à savoir la ‘chanson reçue’ de Calvet (1994, 22). Toutes ces données devront aussi être confrontées avec la nature des traditions (orale ou littéraire) dont relèvent les différents genres de chant, en sachant qu’elles ne sont pas cloisonnées.

Université du Salento

Giulia D'ANDREA

## Références bibliographiques

- Berruto, Gaetano, 1993. «Varietà diamesiche, diastratiche, diafasiche», in: Sobrero, Alberto (ed.), *Introduzione all'italiano contemporaneo. La variazione e gli usi*, Bari, Laterza, 37-92.
- Bettens, Olivier : *Chantez-vous français ?* <<http://virga.org/cvf/>>.
- Blanche-Benveniste, Claire, 2000. *Approches de la langue parlée en français*, Paris, Ophrys.
- Brassens, Georges, 1973. *Poèmes et chansons*, Paris, Éditions musicales 57.
- Calvet, Louis-Jean, 1994. « La voix dans la chanson : quelques questions en marge de quelques rencontres », *Moebius : écritures/littérature* 60, 17-23.
- Calvet, Louis-Jean, 1995. « Approche sémiologique de quelques chansons de Georges Brassens », *Études littéraires* 27(3), 17-27.
- Cornulier, Benoît de, 1995. *Art poétique. Notions et problèmes de métrique*, Presses universitaires de Lyon.
- Cornulier, Benoît de, 1999. « Sur le lien du rythme et des paroles dans des formules ou chants traditionnels. Notions de rythmique orale », in : *Poésie et chant, Université de Nantes, polycopié, I-13*. En ligne : <<http://www.normalesup.org/~bdecornulier/PoCh2.pdf>>
- Cornulier, Benoît de, 2003. « Problèmes d'analyse rythmique du non-métrique », *Semen* 16, 107-118.
- Cornulier, Benoît de, 2004. « Communiquer du rythme en éditant de la poésie ou des paroles de chant », in : *Poésie et chant, Université de Nantes, polycopié, 1-5*. En ligne : <<http://www.normalesup.org/~bdecornulier/PoCh2.pdf>>
- Cornulier, Benoît de, 2005. « Rime et contre-rime en traditions orale et littéraire », in : Murat, Michel / Dangel, Jacqueline (ed.), *Poétique de la rime*, Paris, Champion, 125-178.
- Cornulier, Benoît de, 2010. « Paroles d'airs sérieux : poésie ou chant ? », in : Goulet, Anne-Madeleine / Naudeix, Laura (ed.), *La fabrique des paroles de musique en France à l'âge classique*, Wavre, Mardaga, 201-219.
- D'Andrea, Giulia, 2014. « Stratégies métriques et traduction des textes chantés », in : Wojciechowska, Barbara (ed.), *De la musique avant toute chose. Notes linguistiques et littéraires*, Paris, L'Harmattan, 71-85.
- Dell, François, 1989. « Concordances rythmiques entre la musique et les paroles dans le chant. L'accent et l'e muet dans la chanson française », in : Dominicy, Marc (ed.), *Le souci des apparences*, Éditions de l'Université de Bruxelles, 121-136.
- Dell, François / Halle, John, 2009. « Comparing Musical Textsetting in French and in English songs », in : Aroui, Jean-Louis / Arleo, Andy (ed.), *Towards a Typology of Poetic Forms*, Amsterdam, John Benjamins, 63-78.

- Dell, François / Proto, Teresa, 2013. « The structure of metrical patterns in tunes and in literary verse. Evidence from discrepancies between musical and linguistic rhythm in Italian songs », *Probus* 25(1), 105-138.
- Gadet, Françoise, 1996. « Une distinction bien fragile : oral / écrit ». *Travaux neuchâtelois de linguistique* 25, 13-27.
- Gadet, Françoise, 2007. *La variation sociale en français*, Paris, Ophrys.
- Giaufret Colombani, Hélène, 2001. « Entre oralité et écriture : les chansons de Renaud », in : Margarito, Mariagrazia / Galazzi, Enrica / Lebhar Politi, Monique (ed.), *Oralité dans la parole et dans l'écriture : analyses linguistiques, valeurs symboliques, enjeux professionnels*, Torino, Edizioni Libreria Cortina, 5-14.
- Koch, Peter / Oesterreicher, Wulf, 2001. « Langage parlé et langage écrit », *LRL*, vol. I, 2, 584-627. UGE 10/18 (ed.), 2001. *Tout Brel*, collection Musiques et Cie.
- Zedda, Paolo. 1997. « Quelle variante de la langue française se traduit dans le Belcanto », communication présentée aux Journées d'étude *Les vocabulaires de la voix*, Sorbonne/Paris IV, 4 et 5 février 1997. En ligne : <http://zeddap.perso.neuf.fr/paolozsite/articles/belcanto%20francais.pdf>.
- Zedda, Paolo, 2006. « La langue chantée : un outil efficace pour l'apprentissage et la correction phonétique », *Recherches en didactique des langues. Les Cahiers de l'Acedle* 2, 257-282.



# Le discours rapporté dans les interactions orales et écrites : Au-delà d'une opposition de surface

## Introduction

La réflexion que l'on peut mener, notamment à la suite des travaux de Koch / Oesterreicher (2001), conduit à ne plus regarder l'oral et l'écrit comme s'opposant radicalement mais comme s'inscrivant sur un continuum opposant les pôles de l'immédiat et de la distance communicationnelle. De là, il apparaît que ce ne sont pas seulement (ou pas prioritairement) les médiums qui sont en jeu dans les variations de forme des énoncés mais bien les éléments de la situation de communication qui concernent la relation entre les interactants. On peut dès lors considérer que le cadre interactionnel influence la construction du discours.

Cet article tente d'éclairer cette influence sur une construction en particulier : le discours rapporté. Plus précisément nous observons un élément, les particules d'amorce, dont la présence ou l'absence serait en lien avec la connivence des interactants au moment d'un échange. Autrement dit, il s'agit ici de ne pas limiter l'analyse à la seule considération du médium (oral/écrit). Après avoir montré que ce critère n'apparaît pas satisfaisant à lui seul pour expliquer la variation en général et différentes formes du discours rapporté en particulier, nous nous interrogerons sur le rôle, le statut et la fonction des particules d'amorce. Nous tenterons ainsi de tirer des conclusions quant aux conditions situationnelles d'apparition des particules.

## 1. Oral/écrit : Une opposition ?

De nos jours, dans les travaux s'intéressant au couple oral/écrit, il n'est plus question de mettre en avant un pré-supposé caractère dichotomique ; on rompt avec l'idée que le médium oral ou écrit correspond à une langue spécifique : la langue parlée ou la langue écrite. Les travaux de Blanche-Benveniste et de l'équipe du GARS<sup>1</sup> ont largement contribué en France à promouvoir l'idée que les 'spécificités de l'oral' sont analysables dans le cadre d'une linguistique de la langue en général et non d'une linguistique de l'oral en particulier (voir par exemple : Blanche-Benveniste 1983 et Blanche-Benveniste / Jeanjean 1987). Sous l'influence de ces travaux, entre autres, on voit disparaître peu à peu des grammaires scientifiques, grand public et scolaires des

---

<sup>1</sup> Groupe aixois de recherches en syntaxe.

mentions explicites d'une opposition stricte des productions orales et des productions écrites. Notons que certains, parmi les plus normatifs, résistent : *Le Bon Usage* de Grevisse fait la démonstration de l'opposition de la langue parlée et de la langue écrite en s'appuyant sur le fait que chacune d'elles renvoie à un ensemble de formes, un champ de variation, qui lui est propre (voir par exemple la section « Diffusion et variétés du Français » des préliminaires de la 13<sup>ème</sup> édition, 2005, 14-24). L'expression aussi claire de la séparation des productions orales et écrites ne concerne plus qu'un nombre limité de textes bien qu'il s'agisse souvent de textes de référence, comme c'est le cas pour *Le Bon usage* souvent présenté comme une ressource dans le cadre de la formation des enseignants ou des orthophonistes par exemple.

Peut-on ainsi en conclure que cette conception 'séparatrice' a totalement disparu des autres descriptions de la langue ? Effectivement, dans les termes, l'idée d'une opposition stricte de l'oral et de l'écrit semble avoir disparu. Les auteurs des grammaires contemporaines affirment intégrer les énoncés oraux à leur réflexion. Pellat/Riegel (2012, 177) affirment à propos de l'élaboration de *La grammaire méthodique du français* (GMF) que l'oral n'est pas enfermé dans un chapitre spécifique « car il fait partie intégrante de la langue française ». L'approche du couple oral/écrit adoptée marque ainsi la différence entre les 'grammaires prescriptives' et les 'grammaires descriptives', ces dernières affichant un certain relativisme quant à leur opposition. Au-delà de l'annonce, rompt-on effectivement avec la conception dichotomique ? Dans le cas de la GMF, comme bien d'autres, même si l'on s'en défend, il est toujours question d'associer certaines formes à l'oral et d'autres à l'écrit. Dans un article présentant le projet, les auteurs affirment :

« Dans les faits, comme toutes les grammaires universitaires analogues (par ex. Le Goffic 1993), la GMF donne la priorité à la description du français écrit standard d'aujourd'hui, qui est le plus analysé. Plus recherchées, on trouve dans cette grammaire les explications attendues sur l'imparfait du subjonctif, le ne explétif, l'interrogation avec inversion, la complexité de la subordination, etc. » (Pellat/Riegel 2012, 22).

Il est ici suggéré que « l'imparfait du subjonctif, le ne explétif, l'interrogation avec inversion, la complexité de la subordination, etc. » sont autant d'unités propres à l'écrit standard. Doit-on comprendre qu'il est impossible de les observer à l'oral ? Il est tout à fait probable qu'un locuteur use de ces formes dans une situation de communication orale donnée. Les auteurs ne l'ignorent assurément pas. Pour autant, l'association entre certaines unités et l'écrit, fût-il standard, semble aller de soi. Cette façon d'aborder le couple oral/écrit s'inscrit dans la tradition française où la description de la langue tend à la mise en lumière d'un système homogène. Il semble que l'intégration de l'hétérogénéité des formes observables à l'oral et à l'écrit dans des productions non-standard à la réflexion soit « redoutée ». Ce constat exposé en 1987 par Blanche-Benveniste/Jeanjean (1987, 3) n'est pas démenti par des études plus récentes, notamment au regard des pratiques scolaires (voir par exemple : Boutet 2002, Guerin 2011 et Laparra/Margolinas 2012).

En fait, c'est l'usage du terme 'écrit (standard)' qui pose problème ici. On peut effectivement mettre en réseau un certain nombre d'unités, comme proposé, et considérer que leur sélection pertinente a à voir avec un des paramètres de la situation de communication. Cependant, il ne peut s'agir du médium : ce n'est pas l'oral ou l'écrit qui contraint à employer un imparfait du subjonctif. Ce constat amène à reconsidérer l'usage des termes 'écrit' et 'oral'. Vraisemblablement, il n'est pas question de restreindre leur référence au niveau médial. Ce qui peut être dit ici, à propos de la GMF, vaut pour les représentations partagées par l'ensemble de la communauté, au-delà des grammairiens. C'est ainsi qu'il n'est pas incongru d'employer des expressions telles que « écrire comme on parle » bien que chacun sache que parler et écrire sont des actions tout à fait distinctes (Waquet 2003). On pose alors l'hypothèse selon laquelle le caractère dichotomique du couple oral/écrit repose sur une acception des termes qui leur associe un sens. Il met en œuvre un procédé métonymique où 'écrit' évoque toute production (orale ou écrite) conforme aux textes pris pour caution dans l'établissement de la norme, du 'bon usage'. En l'occurrence, les textes littéraires (Guerin 2008). Inversement, 'oral' renvoie aux productions (orales ou écrites) qui s'en écartent. 'Oral' et 'écrit' ont donc en fait deux significations : l'une qui permet de considérer que l'on a affaire à du matériau phonique ou graphique et l'autre qui distingue les productions proches des textes littéraires. C'est la prise en compte de ces deux significations qui permet d'interpréter cet extrait d'un ouvrage de préparation au concours de professeur des écoles qui tentent de présenter aux étudiants la diversité des usages de la langue :<sup>2</sup>

#### • Des rapprochements entre l'oral et l'écrit

Les **oraux** peuvent être **très écrits**. Il arrive qu'un discours, tenu oralement, comporte une majorité de caractéristiques habituellement associées à l'écrit. C'est le cas, par exemple, du discours présidentiel du 14 Juillet, de conférences, de certaines émissions culturelles.

Les **écrits** peuvent être **très oraux**. Inversement, certains écrits miment l'oral. C'est le cas, par exemple, de bandes dessinées (« Titeuf »), de périodiques, en particulier destinés aux adolescents.

On peut aussi trouver des **écrits faussement oraux**. Dans certaines œuvres littéraires, le style repose sur une imitation de traits oraux mais en fait on perçoit un travail d'écriture extrêmement précis. C'est le cas par exemple chez un romancier comme Céline mais aussi, plus près de nous, de beaucoup d'œuvres de littérature de jeunesse.

Sans cela, parler d'oraux qui peuvent être écrits, d'écrits qui peuvent être oraux ou d'écrits faussement oraux relève de l'absurde : si c'est de l'écrit, ce n'est pas de l'oral et *vice versa*.

Il y a bien une opposition entre oral et écrit, mais celle-ci est bien moins simple qu'il n'y paraît. Elle renvoie à deux points de vue distincts, celui du médium (certaines productions s'entendent et d'autres se lisent) ou celui des représentations (certaines

<sup>2</sup> Baudelle S. / Charles F. / Doquet-Lacoste C. / Jarry J.-P. 2008.

productions sont proches du ‘bon usage’ et d’autres s’en éloignent). Le premier ne permet pas de considérer qu’il y aurait des formes propres à l’oral et d’autres propres à l’écrit contrairement au second. Cependant, on devrait pouvoir se départir de ce dernier en s’interrogeant sur la spécificité des textes illustrant le ‘bon usage’. Puisqu’il est question de textes littéraires, cela implique que les unités sélectionnées, les formes de langues, sont adaptées à des situations de communication où les interactants sont séparés par une grande distance (symbolique et/ou physique), autrement dit que leur connivence est réduite. Si l’on prend l’exemple d’un roman, l’auteur est soumis aux contraintes liées à l’ignorance de son lecteur, du moment et du lieu de la lecture de son texte : le choix des unités, pour être pertinent, doit permettre une interprétation sans le recours à des connaissances implicitement partagées. On renvoie au modèle proposé par Koch / Oesterreicher (2001) qui introduit les notions de ‘proximité’ et ‘distance’ comme les deux pôles d’un continuum. Il permet de situer les textes littéraires, les formes illustrant le ‘bon usage’, du côté de la ‘distance’ indépendamment du caractère oral ou écrit des productions, qui n’a qu’une influence limitée sur le partage ou non du cadre spatio-temporel. Un texte écrit peut tout à fait se situer sur le continuum du côté de la ‘proximité’ (‘écrit oral’) dès lors que la connivence entre les interactants est suffisamment forte pour atténuer la contrainte portée par la distance physique et/ou temporelle. Un texte oral peut comporter des unités adaptées à la ‘distance’ si les interactants, même en face à face, entretiennent une connivence réduite (‘oral écrit’). Ainsi, il n’est plus question de conditionner l’usage d’un subjonctif imparfait à l’écrit mais plutôt à la ‘distance’ : en s’inscrivant dans une relation de concordance avec le passé simple, ils permettent tous deux d’évoquer des faits totalement coupés de la deixis, ils posent donc un cadre temporel dont les coordonnées sont récupérables sans que l’on ait besoin de partager le *nunc* de l’auteur. En somme, nous défendons l’idée que la situation détermine la forme du texte, le médium étant une des caractéristiques de la situation et non l’inverse : il s’agit de ne pas associer ‘oral’ ou ‘écrit’ à l’idée de ‘registre’, tel que définie par Halliday (1994, 26) : « A register can be defined as the configuration of semantic resources that the member of a culture typically associates with a situation type ». Or, la tradition grammaticale française entretient, à travers la notion de ‘registres de langue’, le confinement de l’‘oral’ (formes non-standard) et de l’‘écrit’ (formes standard) dans des registres spécifiques (Wachs 2005). Conséquemment, les formes relevant de l’‘oral’ sont observées comme des variantes des formes relevant du registre légitime. Leur étude est ainsi confiée à des spécialistes (de l’‘oral’), comme s’il n’était pas possible d’envisager des cadres d’analyse qui prennent en charge la diversité des registres. Ceci conduit à considérer que certaines unités apparaissent exclusivement dans des productions orales (ou écrites).

Avec l’exemple du discours rapporté (DR), nous tentons de montrer ici en quoi les différentes constructions, relevant de différents registres (au sens de Halliday), pour être pertinentes, sont analysables en lien avec la situation d’interaction, donc en lien avec la connivence des interactants, indépendamment de l’oral ou l’écrit.

## 2. Hypothèse sur le discours rapporté

(1) Ouais il me dit ouais regarde qu'est-ce que tu regardes c'est pas intelligent (MPF : Sahar1, Nanterre)<sup>3</sup>

Du point de vue de la tradition normative, cet énoncé peut être qualifié d'oral (bien qu'il soit ici écrit !), étant donné la présence d'unités appartenant audit registre : *ouais*, l'absence de *ne*, ou encore la particule introductive du DR *ouais*. Nous nous intéressons plus particulièrement à cette dernière pour montrer en quoi le caractère 'oral' de l'énoncé n'est en rien à l'origine de sa présence. Nous soutenons l'hypothèse selon laquelle les particules d'amorce du DR telle que *ouais* en (1) permettent d'affiner l'interprétation des propos rapportés, à la condition que les interactants partagent une connivence minimale.

Pour appuyer la démonstration, il est nécessaire de revenir sur ce que suppose l'emploi du DR dans le discours. Quelle que soit la forme du DR, il est toujours question du croisement de deux cadres énonciatifs, celui du discours citant et celui du discours cité. L'effacement énonciatif du citant n'est jamais total (Rabatel 2004). Il s'agit alors d'observer les moyens mis en œuvre pour tendre à l'objectivisation du discours cité, garantie de la valeur d'authenticité des propos. Comme le souligne Vion (2005, 38) à propos de la présence des marques du point de vue du locuteur citant : « L'existence de son point de vue, même si il n'est pas exprimé, va se manifester par des marques de distanciation que sont, notamment, les lexicalisations, les particules de discours, les connecteurs et les modalisateurs. »

La valeur d'authenticité du discours cité dépend alors d'au moins deux facteurs : la fidélité et l'adhésion. Autrement dit, pour que le DR serve le projet intentionnel du locuteur citant, les propos rapportés doivent apparaître comme se rapprochant au plus près des propos originaux. C'est pourquoi, on cherche à atténuer les effets du cadre énonciatif dans lequel s'inscrit le discours rapporté, celui du discours citant, pour recréer celui dans lequel s'est inscrit le discours cité. En ce sens, on peut parler d'une mise en scène énonciative. Néanmoins, la fidélité (idéale) aux propos originaux ne peut suffire : reste à tenter de s'assurer l'adhésion de l'autre à cette mise en scène. La seule reprise au plus juste des propos originaux ne permet pas l'effacement énonciatif qui cadre le discours citant. La réussite de l'acte communicatif est relative à la reconnaissance mutuelle du partage des connaissances nécessaires au jeu qui consiste à accepter le principe de mise en scène. En fonction de ce partage, le principe est plus ou moins facilement accepté. Par exemple, la connaissance commune du locuteur cité et du contexte dans lequel ont été tenus les propos originaux permet une mise en scène énonciative 'allégée'. On suppose, dans une telle situation, que cette connaissance partagée permet la restitution des éléments du cadre énonciatif du discours cité sans le recours au guidage explicite du metteur en scène. Ainsi, paradoxalement, le « simulacre énonciatif » (Rabatel 2004, 4) est d'autant plus convaincant et acceptable

<sup>3</sup> Corpus MPF (v. note 4)

lorsqu'il ne tient pas à la multiplication des procédés tendant à la suppression des marques de la présence du locuteur citant. Marnette (2002, 4), à la suite des travaux de Tannen, souligne la nécessité d'impliquer « l'allocutaire dans le récit en produisant des situations de discours familières auxquelles l'allocutaire peut s'identifier » dans le but de « donner une impression d'authenticité et de vivacité au récit ». On comprend dès lors que l'implication de l'autre ne peut être plus grande que lorsqu'elle prend appui sur des connaissances personnelles (et partagées) et non sur des connaissances fournies pour l'occasion.

L'hypothèse défendue ici pose que le discours rapporté est introduit par des particules qui assurent, non le passage d'un cadre énonciatif à un autre (l'effacement n'étant jamais total), mais qui signalent la complexification du cadre énonciatif du discours citant. Il s'agit en effet de marquer le moment où l'adhésion à une mise en scène énonciative (qui s'imbrique dans le cadre énonciatif du citant) est requise pour une interprétation pertinente du discours. De fait, on considère une position remplie par un élément dont la forme varie en fonction de sa valeur modalisante (voir *infra*). Si l'on retient, par exemple, la définition proposée par Rodriguez Somolinos (2011, 6), nous aurions affaire à une sorte de connecteur qui intègre la catégorie bien mal définie des marqueurs de discours :

« En plus des marqueurs interactionnels essentiellement oraux, la catégorie des marqueurs du discours inclut également pour nous les connecteurs (...), mais aussi d'autres sous-classes comme les expressions modales et les marqueurs méditatifs. (...) Les marqueurs du discours peuvent établir un lien au niveau textuel ou discursif. Ils marquent surtout l'attitude du locuteur, les stratégies argumentatives mises en place par celui-ci, ainsi que les rapports qui s'établissent entre le locuteur et l'allocutaire. »

L'avantage d'une telle définition est qu'elle intègre les « marqueurs de relations locales », et les marqueurs de structuration macrosyntaxique. Les particules d'amorce du DR, telles que nous les envisageons, concernent effectivement la (micro)syntaxe tout en étant analysables en lien avec les « rapports qui s'établissent entre le locuteur et l'allocutaire ». Plutôt que de disjoindre ces deux niveaux d'analyse, il semble intéressant d'adopter un angle de vue qui prend en charge des implications relevant de ces deux ordres. Il s'agit effectivement d'unités qui permettent formellement l'articulation de deux séquences. Leur distinction, c'est-à-dire la modification du cadre énonciatif, est relative à ce qui se joue entre les interactants. En somme, nous posons ici que les énoncés présentant du discours rapporté s'inscrivent dans un unique cadre énonciatif, celui du citant, qui se complexifie par l'apparition de coordonnées relatives à un second cadre énonciatif, cette fois fictif, signalée ou non par un élément. Tout l'objet de cette étude est notamment de déterminer les raisons de la présence ou non de cet élément. Pour y parvenir, on cherche dans un premier temps à leur attribuer un statut et une fonction. En l'occurrence, les particules d'amorce du DR, telles qu'envisagées ici, sont traitées comme des indices de la situation d'interaction. Dans les termes de Gumperz (1982, 131), on peut parler d'« indices de contextualisation », étant donné la définition qu'il propose :

«That is, constellations of surface features of message form are the means by which speakers and listeners interpret what the activity is, how semantic content is to be understood and how each sentences relates to what precedes or follows.»

À ce titre, nous posons d'emblée que les particules d'amorce du DR ne sont pas des éléments du discours rapporté : elles ne sont pas interprétables comme une partie du discours cité. Elles sont perçues comme la clé de voûte de l'imbrication du cadre énonciatif réel et du cadre énonciatif mis en scène puisqu'on ne peut pas davantage affirmer qu'elles seraient une extension du verbe de parole, comme pourrait l'être une préposition.

Nous défendons ainsi l'idée que la particule d'amorce serait syntaxiquement autonome d'une part parce qu'elle n'est pas attendue pour la grammaticalité de l'énoncé et d'autre part parce qu'elle se situe sur l'axe paradigmatique sur le même plan que l'absence de particule :

- (2) Il fait     $\emptyset$     c'est bien ma fille.  
 (3) Il fait    *bah*    viens viens si tu as des couilles et tout.  
 (MPF: Anaïs 1, Marly-le-Roi)

De plus, il paraît difficile de croire que certaines particules aient pu être prononcées par les locuteurs à qui sont attribuées les paroles. Un exemple mettant en scène une conseillère principale d'éducation dans un collège permet d'illustrer cet argument :

- (4) Je débarque tout ça elle me dit wesh on va faire ta feuille de vœux nanani nanana (MPF: Wajih 3, Mantes-la-Jolie)

Nous imaginons bien avec ce troisième exemple qu'une CPE s'adressant à l'un de ses élèves ne commencerait pas ses propos par la particule *wesh* et ne les terminerait pas davantage par *nanani nanana*.

Nous faisons donc l'hypothèse que les particules ont pour fonction de modéliser le discours cité sans pour autant rompre avec l'intention de préserver sa valeur d'authenticité. Ceci est possible compte tenu de la collaboration des interactants. La valeur modalisatrice des différentes particules doit être partagée et acceptée. Autrement dit, les interactants doivent être en accord quant au principe et aux effets de la modalisation. Sur le principe, les particules d'amorce du DR signalent que la séquence à suivre s'inscrit dans un cadre énonciatif mis en scène. Dans le même temps, le choix de la particule a pour effet de 'colorer' le DR, d'accompagner l'autre dans la réception de la mise en scène.

Un emploi des particules introductives du DR pertinent nécessite ainsi que l'interlocuteur accepte le jeu de la mise en scène énonciative. Pour cela, ils doivent partager un certain nombre d'informations sur les éléments constitutifs de la situation de communication et des propos rapportés. Toute mise en scène, pour qu'elle permette la restitution des faits évoqués, doit être crédible et cette crédibilité dépend de l'accès à la réalité représentée. L'interprétation du sens des particules introductives du DR

repose sur le recours à un savoir implicite qui permet la restitution d'une partie de la tonalité du discours rapporté. De fait, plus forte est la connivence des interactants, plus l'emploi de particules d'amorce du DR est efficace. On peut ainsi supposer qu'il y a davantage d'occurrences de particules d'amorce du DR dans les situations de communication illustrant la 'proximité communicationnelle' puisque ces dernières se caractérisent par une série de paramètres renforçant la connivence. L'oral spontané va ainsi favoriser l'emploi des particules. L'oral spontané, en situation de face à face, constitue nécessairement un paramètre favorisant la proximité communicationnelle puisqu'il implique le partage du cadre spatiotemporel, l'interactivité, une relative connaissance de l'autre (à *minima*, les caractéristiques physiques). Comme le souligne Rosier (2008, 24) « le discours rapporté à l'oral s'insère dans un récit d'interactions, il implique l'interlocuteur ». Pour autant, on ne peut conclure que les particules n'apparaissent que dans les situations d'oral.

Dès lors, pour observer le fonctionnement des particules d'amorce du DR, on cherche à mettre en lumière la connivence des interactants, autrement dit à déterminer le degré de proximité communicationnelle. En l'occurrence, on peut reprendre les différents paramètres présentés par Koch / Oesterreicher (2001, 586). On suppose ainsi qu'on trouvera davantage de particules d'amorce du DR dans les situations de communication caractérisées par : une communication privée, l'intimité des interlocuteurs, une forte émotionnalité, un ancrage actionnel et situationnel, un ancrage référentiel dans la situation, la coprésence spatiotemporelle des interactants, le dialogue, la spontanéité, etc. A cela, on ajoute le cotexte puisque la connivence se renforce aussi au fur et à mesure du discours. Ceci appuie donc l'idée que les locuteurs doivent trouver un 'terrain commun', s'assurer d'un savoir partagé.

Dans une situation de communication illustrant la distance communicationnelle, il n'est pas exclu de voir émerger des procédés interprétatifs recourant à des informations implicites, comme c'est le cas des particules d'amorce du DR, si ces informations ont été antérieurement exprimées. La connivence, résultat de la proximité communicationnelle, renvoie à la notion de « mémoire discursive » laquelle, dans la définition proposée par Berrendonner dès 1983, n'est pas figée mais s'enrichit des éléments énoncés.

Cependant, l'absence de particules ne peut pas être interprétée comme étant nécessairement liée à la 'distance communicationnelle'. L'idée d'une particule zéro est alors à envisager. Nous pouvons supposer que dans le cas d'une très forte connivence entre les interactants, le guidage par particules ne serait pas utile puisque les informations implicites sont automatiquement restituables par l'interlocuteur. La très grande 'proximité communicationnelle' permettrait ainsi de faire l'économie de certains éléments.

### 3. Observation de données

Dans le but de confronter nos hypothèses, nous avons recueilli un corpus hétérogène de données orales et écrites représentant différents degrés de proximité entre les interactants. Les données orales sont empruntées au corpus MPF<sup>4</sup> et regroupent trois types d'enregistrement : A) des interactions écologiques entre pairs B) des interviews dans lesquelles enquêteur et enquêté ont une certaine familiarité et une interactivité forte C) des interviews dans lesquelles enquêteur et enquêté ont une interactivité réduite. Concernant les données écrites, elles sont également constituées de trois types d'interaction : D) des interactions entre pairs sur des réseaux sociaux E) des interactions mettant en scène des personnes qui ne se connaissent pas mais partagent un centre d'intérêt commun sur des forums F) des interactions entre inconnus dans le contexte de romans. Si nous plaçons ces différentes interactions sur le continuum proximité/distance, nous obtenons le schéma suivant :



Ce schéma permet de mettre en évidence le caractère secondaire du médium et la non-correspondance absolue entre oral et proximité d'une part, et écrit et distance d'autre part.

Dans le but de quantifier les indices d'explicitation de la proximité communicationnelle et ainsi confronter le classement établi sur le continuum, nous avons mis en place une grille d'analyse. Cette dernière permet de faire ressortir les situations dans lesquelles ces indices sont les plus nombreux.

Ainsi, la grille est composée de deux 'catégories' d'éléments, ceux qui compense la distance communicationnelle en renforçant le guidage de l'interactant et ceux dont la présence est guidante à condition d'une forte connivence dans une situation de proximité communicationnelle.

Dans la première catégorie, nous avons inclus les séquences introductives du type *il a dit, il m'a fait...* et la verbalisation d'informations supplémentaires sur le cadre du discours à restituer (*en criant, en murmurant...*). Outre ces éléments communs aux productions écrites et orales, nous avons également pris en compte les particularités induites par chaque type de médium : la ponctuation (guillemets, deux points, tirets) pour le graphique, l'imitation et/ou les contours intonatifs repérables ainsi que les gestes et/ou mimiques pour le phonique.

<sup>4</sup> ANR-09-FRBR-037-01: Multicultural London English/Multicultural Paris French

Dans la seconde catégorie, nous avons inclus les particules d'amorce et les particules d'extension. Ces deux unités peuvent être considérées comme guidantes parce qu'elles donnent des informations qui mettent en jeu des implicites quant à la façon de restituer le discours cité. Autrement dit, elles donnent des indications sur la tonalité que le citant veut donner aux propos cités avec l'emploi de particules d'amorce et sur la suite d'une liste d'éléments avec l'emploi de particules d'extension.

Nous obtenons alors le tableau ci-dessous. Il illustre comment nous avons procédé pour le relevé des indices dans une enquête MPF (Emm2, Paris) relevant d'une situation de type B (cf 3.1).

| Enquête                                        | Informateurs | Occurrences                                                                                                                                                                                                                | Description |             |                |                         |                                     |
|------------------------------------------------|--------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------|-------------|----------------|-------------------------|-------------------------------------|
|                                                |              |                                                                                                                                                                                                                            | Intro. (1)  | Explic. (1) | Initiation (1) | Particule d'amorce (-1) | Particule d'extension (-1)<br>Total |
| Emm2                                           | Mehdi        | Eng: Et alors du coup euh vous aviez quoi des scénarios ou vous improvisiez ?<br>M: Non on avait des scénarios <u>ils disaient ouais</u> toi tu vas faire ci toi tu vas faire ça.                                          | 1           | 0           | 0              | -1                      | -1                                  |
|                                                |              | M: Peut-être après euh (.) après euh des <u>des gens</u> d'autres cités <u>ils vont dire ah</u> tu as vu dans cette cité il y a un il y a un <u>boug'zer</u> et tout.                                                      | 1           | 1           | 0              | -1                      | -1                                  |
|                                                |              | M: <u>Il me disait vas-y euh</u> parce que en fait euh <u>je sais</u> pas on s'est embrouillé pour rien en fait.                                                                                                           | 1           | 1           | 0              | 0                       | -1                                  |
|                                                |              | M: Après il m'a dit euh (.) ou- après euh il a dit <u>ouais</u> et tout t'inquiète on verra ça demain.                                                                                                                     | 1           | 0           | 0              | -1                      | -1                                  |
|                                                |              | M: Et après la nuit euh il m'appelle <u>il me dit</u> non t'inquiète <u>Ahmd</u> tu es mon pote et tout tu es commemon frère et tout nous c'est pour moi aussi j'ai fait des erreurs je t'ai tapé je t'ai insulté et tout. | 1           | 0           | 0              | -1                      | -1                                  |
|                                                |              | M: Je recherche par exemple dès que (.) on parle avec euh quelqu'un <u>je sais</u> pas (.) <u>il me dit</u> <u>ouais</u> va regarder ci ouais mais ça euh.                                                                 | 1           | 0           | 0              | -1                      | -1                                  |
|                                                |              | M: <u>Il nous a dit</u> <u>ouais</u> il y a un terrain de cross euh (.) au circuit Carole.                                                                                                                                 | 1           | 0           | 0              | -1                      | 0                                   |
| Situation de type 2 – moyenne des formes : 0,4 |              |                                                                                                                                                                                                                            |             |             |                |                         |                                     |

Nous avons analysé au total 255 occurrences de discours rapporté. Grâce à cette grille d'analyse, nous obtenons une moyenne des formes utilisées ainsi que le pourcentage de particules présentes dans chaque type de situation de communication :

|                                                    | A   | D   | B   | E              | C   | F   |
|----------------------------------------------------|-----|-----|-----|----------------|-----|-----|
| Cumul des éléments guidant<br>(proximité<Distance) | 0,4 | 0,4 | 1   | 1,9<br>(1-2,5) | 0,6 | 2,5 |
| Présence de particule                              | 41% | 60% | 33% | 6%<br>(0%-33%) | 65% | 4%? |

Plus le chiffre de la première ligne est élevé, plus les indices d'explicitation sont nombreux. Ces chiffres mettent en avant deux faits. Dans un premier temps, ils montrent que la présence de particules ne semble pas suivre la tendance générale puisque logiquement nous aurions dû avoir un pourcentage *decrescendo* en se rapprochant de 'la distance communicationnelle'. Or, nous voyons que dans le cas de la

situation C (interviews dans lesquelles l'interactivité entre les locuteurs est réduite), la présence de particules est significative puisqu'on les retrouve dans 65% des occurrences de DR relevées.

Soulignons que cette grille ne prend pas en compte les particules zéro, elles sont donc comptabilisées comme des absences de particule. Or, leur absence peut donner lieu à deux interprétations : soit la connivence n'est pas suffisante pour que la valeur modalisatrice de la particule soit récupérable ; soit la connivence est si forte qu'il n'est même pas besoin d'introduire un élément pour guider la restitution. Ainsi, les chiffres peuvent être affinés.

Dans un deuxième temps, ces chiffres permettent d'établir que l'on trouve des particules dans toutes les situations caractérisées par une proximité communicationnelle suffisante, ce qui tend à montrer que la question du médium n'est pas centrale.

## Conclusion

Bien que non exhaustive, cette étude a permis de mettre en avant la nécessité d'aborder le discours rapporté du point de vue du cadre interactionnel, au-delà d'une simple opposition oral/écrit. Un emploi pertinent des particules repose sur la connivence supposée entre les interactants, non sur le caractère graphique ou phonique des énoncés.

Les informations véhiculées par les particules ne sont comprises que lorsque les savoirs partagés sont suffisants. Ces dernières n'apparaissent donc que dans des situations illustrant une relative proximité communicationnelle.

Ce travail pourrait être prolongé d'une part en traitant davantage de données pour voir si la tendance observée peut être systématisée et d'autre part en se focalisant de manière plus précise sur le degré d'implicite véhiculé par chaque particule. Enfin, la question de la particule zéro reste à poser.

Université d'Orléans-LLL

Université Paris Ouest-MoDyCo

Emmanuelle GUERIN

Anaïs MORENO

## Références citées

- Baudelle, Sylviane / Charles, Florence / Doquet-Lacoste, Claire / Jarry, Jean-Pierre, 2008. *Concours professeur des écoles*, Paris, Nathan Scolaire.
- Berrendonner, Alain, 1983. « Connecteurs pragmatiques et anaphore », *Cahiers de linguistique française* 5, 251-146.
- Blanche-Benveniste, Claire, 1983. « L'importance du français parlé pour la description du français tout court », *Recherches sur le français parlé* 5, 23-45.

- Blanche-Benveniste, Claire / Jeanjean, Colette, 1987. *Le français parlé. Transcription et édition*, Paris, Didier.
- Boutet, Josiane, 2002. « I parlent pas comme nous » Pratiques langagières des élèves et pratiques scolaires », *VEI Enjeux* 130, 163-177.
- Gadet, Françoise / Guerin, Emmanuelle, 2012. « Des données pour étudier la variation : Petits gestes méthodologiques, gros effets », *Cahiers de Linguistique* 38/1, 41-66.
- Grevisse, Maurice 2005<sup>13</sup>. *Le bon usage : grammaire française*, André Gosse (ed.), Paris, Duculot.
- Guerin, Emmanuelle, 2008. « Le 'français standard' : une variété située ? », in : Durand, Jacques / Habert, Benoît / Laks, Bernard (ed.), *Actes du 1er congrès mondial de linguistique française (CMLF 08)*, Paris, Institut de Linguistique Française, 2303- 2312.
- Guerin, Emmanuelle, 2011. « La variation de la langue dans les manuels scolaires du cycle 3 et du collège », *Le français aujourd'hui* 173, 57-70.
- Gumperz, John Joseph, 1982. *Discourse Strategies*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Halliday, M.A.K., 1994. « Language as social semantic », in : Maybin, Janet (ed.), *Language and Literacy in Social Practice*, Clevedon, Multilingual Matters, 23-43.
- Koch, Peter / Oesterreicher, Wulf, 2001. « Langage oral et langage écrit », in : Holtus, Günter / Metzeltin, Michael / Schmitt, Christian (ed.), *Lexikon der romanistischen Linguistik*, 1-2, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 584-627.
- Laparra, Marceline / Margolinas, Claire, 2012. « Oralité, littératie et production des inégalités scolaires », *Le français aujourd'hui* 177, 55-64.
- Marnette, Sophie, 2002. « Aux frontières du discours rapporté », *Revue Romane* 37/1, 3-30.
- Pellat, Jean-Christophe / Riegel, Martin, 2012. « La Grammaire méthodique du français : élaboration d'une grammaire linguistique globale », *Langue française* 176, 11-26.
- Rabatel, Alain, 2004. « L'effacement énonciatif dans les discours rapportés et ses effets pragmatiques », *Langages* 156, 3-17.
- Rodriguez Somolinos, Amalia, 2011. « Les marqueurs du discours – approches contrastives », *Langages* 184, 3-12.
- Rosier, Laurence, 2008. *Le discours rapporté en français*, Paris, Ophrys.
- Vion, Robert, 2005. « Séquentialité, interactivité et instabilité énonciative », *Cahiers de praxématique* 45, 25-50.
- Wachs, Sandrine, 2005. « Passer les frontières des registres en français : un pas à l'école », *Synergies France* 4, 169-177. <<http://gerflint.fr/Base/France4/sandrine.pdf>>.
- Waquet, François, 2003. *Parler comme un livre*, Paris, Albin-Michel.

## La spirale de la médiatisation – L’oralité primaire, secondaire et tertiaire du *lunfardo* (argot du tango)

### Introduction

Les paroles de tango constituent la source principale pour l’étude du *lunfardo* – argot apparu dans les faubourgs de Buenos Aires vers la fin du 19<sup>ème</sup> siècle (Kailuweit 2005). Il s’agit d’une source écrite (même si elle est chantée) et la question se pose donc de savoir ce qu’il en est du rapport entre l’oralité d’un argot et la scripturalité d’une source artistique et littéraire. La question est complexe. Tout d’abord, on assiste à une large diffusion du *lunfardo*. Il ne s’agit plus de cet argot restreint à un certain milieu et à une couche sociale défavorisée. Dans la première partie de cette contribution, nous aborderons le rôle du tango à l’intérieur de ce processus de diffusion. Dans la deuxième partie, nous nous baserons sur la théorie de Koch et Oesterreicher qui distingue entre oralité et scripturalité médiatiques et conceptionnelles. Il s’avérera en effet que le *lunfardo* est un phénomène de conceptionnalité orale moyenne, bien que les conditions communicatives soient fort différentes selon les niveaux d’emploi (argot faubourgeois, moyen d’expression littéraire, marque d’identité argentine).

### 1. Les trois niveaux du *lunfardo*

Le titre de cette contribution relie le *lunfardo* au tango, phénomène de culture populaire. C’est précisément le tango (à côté du théâtre populaire) qui a fait connaître le *lunfardo*, tout d’abord parmi les Argentins de tous les quartiers de Buenos Aires, de toutes les régions du pays et de toutes les classes sociales, et ensuite à un niveau international, grâce à l’audience qu’il a suscitée (Balint Zanchetta 2015, Conde 2011, Teruggi 1978). Néanmoins, le rapport entre tango et *lunfardo* n’est pas ‘naturel’. Bien que le tango soit né en même temps que le *lunfardo*, les paroles des premiers tangos ne sont pas écrites et chantées par les locuteurs du *lunfardo*. Pendant des décennies, l’histoire du tango et celle du *lunfardo* se déroulent séparément. Le *lunfardo* est documenté – comme l’argot français un demi-siècle auparavant – dans les publications des criminalistes et ensuite, au tournant du siècle, dans la littérature populaire. En voici quelques exemples :

(a) Commissaire anonyme : « El dialecto de los ladrones », La Prensa (1878)

- (b) Benigno Lugones, Officier de police : *Los beduinos urbanos* ; *Los caballeros de la industria* (1879)
- (c) Luis María Drago, criminologue : *Los Hombres de Presa* (1888)
- (d) Antonio Dellepiane, criminologue : *El idioma del delito* (1894)
- (e) Fabio Carrizo alias José Álvarez, écrivain, ex-gardien : *Memorias de un vigilante* (1897)

En revanche, dans les paroles des premiers tangos populaires, le lunfardo est presque absent. Prenons par exemple *El choclo* de Ángel Villoldo, un des tangos les plus connus de tous les temps (Puccia 1997). Les paroles de 1903, écrites par le compositeur, se caractérisent par des ambiguïtés frivoles, mais écrites dans un espagnol argentin proche du lexique de l'espagnol standard :

De un grano nace la planta  
que más tarde nos da el choclo  
por eso de la garganta  
dijo que estaba humilloso.  
Y yo como no soy otro  
más que un tanguero de fama  
murmuro con alborozo  
está muy de la banana.

[D'une graine naît le plant  
Qui nous donnera l'épi de maïs  
Et parce qu'il est délicieux  
On a dit qu'il était affecté.  
Et comme je ne suis pas autre chose  
Qu'un tanguero fameux  
Je vous murmure avec joie  
C'est très, très bon].

D'ailleurs, ces paroles ont été substituées dans les versions qu'on chante aujourd'hui par un texte d'Enrique Santos Discépolo de 1943. Le texte de Discépolo, d'une haute valeur poétique, est plein de lunfardismes.

Ce n'est qu'en 1916 que le lunfardo fait son entrée dans les paroles du tango. *Mi noche triste* de Pascual Contursi (Barsky / Barsky 2004, 241), enregistré par Carlos Gardel en 1917 (Collier 1986, 60sq.), devient le texte fondateur du genre tango chanson. Les paroles de *Mi noche triste* marquent le degré zéro de la poésie tanguera. Dès le premier vers, on relève deux lunfardismes.

Percanta que me amurastes  
en lo mejor de mi vida,  
dejándome el alma herida  
y espinas en el corazón,  
sabiendo que te quería,  
que vos eras mi alegría  
y mi sueño abrasador,  
para mí ya no hay consuelo  
y por eso me encurdelo  
pa' olvidarme de tu amor.

[«Môme qui m’as largué  
 au meilleur moment de ma vie,  
 tu m’as laissé l’âme meurtrie  
 et une épine dans le cœur,  
 tu savais que je t’aimais,  
 que tu étais tout mon bonheur  
 et mon rêve le plus enflammé;  
 pour moi il n’y a plus de consolation  
 c’est pourquoi je me saoule  
 pour oublier ton amour. [Traduction Jaqueline Balint Zanchetta]

A partir de ce moment, le lunfardo est inséparablement lié au tango, mais il ne s’agit plus de la même variété. C’est José Luis Borges qui, avec une sensibilité linguistique impressionnante, décrit ce phénomène en 1928. Il part de la thèse criminologiste selon laquelle le lunfardo était le jargon des malfaiteurs (Martorell de Laconi 1996/1997)<sup>1</sup>.

Néanmoins, il distingue le lunfardo de l’*arrabalero* (le “faubourgeois”) qu’il considère comme résultat de la diffusion du lunfardo, marquée par un changement fonctionnel. Si le lunfardo est l’argot secret des criminels qui habitent dans les faubourgs (*arrabales* en espagnol), l’*arrabalero*, en revanche, est le langage des jeunes hommes (*compadritos*, “Apaches argentins”) issus de ce milieu et qu’ils utilisent dans des rituels de vantardise. Les femmes ne l’emploient pas souvent et ce langage ne sort pas non plus de la bouche des créoles de vieille souche<sup>2</sup>.

On peut se poser la question de savoir si le lunfardo a été jadis un jargon propre aux criminels ou bien si cette hypothèse est le résultat d’une déformation professionnelle des premiers chroniqueurs (Kailuweit 2005). Certes, le lunfardo est né au sein des couches défavorisées de la société, c’est-à-dire dans un milieu où la criminalité est une composante. En tout cas, en soulignant que c’est le *compadrito* qui se sert de l’*arrabalero* dans les rituels de vantardise, Borges se réfère à une fonction qui caractérise jusqu’à aujourd’hui le langage des jeunes. À cet égard, il mentionne la multitude de synonymes qui sont précisément exclus des jargons professionnels. L’*arrabalero*, que la recherche postérieure n’a plus différencié du lunfardo, est donc un langage de jeunes. Ce langage n’est pas un sociolecte, c’est-à-dire l’espagnol régional populaire, aspect important si on veut déterminer son degré d’oralité. Nous y reviendrons.

<sup>1</sup> « El lunfardo es un vocabulario gremial como tantos otros, es la tecnología de la furca y de la ganzúa » (Borges [1928] 1963, 19).

<sup>2</sup> « No hay un dialecto general de nuestras clases pobres: el *arrabalero* no lo es. El criollo no lo usa, la mujer lo habla con ninguna frecuencia, el propio *compadrito* lo exhibe con evidente y descarada farolería para gallear. El vocabulario es misérrimo: una veintena de representaciones lo informa y una viciosa turbamulta de sinónimos lo complica. Tan angosto es, que los *saineteros* que lo frecuentan tienen que inventarle palabras y han recurrido a la harto significativa viveza de invertir las de siempre. Esa indigencia es natural, ya que el *arrabalero* no es sino una decantación o divulgación del lunfardo... » (Borges [1928] 1963, 18sq.).

Dans la classification de Borges, on s'arrêtera à un autre aspect, tout aussi remarquable. Il distingue en effet entre l'usage qu'en font les Apaches et la pratique des auteurs de théâtre et poètes de tango. Borges souligne avec un certain cynisme que c'est la pauvreté du vocabulaire authentique qui mène les auteurs à inventer de nouveaux termes. S'il y a donc une première oralité du lunfardo dans les rituels des jeunes hommes des faubourgs, les auteurs, en le transformant, le relèguent à un deuxième niveau. Bien que la transformation se fasse au moyen de la plume (ou de la machine à écrire), ce deuxième niveau du lunfardo est aussi caractérisé par une certaine oralité, étant donné qu'il s'agit de textes destinés à être récités ou chantés (Balint Zanchetta 2014).

Cependant, il y a encore un troisième niveau qui se laisse entrevoir dans une remarque du journaliste et écrivain argentin Tulio Carella : le peuple invente des termes de lunfardo qui sont repris par les auteurs des pièces de théâtre et de paroles de tango. Ceux-ci sont sollicités pour inventer eux-mêmes d'autres termes et locutions. Le peuple reconnaît les expressions qui lui sont propres et accueille les autres comme étant des créations « désinvoltes »<sup>3</sup>.

Certes, le lunfardo secondaire des médias réapparaît dans la bouche du 'peuple', mais évidemment, il s'agit d'une autre partie de la société, autre que celle qui a inspiré les auteurs. Ce ne sont pas (seulement) les Apaches et leur entourage qui fréquentent le théâtre et écoutent le tango chanté. Lancées par une industrie culturelle, ces productions s'adressent au grand public, c'est-à-dire aux Argentins de toutes classes sociales et, à travers des médias d'enregistrement et de diffusion (radio, film, disque et gramophone), également à une audience nationale, voire internationale (Kailuweit 2012). Ce n'est donc pas le même peuple selon la formulation de Carella qui emploie le lunfardo du premier et du troisième niveau. Le peuple au sens large n'est pas en contact avec le milieu des faubourgs. Il reprend les expressions lunfardesques des médias et les transforme selon ses besoins communicatifs (Kailuweit / Engels 2011). C'est pour cette raison qu'une hétérogénéité gênante caractérise les définitions fonctionnelles du lunfardo proposées par la littérature critique :

Pour Gobello (1967, 84), le lunfardo est un langage familier et fanfaron que l'Argentin emploie quand il commence à se sentir en confiance<sup>4</sup>. Par contre, Teruggi (1978, 335) fait remarquer que ce sont les fonctions négatives qui dominent dans le lunfardo : les ricanements, la moquerie, le dédain, bref, la moralité inversée<sup>5</sup>. Enfin, Antoniotti (2003, 117) insiste sur l'ambiguïté, d'un côté le lunfardo s'emploie quand on parle d'un

<sup>3</sup> « El pueblo inventa vocablos que son recogidos por los letristas y saineteros para sus obras. Letristas y saineteros, estimulados, inventan, a su turno, nuevas locuciones. El pueblo reconoce sus propias voces y asimila las otras como novedades jocosas » (Carella cité par Franco 1975, 29).

<sup>4</sup> « ... por lunfardo entiendo ese lenguaje canchero y amistoso que emplea el porteño cuando entra en confianza » (Gobello 1967, 84).

<sup>5</sup> « ... entre los usos predominan los negativos, y esa sería la característica que ha persistido hasta el presente, a horcajada de la burla, la broma, la ironía y el desdén, que sería la moralidad al revés » (Teruggi 1978, 335).

ton sec, de l'autre il sert à instaurer la confiance. Recourir au lunfardo peut révéler la fureur, mais aussi exprimer l'insoumission et le désir<sup>6</sup>.

Le paradoxe entre un usage classé comme 'négatif' d'une part, et celui classé comme d'amitié et confiance d'autre part, se dissout donc si l'on attribue le premier usage au lunfardo, argot des jeunes des faubourgs et le second usage au lunfardo socialement non limité, issu de la popularisation par les médias.

D'ailleurs, la tripartition fonctionnelle ne se limite pas au cas du lunfardo. Dirim et Auer (2004) ont observé que le même mécanisme a conduit à la diffusion du Kanak Sprak ou turc-allemand. Les auteurs ont postulé qu'il existe une chaîne ethnolectale qui relie l'allemand des jeunes Turcs dans les ghettos des grandes villes (premier niveau) avec la variété télévisuelle des acteurs (deuxième niveau) ainsi que celle des jeunes Allemands qui imitent leurs héros de l'écran (troisième niveau). A mon avis, il s'agit plutôt d'une spirale. La première variété est limitée à certains milieux subculturels, la deuxième est utilisée et répandue par les médias dans certains genres. C'est la troisième qui atteint un public plus vaste.

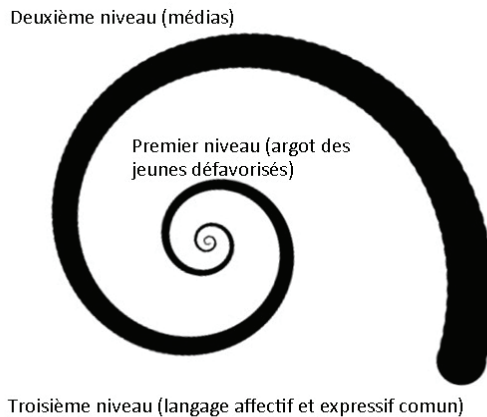


Fig. 1: Spirale de médiatisation

<sup>6</sup> « Sus funciones son amplísimas, ser expeditivo, ganarse la confianza del interlocutor, demostrar ira y hasta para algunos, acercarse a esta zona en la que se cruzan la rebeldía y el deseo » (Antoniotti 2003, 117).

Dans le cas du lunfardo, on observe aussi une diversification fonctionnelle au troisième niveau. Au premier niveau, le lunfardo est employé dans les rituels de vantardise et d'injures, de la même manière que l'argot des cités en France ou le Kanak Sprak en Allemagne. Dans les médias, ces rituels sont stylisés. À la fonction ludico-comique du théâtre se greffe la fonction poético-artistique des paroles de tango. C'est à partir de la réception des médias que deux fonctions bien contraires se développent vers un troisième niveau : une fonction identitaire par laquelle l'Argentin se distingue dans la communauté hispanophone et une fonction ludique dans la vie quotidienne. Le locuteur se sert du lunfardo pour échapper, un instant, à son rôle social et incarner celui d'un autre. Évoquant la philosophie du rire de Bakhtine (1984), Antoniotto (2003, 116) compare ce jeu avec le rituel carnavalesque<sup>7</sup>. Néanmoins, cette comparaison me semble un peu trop rassurante. À mon avis, il s'agit d'un carnaval sans 'mercredi des cendres', où la responsabilité pour les propres propos reste en suspension permanente.

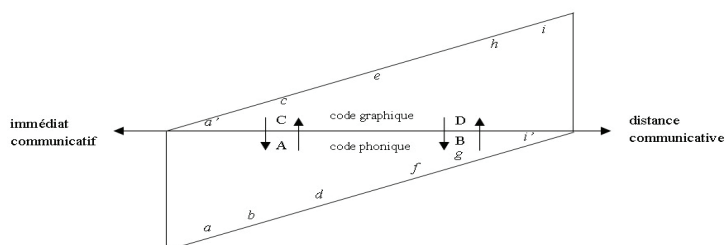
Le procès de diffusion du lunfardo est clairement marqué par des étapes diachroniques (Teruggi 1978, 47sq.). Comme nous l'avons déjà vu, sa large pénétration dans les paroles de tango date de 1915. Bien que le lunfardo ait déjà été utilisé dans la littérature populaire et dans le théâtre, c'est par le tango que son prestige augmente considérablement. Dans les paroles de tango, le lunfardo ne caractérise plus un protagoniste marginal dont on ironise la manière de parler, mais un 'moi poétique' sérieux. Cependant, ce n'est qu'à partir des années 50 (Kailuweit 2012) qu'on accepte le lunfardo comme expression identitaire des Argentins. La fondation de l'Academia Porteña del Lunfardo dont José Gobello a été le président jusqu'à sa mort en 2013, symbolise le fait que le lunfardo ait été un objet digne d'investigation philologique. Il n'était plus considéré comme un jargon stigmatisé.

Pour conclure cette première partie, nous avons vu qu'il faut donc distinguer trois niveaux du lunfardo qui se laissent délimiter par le nombre et le statut social des locuteurs ainsi que par les différences fonctionnelles.

## 2. Le lunfardo entre oralité et scripturalité

Dans la deuxième partie de cette contribution, je m'interrogerai sur les différentes manières d'oralité qui caractérisent le lunfardo en ce qui concerne les trois niveaux. Je partirai de l'approche de Koch et Oesterreicher (1985 ; 2001) qui distinguent l'oralité médiale de l'oralité conceptionnelle. Cette distinction, inspirée par les travaux de Ludwig Söll (1974), situe un énoncé entre les pôles de l'immédiat et de la distance communicative.

<sup>7</sup> «... el usuario del lunfardo se sitúa en una postura inversa a la socialmente estandarizada, aunque sea por un breve momento; como en la versión del carnaval de Mijail Bajtin para quien en este ritual milenar de la cultura popular se invierten los valores» (Antoniotto 2003, 116).



- (a) conversation spontanée entre amis, (b) coup de téléphone, (c) lettre personnelle entre amis, (d) entretien professionnel,  
 (e) interview de presse, (f) sermon, (g) conférence scientifique, (h) article de fond, (i) texte de loi

Fig. 2: Immédiat communicatif/distance communicative et code phonétique/  
 code graphique (Koch / Oesterreicher 2001, 585sq.)

En effet, ces travaux recourent à des paramètres qui caractérisent « le comportement communicatif des interlocuteurs par rapport aux déterminants situationnels et contextuels » (Koch / Oesterreicher 2001, 586).

|                                       |                                         |
|---------------------------------------|-----------------------------------------|
| communication privée                  | communication publique                  |
| interlocuteur intime                  | interlocuteur inconnu                   |
| émotionnalité forte                   | émotionnalité faible                    |
| ancrage actionnel et situationnel     | détachement actionnel et situationnel   |
| ancrage référentiel dans la situation | détachement référentiel de la situation |
| coprésence spatio-temporelle          | séparation spatio-temporelle            |
| coopération communicative intense     | coopération communicative minime        |
| dialogue                              | monologue                               |
| communication spontanée               | communication préparée                  |
| liberté thématique                    | fixation thématique                     |
| etc.                                  | etc.                                    |

Fig. 3: Paramètres pour caractériser le comportement communicatif des interlocuteurs par rapport aux déterminants situationnels et contextuels (Koch / Oesterreicher 2001, 586)

De cette façon, un genre comme la lettre personnelle entre amis appartient à la scripturalité médiale, mais aussi à l'oralité conceptionnelle. D'ailleurs, à mon avis, le terme 'oralité conceptionnelle' est déconcertant. Si l'on parle dans des contextes privés avec des interlocuteurs intimes, on ne conçoit rien. On ne se concentre pas sur l'utilisation d'un langage familier, on le fait sans effort.

Le lunfardo des rituels de vantardise et d'injures entre jeunes hommes argentins socialement défavorisés, est restreint à un usage médiatiquement oral. Quant à sa conception, la classification n'est pas si aisée. Il ne s'agit pas nécessairement d'une communication privée entre interlocuteurs intimes. En revanche, cet usage se caractérise par une forte émotionnalité. Il se fonde sur des références qui s'ancrent dans la situation. Le discours est accompagné par des actions, il s'agit d'un dialogue coopératif. Néanmoins, les sujets sont restreints et les interlocuteurs improvisent à partir d'une liste d'expressions et phrases préfabriquées, si bien que l'innovation créative est toujours la bienvenue. Ce qui distingue surtout l'usage du lunfardo des faubourgs du prototype de l'oralité 'conceptionnelle', c'est l'usage réfléchi du langage. Tandis que l'usage familier est 'transparent', c'est-à-dire orienté vers le contenu et l'information référentielle, le lunfardo est, lui, plutôt 'opaque', il consiste en un redoublement. Teruggi (1978, 293) illustre ce fait en soulignant que personne n'ignore par exemple le mot pour mensonge, *mentira*, quand il emploie le lunfardisme *globo*<sup>8</sup>.

Il s'agit ici en effet d'un usage réfléchi, donc conceptionnel du langage. Cependant, ce n'est pas l'oralité qui y est conçue, mais bien la rupture avec cette oralité quotidienne afin de marquer une distance, c'est-à-dire se situer grâce à un acte créatif et rebelle, se mettre dans une position à l'inverse de la normalité communicative.

Le deuxième niveau est encore plus complexe. Il n'est pas exempt d'ironie à tel point que Walter Berg et Markus Schäffauer ont invité Wulf Oesterreicher à un colloque pour débattre de l'oralité dans la littérature argentine. Si l'on en croit les actes de ce colloque, Oesterreicher n'était guère à son aise, indiquant que son approche n'avait rien à dire sur la littérature : « nuestra oralidad no es la vuestra » (cf. Schäffauer 1997, 231). En revanche, dans un colloque postérieur, Walter Berg (1999, 79) se réfère explicitement à la terminologie de Koch et Oesterreicher quand il fait remarquer que le vaudeville argentin du début du 20<sup>ème</sup> siècle est un cas prototypique pour exemplifier le terme 'oralité conceptionnelle'<sup>9</sup>.

À mon avis, il s'agit d'un malentendu résultant du terme peu commode de 'oralité conceptionnelle'. En réalité, c'est l'auteur d'une pièce de théâtre qui conçoit une forme secondaire d'oralité, et celle-ci balance entre le désir d'authenticité d'une part et les nécessités de la communication avec le public d'autre part, y compris les exigences du genre et les conventions du langage littéraire (Kailuweit/Engels 2011). Il

<sup>8</sup> « La adquisición de un bagaje argótico no conduce al olvido o a la destrucción del vocabulario normal: nadie ignora la palabra *mentira* por más que use en la conversación el lunfardismo *globo* » (Teruggi 1978, 293).

<sup>9</sup> «...el sainete criollo resulta un caso prototípico para ejemplificar el término de oralidad conceptual » (Berg 1999, 79).

en va de même pour les paroles du tango qui stylisent un monologue oral qui doit correspondre en même temps aux exigences du rythme et de la rime.

Quant aux paramètres de communication, il faut se rappeler que le système communicatif d'une pièce de théâtre est redoublé. D'un côté, les personnages communiquent entre eux, de l'autre, l'auteur, à travers le metteur en scène et les acteurs, communique avec le public. Étant donné que le public est confronté avec des personnages dont il ignore le passé fictif, toutes les informations pertinentes doivent être livrées dans les propos tenus sur scène, même si au niveau de la communication entre les personnages eux-mêmes elles sont redondantes. On peut illustrer ce fait avec la première strophe de *Mi noche triste*. Lorsque le moi poétique se tourne vers son ex-amante pour lui ouvrir son cœur, le fait qu'elle l'ait abandonné est un savoir qu'ils partagent et qu'il ne doit pas constater explicitement. En revanche, pour ceux qui écoutent le tango, cette information est essentielle pour comprendre la situation.

En ce qui concerne l'aspect médial, la classification est tout aussi difficile. Il existe bien sûr des éditions de pièces de théâtre et des recueils de paroles de tango (y compris le site web [todotango.com](http://todotango.com)). Néanmoins, ce n'est pas la même chose que de lire un texte, assister à un spectacle ou écouter un tango chanté. Comme le remarque Jaque-line Balint (2014), c'est la musique qui est essentielle pour la dimension poétique du tango. Les paroles pour elles-mêmes n'ont pas vraiment la qualité de poèmes de premier ordre. Au niveau du code, le lunfardo médiatisé montre donc une affinité orale, tandis qu'au niveau de la conception il se situe entre les deux pôles caractérisés dans le choix des moyens linguistiques par le double système communicatif.

À mon avis, l'approche de Koch et Oesterreicher est fort utile pour se rapprocher de l'oralité littéraire ; celle-ci inclue en effet les paroles des chansons. Si, à première vue, les paramètres communicatifs sont inapplicables, ce qui constitue a priori un problème, celui-ci se dissout au moment de séparer les deux systèmes communicatifs. Il me semble tout à fait justifié de déterminer le degré d'oralité conceptionnelle en établissant la moyenne des valeurs totalisées pour chaque paramètre. Le résultat marquera un degré d'oralité moyen qui correspond bien aux outils linguistiques employés dans la littérature oralisante.

Passons finalement au troisième niveau de diffusion du lunfardo. En ce qui concerne la médialité (canal d'expression oral ou écrit), l'usage des lunfardismes par l'Argentin moyen, en tant que marque identitaire, se produit plutôt par voie orale. Cependant, comme dans le cas du lunfardo premier, il ne s'agit pas d'un usage non marqué de moyens linguistiques, mais plutôt d'un redoublement du langage. L'effet identitaire s'instaure précisément parce que les interlocuteurs savent que le lunfardisme se substitue à la forme non marquée d'un espagnol qui a son point de référence en Europe et, par-delà, s'internationalise. S'agit-il dès lors d'un usage marqué diatopiquement ?

Selon Koch et Oesterreicher, il y a une corrélation entre le marquage diasystématique et l'affinité orale.

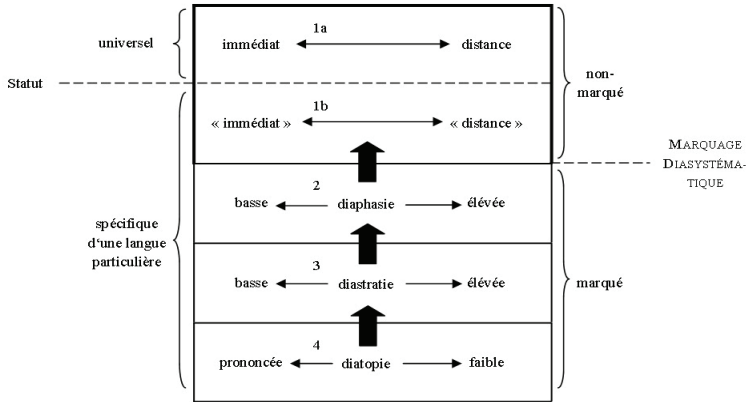


Fig. 4: Espace communicatif (Koch / Oesterreicher 2001, 609)

Un dialectisme prononcé se situe au pôle de l'immédiat, donc de l'oralité. En plus, il connote un niveau diastratique bas et un marquage diaphasique informel. On a vu que l'usage des lunfardismes identitaires n'est plus restreint aux classes défavorisées. Est-ce qu'il y a alors ici rupture de la chaîne d'implications établie par Koch et Oesterreicher sur la base de la théorie variationnelle de Coseriu (1981) ?

Il faut se rappeler que le marquage diatopique des lunfardismes ne se produit pas dans le diasystème. Le lunfardisme n'est pas un dialectisme qui s'oppose à l'espagnol standard mais une forme qui opère au niveau du polycentrisme de l'espagnol comme langue mondiale. Comme c'est le cas pour l'anglais, l'espagnol est aujourd'hui une langue mondiale dont le centre n'est plus uniquement en Europe. C'est surtout au Mexique et en Argentine que des standards nationaux se sont établis et ont constitué leur propre diasystème (cf. Oesterreicher 2000, 2006). À l'intérieur du diasystème argentin, le lunfardisme identitaire n'est marqué, ni au niveau diatopique, ni au niveau diastratique. On note, certes, un marquage diaphasique informel, marquage qui contribue à classer les lunfardismes identitaires comme des moyens d'une certaine oralité conceptionnelle, mais on peut se demander cependant si pour des périodes de temps réduites, certains lunfardismes identitaires perdent leur marquage informel et s'établissent alors comme formes lexicales argentines neutres par rapport au polycentrisme espagnol.

### 3. Conclusion

En résumé, nous avons vu que la diffusion du lunfardo s'est produite selon la forme d'une spirale passant par trois niveaux. Trouvant ses origines dans le jargon des jeunes hommes des classes défavorisées qui habitent les banlieues de Buenos Aires, le lunfardo premier fut utilisé dans les rituels de vantardise et d'insultes. Au

second niveau, sa médiatisation par le journalisme et la littérature a changé sa fonction. Quand il est employé dans le tango chanson à partir de 1916, il sert à exprimer très sérieusement les sentiments d'un moi poétique. C'est à partir des années 60 que le lunfardo passe à un troisième niveau : il exerce alors une fonction identitaire pour l'Argentin moyen. C'est à partir de ce moment qu'il est socialement accepté.

Quant à la médialité, le lunfardo est un phénomène oral, tant au premier qu'au troisième niveau. Étant donné que le lunfardo littéraire est surtout récité sur scène ou chanté, il révèle une forte affinité avec l'oralité médiatique. Quant à sa conception, la situation est complexe. Le lunfardo n'est pas un exemple d'oralité conceptionnelle prototypique, au sens où l'entendent Koch et Oesterreicher. En effet, le lunfardisme vise toujours un signifiant et un redoublement des moyens linguistiques. Le lunfardisme littéraire se caractérise par une oralité conceptionnelle moyenne à cause de sa fonction dans le double système communicatif constitué par la littérature. Le lunfardisme identitaire marque l'argentinité dans le polycentrisme de l'espagnol en tant que langue mondiale. Son affinité avec l'oralité provient de son marquage diaphasique comme 'informel', tandis que, dans le diasystème argentin, il n'est marqué ni au niveau diastratique, ni au niveau diatopique.

Université de Fribourg

Rolf KAILUWEIT

## Références

- Antoniotti, Daniel, 2003. *Lenguajes cruzados. Estudios culturales sobre tango y lunfardo*, Buenos Aires, Corregidor.
- Bakhtine, Michail M., 1984. *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard.
- Barsky, Julián / Barsky, Osvaldo, 2004. *Gardel. La Biografía*, Buenos Aires, Taurus.
- Balint Zanchetta, Jaqueline, 2005. « Le lunfardo et la chanson de tango : création langagière et construction mythique de l'identité verbale de Buenos Aires », *Mémoire(s) de la Ville dans les mondes hispaniques et luso-brésiliens, Memorias de la ciudad en el mundo hispánico y luso-brasileño*, Université de Caen, 4 vol., 245-259.
- Balint Zanchetta, 2014. « Rupturas y continuidades en la lírica del tango: de la *poeticidad* a la *cancionidad* », in : Conde, Oscar (ed.), *Rupturas y continuidades en las poéticas del tango canción*, Remedios de Escalada, Ediciones de la UNLa, 105-120.
- Berg, Walter Bruno, 1999. « Apuntes para una historia de la oralidad en la literatura argentina », in : Berg, Walter Bruno / Schäffauer, Markus Klaus (ed.), *Discursos de oralidad en la literatura rioplatense del siglo XIX al XX*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 9-120.
- Borges, Jorge Luis, 1963 [1928]. « El idioma de los argentinos », in : Borges, Jorge Luis / Clemente, José Edmundo, *El lenguaje de Buenos Aires*, Buenos Aires, Emecé, 13-36.
- Collier, Simon, 1986. *The Life, Music and Times of Carlos Gardel*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press.

- Conde, Oscar, 2011. *Lunfardo. Un estudio sobre el habla popular de los argentinos*, Buenos Aires, Taurus.
- Coseriu, Eugenio, 1981. «Los conceptos de <dialecto>, <nivel> y <estilo de lengua> y el sentido propio de la dialectología», *Lengua Española Actual* 3, 1-32.
- Dirim, Inci/Auer, Peter, 2004. *Türkisch sprechen nicht nur die Türken: Über die Unschärfebeziehung zwischen Sprache und Ethnie in Deutschland*, Berlin/New York, Walter de Gruyter.
- Franco, Lily, 1975. *Alberto Vacarezza*, Buenos Aires, Ediciones Culturales Argentinas.
- Gobello, José, 1963. *Vieja y nueva lunfardía*, Buenos Aires, Freeland.
- Gobello, José, 1967. «Para que sirve el lunfardo», *Boletín de la Academia Porteña del Lunfardo* I, 82-91.
- Kailuweit, Rolf, 2005. «Hybridität, Exempel: Lunfardo», in: Noll, Volker/Symeonides, Haralambos (ed.), *Sprache in Iberoamerika. Festschrift für Wolf Dietrich zum 65. Geburtstag*, Hamburg, Buske, 291-311.
- Kailuweit, Rolf, 2012. «Entre represión y populismo. Tango, lunfardo y censura en la radiofonía argentina (1933-1953)», in: Reutner, Ursula/Schaffroth, Elmar (ed.), *Political correctness. Aspectos políticos, sociales, literarios y mediáticos de la censura lingüística*, (Studia Románica et Linguistica, SRL 38), Frankfurt a.M., Peter Lang, 275-298.
- Kailuweit, Rolf/Engels, Kathrin, 2011. «Los italo-lunfardismos en el sainete criollo. Consideraciones léxicos-semánticas», in: Di Tullio, Ángela/Kailuweit, Rolf (ed.), *El español rioplatense – Lengua, literatura, expresiones culturales*, Madrid/Frankfurt, Iberoamericana/Vervuert, 227-248.
- Koch, Peter/Oesterreicher, Wulf, 1985. «Sprache der Nähe – Sprache der Distanz. Mündlichkeit und Schriftlichkeit im Spannungsfeld von Sprachtheorie und Sprachgeschichte», *Romanistisches Jahrbuch* 36, 15-43.
- Koch, Peter/Oesterreicher, Wulf, 2001. «Langage parlé et langage écrit», in: Holtus, Günter/Metzeltin, Michael/Schmitt, Christian (ed.), *Lexikon der Romanistischen Linguistik*, vol. I/2, Tübingen, Niemeyer, 584-627 (= Art. 62).
- Martorell de Laconi, Susana, 1996-1997. «Algo más sobre el lunfardo. El lunfardo y el contacto lingüístico», *Anuario de Lingüística Hispánica* XII, 653-666.
- Oesterreicher, Wulf, 2000. «Plurizentrische Sprachkultur – der Varietätenraum des Spanischen», *Romanistisches Jahrbuch* 51, 281-311.
- Oesterreicher, Wulf, 2006. «El pluricentrismo del español», in: Bustos Tovar, José Jesús de/Girón Alconchel, José Luis (ed.), *Actas del VI Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*, 3 vol., Madrid, Arco Libros, 3079-3087.
- Puccia, Enrique Horacio, 1997. *El Buenos Aires de Ángel G. Villoldo (1860-1919)*, Buenos Aires, Corregidor.
- Schäffauer, Markus, 1997. «Glosando los debates (a modo de epílogo)», in: Berg, Walter Bruno/Schäffauer, Markus Klaus (ed.), *Oralidad y Argentinidad. Ensayos sobre la función del lenguaje hablado en la literatura argentina* (ScriptOraIia, 98), Tübingen, Gunter Narr, 228-237.
- Söll, Ludwig, 1974. *Gesprochenes und geschriebenes Französisch*, Berlin, Erich Schmidt.
- Teruggi, Mario E., 1978. *Panorama del lunfardo*, Buenos Aires, Sudamericana.

# La fiabilité des sources. À quel point les linguistes peuvent-ils se fier aux témoignages écrits pour se prononcer sur la langue parlée des périodes antérieures de la langue ?

## 1. Introduction

Cet article se propose d'étudier la fiabilité des sources écrites pour la compréhension de la langue parlée dans une perspective diachronique. Pour illustrer ce problème, nous allons examiner les valeurs respectives du passé simple (PS) et du passé composé (PC), en alternance avec le présent historique (PH). Différents chercheurs se sont penchés sur les valeurs de ces temps du passé et en ont tiré des conclusions contradictoires. Comment est-il possible que les mêmes données écrites puissent mener les chercheurs à des conclusions incompatibles ? Dans notre contribution, nous allons proposer un nombre de principes qui permettent, selon nous, de hiérarchiser les sources et de porter un jugement équilibré sur les phénomènes qui semblent contradictoires.

Notre travail s'articule de la façon suivante : la section 2 présente le cadre théorique qui précise les axiomes fondamentaux et les paramètres variationnels pertinents pour la présente étude. La section 3 offre le cadre méthodologique, alors que la section 4 sert à illustrer les principes exposés dans les deux premières sections à l'aide des temps du passé. Dans la section 5, nous approfondissons la discussion sur les temps du passé et la fiabilité des sources avant de conclure (section 6).

## 2. Cadre théorique

### 2.1. *Trois axiomes*

Notre travail est fondé sur trois axiomes, qui selon nous sont capitaux pour comprendre les innovations et changements linguistiques :

#### 2.1.1. *Premier axiome*

Selon le premier axiome, les changements linguistiques sont soit motivés de façon externe ou par 'en haut', soit motivés de façon interne ou par 'en bas' (Andersen 2001a et 2001b). Selon cette conception théorique, les innovations se propagent à l'intérieur du système linguistique suivant une hiérarchie de marquage prédictive, selon que l'innovation est motivée de façon interne ou externe. Les changements motivés

par des facteurs externes sont souvent introduits par ‘en haut’. Ils résultent *a priori* du contact linguistique ou des besoins communicatifs et pragmatiques particuliers qui sont favorisés par les groupes dominants dans la société, alors que les changements motivés par des facteurs internes sont introduits par ‘en bas’. Nous allons nous concentrer sur le second type : les changements linguistiques motivés par ‘en bas’.

### 2.1.2. Deuxième axiome

Selon le deuxième axiome, la structure de la langue est organisée en oppositions paradigmatiques de nature prédictive (marquée [m] – non marquée [nm]) (Andersen 2001a et 2001b, Nørgård-Sørensen *et al.* 2011). D’après Andersen (2001a, 32), la nature marquée ou non marquée des contextes peut être définie selon une série de paramètres extralinguistiques : style (soutenu [m], standard [nm]), médium (écrit [m], parlé [nm]), ou de paramètres linguistiques, par exemple en morphologie (pluriel [m], singulier [nm]), en syntaxe (proposition subordonnée [m], proposition principale [nm]), etc. La nature d’un changement, motivé de façon interne ou externe, détermine les manifestations des innovations. En effet, les changements introduits ‘par en haut’ apparaissent dans les contextes marqués, comme par exemple le genre argumentatif et la poésie, et se propagent plus tard aux genres textuels non marqués, comme par exemple l’oral ‘authentique’ et l’oral ‘représenté’ (Marchello-Nizia 2012) tel que le discours direct et les répliques dans les pièces de théâtre. En revanche, les changements introduits ‘par en bas’ apparaissent en principe d’abord dans les genres textuels non marqués pour se propager ensuite aux genres marqués.

### 2.1.3. Troisième axiome

D’après le troisième axiome, les sources ne sont pas toutes de la même fiabilité. Il faut distinguer deux niveaux de fiabilité textuelle, à savoir la fiabilité matérielle et la fiabilité linguistique. En ce qui concerne la fiabilité matérielle liée aux problèmes de transmission et à l’édition des manuscrits originaux, nous nous limitons à renvoyer à Fleischman (2000) et à Schøsler (2004). La question qui va nous occuper ici concerne la fiabilité linguistique des sources.

Afin d’identifier les sources les plus fiables pour l’étude linguistique, il faut les approcher avec un œil critique en appliquant l’analyse du continuum communicatif de Koch/Oesterreicher (1990 et 2001). Ces chercheurs appellent ‘immédiat’ le contexte communicatif qui déclenche typiquement une production orale et ‘distance’ le contexte communicatif qui déclenche typiquement une production écrite. Ils énumèrent dix paramètres extralinguistiques permettant d’analyser vers quel pôle un texte peut être catégorisé. Ces paramètres sont présentés dans le tableau 1. Nous tenons à souligner que Koch/Oesterreicher (*op. cit.*) distinguent entre les termes ‘conception’ et ‘genre textuel’, c.-à-d. que les deux pôles extralinguistiques du tableau ne coïncident pas avec les genres textuels, mais y sont reliés :

| Immédiat                              | Distance                                |
|---------------------------------------|-----------------------------------------|
| communication privée                  | communication publique                  |
| interlocuteur intime                  | interlocuteur inconnu                   |
| émotionnalité forte                   | émotionnalité faible                    |
| ancrage actionnel et situationnel     | détachement actionnel et situationnel   |
| ancrage référentiel dans la situation | détachement référentiel de la situation |
| coprésence spatio-temporelle          | séparation spatio-temporelle            |
| coopération communicative intense     | coopération communicative minime        |
| dialogue                              | monologue                               |
| communication spontanée               | communication préparée                  |
| liberté thématique                    | fixation thématique                     |

Tableau 1

Nous voyons dans la catégorisation proposée par Koch/Oesterreicher (*op. cit.*) une invitation à exploiter les différents genres textuels. À la base de cette classification, nous proposerons une hiérarchisation des sources. Il est prévisible que certains genres textuels reflètent des états de langue plus innovateurs ou plus archaïsants que d'autres. (voir section 5). Il faut inclure ces différences prévisibles dans l'évaluation des résultats d'analyse sur corpus, et les relier aux paramètres variationnels.

## 2.2. Paramètres variationnels

La linguistique variationnelle repose sur l'idée qu'il existe différents paramètres extra-linguistiques dont il faut tenir compte pour la collecte et pour l'étude des données. Avec Koch/Oesterreicher (*op. cit.*), Gadet (2003) et Völker (2009), nous distinguons les cinq paramètres suivants :

- la diversité dans le temps et le changement linguistique (variation diachronique)
- le rapport standard / variétés / dialectes (variation diatopique)
- le rapport standard / sociolectes (variation diastratique)
- la diversité stylistique et situationnelle (variation diaphasique)
- le rapport oral / écrit (variation diamésique).

### 3. Cadre méthodologique

#### 3.1. Trois défis méthodologiques

Pour toute recherche en diachronie, il existe trois pièges ou défis méthodologiques dont il faut être conscient :

##### 3.1.1. Premier défi

Il faut opérer une distinction systématique entre *explanandum/explicandum* (ce qu'on désire expliquer) et *explanans/explicans* (ce qui explique). Il faut éviter que l'*explanandum* et l'*explanans* réfèrent au même phénomène. Considérons l'exemple (1) :

- (1) L'amant juge sa dame un chef d'œuvre icy bas, /encore qu'elle n'*ait* sur soy rien qui *soit* d'elle [...]

(Régnier, *Les Satires I à 13*, 78, 1609, cité par Frantext).

Si l'on considère que le subjonctif *ait* dans la proposition concessive introduite par *encore que* introduit une valeur non-réelle, on ne peut avoir recours au subjonctif *soit* dans la proposition relative, qui traduit également une valeur non-réelle, pour expliquer le premier emploi du subjonctif, car dans ce cas-là, l'*explanandum* et l'*explanans* référerait au même phénomène.

##### 3.1.2. Deuxième défi

Il faut éviter la circularité, qui consisterait à ne trouver que ce qu'on cherche. C'est notamment un défi pour les études comme la nôtre qui adoptent une approche sémantico-fonctionnelle. Pour éviter un tel risque, il faut établir des paramètres d'investigation indépendamment du sujet étudié, donc appliquer des tests contextuels. Considérons l'exemple (2) :

- (2) [...] car d'*autrefois* à Naples j'*ay eu* l'amitié d'une vieille femme qui *avait* cognoissance de toutes les herbes du monde, et par icelles *guerissoit* plusieurs maladies, [...].

(Amboise, *Les Neapolitaines : comedie Françoise Facecieuse*, 166, 1584, cité par Frantext).

Pour décider si le PC *ay eu* traduit une valeur de passé coupée ou non du moment de l'énonciation, il faut se référer au contexte immédiat. Dans cette occurrence, le PC traduit clairement un contenu passé coupé du *moi-ici-maintenant*, ce que soulignent l'adverbe de passé *d'autrefois* de même que les deux imparfaits *avait* et *guerissoit*.

##### 3.1.3. Troisième défi

Il faut être en mesure d'identifier le lieu de variation d'un énoncé. Prenons l'exemple de l'adverbe *hier*. Après cet adverbe, le PS et le PC subissent une évolution spectaculaire dans l'histoire du français. Si cet adverbe se combine presque exclusivement avec le PS au 16<sup>e</sup> siècle, force est de constater qu'aux 20<sup>e</sup> et 21<sup>e</sup> siècles, cet adverbe ne se combine qu'avec le PC (Caron / Liu 1999, Lindschouw 2013). Comment décider si c'est la valeur sémantique de l'adverbe qui change ou celle des formes du

passé ? C'est une problématique qui fait bien entendu penser au paradoxe de l'œuf et de la poule. Notre approche consiste à identifier un point stable dans un énoncé afin d'être en mesure d'expliquer ce qui change (pour plus de détails, voir Lindschouw / Schøsler). Si l'on considère que ce sont les adverbes qui changent, les formes du passé seraient les éléments stables, et *vice versa*. Il est fort probable que les deux éléments changent au cours de l'histoire. Si l'on souhaite éviter des résultats et analyses imprécis et contradictoires, il faut procéder à partir d'un point de stabilité et nous avons choisi les adverbes comme le point stable.

### 3.2. Classement des textes

Revenons maintenant au classement des textes et précisons trois points d'importance :

#### 3.2.1. Représentativité des genres textuels

Premièrement, il faut être conscient de la représentativité des genres textuels. À tort, certains genres sont moins souvent exploités que d'autres dans les études diachroniques. À titre d'exemple, les genres argumentatifs, historiques, judiciaires, etc. sont moins souvent étudiés que les textes littéraires, entre autres parce que ces derniers présentent un éventail riche de phénomènes linguistiques, mais aussi par simple tradition et par difficulté d'accès à certaines sources non littéraires.

#### 3.2.2. La composition du corpus

Deuxièmement, la composition du corpus dépend du phénomène linguistique soumis à l'étude. Pour l'étude des deux formes du passé, on connaît le classement proposé par Benveniste (1966) et repris ultérieurement par Weinrich (1973). D'après ce dernier, les deux formes verbales sont conditionnées par leur appartenance à des genres textuels spécifiques. Ainsi le PS appartient au monde raconté ou au monde du récit, alors que le PC relève du monde commenté ou de discours. À partir de cette répartition textuelle découlent les valeurs sémantico-fonctionnelles des deux formes du passé. D'après l'auteur, le PS distancie le locuteur du présent, dans la mesure où le récit est un filtre qui coupe le passé du présent. En revanche, le domaine du discours établit un lien avec le moment de l'énonciation, puisqu'on actualise le passé en le commentant. Nous désirons nuancer cette dichotomie en prenant en compte le continuum communicatif de Koch / Oesterreicher (1990 et 2001) présenté au tableau 1.

#### 3.2.3. Rapport entre genres textuels et formes linguistiques

Troisièmement, la compréhension de la différence entre les genres textuels est fondamentale, car les genres textuels peuvent déterminer le choix des formes linguistiques. Prenons à titre d'exemple l'emploi du PS et du PC dans l'œuvre de Calvin au 16<sup>e</sup> siècle. Calvin fait une alternance entre le PS et le PC, non en fonction de leurs valeurs sémantico-fonctionnelles, mais plutôt en fonction du genre textuel. Dans son *Institution*, genre formel et proche du pôle de la distance selon le continuum de

Koch / Oesterreicher (1990 et 2001), appartenant au monde commentatif selon Weinrich (1973), Calvin a tendance à employer le PS avec une valeur de passé perfectif, alors que dans ses lettres privées, où il s'exprime parfois de façon plutôt informelle, Calvin emploie le PC avec cette même valeur, tel que l'illustrent les exemples suivants. Sous (3), les trois PS *redoubla*, *eut* et *respondit* sont employés avec une valeur de passé perfectif, analyse corroborée par l'adverbe temporel *le lendemain*, tandis qu'en (4) il emploie le PC avec cette même valeur, analyse soutenue par la présence de l'adverbe *au mois de janvier* :

- (3) [...] la response d'un Poète payen nommé Symonides, lequel estant interrogué par le roi Hiéron que c'estoit de Dieu, demanda terme d'un jour pour y penser. *Le lendemain* estant de rechef enquis, *redoubla* le terme; et quand il *eut* ainsi quelque fois prolongé, en la fin il *respondit* que [...]

(Calvin, *Institution de la religion chrestienne* : livre premier, 82, 1560, cité par Frantext).

- (4) Car apres m'avoir requis *au mois de janvier* d'interceder pour luy au mariage de Merne, il m'a *mandé* que Wilerzy l'avoit aymé ante multos menses jusque à le demander [...].

(Calvin, *Lettres à Monsieur et Madame de Falais*, 144, 1543-1554, cité par Frantext).

La conclusion qui s'impose est que le corpus doit être conçu de façon à refléter tous les aspects potentiellement pertinents pour l'étude, en prenant soin d'une différenciation des genres textuels, y inclus les genres non littéraires et des sources non conventionnelles, dans la mesure du possible. C'est ce que nous allons faire dans notre étude illustrative sur les temps du passé.

## 4. Les temps du passé

### 4.1. L'évolution

Pour l'évolution de ce qui va devenir le PC en français, illustré par l'évolution de la construction *habeo litteras scriptas*, on peut identifier les quatre étapes suivantes :

- Étape 1 : un *état présent* ; le verbe se trouve accompagné d'un complément d'objet direct et d'un participe passé ayant la fonction d'attribut
- Étape 2 : un *présent accompli*
- Étape 3 : une action ou une situation de passé, dont les effets durent toujours ou *perfectum praesens*
- Étape 4 : un passé dont les éventuels effets actuels ne sont pas pris en considération ou *perfectum historicum*

Au départ (étape 1), la construction signifie que le sujet parlant tient des lettres qui ont été écrites soit par lui-même, soit par une autre personne. *Habeo* étant le verbe principal, il s'agit d'un état présent dont le verbe se trouve accompagné d'un complément d'objet direct et d'un participe passé ayant la fonction d'attribut. À partir du moment où l'identité entre les deux sujets est obligatoire, le processus de grammaticalisation est entamé et la voie est ouverte pour un glissement vers une interprétation

différente, d'abord celle d'un *présent accompli* (étape 2), ensuite celle d'une action ou d'une situation de passé dont les effets durent toujours ou *perfectum praesens* (étape 3). À partir des plus anciens textes on relève à côté de cas où persiste la valeur d'un *présent accompli*, la valeur du *perfectum praesens*. Ensuite se manifeste un glissement vers la valeur d'un *perfectum historicum*, c.-à-d. d'un passé dont les éventuels effets actuels ne sont pas pris en considération (étape 4). Au moment où le PC a acquis la valeur d'un *perfectum historicum*, cette forme entre en concurrence avec le PS et elle finit par remplacer cette dernière, au moins dans les communications non formelles (Schøsler 2012).

#### 4.2. Le problème

L'évolution résumée ci-dessus est connue dans les grandes lignes, mais l'analyse du processus de changement divise les chercheurs. En particulier, ce qui divise, c'est la question de savoir comment interpréter les valeurs relevées dans les anciens textes qui semblent montrer un usage beaucoup plus chaotique que la progression en étapes proposée. Le problème ne réside pas seulement dans l'interprétation des textes, mais aussi dans la fiabilité de ces textes. Par conséquent, la première question qui s'impose est la suivante : à quel point les textes qui nous sont transmis représentent-ils la réalité langagière d'autrefois ? Il s'ensuit une question méthodologique : comment éviter que nous nous servions des exemples souvent contradictoires afin de justifier nos intuitions ? C'est là une problématique du cercle vicieux.

Résumons d'abord les positions contradictoires sur les valeurs des formes du passé, représentées respectivement par Foulet (1967 [1919]) et par Wilmet (1998). Selon Foulet (1967 [1919], 273-4), l'emploi du PC à valeur de *perfectum historicum* (étape 4) dans les parties narratives des textes poétiques ou littéraires de l'ancien français constitue le début de l'emploi moderne dans le langage parlé. Ce point de vue est accepté de façon plus ou moins implicite par un grand nombre d'autres chercheurs. En revanche, Wilmet (1998, 364-5)<sup>1</sup> affirme que le PC avait dans les anciens textes la valeur d'un *présent* (étape 1 ou 2). Comme les chercheurs se basent *grosso modo* sur les mêmes sources textuelles pour appuyer l'une ou l'autre interprétation des faits, force est de constater que le simple renvoi à des exemples épars ne suffit pas à trancher le débat. Nous allons illustrer la problématique à l'aide de deux cas exemplaires (5), (6).

#### 4.3. Cas exemplaires

Suivant les idées sur l'actualisation d'Andersen (2001a et 2001b) selon lesquelles le changement linguistique interne se manifeste d'abord dans le discours direct, ensuite dans l'écrit, il est prévisible que l'innovation se manifeste d'abord dans les genres textuels proches de l'oral, alors qu'elle se manifeste plus tard dans les genres textuels éloignés de l'oral. Les exemples (5) et (6) illustrent ces cas de figure :

<sup>1</sup> Le point de vue de Wilmet (1998) est conforme à celui présenté dans Schøsler (1973).

(5) (dist Ewruins, qui tan fud miels :)

Hor *a perdud* don Deu porlier  
ja non podra mais Deu laudier

(*La Vie de Saint Léger*, éd. Koschwitz, 161-162).

‘Ewruins parla, qui fut tellement méchant : maintenant il [=Léger] a perdu [la possibilité] de parler à Dieu/il ne pourra plus louer Dieu’.

La forme *a perdud* ne peut être interprétée comme un cas d’étape 1 (un *état présent*), mais comme un cas d’étape 2 (un *présent accompli*), puisqu’il ne s’agit pas de la possession actuelle par Léger de quelque chose. En d’autres mots, *avoir* n’est plus le verbe principal de la phrase, *perdre* étant devenu le verbe principal. En effet, le texte raconte qu’on a coupé la langue à Léger pour l’empêcher de prier Dieu, et cette situation actuelle : l’impossibilité de parler, constitue le message de la phrase. L’analyse est corroborée par trois arguments : 1° l’exemple se trouve dans une structure discursive (de l’oral représenté), 2° il est accompagné d’un adverbe temporel *hor*, qui ancre l’événement dans le présent du locuteur et 3° pour ce qui est du *consecutio temporum*, il est suivi d’un futur, qui signale la conséquence de ce qui vient de se passer. Si nous acceptons le point de vue que l’oral représenté est plus proche du langage parlé que le narratif, et que les adverbes et le *consecutio temporum* soient des traits révélateurs de la valeur des formes temporelles, il faut accepter que cet exemple de la *Vie de Saint Léger* montre qu’au 10<sup>e</sup> siècle, le PC était toujours lié au présent de l’énonciateur.

(6) Iloc *converset* eisi *dis e set anz*,

Nel *reconnut* nuls sons appartenanz  
Ne neüls hom ne *sout* les sons ahanz,  
Fors sul le lit u il *ad jeü* tant

(*La Vie de Saint Alexis*, 11<sup>e</sup> siècle, v. 26-29).

‘Là il reste (PH) ainsi dix-sept ans / aucun de son lignage ne le reconnut (PS) / et personne ne connut (PS) ses peines, sauf seulement le lit sur lequel il a tant reposé (PC)’.

L’exemple (6) contient une alternance entre le PH, le PS et le PC. Il est intéressant pour au moins trois raisons : 1° l’exemple se trouve dans une structure narrative, 2° il est accompagné d’un adverbe temporel *dis e set anz*, qui ancre l’événement dans un passé coupé du présent du narrateur. 3° pour ce qui est du *consecutio temporum*, il y a concordance des temps. Les trois formes verbales se réfèrent au même moment historique du récit, sans que l’on puisse discerner une différence de valeur. La conclusion qui s’impose est que dans ce récit littéraire du 11<sup>e</sup> siècle, les trois formes sont équivalentes et que le choix entre elles semble dirigé entre autres par des besoins métriques (Schøsler 1973). En revoyant aux analyses contradictoires de Foulet (1967 [1919]) et de Wilmet (1998), nous soutenons qu’il s’agit dans le cas de *ad jeü* d’une valeur de présent correspondant à la valeur de PH.

#### 4.4. Identification des valeurs à l'aide des tests

Nous avons affirmé plus haut que pour décider de la fiabilité des sources et des conséquences qu'on peut tirer de leurs études il faut préciser le cadre théorique et méthodologique. Le cadre théorique doit permettre de définir les valeurs des temps du passé en prenant en compte les emplois discursifs.

Afin d'identifier la valeur des temps du passé, nous allons proposer des tests basés 1° sur la structure narrative ou discursive, 2° sur la distribution des adverbiaux temporels<sup>2</sup> et 3° sur le contexte et le *consecutio temporum* que nous avons utilisés pour identifier les valeurs des exemples (5) et (6). En ce qui concerne le premier test, la cooccurrence du PC, du PS ou du PH dans une structure narrative nous incite à considérer ces formes comme des formes du passé. En revanche, si ces formes se trouvent isolées dans un contexte présent, elles auront probablement une valeur de présent. Pour ce qui est de la distribution des adverbiaux temporels (deuxième test), nous allons examiner la distribution des temps avec un nombre limité d'adverbiaux qui localisent l'action soit dans le passé soit dans le présent. Il est prévisible que les valeurs de passé se combinent avec la première série d'adverbiaux, alors que les valeurs de présent se combinent avec la deuxième série (Caron/Liu 1999, Lindschouw 2013). En ce qui concerne le troisième test, le contexte et le *consecutio temporum*, il est particulièrement intéressant d'étudier le choix des temps des subordonnées dépendant d'un PC. Si la valeur de cette forme est un passé, il est prévisible que la subordonnée dépendante revête la forme du passé, tandis que si sa valeur est un présent, il est prévisible que la subordonnée prenne la forme de présent.

#### 4.5. Les temps du passé et les adverbiaux temporels

Nous désirons maintenant montrer, à l'aide de l'évolution du PS et du PC, comment procéder systématiquement dans l'analyse des données afin d'éviter les défis méthodologiques signalés en 3.1. Nous avons analysé les données<sup>3</sup> dans le but d'étudier le glissement des valeurs respectives du PS et du PC pour l'expression d'un contenu passé perfectif détaché du moment de l'énonciation, c.-à-d. le glissement de l'étape 3 à l'étape 4. Nous partons des adverbiaux temporels comme le point stable par lequel est évaluée la valeur des formes verbales. Pour le 16<sup>e</sup> siècle, nos résultats montrent une belle symétrie pour ce qui est de la répartition du PS et du PC par rapport à ces adverbiaux : le PS a une forte tendance à se combiner avec les adverbiaux de passé, alors que le PC s'assemble avec les adverbiaux de présent. Cette distribution nette indique que le PS exprime une valeur de passé pur, alors que le PC véhicule une action de passé intimement liée au moment de l'énonciation. Au 18<sup>e</sup> siècle, le système du passé a subi des changements considérables. Les données montrent que le PC prend du terrain sur le PS pour l'expression d'un contenu de passé coupé du moment de la parole.

<sup>2</sup> Dans ce qui suit, nous allons combiner les tests 1 et 2.

<sup>3</sup> Il s'agit de 600 exemples répartis sur trois coupes synchroniques (16<sup>e</sup>, 18<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup>/21<sup>e</sup> siècles) (Lindschouw 2013).

Pour ce qui est de l'époque moderne, nous constatons que le système du passé a subi encore des modifications considérables par rapport au 18<sup>e</sup> siècle. Le PC est devenu la forme la plus courante pour traduire un contenu de passé coupé du moment de l'énonciation et s'est ainsi étendu au domaine réservé autrefois au PS. Le PS est donc en train d'évoluer d'un système à valeurs bipartites à un système à valeur unitaire et ainsi de limiter son contenu à l'expression d'un passé coupé du moment de l'énonciation. En revanche, le PC est en train d'ouvrir son champ d'application par rapport aux siècles précédents, dans la mesure où il peut être employé ou bien avec une valeur de passé pur (avec les adverbiaux de passé) ou bien avec une valeur de passé motivée par l'énonciation (avec les adverbiaux de présent).

Pour ce qui est des genres textuels, nous avons relevé peu de différences de distribution entre les périodes du 16<sup>e</sup> et du 18<sup>e</sup> siècle. La seule différence notable concerne le discours direct accompagné d'un adverbe de passé. Dans ce contexte, le pourcentage du PS tombe de 22% à 1,5%, alors que – inversement – celui du PC augmente de 3% à 23,5%. Cette tendance s'accroît dans la période moderne où le remplacement du PS par le PC est quasiment achevé dans les genres proches du pôle de l'immédiat, c.-à-d. dans l'oral 'représenté' (Marchello-Nizia 2012). Toutefois, dans les genres plus proches du pôle de la distance, à savoir les genres argumentatifs et littéraires, la répartition entre les deux passés est à peu près égale, avec une fréquence quelque peu élevée en faveur du PC.

Cette répartition des données confirme l'hypothèse que le changement sémantique du PC en faveur d'un contenu passé détaché du moment de la parole a été une innovation motivée 'par en bas'. Au 18<sup>e</sup> siècle, le PC était notamment employé avec cette valeur dans les genres non marqués, à savoir ceux qui sont proches du pôle de l'immédiat, mais au cours des siècles, cette valeur s'est transmise également aux genres marqués, c.-à-d. ceux qui sont proches du pôle de la distance.

#### 4.6. *Les temps du passé, contexte et consecutio temporum*

Les exemples (7)-(9) illustrent le passage de l'axe du présent de celui qui écrit à l'axe du passé, ancré dans un passé à l'aide de l'adverbe temporel, du contexte et de la concordance des temps. Les exemples proviennent des *Registres du Consistoire de Genève* (RCG):

- (7) Laquelle sur cela *a respondu* qu'il est vray que elle *fust* a Saintz Gervays *led. jour au sermon devers le soir* et se *rist* d'un homme [...].

(RCG, Jeudi 23 fevrier 1542, 7).

- (8) Et *dit* qu'il *az juré* et *promis* lad. Mye *il y a environ deux ou troys ans* et *beurent* ensemble en nom de mariage [...].

(RCG, Jeudi 23 fevrier 1542, 7).

- (9) Et *hyer* quant elle alloyt laver les draptz d'ung enfant, il luy *print* quelque chose au cuer qu'elle se *pensa* n[o]yer. [...] François Bossey, [...] mari de ladicte Jane [...] ne scet pourquoy celle fortune la *print* ainsi *hyer*.

(RCG, Jeudi 25 octobre 1543, 264-5).

Le secrétaire a rédigé en toute hâte les procès-verbaux au cours des dépositions, et ces écrits n'ont pas été revus après coup. Il est donc légitime de penser que ces documents reflètent un niveau de langue relativement proche de l'oral. Le secrétaire note la déposition qui se produit devant ses yeux ou bien à l'aide du PC *a répondu, az juré et promis* ou bien à l'aide d'un présent *dit*. La narration de l'incident qui s'est déroulé dans un moment précis du passé (*led. jour au sermon devers le soir, il y a environ deux ou troys ans*) se fait au PS : *fust, rist, beurent*. Si l'évènement a eu lieu la veille, il est rendu par le PS (*print, pensa*).

Nous nous sommes également référés au contexte et à la concordance des temps à propos des exemples (5) et (6). C'est ainsi que nous avons pu nous baser sur les éléments précis du contexte pour attribuer à l'exemple de St Alexis la valeur d'un PH.

Pour ce qui est de la concordance des temps au subjonctif, nous renvoyons à Le Guern (1986). Dans son étude détaillée sur la concordance des temps, l'auteur montre que l'accord avec le PC se fait avec le présent du subjonctif jusque vers 1750, ensuite avec l'imparfait du subjonctif. Cette datation à partir du subjonctif confirme ainsi les résultats pour l'indicatif de Caron / Liu (1999) et de nous-mêmes (section 4.5.).

## 5. Les temps du passé et la fiabilité des sources

Dans ce qui précède, nous avons étudié les changements de valeur du PS et du PC en supposant qu'il s'agit d'un changement interne, donc venu d'«en bas» – et nous voyons mal qu'elle aurait pu être l'influence d'«en haut». Dans le cas d'un changement d'«en bas», nous avons prévu que l'innovation se manifeste d'abord dans les sources proches de l'oral. Par conséquent, nous avons attribué une plus grande fiabilité aux informations venant des sources proches de l'oral qu'aux autres sources. Dans le cas de témoignages textuels conflictuels, par exemple entre ceux venant de sources du pôle de la distance par rapport à ceux de l'immédiat, la priorité est donnée aux informations proches de l'oral représenté, puisque le changement est venu d'«en bas». Par conséquent, quand les sources de la narration en vers de textes littéraires permettent l'analyse du PC comme un temps du passé, alors que les sources de l'oral représenté suggèrent que le PC a une valeur liée au présent, les sources proches de l'oral ont plus de poids. Ajoutons que la distribution des adverbiaux temporels confirme l'analyse basée sur l'oral et la concordance des temps confirme la datation des faits de façon indépendante. Tous ces faits concourent pour confirmer l'évolution selon les étapes proposées en 4.1., et selon la datation proposée en 4.5.

## 6. Conclusions

Nous sommes conscients d'avoir été très ambitieux en posant la question figurant dans le titre de cet article, mais nous pensons que cette question est fondamentale.

Dans notre contribution, nous avons présenté les conditions préalables à une analyse diachronique sur corpus. Nous avons brièvement mentionné le problème de la fia-

bilité matérielle des sources. Ensuite, nous avons insisté sur la nécessité d'une hiérarchisation textuelle, puisqu'il est nécessaire pour le chercheur de se rendre compte du poids relatif de ses informations. Le manque d'hiérarchisation des sources a mené à des analyses erronées, illustrées ici par le cas d'analyses contradictoires des formes du passé. Dans l'analyse des sources, nous avons affirmé que le chercheur doit suivre une méthodologie logique et conséquente, qui permet de combiner la hiérarchisation textuelle et la théorie du changement linguistique, y inclus une théorie sur l'actualisation des phénomènes. Pour éviter de tomber dans les pièges méthodologiques évoqués à la section 3.1. et afin d'exclure les raisonnements arbitraires, l'analyse des phénomènes doit se baser sur des tests. Enfin, les principes que nous venons d'exposer reposent sur la conviction que la structure de la langue se laisse décrire comme un ensemble d'oppositions paradigmatiques. Ainsi, nous partons de la conviction que les phénomènes étudiés permettent une classification selon les principes exposés ici, y incluses les oppositions diasystématiques. Nous insistons sur le fait que tous les phénomènes et toutes les variations ne sont pas sur un pied d'égalité. L'analyse du chercheur doit pouvoir rendre compte de l'existence de phénomènes apparemment contradictoires et leur assigner une place dans l'évolution de la langue.

Université de Copenhague  
Université de Copenhague

Jan LINDSCHOUW  
Lene SCHØSLER

## Bibliographie

### *Sources des textes dépouillés*

Base textuelle Frantext. <www.frantext.fr>

*La vie de Saint Alexis*, 1968. Paris, Édition Christopher Storey.

*La vie de Saint Léger*, 1996. Paris, Édition Eduard Koschwitz.

Lambert, Thomas A. / M. Watt, Isabella (ed.), 1996. *Registres du consistoire de Genève au temps de Calvin*, Genève, Droz.

### *Études*

Andersen, Henning, 2001a. «Markedness and the theory of linguistic change», in: *id.* (ed.), *Actualization. Linguistic Change in Progress*, Amsterdam / Philadelphie, Benjamins, 21-57.

Andersen, Henning, 2001b. «Actualization and the (uni)directionality of change», in: *id.* (ed.), *Actualization. Linguistic Change in Progress*, Amsterdam / Philadelphie, Benjamins, 225-248.

Benveniste, Émile, 1966. «Les relations de temps dans le verbe français», in: *id.*, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.

Caron, Philippe / Liu, Yu-Chang, 1999. «Nouvelles données sur la concurrence du passé simple et du passé composé dans la littérature épistolaire», *L'information grammaticale* 82, 38-50.

- Fleischman, Suzanne, 2000. « Methodologies and Ideologies in Historical Linguistics: On Working with Older Languages », in : Herring, Susan *et al.* (ed.), *Textual Parameters in Older Languages*, Amsterdam / Philadelphie, Benjamins, 33-58.
- Foulet, Lucien, 1967 [1919]. *Petite syntaxe de l'ancien français*, Paris, Champion.
- Gadet, Françoise, 2003. *La variation sociale en français*, Paris, Ophrys.
- Koch, Peter / Oesterreicher, Wulf, 1990. *Gesprochene Sprache in der Romania: Französisch, Italienisch, Spanisch*, Tübingen, Max Niemeyer.
- Koch, Peter / Oesterreicher, Wulf, 2001. « Langage parlé et langage écrit », in : Holtus, Günter *et al.* (ed.), *Lexikon der romanistischen Linguistik (LRL)* I, 2, Tübingen, Niemeyer, 584-627.
- Le Guern, Michel, 1986. « Notes sur le verbe français », in : Rémi-Giraud, Sylvianne (éd.), *Sur le verbe*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 9-60.
- Lindschouw, Jan, 2013. « Passé simple et passé composé dans l'histoire du français. Changement paradigmatique, réorganisation et régrammation », *RLiR* 77, 87-119.
- Lindschouw, Jan / Schøsler, Lene, 2016. « Parfait ou aoriste? Problèmes liés à l'identification des valeurs », in : Giancarli, Pierre-Don / Fryd, Marc (ed.), *Aoristes et parfaits. En français, latin, corse, estonien et polonais. Cahiers Chronos* 28, Leiden / Boston, Brill / Rodopi, 175-198.
- Marchello-Nizia, Christiane, 2012. « L'oral représenté » en français médiéval, un accès construit à une face cachée des langues mortes », in : Guillot, Céline *et al.* (ed.), *Le changement en français. Études de linguistique diachronique*, Berne, Lang, 247-264.
- Nørgård-Sørensen, Jens / Heltoft, Lars / Schøsler, Lene, 2011. *Connecting Grammaticalisation. The Role of Paradigmatic Structure*, Amsterdam / Philadelphie, Benjamins.
- Schøsler, Lene, 1973. *Les temps du passé dans Aucassin et Nicolette. L'emploi du passé simple, du passé composé, de l'imparfait et du présent « historique » de l'indicatif*, Odense, Odense University Press.
- Schøsler, Lene, 2004. « Historical corpora. Problems and methods », in Bozzi, Andrea *et al.* (ed.), *Linguistica computazionale XX-XXI, Digital technology and philological disciplines*, Pise / Rome, Istituti editoriale e poligrafici internazionali, 455-472.
- Schøsler, Lene, 2012. « Sur l'emploi du passé composé et du passé simple », in : Guillot, Céline *et al.* (ed.), *Le changement en français. Études de linguistique diachronique*, Berne, Lang, 321-339.
- Völker, Harald, 2009. « La linguistique variationnelle et la perspective intralinguistique », *RLiR* 73, 27-76.
- Weinrich, Harald, 1973. *Le temps. Le récit et le commentaire*, Paris, Éditions du Seuil.
- Wilmot, Marc, 1998. *Grammaire critique du français*. Paris / Bruxelles, Duculot.



## Appunti sulle *scriptae* medievali pugliesi e salentine

Ogni *scripta* medievale è una manifestazione areale della lingua scritta strutturalmente composita, «sia a causa della intrinseca eterogeneità dei sistemi linguistici e sia perché essa è frutto della intersezione di correnti linguistiche diverse» (Coluccia 2011, 1277; cfr. Remacle 1948, 150). La disponibilità della *scripta* all'accoglimento di tratti discendenti dal parlato deve fare i conti con la vitalità di consuetudini legate alla pratica della scrittura in volgare e connesse ai differenti livelli di competenza della varietà alta scritta e ai diversi circuiti di propagazione dei testi.

Anche considerando a parte l'ampia gamma di generi e tradizioni scritte che si sostanziano nei singoli documenti, ci si può dunque chiedere fino a che punto la *scripta*, nella sua condizione di interferenza sistematizzata, possa rappresentare una testimonianza attendibile delle concrete realtà linguistiche del passato: se infatti la comune adesione dei testi di una o più aree contigue a peculiari usi a diffusione micro e macro-areale può rendere plausibile l'individuazione di specificità a carattere regionale, l'intrinseca pulsione centrifuga rispetto all'oralità, nella direzione di forme il più possibile neutre (fino alla formazione, in taluni casi, di vere e proprie *koinai* interregionali), rende notoriamente problematico, quando non addirittura fuorviante, il ricorso alla documentazione antica come fonte di informazione dialettologica *lato sensu*.

Tale carattere problematico delle scritture medievali è vivamente avvertibile, ad esempio, per lo studioso che abbia a che fare con i testi dell'Italia meridionale. Nel Mezzogiorno, com'è stato più volte osservato, la spinta uniformante dell'italianizzazione «si esercita più per via negativa, cioè per sottrazione di tratti locali, che in positivo, mediante l'instaurazione di modelli comunicativi appositi» (Coluccia 2009, 170). L'opacità dello statuto grafo-fonetico di queste scritture si riverbera in sede di analisi, condizionando i giudizi degli studiosi.

Per fare un primo esempio legato a un problema di grammatica storica tra i più controversi, è noto come risulti generalmente assente dalla documentazione medievale delle regioni del meridione estremo il tratto della cacuminalizzazione di *-ll-*, o più precisamente il passaggio *-ll-* > *-dd-* con la successiva pronuncia retroflessa, oggi consueti in siciliano, calabrese e salentino (cfr. Rohlfs 1966-1969, § 234; per il Salento, cfr. Mancarella 1998, 134-137). Com'è noto, infatti, il tratto giunge a manifestarsi solo tardivamente e in maniera incerta nelle scritture antiche: per l'area siciliana, «dopo una voce *pasteda* (a. 1348) di etimo non ben definito, la prima attestazione sicura di pronunzia cacuminale [consiste n]ell'ipercorretto *Guilla*, che in un documento

palermitano del 1399 sottentra alle frequenti forme *Guida*, *Guidda*, da ar. *wādī* [...]. Bisognerà però attendere almeno fino al secolo successivo per trovare in Schneegans [1908: 574, 582], per /dd/ da /ll/, le grafie *κόδδον* [...] e *στιδδα*» (Caracausi 1986, 86). Per il Caracausi il fatto può ben essere indice di un'affermazione solo molto tardiva del tratto, al più presto nel XV secolo. A questa tesi per così dire 'modernista', che contrasta nettamente con l'interpretazione di studiosi come Bonfante, Alessio e Piccitto che hanno visto nella pronunzia cacuminale un fenomeno di sostrato, si è recentemente opposto Lanaia (2008), cui si rinvia per approfondimenti.

Ad ogni modo, la documentazione relativa al Salento esibisce un quadro analogo. «Prima della diffusa e inequivocabile documentazione settecentesca» in testi di letteratura dialettale riflessa, «nell'area salentina si rintraccia un (*Salvatore de*) *Adiste* (cioè 'Alliste') in una annotazione relativa al 15 ottobre 1573 archiviata in un obituuario di Galatone [...]» (Coluccia 2001, 93); a questa evidenza tutt'altro che limpida del fenomeno si aggiungono «due attestazioni ricorrenti nell'inedito *Libro di entrata e uscita di mons. Iacopo Galletti* vescovo di Alessano (1570-1573) [...]: *Gadipoli* "Galipoli" c. 3r 17 (minoritario rispetto al costante *Gallipoli*) e *midi* "mille" (*midi e cinquecento*) c. 33r 16» (loc. cit.).

Siamo dunque di fronte a un fenomeno largamente affermatosi nei dialetti moderni, ma praticamente privo di riscontri sicuri nelle scritture antiche; rare e malcerte sono anche le evidenze interpretabili come retroscrizioni, che potrebbero fornire una prova in negativo della diffusione del tratto a livello orale: eppure tale assenza nei testi medievali non è unanimemente considerata spia di un carattere marginale a livello di oralità. Per citare un altro esempio, oltre a quello ben più recente di Lanaia, nel registrare la mancanza di grafie per la pronunzia retroflessa nella trecentesca *Predica salentina*, Parlangeli (1960, 165) osserva: «forse il menante non ha osato introdurre nella sua scrittura una notazione così difforme da quella letteraria per indicare il suono invertito del suo dialetto; è lecito pensare che l'autore della *P[redica]* anche se scriveva, ad es., *nullu*, pronunziava *nuddu*».

Occorre però osservare che il testo in questione, pervenuto in alfabeto greco<sup>1</sup>, presenta in alcuni tratti una notevole aderenza alla realtà del parlato, di cui si deve tener conto nel valutare scritture con doppio *lambda* come *νούλλου* IIa 30, *κκουίλλα* IIb 13, *κουίλλου* IIb 15 e *κούίλλου* IIIb 60, 70, *κούίλλοι* IIb 15. Riveste ad esempio un certo interesse un passo in cui è resa in una veste grafica decisamente aderente alla sua reale pronuncia l'*Ave Maria* in latino appresa mnemonicamente: ἄβε μαρία, γράσζια πλένα, δδόμινους | τέκουμ, ββενεδίττα τοῦ ἱν μουλλιέριββους, | ἔ ββενεδδίττους φρούττους βέντρις τοῦϊ, κοῦϊα | σαβατόρε τζενουίσιτ ἀνιμάρουμ νοστράρουμ (IIb 17-20). Proprio da una simile trascrizione emergono evidenti caratteri di oralità: oltre alla fedele restituzione della pronuncia affricata di -TJ- e di G- prevocalico (γράφζια, τζενουίσιτ), colpisce la registrazione dell'esito LJ > [llj] di μουλλιέριββους (il cui doppio <ββ>, più che

<sup>1</sup> Sui fogli di guardia del codice laurenziano di San Marco 692 (cc. IIb-IIIb), che trasmette tra l'altro il commento di San Gregorio Niseno sul *Cantico dei Cantici* e le omelie di San Basilio Magno (cfr. Parlangeli 1960, 144 n. 2 e relativa bibliografia).

rendere una pronuncia intensa, sta probabilmente per il suono [b] come in ββενεδίττα e ββενεδδίττους di contro alla lettura [v] di βέντρις), la sostituzione romanza di -CT- con [t:] in ββενεδίττα, ββενεδδίττους e φρούττους, la caduta parimenti romanza di -M nell'accusativo σαβατόρε (dove si nota anche l'assenza di L preconsonantico), la preferenza per la congiunzione è a scapito della latina *et* (contrariamente a quanto accade nei testi volgari in scrittura latina, dove *et* è la grafia regolare). Il Parlàngeli stesso aveva peraltro osservato poche pagine prima: «Se consideriamo il sistema di scrittura adottato dall'ignoto autore, o copista, della *P[redica]*, non possiamo non convenire che esso [...] ci dà, con un'approssimazione ignota a coloro che scrivono testi dialettali usando l'alfabeto latino, un'idea sufficientemente precisa delle caratteristiche fonetico-dialettali» (ibid., 150)2.

L'episodio appena richiamato, se per un verso è sintomatico dell'estrema cautela degli studiosi nel trarre conclusioni sul parlato in fasi antiche dalle testimonianze scritte, per altro verso illustra una delle peculiarità della documentazione medievale di provenienza pugliese, con particolare riguardo per l'area salentina. Le scritture salentine dei primi secoli si caratterizzano per la notoria presenza di materiali redatti in alfabeti diversi da quello latino: sono infatti vergate in caratteri ebraici le più antiche scritture volgari, come le antichissime chiose di Šabbetai Donnolo da Oria, risalenti al X secolo (cfr. Treves 1961) o le 154 glosse volgari a un codice della Mišnah dell'ultimo quarto del sec. XI studiate da Cuomo (1977); inoltre, come s'è anticipato, «i documenti in grafia greca, distribuiti in un arco cronologico che va dalla fine del sec. XIII fino al pieno sec. XVI, sono numerosi, diffusi e variati nel Salento» (Coluccia 2009, 204-205). Per dare un'idea dell'importanza di questo tipo di documentazione, ancora in gran parte da scoprire e studiare, non si può non citare il caso delle liriche in caratteri greci risalenti al principio del XIV secolo, recentemente studiate da De Angelis (2010), che offrono un prezioso esempio di poesia di circolazione meridionale.

Il volgare si affaccia solo più tardi e più timidamente nella documentazione in grafia latina, che diventa significativa solo con la fine del XIV e gli inizi del XV secolo. A differenza dei documenti delle vicine zone barese e foggiana, i testi in volgare del Salento, legati anche all'attività politica e culturale di corti piuttosto vivaci, pervengono a una maggiore ricchezza e diversificazione di generi, giungendo nel XV secolo ad annoverare prodotti di tipo letterario: tra i testi più notevoli, oltre al celebre *Sidrac* (ed. Sgrilli 1983), si può menzionare un lungo commento al *Teseida* di Boccaccio appartenuto al conte di Ugento Angilberto del Balzo, recentemente studiato da chi scrive (cfr. Maggiore 2011).

<sup>2</sup> Bisognerà comunque guardarsi da un atteggiamento eccessivamente fiducioso, richiamando le cautele espresse da Perrone Compagna Capano/Vàrvaro (1983, 93-94): «Sarebbe [...] imprudente dare per scontata una corrispondenza diretta tra suoni e segni; dobbiamo infatti tener conto della possibile influenza su chi scriveva di tradizioni ortografiche diverse dalla tradizione grafica greca. La prudenza suggerisce di non considerare il testo greco una sorta di trascrizione fonetica del parlato e di ricordare sempre il margine di convenzionalità inerente ad ogni tipo di scrittura».

L'analisi dei tratti linguistici peculiari alla documentazione scritta medievale della Puglia e del Salento ha consentito di apprezzare significative divaricazioni rispetto alle condizioni osservabili negli odierni dialetti, tanto da far prospettare «l'esistenza di isoglosse diverse rispetto alla situazione attuale» (Coluccia C. 2012, 22).

Passando dal livello della fonetica a quello della morfologia, si richiama qui il caso delle forme del possessivo *mia*, *tua*, *sua* invariabili nel genere e nel numero. Quest'uso, per quanto concerne l'area in esame, si riscontra oggi solo in una parte del Salento (cfr. Rohlfs 1966-1969, § 429; Stussi 1982, 171 n. 31), segnatamente «nel brindisino, nella parte sud-orientale della prov. di Taranto (Manduria e Avetrana), e in quella occidentale della prov. di Lecce fino a Copertino, Nardò, Galatone e Parabita; le altre varietà dialettali, da S. Pietro Vernotico e Squinzano fino a Salve, usano le forme *'meu'* (*'miu'*), *'tou'*, *'sou'*» (Sgrilli 1983, 120; cfr. Mancarella 1998, 152-153). Attualmente il possessivo indeclinabile è completamente sconosciuto ai dialetti pugliesi. Forse anticamente le cose non stavano così.

Non stupisce che la più remota attestazione di questo tratto si incontri in un testo salentino, la già citata *Predica* in caratteri greci del XIV secolo (λὸν ἰντελλετ(ου) τόα IIIa 50), né che il fenomeno sia comunissimo nei documenti trecenteschi e quattrocenteschi dell'area: «a *ssua* fratelli, *lu* caricu *sua*, *lu* [*mellu*] *mya*, *li* *mia* po[...], *li* *mya* *cosi* nelle lettere copertinesi; *mia*, *tua* e *sua*, invariabili nel genere e nel numero, nel *Libro di Sidrac*, in proporzione tale da sopravanzare in misura di 4 a 1 le forme flesse *mio*, *tuo*, *suo*, ecc.» (Coluccia C. 2012, 21). Data l'instabilità connessa agli usi scrittori, non si dovrà poi attribuire un peso decisivo al fatto che il tratto ricorra in documenti provenienti da punti dialettali che oggi non ne sono interessati, o viceversa che non compaia in scritture dell'area salentina settentrionale e occidentale: così ad esempio si ha *sua* *patre* nel *Quaterno* autografo del galatinese Stefano Mongiò (1473, cfr. Aprile 1994, 49) e, al contrario, non si rinvengono esempi di possessivo invariabile nel resoconto fiscale di Nardò del 1491. Sarebbe ingenuo voler cercare nei testi antichi l'esatta proiezione dei punti dialettologici attuali.

Più interessante è notare che le carte medievali sembrano testimoniare una diffusione areale dei possessivi invariabili incomparabilmente più ampia rispetto a oggi. Compatte infiltrazioni dei possessivi indeclinabili si riscontrano infatti in testi antichi della Puglia e della Lucania (cfr. Braccini 1964, 313-316; Coluccia 2002, 81-82; Coluccia C. 2012, 21-22). Chiara Coluccia (2012, 21-22), commentando le occorrenze *sua* *sinchor(e)* 19 e *sua* *speciale* / *sinchor(e)* 13-14 nella lettera autografa del notaio Nicola Bernardi da Bisceglie (1371), richiama casi analoghi «in testi lucani (limitatamente al s. *mia*, *tua*, *sua*, al pl. sistematicamente *mei*, *toi*, *soi*) e della Puglia settentrionale, in quantità massiccia». Pur abbracciando la massima cautela, davanti al numero significativo di attestazioni proposte dalla studiosa sembra ragionevole ipotizzare che il tratto del possessivo invariabile risultasse anticamente più diffuso rispetto all'area salentina settentrionale e occidentale cui oggi risulta confinato.

Possono intervenire a mitigare la definitezza di tale conclusione alcune necessarie considerazioni sulle scritture pugliesi e lucane, che a detta degli studiosi che se ne

sono occupati denunciano significativi influssi di tipo salentino. In altre parole, bisogna tenere conto dell'efficacia modellizzante della *scripta* di provenienza salentina nei confronti dei centri contigui di area apula: già Braccini (1964, 272) rilevava nei suoi frammenti dell'antico lucano gli influssi di una «tradizione di volgare otrantino sia pure più o meno 'illustre', anteriore e quindi inevitabile modello del limitrofo nord barese e basilisco». In effetti «una certa maggiore forza propulsiva dei centri scrittori salentini, più vigorosi di quelli dei territori contigui» (Coluccia C. 2012, 19) costituisce ormai un dato acquisito alla storia linguistica medievale di queste regioni. Tale forza propulsiva si manifesta in modo particolarmente vistoso a partire dal XV secolo, allorché il volgare si affaccia in modo sempre più deciso negli usi cancellereschi e nella vita culturale di importanti corti come quelle di Maria d'Enghien a Lecce e successivamente di Giovanni Antonio del Balzo Orsini a Taranto e Lecce o del barone ribelle Angilberto del Balzo, duca di Ugento e conte di Nardò (cfr. Coluccia 2005), assumendo un ruolo sempre maggiore anche nella vita di centri economicamente rilevanti come Nardò e Galatina. Nel valutare infiltrazioni di tratti oggi tipicamente salentini in documenti delle aree contermini occorrerà dunque sempre tenere nella debita considerazione la possibilità che si tratti di influssi di un modello scrittorio che a quell'epoca avrà potuto godere di un certo prestigio.

L'influenza dei modelli di provenienza salentina, per quanto notevolmente possa essersi dispiegata, non ha tuttavia condotto alla formazione di una vera *koinè* regionale: sensibili differenze sono comunque ben riconoscibili mettendo a confronto documenti relativi alle diverse articolazioni territoriali. Già Nicola De Blasi (1982, 49), nel suo studio su un *corpus* di lettere di braccianti pugliesi del primo '400 intitolato emblematicamente *Tra scritto e parlato*, ha individuato una caratteristica saliente della *scripta* pugliese nella «forte incertezza nella grafia delle vocali finali», che «può rispecchiare una situazione confusa generata dall'esistenza del suono indistinto finale 'e che determina' arbitrarie ricostruzioni morfologiche». Nulla di analogo è possibile osservare nella documentazione del Salento, i cui dialetti mantengono la chiara articolazione delle vocali atone anche in posizione finale (Aprile et al. 2002, 680).

La conoscenza della situazione linguistica medievale di queste zone del Mezzogiorno è stata a lungo deficitaria anche a causa di persistenti lacune documentarie. L'allestimento di nuove edizioni critiche e il progresso degli studi, che può avvalersi dei preziosi apporti dell'analisi linguistica strutturale, permettono oggi di proporre inediti elementi d'indagine. L'affinamento delle conoscenze consente in qualche caso di fare emergere peculiarità finora rimaste escluse dall'attenzione degli studiosi, consentendo l'individuazione già in antico di specificità areali. A tal proposito, si prenderà in esame il caso di un tratto morfologico che risulta caratterizzare in maniera netta e inequivocabile il salentino antico, pervenendo sia pure allo stato di relitto nelle attuali parlate del Salento, mentre risulta pressoché estraneo alla *scripta* di area pugliese. A tale fenomeno si attribuisce la denominazione di quarto genere grammaticale.

La definizione di quarto genere si deve a un recentissimo articolo di Vittorio Formentin e Michele Loporcaro (2013), il cui oggetto è una peculiarità morfologica

del romanesco antico. I due studiosi pervengono a dimostrare come questa varietà medievale sia caratterizzata da un vero e proprio sistema a quattro generi, entro il quale al sistema trigenere (articolato in maschile, femminile e neutro alternante) riconoscibile per l'italiano antico (cfr. Loporcaro/Paciaroni 2011, 401-424; Fararoni/Gardani/Loporcaro 2013) viene ad affiancarsi un quarto genere innovativo, caratteristico in prima istanza dei femminili che continuano la terza declinazione latina, che «selezionano sistematicamente, al plurale, un accordo al maschile» (Formentin/Loporcaro 2013, 229)3:

| sg.              | pl.                                                                                                                                                                                   |
|------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <i>l'oste</i>    | <i>Spesse voite se battevano questi uosti insiemmore</i> (38)                                                                                                                         |
| <i>l'arte</i>    | <i>ietao suoi arti [...] era ingannato dalli suoi arti</i> (46)                                                                                                                       |
| <i>la torre</i>  | <i>Intorno all'oste fecero [...] torri de lename spessi</i> (67); <i>de essere signore delle coraïora delle iente e non delli torri</i> (68-69), <i>fornito con moiti torri</i> (166) |
| <i>la sorte</i>  | <i>avevano incomenzato a iettare li suorti</i> (97)                                                                                                                                   |
| <i>la votte</i>  | <i>li votti tutti erano venenati</i> [mss. <i>venuti</i> ] (161)                                                                                                                      |
| <i>la chiave</i> | <i>colli chiavi</i> (112), <i>Tolle li chiavi e tenneli a sé</i> (195)                                                                                                                |

Gli autori sono portati a considerare questo modello flessivo un genere alternante a tutti gli effetti anche in considerazione della sua forte consistenza quantitativa: dallo spoglio approfondito della documentazione romanesca antica tale modello risulta esteso a ben 49 lessemi attestati nell'arco di tre secoli. Per quanto riguarda l'origine di questo schema, è accolta l'interpretazione già proposta da Ernst (1970, 122-123), in base alla quale essa va ricercata nel principio di analogia sintagmatica che determina l'estensione del plurale *-i* di questi sostantivi all'articolo e in genere ai determinanti che gli si legano entro il sintagma nominale (cfr. Formentin/Loporcaro 2013, 231). La pervasività dello schema di accordo è sancita dal fatto che esso si manifesta anche al di fuori del sintagma nominale.

A complemento della loro analisi, gli autori si soffermano brevemente sul confronto fra tale assetto strutturale, non pervenuto al romanesco di seconda fase, e la situazione osservabile in alcune varietà italo-romanze meridionali medievali e moderne: in particolare, sulla scorta di Merlo (1917), sono richiamate «attestazioni dialettali antiche (per il Salento settentrionale) e moderne (oltre che per il Salento, anche per il Cosentino) di un'opposizione tra il tipo *le tempeste* e il tipo *li carni* (dal *Sidrac* salentino 26r40)» (Formentin/Loporcaro 2013, 260).

Prendendo le mosse dall'accento al *Sidrac* nello studio di Formentin e Loporcaro, in un contributo recente (Maggiore 2014) chi scrive ha verificato la pertinenza di tale schema flessivo alle varietà pugliesi e salentine antiche, conducendo uno spoglio tendenzialmente esaustivo sulla documentazione dell'area dalle origini alle soglie del XVI secolo. Per ragioni di spazio, in questa sede saranno cursoriamente antici-

<sup>3</sup> Sulla scorta dell'articolo citato, per esigenze di economia espositiva si adotta qui e altrove, nel proporre esempi di accordo al quarto genere, il criterio di offrire del singolare la mera forma in isolamento.

pati solo alcuni risultati dell'indagine, rinviando all'articolo a stampa per i necessari approfondimenti, per le considerazioni sul *corpus* indagato<sup>4</sup> e per la presentazione integrale dello spoglio.

L'indagine ha permesso di constatare, per i documenti di area salentina, una notevolissima incidenza quantitativa dello schema d'accordo del quarto genere: nei testi del XV secolo si rinvencono ben 145 lessemi coinvolti in almeno un caso nella flessione alternante<sup>5</sup>; si ricordi, per un confronto, il dato di 49 lessemi offerto da Formentin e Loporcario per il romanesco antico; si aggiunga che ben 120 di questi 145 lessemi salentini antichi sono voci polisillabiche, il che può rappresentare un ulteriore segnale dell'avanzamento dello schema, posto che anche per il salentino antico la sua origine possa essere individuata nel principio di solidarietà sintagmatica. In ogni caso è assai frequente l'accordo con elementi dislocati rispetto al SN:

Librecto: *de tuct-i | ca(r)n-i devemo eligere ca(r)n-j l-i qual-j so|nno pasciut-i nelle montagnie* 24v.a.6-8, *l-j febr-j | predict-i da sola venenosità nell'a|ere siano fact-i* 5v.b.21-23, *tal-j febr-j serranno m(u)ltiplicat-j et | comunicat-j* 41r.a.6-7, *(con)mixtione degl-j part-i te(r)|re-i cum gl-j aquos-i (et) are-i* 39v.b.4-5, *di sup(er)fluitat-i l-i qual-j no|vamente sonno generat-i, oy l-i q(ua)l-j | di novo jncomençassero ad essere | jnfect-i* 35r.a.8-11;

Sidrac: *l-i stat-i et l-i condiciun-i de l-i gient-i non so' ferm-i né stabil-i* 22r.22-23, *l-i gient-i chi deveriano essere perdut-i [...] converteraunol-i alla fede de lo verace profeta et salvarall-i* 4r.17-18, *fauno l-i gient-i lo bene et lo male [...] et da qual morte ill-i non moreno* 8v.23-24, *quando l-i sapi-i gient-i alcuna volta parlare, el-ino si reprendeno per loro medemmo [...] et quando l'omo l-i prende* 18v.33-34, *quando l-i gient-i erano como bestie, iss-i si vestiano di cue[ro]* 33v.15, *tocte l'anime de l-i gient-i, de tuct-i quill-i chi so' nat-i* 37r.36-37, *l-i gient-i so' grand-i et piczol-i per l'ora et per li punti chi so' nat-i et per la grandecza là dovo so' stati nutrit-i* 37v.18;

Tresor: *et breuem(en)te sappiati ch(e) l-i ap-i amano si | te(n)neram(en)te loro re de cor(e) et cu(m) tocta fede che ill-i credeno ch(e) sia b(e)n(e) facto | d(e) far(e)si morir(e) p(er) illo gua(r)dar(e) et defender(e)* 37r.28-30, *(et) deue | medesmo adequar(e) le cause in<l>eq(ua)li in tale manera ch(e) tuct-i diue(r)sitat-i to(r)nano in u|nitate (et) aiustal-i et ponel-i in bona equitate* 13v.24-26;

BagliuaGalatina I: *de l-i carn-i infect-i qual-i per nullo modo l-i ausa vendere a rotulo* 7v (140,13-14);

Scripto: *sono consolidat-i et constrect-i in tal modo loro radic-i* 75v.b.51, *più dispositi all-i ragiun-i sensitiv-i ca all-i intellectual-i* 36r.a.13-14, *de l-i vexatiun-i l-i qual-i lu ditto*

<sup>4</sup> Allo studio citato si rinvia anche per le sigle utilizzate in riferimento ai testi salentini e pugliesi.

<sup>5</sup> Il numero potrebbe essere ulteriormente incrementato allargando l'indagine a tre ampi testi inediti che purtroppo sono stati esclusi da spoglio integrale: si tratta dei due monumentali volumi della *Bibbia* copiati da Nicola di Nardò (vd. § 2 n. 15) e della copia salentina del volgarizzamento del *De civitate Dei*, in tutti e tre i casi probabili trascrizioni di testi toscani appartenute alla biblioteca di Angilberto del Balzo. Dalle sole prime dieci carte di *Bibbia II* si ricavano: *in certi p(ro)p(ri)etati* 1r.a.15, *diuide li etati* 2v.b.3, *ay apto el sermone de li q(ue) stioni* 2v.b.11-12, *Noy siamo segnore idio spuri piu ch(e) altri ge(n)ti* 4r.a.35-36.

*Hercule tutti l-i superò 56r.a.17-19, à ttant-i virtut-i, l-i qual-i qui per brevietade l-i lasciamo di recontarl-i 2v.b.29-31, l-i qual-i septe virtut-i zoè quactro politic-i et tre theologal-i, isgridat-i et amonit-i 38r.b.31-33.*

Rinviando nuovamente allo studio in corso di stampa per il resto della documentazione, si osserverà qui che il fenomeno sopravvive, sia pure allo stato di relitto, nei dialetti moderni della subregione. Già Merlo (1917, 89), attingendo da varie fonti scritte e da consulenze di studiosi locali, riporta *li fuèrfeci* ‘le forbici’ (1491, ResocontoNardò: *portame li forfichi, ca te mecto le mano alli capilli* 205v.24), *li carni toi, cu li carni, sti pori mei carni* (1448, Libreccio: *lj carnj* 23v.a.4-5), *li beddizzi* ‘le bellezze’ e *li vicchizzi* ‘le vecchiezze’, estremi relitti dei tipi di V declinazione, *li genti, li notti* ecc. Nel raccogliere questo piccolo contingente di attestazioni, il grande studioso commenta: «codesti *li* non possono non essere un prezioso avanzo di condizioni tramontate in età più o meno recente» (ibid., 90).

Nulla di comparabile si verifica in area apula. Come anticipato, nel trattare la morfologia nominale del pugliese medievale non si potrà non tenere nella debita considerazione un quadro fonetico che, nel confronto con la situazione dei testi salentini coevi, sembra già adeguarsi nelle grandi linee all’odierna isoglossa che, «correndo approssimativamente da Taranto a Brindisi, seguendo la SS 7, ossia, più o meno, l’antica Via Appia», distingue a nord i dialetti pugliesi *prope dicti*, caratterizzati dalla tendenza alla centralizzazione nel vocalismo atono, e a sud quelli salentini, che invece mantengono la chiara articolazione delle vocali atone anche in posizione finale (Aprile et al., 680). Non stupirà dunque che i testi dell’area apulo-barese offrano un quadro ben più incerto e più aperto a soluzioni armonizzanti.

Testi pugliesi: LetteraPisano: *li unce xxx de lu sale, ki vi mandai, voy li abete pagati* 12-13; StatutiGiovinnazzo: *culli gocte vestuti* 71v (198,5), *de tutte li ecclesie* 75v (202,19-20); LetteraBernardi: *di li osse* 9, 24, *li vostri cose* 21; LetteraOrsini: *come he iusta audite li raxone de quelii de Monopoli* 8-9; LettereDeBlasi: *a tanti cose* II.2.6, *a cose comparati* II.3.14, *questi lectere che vuy scriviti no li mostro a nesuno* II.5.29, *facti le spese* II.6.10, *li so calcze* II.9.6; AngeloBitritto: *de lo caczar(e) ult(r)a de li d(ic)tj | tabole* 9,40v.41-42; JulianoBitetto: *juxta lj olive mee* 36,71v.12; CocciaBitonto: *p(er) certj oper(e) d(ic)tu | Ang(e)lo avj r(e)ceputo* 59,16v.15-16, *p(er) certj oper(e) appar(e) d(ic)to Ang(e)lo aver(e) r(e)ceputo* 59,16v.22, *li d(ic)te som(m)e arbit(r)a lj* 59,17r.23; ContoManfredonia: *delli some* 14r (95,8), *li tufe* 17r (98,18), *hanno careiato cum li loro bestie et levato del fosso some milli cinquecento octanta uno di terra* 17v (99,3-5), *con li loro bestie hanno carregiato dal fosso* 18v (100,20), ecc.; Abinantino-Bitonto: *nellj p(er)tine(n)cie de Bo(to)nto* 65,49r.27; TrattatoIgiene: *tuct(e) li altr(e)* 5v.22, *da li alt(re)* 6r.5. Cfr. Coluccia C. (2012, 18): «a San Giovanni Rotondo (punto 708), *li kárta, li vákkæ*; a Ascoli Satriano (punto 716), *li kkárt, li bbákk*; a Pisticci (punto 735), *li vákkæ*» (dati AIS, c. 745 ‘le carte’, c. 1185 ‘le vacche’), ecc.

Il caso del quarto genere salentino antico, al pari degli altri fenomeni menzionati della cacuminalizzazione di -LL- e dei possessivi invariabili, può essere istruttivo sui rapporti tra scritto e parlato in fasi antiche della storia linguistica. Se la *scripta* medievale è caratterizzata da uno stadio di interferenza sistematizzata, varrà la pena di richiamare le considerazioni in proposito di Vårvaro (1984, 73), a detta del quale non accade mai, in un modello siffatto, «che nelle porzioni caratterizzate i tratti specifici

dell'uno o dell'altro sistema si presentino in sequenze statisticamente casuali». Sebbene sia irrealistico e lontano dalla scientificità l'atteggiamento di chi voglia ricercare nelle scritture antiche testimonianze dirette e cristalline delle condizioni del parlato coevo, è tuttavia innegabile che i documenti, se opportunamente interrogati, possano offrire informazioni preziose su molti aspetti delle varietà orali che vi soggiacciono. I testi antichi possono così restituire allo studioso che si approccia loro con le dovute cautele un'immagine sufficientemente nitida della distribuzione areale e del decorso diacronico di determinati fenomeni, consentendo di ricostruire frammenti di realtà linguistiche altrimenti irrimediabilmente perdute.

CNRS – ATILF, Nancy

Marco MAGGIORE

## Riferimenti bibliografici

- Aprile, Marcello, 1994. «Un “quaterno” salentino di entrata e uscita (Galatina 1473)», in: *Bollettino storico di Terra d'Otranto* 4, 5-83.
- Aprile, Marcello / Coluccia, Rosario / Fanciullo, Franco / Gualdo, Riccardo [= Aprile et al.], 2002. «La Puglia», in: Cortelazzo, Manlio / Marcato, Carla / De Blasi, Nicola / Clivio, Gianrenzo P. (ed.), *I dialetti italiani: storia, struttura, uso*, Torino, U.T.E.T., 679-756.
- Braccini, Mauro, 1964. «Frammenti dell'antico lucano», *Studi di filologia italiana* 22, 205-362.
- Caracausi, Girolamo, 1986. «Lingue in contatto nell'estremo Mezzogiorno d'Italia», *Bollettino del Centro di Studi Filologici e Linguistici Siciliani* 15, 7-113.
- Coluccia, Chiara [= Coluccia C.], 2012. «Un autografo notarile pugliese del 1371», *Studi linguistici italiani* 38, 3-27.
- Coluccia, Rosario, 2002. *Scripta mane(n)t. Studi sulla grafia dell'italiano*, Galatina, Congedo.
- Coluccia, Rosario, 2005. «Lingua e politica. Le corti del Salento nel Quattrocento», in: Viti, Paolo (ed.), *Letteratura, verità e vita. Studi in ricordo di Gorizio Viti*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 129-172.
- Coluccia, Rosario, 2009. «Migliorini e la storia linguistica del Mezzogiorno (con una postilla sulla antica poesia italiana in caratteri ebraici e in caratteri greci)», *Studi linguistici italiani* 35, 161-206.
- Coluccia, Rosario, 2011. «Scripta», in: Simone, Raffaele / Berruto, Gaetano / D'Achille, Paolo (ed.), *Enciclopedia dell'italiano*, Roma, Treccani, 2 vol., 1277-1292.
- Cuomo, Luisa, 1977. «Antichissime glosse salentine nel codice ebraico di Parma, De Rossi 138», *Medioevo Romanzo* 4, 185-271.
- De Angelis, Alessandro, 2010. «Due canti d'amore in grafia greca dal Salento medievale e alcune glosse greco-romanze», *Cultura Neolatina* 70, 371-413.
- De Blasi, Nicola (ed.), 1982. *Tra scritto e parlato. Venti lettere mercantili meridionali e toscane del primo Quattrocento*, Napoli, Liguori.
- Ernst, Gerhard, 1970. *Die Toskanisierung des römischen Dialekts im 15. und 16. Jahrhundert*, Tübingen, Niemeyer.

- Faraoni, Vincenzo / Gardani, Francesco / Loporcaro, Michele, 2011. «Manifestazioni del neutro nell'italoromanzo medievale», in: Casanova Herrero, Emili / Calvo Rigual, Cesáreo (ed.), *Actes del 26é Congrès de Lingüística i Filologia Romàniques (Valencia, 6-11 de setembre de 2010)*, Berlin, de Gruyter, 2 vol., 171-182.
- Formentin, Vittorio / Loporcaro, Michele, 2013. «Sul quarto genere in romanesco antico», *Lingua e stile* 47, 221-264.
- Lanaia, Alfio, 2008. «Sul trattamento di -LL- in siciliano», *Bollettino dell'Atlante Linguistico Italiano* 32, 1-13.
- Loporcaro, Michele / Paciaroni, Tania, 2011. «Four-gender systems in Indo-European», *Folia Linguistica* 45, 389-433.
- Maggiore, Marco, 2011. «Lo Scripto sopra Theseu Re: un commento al Teseida di provenienza salentina (II metà del XV secolo)», *Medioevo letterario d'Italia* 7, 87-122.
- Maggiore, Marco, 2014. «Evidenze del quarto genere grammaticale in salentino antico», *Medioevo letterario d'Italia* 10 (2013), 71-122.
- Mancarella, Giovan Battista, 1998. *Salento. Monografia regionale della "Carta dei dialetti italiani"*, Lecce, Edizioni Del Grifo.
- Merlo, Clemente, 1917. «L'articolo determinativo nel dialetto di Molfetta», *Studj romanzi* 17, 69-99.
- Parlangèli, Oronzo, 1960. *Storia linguistica e storia politica nell'Italia meridionale*, Firenze, Le Monnier.
- Perrone Compagna Capano, Anna Maria / Vàrvaro, Alberto, 1983. «Capitoli per la storia linguistica dell'Italia meridionale e della Sicilia. II. Annotazioni volgari di S. Elia di Carbone (secoli XV-XVI)», *Medioevo romanzo* 8, 91-132.
- Remacle, Louis, 1948. *Le problème de l'ancien wallon*, Liège, Faculté de Philosophie et Lettres.
- Rohlf, Gerhard, 1966-1969. *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*, Torino, Einaudi, 3 vol.
- Schneegans, Heinrich, 1908. «Sizilianische Gebete, Beschwörungen und Rezepte in griechischer Umschrift», *Zeitschrift für romanische Philologie* 32, 581-594.
- Sgrilli, Paola (ed.), 1983. *Il "Libro di Sidrac" salentino. Edizione, spoglio linguistico e lessico*, Pisa, Pacini.
- Stussi, Alfredo, 1982. «Antichi testi salentini in volgare», in: idem (ed.), *Studi e documenti di storia della lingua e dei dialetti italiani*, Bologna, Il Mulino, 155-181 (precedentemente in *Studi di filologia italiana* 23, 1965, 191-224).
- Treves, Marco, 1961. «I termini italiani di Donnolo e di Asaf (secolo X)», *Lingua nostra* 22, 64-66.
- Vàrvaro, Alberto, 1984. *La parola nel tempo. Lingua, società e storia*, Bologna, Il Mulino.
- Viti, Paolo (ed.), 2005. *Letteratura, verità e vita. Studi in ricordo di Gorizio Viti*, Roma, Edizioni di storia e letteratura.

## Le didascalie teatrali: testi “a parte”?

### 1. Premessa

Il contributo proposto, tratto da una ricerca più ampia appena pubblicata (Mingioni 2013), intende valorizzare una parte della scrittura drammaturgica che resta in ombra rispetto a ciò che diviene spettacolo e che di rado è stata oggetto di analisi sistematica e, tanto meno dal punto di vista linguistico.

Nencioni 1976 distingue tra ‘fabula agenda’ e ‘fabula acta’, per definire con la prima espressione il testo approntato per la messa in scena teatrale e con la seconda quello effettivamente recitato, che ha inevitabili differenze rispetto al primo, dovute al passaggio da un parlato-scritto a un parlato recitato; la presenza nella sola ‘fabula agenda’ di didascalie è una di queste differenze, in quanto esse si configurano come un testo ausiliario rispetto al testo basilare (dialoghi, monologhi, tutto ciò che diviene effettiva recitazione), che non si trasferisce mai (o quasi) nella ‘fabula acta’.

Dai lavori di semiotica e tecnica drammaturgica di Gegić 2008 e Pfister 1991 sono state riprese le definizioni di didascalia “chiusa” e “aperta”, intendendo con la prima un testo non soggettivamente interpretabile e con la seconda un testo più elastico e più liberamente maneggiabile. Queste due definizioni sono state calate nell’ambito di un lavoro di analisi linguistica e testuale che le chiarirà ulteriormente e sono alla base di ulteriori definizioni più marcatamente orientate ad un approccio dedicato alla lingua, che tiene comunque conto degli aspetti storico-letterari e di tecnica teatrale.

### 2. Le didascalie nella storia del teatro italiano

Le particolarità linguistiche della didascalia sono state rilevate di volta in volta nei vari casi rintracciabili a partire dal teatro medievale, quando si hanno per lo più costruzioni che esplicano l’azione del dire (con impiego quindi di ‘verba dicendi’) e fanno luce su dati referenziali (didascalie chiuse, testi precisamente diretti), impiegando una sintassi minimamente articolata che procede per lo più per giustapposizione di frasi costruite con verbi al tempo presente.

Durante l’Umanesimo, in seguito al ritrovamento di opere classiche e con la pratica dei volgarizzamenti, si diversificano le tematiche e la scrittura teatrale si evolve in una direzione che ammette anche strutture più complesse.

Si propone dunque un esempio di didascalia interna al testo teatrale, tratto dall'opera di Matteo Maria Boiardo, intitolata *Timone* (1494):

TIMONE, *il quale zappando il campo volge la faccia al cielo.*

Questa didascalia, di valore deittico (che possiamo etichettare come presentativa), specifica per mezzo di subordinazione quali azioni il personaggio compie e quindi si manifesta come una didascalia di tipo “chiuso”, che prescrive dettagliatamente il modo di recitare all'interprete. Sintatticamente dobbiamo rilevare la forma ellittica iniziale e considerare l'omissione di un verbo (come “entra” *Timone, il quale zappando...*) reggente, cui seguono una relativa al modo esplicito (*il quale volge*) e una temporale al gerundio (*zappando*).

Dalla classicità greca e latina passa nel teatro italiano del Rinascimento la didascalia implicita, incorporata nel testo primario («implicit stage directions», Pfister 1991, 15-16), che viene sfruttato per dare indicazioni di carattere referenziale durante la messa in scena. Vediamone un esempio tratto dalla *Mandragola* di Niccolò Machiavelli (1524):

NICIA Or sia, al nome dell'Agnol santo! Andiamo. Ma dove sta egli?

LIGURIO Sta in su questa piazza, in quell'uscio che voi vedete al dirimpetto a noi. (II, 1)

In questo caso l'indicazione è spaziale, ossia, nel parlato recitato, è espressa e precisata una collocazione che non risponde solo alla richiesta d'informazione del personaggio, ma aggiunge dettagli concreti e referenziali che chiariscano le idee al lettore (sia esso qualcuno che dovrà allestire la messa in scena, o anche un fruitore di letteratura teatrale) sulla corretta disposizione scenica.

Le didascalie implicite possono assolvere anche funzioni metalinguistiche, non soltanto pragmatiche, come nel seguente esempio, dove la prima informazione è di tipo tonale:

LIGURIO Dite forte, ché gli è in un modo assordato, che non ode quasi nulla.

FRATE Voi siate el benvenuto, messere! (III, 4)

Nel '600 è la Commedia dell'Arte a determinare una vera svolta con il precedente modo di fare e scrivere il teatro: i testi di questo genere drammaturgico sono i cosiddetti canovacci, privi del tutto o quasi di testo primario (la recitazione in scena si affida all'improvvisazione) e costituiti essenzialmente da sole didascalie.

Dall'opera *Il teatro delle favole rappresentative* (pubblicata nel 1611, è l'unica raccolta organica data alle stampe) di Flaminio Scala, attore della compagnia dei *Gelosi* e a sua volta poi capocomico, possiamo osservare esempi tratti dal primo canovaccio antologizzato, intitolato *Li duo vecchi gemelli*: (la cui impostazione prevede un argomento, l'elenco dei personaggi e quello delle ‘robbe’ e il riferimento all'ambientazione, alla quale segue il primo atto)

PEDROLINO *Vestito con feltro e stivali, dicendo a Orazio come Flavio vuole andare in villa.*  
 ORAZIO: *che v'è altro da fare.*

Non compaiono tracce di dialogo, poiché il canovaccio è una traccia descrittiva, che suggerisce didascalicamente quanto deve avvenire in scena. Il segmento omette, nel secondo periodo della proposizione, un 'verbum dicendi' che regga sintatticamente l'oggettiva *che v'è altro da fare*, che in un testo teatrale sarebbe potuta confluire nella battuta dialogica, mentre qui resta abbozzata, a mo' di discorso indiretto.

E' il caso di citare Giovan Battista Andreini, che oltre ad essere un professionista comico fu anche autore di opere originali; la comparsa delle didascalie poste in corsivo, accanto alla battuta del personaggio, si colloca in questo momento e si lega proprio all' 'usus scribendi' dell'Andreini, le cui indicazioni sceniche «innovano le abitudini tipografiche» (Ferrone 1993, 225-226).

Vediamo un esempio tratto dalla prima edizione della *Centaura* (Andreini 1622), nella quale l'apparato didascalico si appropria del carattere corsivo e trova la sua posizione in parallelo rispetto al dialogato:

LIDIA Lidia dolente purtroppo dolente io sono. (I, 7)

Come si può notare, l'esplicitazione della didascalia (cioè la sua effettiva presenza nel testo) non ha soppresso la categoria delle didascalie implicite, tanto che ci troviamo di fronte ad una sorta di ripetizione di significante e significato, con conseguente 'surplus' informativo, da imputare probabilmente proprio all'incertezza compositiva relativa alla gestione di testo ausiliario e testo basilare, incertezza che l'autore mostra nell'accostare le convenzioni scrittorie tradizionali con l'esigenza di fissare nello scritto informazioni pratiche.

Andreini fa uso del tempo futuro per esprimere alcune azioni in didascalia, segno della mancata percezione di una contingenza dell'azione mimica rispetto a quella espressa nel dialogato poiché il drammaturgo al momento di comporre la didascalia ha in mente le sequenze dell'intreccio e quindi si serve del futuro che semanticamente esprime il procedere dell'azione scenica, come vediamo nell'esempio seguente, sempre tratto dalla *Centaura*:

FILENIA Chiella, chiella? Eh, eh, eh.

LELIO Eh, eh, eh *Qui Lelio, o Filenia rideranno tutti ad un tempo, poi canteranno questa canzone* (I, 10)

### 3. La didascalia in Goldoni

Carlo Goldoni certamente rappresenta un punto di svolta nella scrittura del testo ausiliario e nel modo di fondere questo con il testo basilare. Goldoni, che attua in modo esemplare a una commistione tra la scrittura drammaturgica originale e l'esperienza nella Commedia dell'Arte, si manifestano in tutto il loro potenziale le didasca-

lie come convenzionalmente oggi le intendiamo e si definiscono precisamente quelle tipologie che ancora stentavano ad avere fisionomia ben delineata.

Vediamo da vicino le didascalie del *Ventaglio*, che nasce come scenario e viene rimaneggiata poi per divenire vera e propria commedia nel 1765; questa commedia presenta due lunghissime didascalie introduttive, l'una all'inizio del primo atto e l'altra all'inizio del terzo atto. Nell'osservazione dei tratti linguistici non tengo conto in questa sede, per mancanza di spazio, di queste lunghe sequenze, come pure dei molti *a parte* (espressi in genere con la formula *da sé*) e naturalmente dell'elenco dei personaggi (da considerare anch'esso un testo didascalico), ma punto a tratteggiare un profilo delle didascalie che incontriamo nel corso dell'incedere del dramma.

Disseminate nel tessuto dialogico compaiono didascalie di tipo prossemico, didascalie aperte di tipo metalinguistico, didascalie chiuse di tipo referenziale, variamente articolate.

Per offrire un quadro il più possibile chiaro ed esaustivo, dopo aver messo in evidenza alcuni esempi significativi, si sintetizzerà il materiale in una ulteriore classificazione di tipo sintattico (didascalie formate da avverbi, gerundi, sintagmi proposizionali, verbo finito, ecc.), che dia conto anche dei dati quantitativi. Vediamo singoli esempi:

BARONE Oh, quando è sotto la protezione della signora Geltruda, gli si porterà rispetto. Sentite, la buona vedova lo protegge. (*piano ad Evaristo*) (I, 1).

Alla funzione prossemica qui si aggiunge l'informazione tonale, che delinea l'aspetto confidenziale delle battute, attraverso il semplice avverbio che qualifica il dialogo e l'atteggiamento dei personaggi. Definita didascalia di tipo «strumentale» (Spezzani 1997, 365), in questo caso essa si pone a servizio del dialogo, precisandone la fisionomia.

Le didascalie di tipo metalinguistico sono molte e variamente impiegate con intenti diversi; sono generalmente espresse mediante avverbi, aggettivi in funzione avverbiale, o nomi preceduti da preposizioni, sempre dal valore modale:

GELTRUDA Candida non ha ereditato tanto dal padre che basti per maritarla secondo la sua condizione.

[...]

CONTE E voi le darete una dote... (*impaziente*)

GELTRUDA Si signore, quando il partito le converrà. (*con caldo*) (II, 5).

Le diciture *impaziente*, *con caldo* indicano l'aspetto emotivo da legarsi alla battuta: assolvendo quindi ad un fine pragmatico, ciascuno di essi è "parola-immagine" il cui valore iconico traluce dalla recitazione della battuta, orientata dalla didascalia di tipo modulativo.

Le didascalie metalinguistiche talvolta sono rese anche con l'aggiunta di un verbo che esprime in modo precisamente diretto, oltre all'intonazione e alla qualità della battuta, quale azione correda il materiale verbale.

Tra le didascalie di tipo extralinguistico (o referenziali) avremo invece sospensioni più ampie, che allentano la tensione, amplificando il senso delle battute alterandolo o contrastandolo; si distinguano i diversi 'tempi' delle azioni sospensive, assegnati dalle didascalie:

BARONE Oh via, da qui innanzi vi chiamerò signor Arancio, signor Bergamotto. (*bevendo il caffè*) (I, 1).

Qui l'azione si svolge nel mentre del dialogo, cioè la battuta è pronunciata durante l'atto del bere il caffè, perciò materiale verbale e gestuale si sovrappongono l'un l'altro. A dare la corretta impressione non a caso interviene un verbo al gerundio presente che sottolinea l'aspetto durativo dell'azione.

GELTRUDA (*ha pagato, e si avvanza verso il Conte. Susanna siede e lavora. Candida resta a sedere, e parlano piano fra di loro*) Eccomi da lei, signor Conte. Cosa mi comanda? (II, 5)

Fatta eccezione per quel *ha pagato*, che include un frammento narrativo, sono tutte azioni al presente, contemporanee tra loro, ma scisse; inoltre qui si aggiunge l'informazione tonale relativa all'atto secondario del parlare tra Candida e Susanna, che in realtà non si sente.

### 3.1. Osservazione degli aspetti linguistici

Veniamo quindi alla sintesi complessiva degli aspetti linguistici più rilevanti: in prospettiva linguistico-formale, si vuol procedere ora ad un'analisi delle strutture grammaticali e sintattiche, nonché degli aspetti lessicali più significativi, seguendo un criterio più sistematico e classificatorio. Come già premesso, per il momento si escludono dall'analisi e dal computo le forme rintracciabili nelle due macro-didascalie introduttive, perché esterne al tessuto dialogico.

Per quel che riguarda le didascalie non prossemiche, interne al testo basilare, si possono individuare tipi di costruzione sintattica al modo implicito con gerundio (sempre dal valore modale o temporale) o con verbo finito, mentre molto rare sono le costruzioni con ellissi della reggente al modo esplicito, di cui do un esempio:

CRESPINO (*che torna dalla merciaia*) Manco male che la mia commissione è andata poi assai bene... (III, 11).

Tipo con modo implicito (in totale le didascalie costruite col gerundio sono 78, di cui 33 nel primo atto, 25 nel secondo e 20 nel terzo):

- Didascalie con nucleo verbale al gerundio, fra cui alcune costruite in dittico (*chiamandolo e ridendo; sedendo e lavorando; passeggiando e fremendo*), eventualmente arricchite di complementi diretti e complete oggettive (*osservando la sua inquietudine; domandandogli cosa ha detto*) e avverbi (*ridendo dolcemente*). La stessa costruzione ha

valore diverso nel caso in cui l'avverbio sia anteposto al verbo (*pateticamente, alzandosi*): qui la funzione avverbiale non si applica all'azione, ma alla battuta, quindi è indicazione di tipo metalinguistico.

- Didascalie con gerundio e complemento di modo (*voltandosi con dispetto; filando con dispetto*. Anche qui è indicazione metalinguistica se precede il verbo: *con malgrazia, camminando verso casa sua*), anche con indicazioni tonali e prossemiche (*piano al conte, urtandolo con premura*).
- Didascalie formate da gerundio e reggente, eventualmente con maggiore articolazione del periodo (*s'avvanza minacciando, voltandosi lo vede cadere; passeggia contento mostrando aver ben mangiato; fa una riverenza, prende il ventaglio e ridendo si consola*). Particolare è il caso in cui il gerundio si lega per polisindeto a una proposizione al modo esplicito da cui però non dipende e che quindi viene giustapposta (*mostrando il libro, e legge; ridendo, ed a moti si spiega per lui; caricando con disprezzo, e torna dentro*): in questo caso il gerundio dipende da una reggente ellittica che rimanda direttamente alla battuta del personaggio, del tipo “parla” *caricando con disprezzo, e torna dentro*, dove *e torna dentro* è coordinata alla principale “parla” che regge la modale implicita.

Nella maggior parte dei casi la scelta di questo tipo di costruzione si deve alla volontà dell'autore di esprimere la contemporaneità dell'azione, quindi della mimica, con quanto è stato proferito dal personaggio, facendo sì in pratica che la battuta sia accompagnata da una determinata gestualità. Nel caso in cui il gerundio dipenda da una reggente, l'azione sarà contemporanea non all'espressione verbale, bensì all'azione espressa nella principale.

Tipo con modo finito (247 totali, di cui 80 nel primo atto, 82 nel secondo, 85 nel terzo, comprendendo ogni sottocategoria di seguito elencata e anche quelle che reggono implicite al gerundio):

- Didascalie con un unico verbo al presente indicativo (*entrano; ride; s'incammina; siede*), talvolta in dittico o tritico (*seguita, staccia e ripesta*).
- Didascalie con presente indicativo e complementi (*batte forte sulla forma; corre in bottega; va alla speziaria; tira fuori il libro; si fa fresco col ventaglio; le tocca la mano*).
- Didascalie con frase principale al presente indicativo e coordinate, spesso correlative da complementi (*con sdegno volta la sedia, e fila con dispetto*, qui a formare un chiasmo; *prende il cane e lo accarezza. Moracchio va in casa; si alza, prende gli avanzi del desinare ed entra in bottega*).
- Didascalie con frase principale al presente indicativo e subordinate (generalmente finali o relative e complementive) non al gerundio (*si alza per fargli riverenza; tira fuori una borsa per pagare Susanna e per tirare in lungo; vuol partire; dà il ventaglio a Tognino, che lo prende e va dentro*).
- Didascalie al condizionale presente, sempre con verbo servile (*vorrebbe andare*).

L'impressione generale è che la differenza tra le due costruzioni stia nella necessità di esprimere la contingenza dell'azione: abbiamo visto precedentemente quel singolo esempio di passato prossimo (*ha pagato, e si avvanza ...*), che include una netta traccia di narratività nella sequenza didascalica, ma generalmente i tempi delle didascalie sono al presente. Se il modo indefinito del gerundio esprime una forte contemporaneità tra il detto e il fatto, il presente indicativo trasmette l'idea di immediatezza dell'azione, che però si realizza al termine della battuta, non nel mentre della sua

recitazione. È quindi implicata una gerarchia negli aspetti da mettere a fuoco: in questo secondo caso, il testo recitato viene prima della parte extralinguistica, mentre con l'impiego del gerundio le due dimensioni si compenetrano e assumono lo stesso rilievo e lo stesso ruolo temporale. Il condizionale presente, invece, non ha tanto a che vedere con l'aspetto temporale dell'azione, ma piuttosto con un sua definizione qualitativa; si tratta cioè di un gesto accennato, eventualmente non concretizzato, ma comunque significativo per le azioni successive.

Viste le didascalie fondate su nucleo verbale, osserviamo il diverso caso in cui la costruzione sintattica si lega alla battuta, omettendo il predicato e impiegando la formula del sintagma preposizionale, generalmente introdotto da *con* (32 occorrenze totali, di cui 10 nel primo atto, 8 nel secondo, 14 nel terzo): *con disprezzo, con premura, con sdegno, con passione, con caldo, con collera*, ecc. sono indicazioni metalinguistiche che si connettono alla parte recitata rinunciando all'inserimento di un 'verbum dicendi' (e solo in questo caso, giacché altrimenti l'azione deve essere specificata). Non possiamo comunque considerare questa come una didascalia nominale, proprio perché la legatura sintattica si rintraccia mediante predicato omesso tra l'inserito didascalico e battuta dialogica. Vi è sempre l'ellissi del predicato (si tratta sempre di 'verba dicendi') nel caso di indicazioni deittiche di luogo (23 totali, di cui 3 nel primo atto, 3 nel secondo, 17 nel terzo), che consentono di localizzare il personaggio che parla (*dalla bottega, dal palazzino, dalla speziaria, di strada*), generalmente costruite con preposizione articolata, o più raramente semplice.

Delle didascalie che non comportano l'impiego di un verbo e sono quindi propriamente nominali (38 complessive, di cui 2 nel primo atto, 14 nel secondo, 22 nel terzo), fanno parte aggettivi e avverbi e in questi casi si tratta essenzialmente di indicazioni metalinguistiche, che rimandano cioè all'aspetto qualitativo della battuta dialogica: *piano, forte, sottovoce, grave, ironico, impaziente, rusticamente, sdegnato, melanconica, imbarazzato, arrabbiata, bruscamente, affannato, contento, brusco, infuriato, agitato, caldo, serio*. Sono tutte didascalie dal valore avverbiale, che indicano il tono da attribuirsi alla battuta, ma anche la caratterizzazione psicologica del personaggio che la pronuncia e la accompagna con una certa gestualità e mimica facciale.

Se *piano, forte* o *sottovoce* occorrono per precisare solo il grado dell'intonazione, tutti gli altri termini (inclusi i participi in funzione aggettivale) denotano una connotazione qualitativa e non solo d'intensità vocale; in tal senso quindi hanno una funzione pragmatica per la recitazione, ma anche descrittiva, evocando delle sensazioni. A questo si lega il discorso sulle scelte lessicali di questa commedia: la gamma dei vocaboli che descrivono e specificano toni e intendimenti delle battute è davvero ampia e fa poco ricorso alla ripetizione degli stessi termini; delle didascalie appena elencate, solo *ironico, piano* e *forte* ricorrono più di due volte nel corso dei tre atti, mentre le altre hanno al massimo due occorrenze se non addirittura una sola e ciò contribuisce a fare dell'azione drammatica una dinamica variegata, mossa, densa di sfaccettature comportamentali e situazionali.

Venendo alle particolarità lessicali della commedia, si è già parlato della eterogeneità delle forme aggettivali o avverbiali, come pure dei risvolti pragmatici a tali forme attribuiti, per cui è il caso di approfondire l'analisi di altri aspetti linguistici, tenendo in considerazione ora anche le didascalie introduttive, esterne al dialogato. Tra le scelte terminologiche risaltano anzitutto i francesismi (di cui è pieno anche il testo basilare) della prima didascalia introduttiva, in cui se ne contano tre in tutto, più un quarto vero e proprio prestito dal francese ('entoilage', "telo"): *propriamente* ('proprement', "con proprietà, eleganza"), *rodengotto* ('redingote', "mantella", derivato a sua volta dalla locuzione inglese 'riding coat', "mantello da pioggia"), *paesana* ('paysan', "contadino"); altrettanto abbondano i settentrionalismi, tutti riscontrati in B 1856: *scavezzo* (derivato nominale dal verbo veneziano 'scavezzare' "rompere", citato anche in A 1896), *curame* ("cuoio"), *gruppetti* ('gropo' "nodo", al plurale "lavori all'uncinetto"), *balconata* («nei teatri, parte sovrastante la platea», termine di origine longobarda; Il DELI lo riconduce al 1624, attestato in Giovan Battista Marino), *da sé* per "fra sé"; si segnalano inoltre il toscanesimo *dare* per 'battere' e forme proprie dell'italiano antico come l'articolo *li* in luogo di 'i'.

Naturalmente le particolarità lessicali sono ridotte nelle didascalie interne al tessuto dialogico per via della brevità di queste, ma proprio considerando la minore estensione del testo ausiliario rispetto a quello basilare è significativo che anche in esso siano rientrati casi notevoli, secondo una caratteristica riscontrabile tra l'altro in tutti i drammi goldoniani.

L'ultima considerazione da fare sulle didascalie interne del *Ventaglio*, ma in generale su tutte quelle rintracciate nelle opere del Goldoni, riguarda la loro disposizione fisica nel testo: esse non sono accidentalmente messe accanto alle parti dialogiche, bensì occupano un preciso posto che non può essere stato scelto a caso. Vi è certamente una differenza se queste precedono la battuta, se la seguono e se si frappongono nel mezzo; il posto che occupano le didascalie presuppone una riflessione preliminare al contenuto verbale (se lo precedono), una pausa riflessiva e/o interpretativa (se lo spezzano), una riflessione conclusiva e insieme una pausa nell'incedere (se lo seguono).

Questa differenza di ordine pragmatico diverrà man mano più evidente nel corso della storia delle didascalie parallelamente al fissarsi del loro codice espressivo attraverso le convenzioni tipografiche, fissazione che a sua volta consegue all'acquisizione di una sempre maggiore consapevolezza degli autori (o dei curatori del testo) di quanto fosse necessario corredare le opere di supporti didascalici dettagliati e ben configurati e di quanto tale operazione giovasse alla riuscita dell'opera drammaturgica.

#### 4. Per concludere

Per il periodo successivo l' 'usus' scrittorio è consolidato, si assestano le convenzioni grafiche e le formule didascaliche più tipiche. Segnalo, e necessariamente qui concludo, la particolarità del linguaggio altisonante delle opere tragiche, che travi-

cherà la dimensione del testo basilare entrando anche in quello ausiliario, dove quindi troveremo termini aulici e costruzioni sintattiche elaborate. Le didascalie quindi rimangono in linea con il sublime tragico dell'Alfieri, con il preromanticismo di Pin-demonte e con il pieno romanticismo di Pellico. A partire da Goldoni, in sostanza, la didascalia diviene uno strumento potente di cui gli autori teatrali fanno un uso sempre più consapevole, con un culmine di eccellenza in Pirandello e nelle soluzioni più audaci del teatro contemporaneo.

Università di Roma Tre

Ilaria MINGIONI

## Riferimenti bibliografici

### *Opere letterarie*

- Andreini, Giovan Battista, 1622. *Centaura. Soggetto diviso in commedia, pastorale e tragedia*, Parigi, Nicolas della Vigna.
- Boiardo, Matteo Maria, 1994. *Timone*, a cura di Luciano Serra, Reggio Emilia, Diabasis.
- Goldoni, Carlo, 1964. *Tutte le opere*, Giuseppe Ortolani (ed.), Milano, Mondadori.
- Goldoni, Carlo, 1996. *Il ventaglio*, Luigi Lunari/Carlo Pedretti (ed.), Milano, Rizzoli, BUR.
- Goldoni, Carlo, 2002. *Il ventaglio*, Paola Ranzini (ed.), Venezia, Marsilio.
- Machiavelli, Niccolò, 1995. *La mandragola*, Alessandro Quattrone (ed.), Firenze, Giunti-Demetra.
- Scala, Flaminio, 1976. *Il teatro delle favole rappresentative*, Ferruccio Mariotti (ed.), Milano, Il Polifilo.

### *Dizionari e studi critici*

- A 1896 = Arrighi, Cletto, 1896. *Dizionario Milanese-Italiano*, Milano, Hoepli.
- B 1956 = Boerio, Giuseppe, 1956 [1856]. *Dizionario del dialetto veneziano*, Venezia, Martello.
- DELI = Cortelazzo, Manlio/Zolli, Paolo, 1999<sup>2</sup>. *Dizionario etimologico della lingua italiana*, Cortelazzo, Manlio/Cortelazzo, Michele A. (ed.), Bologna, Zanichelli (con cd-rom).
- Ferrone, Siro, 1993. *Attori mercanti corsari: la commedia dell'arte in Europa tra Cinque e Seicento*, Torino, Einaudi.
- Gegić, Emina, 2008. *Dida. La didascalia nel testo drammatico*, Castel Gandolfo (Roma), Infinito.
- Mingioni, Ilaria, 2013. *A parte. Per una storia linguistica della didascalia teatrale in Italia*, Roma, SER.
- Nencioni, Giovanni, 1976. «Parlato-parlato, parlato-scritto, parlato-recitato», *Strumenti critici* 10, 1-56.
- Pfister, Manfred, 1991. *The theory and analysis of drama*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Spezzani, Pietro, 1997. *Dalla commedia dell'arte a Goldoni*, Padova, Esedra.



# Muzica în traduceri românești ale Bibliei. Abordări filologice

## 1. Introducere

Analiza filologică a manierei de redare a elementelor ce se încadrează în sfera semantică a muzicii ia în considerare trei direcții fundamentale: diacronică (pătrunderea neologismelor de diferite origini în diferite epoci), diatritică (relația limbaj cult-limbaj popular) și diatopică (utilizarea și circulația regionalismelor). Pornind de la aceste distincții coșeriene, vom analiza câmpul semantic al muzicii, de la primele Psaltiri traduse în limba română în secolul al XV-lea, până la versiunea oficială a Patriarhiei Române, publicată în 2008.

Pornim de la premisa că studiul traducerilor biblice ar putea reflecta schimbările de mentalitate în ceea ce privește relația cu textul sacru a traducătorului, în contextul în care limba română devine limbă de cult abia din secolul al XVII-lea, prin naționalizarea serviciului divin. Astfel, pentru analiza limbajului biblic românesc trebuie să ținem cont de acest aspect, ceea ce generează următoarea periodizare:

- secolele al XV-lea – al XVI-lea, apariția primelor versiuni psaltice în limba română și a *Paliei de la Orăștie*, care cuprinde primele fragmente veterotestamentare traduse în limba română;
- secolele al XVII-lea – al XVIII-lea, perioada marcată de introducerea limbii române, ca limbă liturgică, în Biserica Ortodoxă Română;
- secolul al XIX-lea, perioada marcată de modernizarea în ansamblu a limbii române literare, prin pătrunderea masivă a împrumuturilor străine, îndeosebi din franceză;
- secolele al XX-lea – al XXI-lea, perioada în care apar versiunile sinodale și în care trebuie să facem distincția între perioada dinaintea celui de-al doilea război mondial și cea de după 1944.

Demersul analitic a pornit dinspre *Septuaginta* greacă și *Vulgata* ieronimiană; de asemenea, am ținut cont de influența *Bibliei de la Ostrog* (1581), asupra primelor traduceri integrale ale Sfințelor Scripturi, în limba română, la sfârșitul secolului al XVII-lea (*Bibla de la București*, publicată în 1688, și manuscrisele anterioare, Ms 45 realizat de Nicolae Milescu și Ms 4389).

Diversitatea terminologică este mai mare pentru limba română, spre deosebire de limbile sacre (ebraica, greaca veche, latina, slavona). Varietatea lexicală a fost influențată și de confuziile care apăruseră chiar de la traduceri din greacă, în latină.

### 1.1. Un cuvânt latinesc pentru două cuvinte grecești

- (1) μετὰ φωνῆς σάλπιγγος; ἐν κερατίνῃ - et in clangore bucinae (2 Samuel. 6, 15); bucina (2 Samuel. 18, 16). Situația nu este generală: καὶ ἐν σάλπιγγι καὶ ἐν κερατίναϊς - et in clangore tubarum et in sonitu bucinarum. σαλπίζατε σάλπιγγι – clangite bucina (Osea 5, 8), respective φωνήσῃ σάλπιγγι – clanget tuba (Amos 3, 6)
- (2) ψαλτῶδους καὶ αἰνοῦντας ἐξομολογεῖσθαι καὶ αἰνεῖν - cantores Domini, ut laudarent eum (2 Par. 20, 21)
- (3) planctum - οἶκτον (Ier. 9, 19) și θρῆνός (Ezec. 19, 14)

### 1.2. Un cuvânt grecesc pentru două cuvinte latinești

- (1) ὁ σαλπίζων ἐν τῇ κερατίνῃ - clangebatur bucina (Neemia 4, 12)
- (2) τὴν φωνὴν τῆς κερατίνης - clangorem tubae (Neemia 4, 14)
- (3) σάλπιγγις - tuba et bucina (Iov 39, 24)
- (4) τὸ ὄργανον - lyra (Amos 5, 23); psalterium (Amos 6, 5)
- (5) οἶκτον - lamentatio et planctum (Ier. 9, 18 și Ier. 9, 19)

### 1.3. Un instrument (muzical) exprimat printr-un termen care desemnează un alt instrument

- (1) τὸ ψαλτήριον redat prin *tympanum* (Iov 21, 12), μετὰ αὐλῶν καὶ κιθάρας - in *tympanis et citharis* (Is. 30, 32) → αὐλὸς - *tympanum*
- (2) ἡ κινύρα cu semnificația «harpă cu zece coarde, a cărei tonalitate e tristă» (C. Alexandre 1836, 67); și ψαλτήριον avea zece coarde (Ps. 92/91, 4; PS. 138/137, 5; Ps. 144/143, 9), ceea ce a constituit una dintre sursele confuziei între instrumentele muzicale.

## 2. Denumirile generice de instrumente muzicale<sup>1</sup>

Denumirile generice de instrumente muzicale apar din 1 *Paralipomenon* 15, 16, în episodul în care David le poruncește căpeteniilor Leviților să selecteze, dintre frații lor, cântăreți din diverse instrumente muzicale. Am identificat acești termeni în: *Paralipomenon* 1 și 2, *Cartea lui Neemia*, *Cartea lui Iov* și *Cartea lui Daniel*.

Versiunea ebraică utilizează doi termeni sinonimici, polisemantici, *biklê* (instrumente, veselă, arme) și *kālê* (instrumente, bunuri, bijuterii, veselă, mobilă, arme), la care se adaugă *bakkêlîm*, cu o singură ocurență (instrumente, 1Par. 23, 5). Dintre acestea, primul este însoțit de un termen explicativ, *šîr: šîr biklê*, “instrumente de muzică”.

Termenul cel mai utilizat în *Septuaginta* pentru denumirea generică de “instrument” este ὄργανον<sup>2</sup>, împrumutat de latină - *orgānum* -, cu multiple sensuri: instrument în general, instrument muzical, orgă hidraulică, instrument de suflat, registru

<sup>1</sup> Denumiri generice de instrumente muzicale sunt atestate doar în Vechiul Testament.

<sup>2</sup> Polisemantismul acestui substantiv grecesc va fi exploatat de traducătorii români ai Bibliei într-o varietate de denumiri de instrumente muzicale.

muzical (Gaffiot 2000, 1091). Substantivul a fost împrumutat și de traducătorii *Bibliei Ostrog* (1581) în slava veche, cu forma și sensurile din elină. În traduceri biblice românești, varietatea terminologică este mult mai mare, dar substantivul *organ* s-a menținut, în diverse contexte, în toate epocile, de la primele traduceri, până în versiunea din 2008 (Ps. 150, 4: «pe strune și organe»). Ms 45 (sec. al XVII-lea) utilizează până în 2 *Paralipomenon*, termenul *cinii*, de origine slavă (Ciorănescu 2007, 190), de regulă determinat de un atribut explicativ, după care îl alternează cu împrumutul grecesc «organ: cu cinii de cântări» (1Par. 15, 16), «cinii a cântărilor» (1 Par. 16, 42; 2 Par. 5, 13; 2 Par. 7, 6), «cei ce cântă cu ciniile» (2 Par. 23, 13), «cu organele» (2 Par. 29, 26), «cătră organele» (2 Par. 29, 27), «cu organe a vîrteții Domnului» (2 Par. 30, 21). Substantivul *organe* are mult mai puține ocurențe decât *cinii*, cu sensul generic de «instrumente muzicale», care rămâne o preferință exclusivă a autorului manuscrisului respectiv. Până la *Cartea lui Daniel*, în Ms. 4389 (sec. al XVII-lea), influențat de versinea slavonă din *Biblia Ostrog*, utilizează doar împrumutul *organ*, însoțit de diverse atribute epexegetice: «în organe de muzică» (1 Par. 15, 16), «în organe ceia ce cântă» (2 Par. 5, 13), «organele cântărilor» (2 Par. 7, 6), «cântând în organe cu muzică» (2 Par. 23, 13). Monumentala *Biblie de la București* (1688) folosește nu numai împrumutul grecesc *organ*, ci și *meșteșuguri* și *unelte*. *Meșteșug* este un termen de origine maghiară, *mesterség* (Tiktin, 1988, 640-641), iar *unealtă* este o formație pe teren românesc, *une[le]+alte[le]*, atestat prima oară în *Palia de la Orăștie*, care conține primele fragmente veterotestamentare traduse în română (1581-1582) (Tiktin 1989, 786-787). Cele două traduceri fundamentale tipărite în secolul al XVIII-lea, *Biblia Vulgata* (Blaj, 1760-1761) și *Biblia adecă Dumnezeiasca Scriptură a Legii Vechi și a ceii Noao* (Blaj, 1795) atestă oscilația între *organe* și *unelte*, cu o singură excepție, un calc formal după *Vulgata* în *Biblia* 1760-17613, Neemia 12, 36: «în vasele cântecului David – în vasis cantici David».

În *Cartea lui Daniel*, capitolul 3, supușilor lui Nabucodonosor li se poruncește să se închine idolului de aur făcut de împărat, la semnalul dat de diverse instrumente muzicale. După enumerarea câtorva dintre acestea, în *Biblia ebraică* este folosit termenul *wəḵōl* (tot felul). Expresia sintetică a fost completată de traducătorii *Septuagintei* cu un determinat substantival de natură epexegetică, παντὸς γένους μουσικῶν (Daniel 3, 5; 3, 7; 3, 10; 3, 15). *Vulgata Clementina* urmează modelul grecesc, cu variații nesemnificative ale adjectivului: «universi generis musicorum» (Daniel 3, 5 și 3, 10), «omnis generis musicorum» (Daniel 3, 7), «omnisque generis musicorum» (Daniel 3, 15). *Biblia de la Ostrog* (1581) utilizează un calc formal și împrumutul lexical din greacă: всего рода музыкѣиNa. În prima publicație integrală a *Bibliei* în limba română – *Biblia de la București*, 1688 – este urmat modelul slavon, prin traducerea substantivului *рода*, cu *neamul*. În *Daniel* 3,5 traducătorii deplasează accentul pe actanți – «a tot neamul de cântăreți» -, dar în celelalte trei ocurențe, este preferat

<sup>3</sup> Traducătorii *Vulgatei de la Blaj* au folosit pentru Vechiul Testament, ediția venețiană a *Vulgatei*, tipărită în 1690. I. Chindriș, *Testamentul lui Petru Pavel Aron*, în *Biblia Vulgata. Blaj 1760-1761*, 1 vol., p. LXXIV.

substantivul generic *musică*: «tocmeala glasului și a tot neamul de muzice» (Daniel 3, 7 și 3, 15), «tocmeala glasului și a tot neamul muzicilor» (Daniel 3, 10). Termenul *muzică* era recent în limba română. Prima atestare datează din 1645, într-o traducere românească a *Istoriilor* lui Herodot, descoperită de Nicolae Iorga (Tiktin 1988, 719) la mănăstirea Cosula. Până în secolul al XX-lea, traducătorii Bibliei oscilează între *muzică* și *cântare*: «sunetul [...] al vîersurilor și a<sup>4</sup> tot fealiul de muzică» (1760: Daniel 3, 5; 3, 7 și 3, 10); «glasul [...] al vîersurilor și a<sup>5</sup> tot fealiul de cântare» (1795, 1856, 1914: Daniel 3, 7; 3, 10 și 3, 15). În traducerea din 1921, Dumitru Cornilescu introduce neologismul de origine franceză și latină «instrument: sunetul [...] a tot felul de instrumente de muzică» (Daniel 3, 5; 3, 7; 3, 10), «sunetul [...] a tot felul de instrumente» (Daniel 3, 15). Termenul se va menține în toate traducerile biblice ulterioare. Traducerea lui Bartolomeu Anania, tipărită în 2001, oscilează între traducerea veche și cea modernă: «glasul [...] al oricărui fel de instrument muzical» (Daniel 3, 5) și «glasul [...] al oricărui alt fel de cântare» (Daniel 3, 7; 3, 10; 3, 15).

### 3. Denumirile instrumentelor cu coarde

#### 3.1. *Cétery, cétăra, céteră, țiteră, citeră, kitară, chitară*

Pentru a ilustra abordările diferite, de-a lungul secolelor, ale traducătorilor români ai *Sfintelor Scripturi*, am ales, ca studiu de caz, dintre instrumentele cu coarde, ceea ce în Biblia Ebraică se numește *kinnor*. Instrumentul este menționat prima oară în *Facerea* 4, 21, alături de ‘*ugab*, un instrument de suflat. Despre forma și părțile care alcătuiau *kinnor* nu se cunosc date sigure. În ceea ce privește numărul de coarde, s-au făcut speculații și aprecieri care au mers de la șase, până la șaptezeci și două de coarde (vezi *canonul*), cu utilizări în viața religioasă și cu calități terapeutice (Friedmann 2013, 70-72). Din Biblia Ebraică, termenul a trecut în *Septuaginta*, încadrat la femininele de declinarea întâi, terminate în *-α: κινύρα, -ας (ῆ)*, glosat în dicționarul lui Charles Alexandre (1836, 67) «instrument à cordes, dont le son est triste» și în cel al lui Liddell et al., «an Asian instrument with ten strings, played with the hand, LXX; or with a plectrum, Joseph.», derivat din ebr. *kinnûr* (Liddell et al. 1870, 763). În *Septuaginta* acest împrumut ebraic este folosit în majoritatea contextelor, pentru *kinnûr*, până la *Cartea Psalmilor*, în care este înlocuit cu sinonimul grecesc *κιθάρα, -ας (ῆ)*, după care reapare în *Ecclesiasticus* 39, 20. Latina biblică utilizează în general, termenul *cithara*, pe care *Septuaginta* îl preferase în traducerea psalmilor. Substantivul este un împrumut savant din greacă și are dubletul popular *citera*. Limbile române au preluat fie forma literară (cf. sp. *guitarra*), fie forma populară (cf. it. *cetera*) (Ernout/Meillet 1951, 220). Termenul de origine ebraică *cinyra* este preluat tot prin intermediul limbii grecești. În textele biblice latinești este folosit foarte rar, îndeosebi în 1 Maccabei, unde se face distincția între cele două instrumente: «κινύραις καὶ κιθάραις – citharis et cinyris» (1 Maccab. 4, 54).

<sup>4</sup> 1760, Daniel 3, 15: «[...] al tot fealiul de muzică».

<sup>5</sup> 1795, 1856, 1914 Daniel 3, 5: «[...] al tot fealiul de cântare».

În limba română, substantivul este un termen dialectal, specific Transilvaniei de Nord (Maramureș, Oaș). Deși de origine latină, a pătruns în limba română prin intermediul limbii maghiare, în variantele *citera*, *țitera* (*țizitera*). Termenul, în diferite variante fonetice, a fost preferat de primele traduceri în română ale *Psaltirii* (sec. al XV-lea – al XVI-lea): sg. *céterby*, *cétăra*, *céteră*, pl. *cétere*, *cetere* (*Psaltirea Hurmuzaki*); pl. *céteri*, *ceatiri* (*Psaltirea Voronețeană*); sg. *céterâ*, *céteria*, pl. *céteri*, *ceteri* (*Psaltirea Scheiană*). Dosoftei (*Psaltirea* 1673) îl păstrează, dar probabil sub influența traducerilor anterioare. Reapare în *Vulgata de la Blaj* (1760-61). Interesant este faptul că varianta de origine maghiară *țiteră*, *-re* este folosită și în versiunile moderne sinodale, publicate în 1939, 1944, 2001. În acestea însă nu poate fi vorba de un regionalism, ci de un arhaism conservat din motive estetice. Termenul *chitară* provine din it. *chitarra* (DEX 1984, 148; Tiktin 1986, 525). Pe lângă etimonul italian, se poate invoca și ngr. *Kithára*; varianta fonetică *ghitară* este de influență franceză (Scriban 1939, 247). În dicționarul etimologic al lui Tiktin, prima atestare este considerată 1785. M.Gr. Poslușnicu (1928, 519), în lucrarea *Istoria muzicii la români* menționează că termenul *kitara* fusese utilizat în 1699, «rev. „Mărgăritarele”», dând și citatul respectiv. În fapt, este vorba nu despre o revistă, ci despre lucrarea lui Ioan Gură de Aur *Mărgăritare*, tradusă din greacă, în română, de frații Radu și Șerban Greceanu (traducători și ai Bibliei de la București, publicată în 1688) și tipărită la București, în 1691. Citatul dat de Poslușnicu este corect, dar trimiterea fusese greșită: «[...] era unul de la Altina, ce zicea din lăută, pre carea o numește “Scriptura” chitară sau psaltire» (Mărgăritare 2001, 169r: 468). Referința exactă, cu trimitere la pagină fusese făcută de Constantin Bobulescu (menționat de altfel, de Poslușnicu), în lucrarea *Lăutarii noștri. Schiță istorică asupra muzicii noastre naționale corale cum și asupra altor feluri de muzici* (Bobulescu 1922, 18).

Extrem de important este faptul că termenul slavon *gusla*, utilizat ca echivalent pentru *κινύρα* și *κιθάρα* în *Biblia Ostrog*, nu a fost preluat de traducătorii români, care au preferat în perioada premodernă, împrumuturi din greacă, latină, maghiară și ulterior, din secolul al XIX-lea, împrumuturi din limbile romanice (italiană, franceză).

Grecismul *kinyra* a fost folosit doar în traducerea contemporană a *Septuagintei* (2004).

### 3.2. *Psaltire*

Termenul *psaltire*, cu sensul de instrument muzical cu coarde, provine din sl. *psaltyrī* (Scriban 1939, 1071; DEX 1984, 757), deși s-a propus și etimologia neogreacă – *ψαλτήριον* (Șăineanu 1930, 522; Ciorănescu 2007, 643) -, mai puțin probabilă însă. Substantivul respectiv este utilizat în versiunile biblice din secolele al XVII-lea și al XVIII-lea. Primul său sens a fost cel de instrument cu coarde, atestat ca atare în *Psaltirea Scheiană* 32, 2, din 1482 (Tiktin 1989, 240). Din prima jumătate a secolului al XIX-lea, dicționarele nu mai consemnează sensul de “obiect muzical”. Astfel, dicționarul lui Bobb înregistrează pentru *psaltire* (*psalteire*), doar sensul de “scriere”, corespunzător lat. *psalterium* (Bobb 1822, II, 258), la fel și Lexiconul de la Buda, care

explică *psaltire*, ca *psalterium*, *Liber psalmorum* (Buda 1825, 558). Dicționarul lui Poyenar atestă încă *psaltire*, “un fel de instrument muzical, cu mai multe coarde”, corespunzător fr. *psaltérion* (Poyenar 1841, 458). *Dicționarul de Neologisme* al lui Antonescu descrie în detaliu instrumentul numit *psalterion*: «Psalterion, (gr.) mus. numiă Grecii cei vechi un instrument în forma de trapez, compus de 13 șiruri de chorde de sîrmă de alamă (orichale), accordate, cele din acel’ăși șir, la unison la octavă. Sunetele se producea prin plectrum, speciă de arcușiu» (Antonescu 1862, 330). În româna contemporană este utilizat doar cu sensul de “carte bisericească de ritual care cuprinde cei 151 de psalmi atribuiți regelui David și care face parte din Vechiul Testament” (DEX 1984, 757).

*Psaltire* corespunde sintagmei latinești *cithara psallant* (Ps. 149, 3). Traducerea *psaltire* apare în 1482, 1577, Ms. 45, Ms. 4389, 1673, 1688, 1760-61, 1795, Șaguna 1856, 1914, 1968, 2001, 2008. Dintre toate aceste ediții, am constatat că *Vulgata de la Blaj* (1760-61) folosește aceste termen frecvent, probabil sub influența lat. *psalterium*. În 1921a, apare traducerea în *citare să-i psalmodieze*. În Psalmul 150, 3, sintagmei latinești *psalterio et cithara* îi corespunde traducerea *psaltire și alăută*: Ms 45, 1688, 1760, 1795, 1856 Șaguna, 1914, 1968, 2001, 2004, respectiv *psaltire și laută* (1651, Ms. 4389), *psaltiri și ceteri* (1482), *psăltiri și ceteri* (1577), în 1921a – *harpe și citare*. Pentru Ps. 149, 3, 1924 folosește *arfa*, pentru Ps. 150, 3, 1924 folosește *lăută și arfa*. Pentru Ps. 149, 3, 1939 folosește *în sunet de chitară să-i cânte*, pentru Ps. 150, 3, 1939 folosește *în sunet de harfă și de citară*.

### 3.3. Canon

În 1939, Scriban explică *psalteriu* “un fel de citeră triunghiulară, care se numește și canon” (Scriban, 1939, 1071). Tot el s.v. *canon*, dă termenului o etimologie turcească, *kanûn*, și descrie instrumentul ca “un fel de citeră cu 72 de coarde, câte 3 pe un ton, numită și psalteriu”. (ibid., 225). Sensul de instrument muzical cu coarde este rar și arhaic. Biblia de la București (1688) îl consemnează încă din Facerea 4, 21 (cf. Tiktin 1986, 429), însă termenul apăruse în același verset, și în manuscrisele anterioare, Ms. 45 și Ms. 4389. Ultima traducere biblică românească în care apare este cea a mitropolitului Șaguna (1856), care a urmat îndeaproape traducerea lui Samuil Micu tipărită la Blaj, în 1795.

### 3.4. Nabla

*Nabla* este un instrument cu zece sau douăsprezece coarde, probabil de origine feniciană (Liddell et al. 1870, 960). Termenul ebraic *nabel* a fost împrumutat în greaca veche, ca substantiv feminin, *νάβλα*, -ας, sau masculin, *νάβλα*, -α. Latina biblică l-a transliterat și l-a încadrat la feminine, *nabla*, -ae. În traducerile biblice românești apare în *Psaltirea* de la Bălgrad, din 1651, Ps. 32, 2: «în lăută, nabla, în psaltire cu 10 strune», și re apare în ediția 2004 a *Septuagintei*, ca un termen de specialitate, alături de *kinyra*: «cu instrumente muzicale, nabla și kinyra», iar Asaf suna din chimvale (1 Par. 16, 5), «cântau imnuri din kinyra, din nabla și din chimvale» (1 Par. 25, 1),

cu chimvale, cu nabla și kinyra» (1 Par. 25, 6). Traducătorii au găsit diverși termeni echivalenți pentru *nabla*, canon, cobuz, alăută, psaltirion sau l-au evitat, fără a-l mai traduce: «Ispovediți-vă Domnului în laută, în nablă, în psaltire cu 10 strune cântați Lui». (1651, Ps. 32, 2), față de:

Ispovediți-vă Domnului în ceteri, în psaltire cu zece mațe cântați lui. (Coresi 1577)

În cetera cea de zăce strune / Și-n psăltire viersul să răsune. (1673)

Mărturisiți-vă Domnului cu copuzu, cu canon cu 10 strune, cîntați lui. (Ms 45)

Mărturisiți-vă Domnului în vioare, cîntați lui în canon cu 10 coarde. (Ms. 4389)

Mărturisiți-vă Domnului cu copuze, cu canon cu 10 strune. (1688)

### 3.5. *Lăuta/Alăuta*

*Lăuta/alăuta* este un instrument răspândit în Europa în sec. XV-XVII; de diferite mărimi, cu numărul coardelor variat. *Lauta* provine din tc. *lâuta* și ngr. *λαύτο* (DEX 1984, 492; Ciorănescu 2007 459) și a fost atestat la 1550 (Tiktin 1988, 539). Din *lăută* va deriva *cobza*. Exista și o variantă de alăută în formă de *harpă* (Poslușnicu 1928, 517-518). Forma *lăută* este utilizată în versiunile psaltice și biblice din secolul al XVII-lea, îndeosebi în *Psaltirea* din 1651. Varianta *alăuta* este cel mai longeviv dintre termenii care denumesc un instrument cu coarde. Versiunile de secol XVIII ale *Cărții Psalmilor* folosesc aproape exclusiv acest termen, care se menține până în edițiile actuale, reprezentând un exemplu de conservatorism lexical în limbajul biblic românesc.

### 3.6. *Cobza*

*Cobza* provine din persanul *Kopuz* (Poslușnicu 1928, 522); *cobuz* vine din tc *kupuz* (Ciorănescu 2007, 220). În sec. al XVII-lea sunt atestate diverse forme ale acestui termen, atât la sg, cât și la plural: *cobuz, -e sau -i; copuz(u), -e; căpuz, -e; copză, -e; cobză, -e*. În sec. al XVII-lea este sinonim cu *vioară*. Forma actuală, *cobză*, pl. *cobze* (rut. rus. pol. ceh. *kobza*, Ciorănescu 2007, 220, s.v. *cobză*) nu mai este concurată de alte variante fonetice, începând cu sec. al XX-lea.

Bobb (1822, I, 195-196) face trimitere și la magh. *Harfa* și *Lant*. *Lexiconul de la Buda* (1825, 113) îi dă sinonimul *alăută*.

### 3.7. *Vioară*

Termenul *vioară* este utilizat doar de traducătorii manuscrisului 4389 (sec. al XVII-lea). Prima atestare datează din 1626 (Tiktin 1989, 853), în care apare și *arcușul*. Etimologia cuvântului este nesigură: lat. *\*vīvūla*, la o creație românească, magh. *viola*, ngr *βιολί*, it. *viola* (Ciorănescu 2007, 838). Traducătorii celorlalte versiuni biblice românești au utilizat echivalențe în instrumente acționate cu degetele sau cu *plectrum*.

### 3.8. *Harpă/Harfă/Arfă*

Deși este atestat în 1670 (Tiktin 1988, 284), termenul pătrunsese de fapt în limba română la o dată anterioară, deoarece este utilizat în *Noul Testament de la Bălgrad* (1648), prima traducere integrală în limba română a Noului Testament. Într-o glosă marginală, traducătorii explică (eronat) termenul *chimvol*, drept «canon sau harfă cu strune» (1 Cor. 13, 1) (NT 1648 [1998], 451). Deși dicționarele românești trimit la un etimon german, *Harfe*, provenit, la rândul său, din fr. *harpe*, nu putem ignora și un posibil etimon maghiar, deoarece cuvântul fusese folosit în *Biblia Károli* (1590).

### 3.9. *Dulceață/Cântec cu dulceață*

Mitropolitul Dosoftei, autorul primei traduceri versificate a *Psaltirii*, în 1673, introduce două licențe poetice, corespunzătoare gr. *κithára*:

- (1) ἐξεγέρθητι, ψαλτήριον καὶ κithára - Exsurge, psalterium et cithara – Scoală-te, psaltire și dulceață (Ps. 107, 3);
- (2) ψάλλετε τῷ Θεῷ ἡμῶν ἐν κithára – psallite Deo nostro in cithara – Și să-i cântați cu cântec cu dulceață (Ps. 146, 7).

Opțiunile lui Dosoftei au avut ecou în sintagmele *dulceața alăutei* (1760, Is. 24, 8) și *cântec cu dulceață* – traducerea lat. *lamentum* (1760, Mihea 2, 4).

## 4. Concluzii

În urma analizei unui corpus de versiuni biblice românești care acoperă perioada sec. al XV-lea – al XXI-lea, am constatat că există o mare varietate de lexeme românești, prin comparație cu sursele ebraice, grecești, latinești și slavone consultate de traducători.

Situația cea mai interesantă o oferă textele din secolul al XVII-lea, în care româna devine limbă liturgică și în care sunt realizate primele traduceri integrale ale *Bibliei* în limba română, dintre care a fost publicată traducerea fraților Radu și Șerban Greceanu, în 1688. Este cu siguranță perioada căutărilor, a configurării limbajului biblic, ceea ce explică calchierea masivă și multitudinea de termeni sinonimici, mai puțin preferința pentru împrumutul din altă limbă. Stabilitatea limbajului biblic românesc este din ce în ce mai mare din secolul al XIX-lea și, prin comparație cu perioada revoluționară din secolele al XVII-lea – al XVIII-lea, traducерile contemporane sunt în general mai puține, utilizează și surse moderne, iar versiunile sinodale sunt reeditări succesive, cu minime înnoiri lexicale: 1944, 1968, 1982, 1988, 2008. În general, elementele de inovație constă în introducerea unor termeni considerați tehnici și sunt înregistrate în edițiile non-sinodale (Heliade 1858, Cornilescu 1924, Septuaginta 2004).

## Bibliografie

### Surse

#### *Biblia în limba română*

- Bianu, Ioan (ed.), 1989. *Psaltirea Scheiană (1428)*, București, Tipografia Carol Göbl, 1 vol.
- Candrea, Ion Aurel (ed.), 1916. *Psaltirea Scheiană comparată cu celelalte Psaltiri din sec. XVI și XVII traduse din slavonește. Textul și glosarele*, București, Atelierele Grafice Socec & Co.
- Petriceicu-Hașdeu, Bogdan (ed.), 1881. *Psaltirea publicată românește la 1577 de diaconulu Coresi*, București, Tipografia Academiei Române, 1 vol.
- Pamfil, Viorica (ed.), 1968. *Palia de la Orăștie. 1581-1582*, București, Editura Academiei.
- Noul Testament de la Bălgrad*. 1988 [1648]. Alba Iulia, Editura Episcopiei Ortodoxe Române a Alba Iuliei.
- Moraru, Mihai/Onișor, Remus/Moraru, Alexandra/Mârza, Iacob/Mârza, Eva/Gherman, Mihai (ed.) 2001 [1651]. *Psaltirea de la Alba Iulia.*, Alba Iulia, Editura Reîntregirea.
- Dosoftei, 1998 [1673]. *Psaltirea în versuri.*, București/ Chișinău, Editura Litera Internațional.
- Biblia adecă Dumnezeiasca Scriptură ale cei Vechi și ale cei Noao Leage*, 1688. București, Scaunul Mitropoliei Bucureștilor.  
<http://ia700408.us.archive.org/21/items/Biblia1688/Bbiblia1688.pdf>
- Monumenta Linguae Dacoromanorum*<sup>6</sup>. *Biblia de la 1688. Pars I. Genesis*, 2004 [1988]; *Pars II. Exodus*, 1991; *Pars III. Leviticus*, 1993; *Pars IV. Numeri*, 1994; *Pars V. Deuteronomium*, 1997; *Pars VI. Iosue. Iudicum. Ruth*, 2004; *Pars VII. Regum I. Regum II*, 2008; *Pars IX. Paralipomenon I. Paralipomenon II*, 2011; *Pars XI. Liber Psalmorum*, 2003. Iași, Editura Universității „Al. I. Cuza”.
- Biblia Vulgata de la Blaj (1760-1761)*, 2005. București, Editura Academiei.  
<http://sldsjd.wordpress.com/2011/01/05/exceptional-online-download-biblia-vulgata-de-la-academia-romana/>
- Biblia adecă Dumnezeiasca Scriptură a Legii Vechi și a ceii Noao*, 1795. Blaj, Editura Episcopiei Unite. <http://www.scribd.com/doc/3964480/Biblia-de-la-Blaj-Traducerea-din-1795>
- Biblia Sacra que coprinde Vechiul și Nuoul Testament, tradusă din hellenesce după a quellor Septedeci de I. Heliade R.*, 1858. Paris, Tipografia Preve & comp. [www.dacoromanica.ro](http://www.dacoromanica.ro)
- Șaguna, Mitropolitul Andrei (ed.) 1856-1858. *Biblia sau Dumnezeiasca Scriptură a Legii cei Vechi și a cei Noao*, Sibiu, Tipografia arhidiecezană.
- Biblia adică Dumnezeiasca Scriptură a Legii Vechi și a celei Nouă*, 1914. București, Tipografia Cărilor Bisericești. [http://psaltika.dominet.ro/Biblia\\_1914.pdf](http://psaltika.dominet.ro/Biblia_1914.pdf)
- Sfânta Scriptură a Vechiului și Noului Testament*, 1921. București, Societatea Biblică pentru Britania și străinătate. <http://www.scribd.com/doc/49645192/>
- Biblia sau Sfânta Scriptură a Vechiului și Noului Testament*, 2011 [1924]. <http://biblia.pentruviata.ro/BibliaVDCC.pdf>

<sup>6</sup> *Monumenta Linguae Dacoromanorum* [MLD] conține Ms. 45 [c. 1683-1686] – traducerea *Vechiului Testament* în limba română, efectuată de Nicolae Milescu – și Ms. 4389 [c. 1665-1672] – traducerea *Vechiului Testament* în limba română, efectuată de un anonim valah, probabil Daniil Andrean Panoneanul, în a doua jumătate a secolului al XVII-lea.

*Biblia adică Dumnezeuiasca Scriptură a Vechiului și a Noului Testament*, 1939. Ediția II-III, București, Fundația pentru Literatură și Artă „Regele Carol al II-lea”. <<http://www.scribd.com/doc/47033350/Biblia-Gala-Galaction-Bucuresti-1939>>

*Biblia sau Sfânta Scriptură, după textul grecesc al Septuagintei*, 1944. București Editura Institutului Biblic al Bisericii Ortodoxe Române.

Bădiliță, Cristian/Băltăceanu, Francisca/Broșteanu, Monica/Slușanschi, Dan/Florescu, Ioan-Florin (ed.), 2004. *Septuaginta (Geneza, Exodul, Leviticul, Numerii, Deuteronomul)*, Colegiul Noua Europă, Iași, Editura Polirom, 1 vol.

*Biblia sau Sfânta Scriptură*, 1968, 1982, 1988, 1994, 2001, 2008. București, Editura Institutului Biblic și de Misiune Ortodoxă al Bisericii Ortodoxe Române.

### *Biblia în limbi clasice*

*Biblia în limba ebraică*. <<http://interlinearbible.org/>>

*Septuaginta în limba elină*.

<[http://www.cumorah.com/index.php?target=multi\\_lingual\\_scripts&font\\_id=22&book\\_id=2](http://www.cumorah.com/index.php?target=multi_lingual_scripts&font_id=22&book_id=2)>

*Vulgata Clementina (Biblia Sacra Vulgatæ Editionis Sixti Quinti Pontificis Maximi iussu recognita atque edita): Biblia Sacra iuxta Vulgatam Clementinam*, 2005, Londra. <<http://vulsearch.sourceforge.net/html/>>

*Nova Vulgata. Bibliorum Sacrorum Editio*, 1979. Vatican, Libreria Editrice Vaticana.

<<http://vulsearch.sourceforge.net/html/>>

*Biblia Sacra Vulgata*, 1969. Stuttgart. <<http://www.perseus.tufts.edu/hopper/text?doc=Perseus:text:1999.02.0060>>

*Biblia în limba slavonă*, 2006 [1581]. Ostrog. <[http://starcontact.net/Ostroh\\_Bible.pdf](http://starcontact.net/Ostroh_Bible.pdf)>

### *Biblia în limba maghiară*

*Az Shent Biblianac Második Része*, 1590. (trad. Károli Gáspár).

<<http://www.biblegateway.com/passage/?search=2%20M%C3%B3zes%2039&version=KAR>>

### *Dicționare*

Alexandre, Charles, 1836. *Dictionnaire grec-français*, Paris, Librairie Hachette.

<<http://archive.org/stream/dictionnairegre00alex#page/n3/mode/2up>>

Antonescu, G.M., 1852<sup>2</sup>. *Nouveau dictionnaire français-roumain et roumain-français/Nou dicționariu francesă-român și român-francesă*, Bucuresci, Editura Librăriei H.Steinberg.

Bobb, Ioan, 1822. *Dicționarul rumanesc, lateinesc și unguresc*, Cluj, Tipografia Colegiului Reformatilor, 2 vol.

Ciorănescu, Alexandru, 2007. *Dicționarul etimologic al limbii române*, București, Editura Saeculum I.O.

DEX = Coteanu, Ion / Seche, Luiza / Seche, Mircea, 1984. *Dicționarul explicativ al limbii române*, București, Editura Academiei Române.

Ernout, Alfred / Meillet, Antoine, 1951. *Dictionnaire etymologique de la langue latine*, Paris, C. Klincksiek.

Gaffiot, François, 2000 [1934]. *Dictionnaire latin-français*, București, Editura Humanitas.

Liddell, Henry George / Scott, Robert / Drisler, Henry, 1870. *Greek-English Lexicon*, New York,

- Harper & Brothers. <[http://books.google.ro/books?id=5EsNAAAAYAAJ&printsec=frontcover&hl=ro&source=gbs\\_ge\\_summary\\_r&cad=0#v=onepage&q&f=false](http://books.google.ro/books?id=5EsNAAAAYAAJ&printsec=frontcover&hl=ro&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false)>.
- Maiorescu, Petru et al., 1825. *Lesicon românescu-latinescu-ungurescu-nemțescu, care de mai mulți autori în cursul a treizeci și mai multor ani s-au lucrat*, Buda, Typographia Regiae Universitatis Hungaricae.
- Mihăilă, Gheorghe, 1974. *Dicționar al limbii române vechi (sfârșitul sec. X – începutul sec. XVI)*, București, Editura Enciclopedică Română.
- Poyenar, Petrache / Aaron, Florian / Hill, Gheorghe, 1841. *Vocabulaire français – valaque*, Imprimerie de Collège St. Sava, Boucourest, 2 vol. (I-Z).
- Scriban, August, 1939. *Dicționarul limbii românești (etimologii, înțelesuri, exemple, citațiuni, arhaizme, neologizme, provincializme)*, Iași, Institutu (sic!) de Arte Grafice “Presa bună”.
- Șăineanu, Lazăr, 1930<sup>8</sup>. *Dicționar universal al limbei române*, București, Editura Scrisul Românesc S.A.
- Tiktin, Hariton, 1986-1989<sup>2</sup>. *Rumänisch-deutsches Wörterbuch*. Paul Miron (ed.), Wiesbaden / Freiburg, Harrassowitz Verlag, 1 vol. (A – C), 1986; 2 vol. (D – O), 1988; 3 vol. (P-Z), 1989.

### Studii

- Bobulescu Constantin, 1922. *Lăutarii nostri. Din trecutul lor. Schiță istorică asupra muzicei noastre naționale corale cum și asupra altor feluri de muzici*, București, Tip. Națională Jean Ionescu.
- Friedmann, Jonathan L., 2013. *Music in Biblical Life. The Roles of Song in Ancient Israel*, Jefferson N.C., McFarland & Co.
- Heliade Rădulescu, Ion, 1858. *Biblicele sau Notitii historice, philosophice, religioase și politice asupra Bibliei*. Paris, Preve și Comp. <[www.dacoromanica.ro](http://www.dacoromanica.ro)>
- Ioan Gură de Aur, 2001 [1691]. *Mărgăritare*. Rodica Popescu (ed.), București, Editura Libra.
- Idelsohn, Abraham Z, 1992 [1929]. *Jewish Music: Its Historical Development*, New York, Dover Publ.
- Munteanu, Eugen, 2008. *Studii de lexicologie biblică*, București, Editura Humanitas.
- Poslușnicu, Mihail Gr., 1928, *Istoria muzicei la români de la Renaștere până'n epoca de consolidare a culturii artistice. Cu 193 chipuri în text*, București, Cartea Românească.



## Tensiones entre parataxis e hipotaxis en la distancia comunicativa

### 1. Introducción

Este trabajo se centra en el análisis de un conjunto de discursos con características específicas: fueron recogidos de programas radiofónicos como entrevistas y otro tipo de interacciones conversacionales en este medio de comunicación, es decir, se trata de textos orales no planificados; pero que a su vez se produjeron en el ámbito de la distancia comunicativa (Koch & Oesterreicher 1985, 2001), pues reúnen características pragmáticas propias de este contexto comunicativo, como una alta monologicidad, formalidad entre los interlocutores, entre otras. Es así que los textos estudiados se caracterizan por producirse en una situación de tensión estructural entre parataxis e hipotaxis debido a que existe una exigencia de procesamiento informativo propia del procesamiento del discurso oral en línea (Chafe 1987) pero con la intencionalidad (Beaugrande & Dressler) de la distancia comunicativa.

La relación entre parataxis e hipotaxis ha sido considerada por varios autores como una distinción de grado (Raible 1992, Givón 2001, Givón & Shibatani 2009) vinculada al tipo de discurso utilizado. Por ejemplo Givón (1979, 2001) asocia la tendencia al uso de la parataxis con el discurso cara a cara, y la hipotaxis a un proceso evolutivo de las lenguas con una capacidad mayor de integración, ligado con la posibilidad de la escritura. Por otra parte, en una perspectiva cognitiva del dominio del discurso oral, ha sido estudiada la limitación cognitiva de procesamiento de información, que favorece el uso de mecanismos paratácticos en el encadenamiento oracional (Chafe 1987, 1994, Kotschi 1996). Así, se genera una tensión dentro del discurso oral de la distancia comunicativa debido a su concepción escritural, que exige una alta elaboración tanto en el nivel de integración de la estructura sintáctica como en su selección léxica, pero que debe realizarse en línea, por lo que se encuentra limitado en su capacidad de procesamiento cognitivo, donde prevalece la necesidad de ilación discursiva en el nivel informativo y disminuye el control sobre las posibilidades estructurales.

Para el análisis se utilizó un corpus de grabaciones orales obtenidos en Michoacán, México, en un conjunto de situaciones comunicativas de diversos ámbitos como programas radiofónicos con llamadas al aire, noticieros, entrevistas, debates políticos, consejos de salud, narraciones de partidos de fútbol y situaciones cotidianas en ámbi-

tos familiares. Este corpus, en una primera fase, fue levantado bajo los parámetros pragmático-discursivos integrados en la propuesta de Koch y Oesterreicher (1985) para la distinción entre la distancia y la inmediatez comunicativas. A partir de ahí, se seleccionó la parte correspondiente a la distancia comunicativa en el medio oral para realizar el análisis que aquí presento.

## 2. Entre parataxis e hipotaxis: zonas de traslape

El nivel de la hipotaxis ha sido tratado en las gramáticas tradicionales del español dentro de las oraciones subordinadas, mientras que la parataxis corresponde a las oraciones coordinadas y yuxtapuestas. Para este estudio, me centro en tres fenómenos específicos de organización sintáctico-semántica en el nivel discursivo, a saber, el uso de demostrativos con un valor deíctico discursivo, la utilización de oraciones relativas con *que*, y por último la correlación entre el ordenamiento sintagmático y la continuidad temática.

### 2.1. *Demostrativos interpretadores*

Los demostrativos neutros, tradicionalmente considerados como deícticos exofóricos, pueden cumplir también con una función endofórica como deícticos discursivos, que bien podría considerarse más recurrente en ciertos géneros discursivos (Pérez Álvarez en prensa), como puede verse en (1)<sup>1</sup>:

- (1) J: el primero en América Latina y que bueno mucho de ese dinero desafortunadamente no se queda en México que *eso* es lo dramático lo lo peor del caso yo creo que si las empresas deberán de de pensarlo y definir precios más accesibles para una una comunidad como la nuestra que tiene un poder adquisitivo muy bajo y que: eh pues no puede desprenderse de doscientos pesos (.). (23RM03-11-07\_CHARLA).

En (1) se presentan diferentes marcas que indican que se trata de un procesamiento oral en línea, como el marcador *bueno*, la repetición de *lo* y de *de*, así como el alargamiento de *que*. Junto a estas marcas, encontramos el uso de *eso* en una estructura de oración hendida que se utiliza de manera catafórica para establecer una calificación sobre la temática previamente enunciada. El tema de discusión es la piratería, pero en el segmento no aparece ninguna estructura nominal que permita además algún tipo de posicionamiento como podría ser el caso al utilizar *este problema*, o bien *esta ventaja* o alguna otra forma similar con un carácter interpretativo, como podría suceder en el caso de sintagmas nominales encapsuladores o interpretadores (Pérez Álvarez 2011, González Ruiz 2009).

Para el caso del español, es posible discutir el valor que tienen los demostrativos neutros *esto*, *eso* y *aquello*, pues si bien son tratados como pronombres en el *Diccionario Panhispánico de Dudas* (DPD), estas unidades tienen un valor mucho más

<sup>1</sup> Al final se presenta en anexo el sistema de transcripción utilizado para todos los ejemplos citados en este trabajo, el cual proveniente de Antaki (2002).

parecido al de un deíctico discursivo, tal como lo entienden Diessel (1999) o Levinson (1983), e incluso adquieren una forma cercana, en su uso como adjetivos, a la de deixis discursiva que señala Fillmore (1997), o bien a las anáforas conceptuales (González Ruiz 2009). Bajo la perspectiva de estos dos últimos autores, que observan una zona de funcionamiento semántico que permite la referencialidad endofórica entre segmentos textuales, es posible establecer la siguiente distinción: la referencialidad endofórica conlleva una densidad cognitiva para su procesamiento en el discurso oral que varía de acuerdo a factores como la correlación entre las unidades referidas anafórica o catafóricamente, la concordancia sintáctica de género y número, la continuidad temática que permiten en el discurso, y finalmente la función sintáctica que realizan las unidades que recuperan información previa. Se trata de varios factores que unidos conforman una alta densidad cognitiva por la cantidad de información a ser procesada por un enunciador. Cuando se utiliza el medio escrito, es posible revisar cada uno de estos factores por separado y realizar correcciones, sin embargo, cuando el procesamiento del discurso se da en línea con la verbalización, como es el caso del discurso oral (no leído), se presentan problemas en el nivel de la estructura sintáctica, como puede ser la falta de concordancia o la omisión de preposiciones en los complementos circunstanciales, o bien se opta por la elección de formas con menor densidad cognitiva como pueden ser los demostrativos neutros, que permiten la continuidad temática y la referencialidad endofórica, pero de manera genérica. Así, mientras que en un discurso escrito es posible encontrar relaciones anafóricas entre formas como *existe un serio problema de credibilidad entre la población y desde este cuestionamiento debe entenderse la decisión de la cámara*, en el discurso oral procesado en línea es más sencillo en términos cognitivos establecer una referencialidad del tipo *eso explica la decisión de la cámara*, donde se elimina el proceso de selección léxica para conformar el sintagma nominal *este cuestionamiento*, no es necesaria la concordancia entre adjetivo y nombre, y tampoco debe procesarse la función sintáctica del complemento que exige una preposición específica. Con *eso explica* encontramos una forma menos densa cognitivamente.

Este fenómeno también se encuentra en relación con la capacidad de mantenimiento de tópico cuando existen varios nombres que pueden ser recuperados anafóricamente, en el procesamiento en línea se reconoce lo que Chafe (1987, 1994) llama un tópico intermedio o semiactivo. Un demostrativo neutro tiene la posibilidad de mantener la continuidad de tópico en un nivel episódico, sin requerir de una concordancia en un nivel de cohesión local.

Esta misma idea se puede encontrar en el trabajo de Gundel (1988), quien habla de tópicos relacionales, que no son necesariamente de carácter referencial exofórico. En algunos casos, es posible encontrar los dos niveles de referencialidad en una zona de traslape, en la medida en que refieren a un segmento discursivo pero de manera global como un acto de habla, es decir, establecen una relación a la vez semántica (de cohesión) y pragmática (de modalización de lo dicho).

Este valor relacional de los demostrativos que permite un enlace en el nivel episódico del discurso permite, a su vez, que esta referencialidad endofórica se presente en un nivel pragmático como referencia a un episodio discursivo que a su vez puede enmarcarse como un acto de habla específico, como en el ejemplo siguiente:

- (2) P6: a ver QUIEN me agarra la palabra porque es mi propuesta doctor yo no puedo hablar por todo mundo yo hablo por mí esta propuesta es sobre (.) doctor (.) este: sobre del voto doctor por ejemplo (.) m: los candidatos que son ahorita que ya salieron mire uno es senador -lotro dejó la presidencia municipal a eso me refiero doctor que les pongan un hasta AQUÍ (.) que terminen doctor (.) (05RM19-10-07\_OPINIÓN).

O bien:

- (3) yo creo que el candidato que nos tiene que gobernar es el que tiene el medicamento el que sabe como curar todititas esas enfermedades la corrupción este la inseguridad todititas esto y nadie habla de eso hablan de que si dar un kilo de tortillas doctor hay que enseñar a pescar a esa gente hay que educarla para que no tenga tantos hijos hay que educarla y hay que crear fuentes de empleo eso quisieramos oír de ellos pero nos están diciendo cositas así como que dar un kilo de tortillas que también nos va a costar a todos que pagamos impuestos (05RM19-10-07\_OPINIÓN).

Como sucede con estas formas encapsuladoras, su capacidad sintetizadora les permite utilizarse en locuciones casi fijas, como sucede con según esto, que permite insertar un distanciamiento respecto a lo que se dice como proveniente de otro enunciador sin garantía de verdad:

- (4) pues nada más le pareció que los pobres le estábanos según esto ayudando entonces quiere decir que (05RM19-10-07\_OPINIÓN).

Y también en su carácter conectivo al combinarse con la preposición *por*:

- (5) esos eran programas -tonces la política era si el otro candidato no está de acuerdo refutar decir que no está de acuerdo por esto por aquello y lo demás pero jamás emplearon insultos estaban a la altura de la política (16RM27-10-07\_COMENTARIOS).

Los últimos dos ejemplos nos muestran ya casos que han entrado en un proceso de fijación, y dentro de un nivel paratáctico y pragmático.

## 2.2. Relativas con 'lo que'

Las oraciones relativas con *artículo + que*, en su funcionamiento como enlaces textuales, presentan una densidad cognitiva parecida a la de los enlaces textuales con demostrativos: los artículos definidos requieren de concordancia sintáctica de género y número con su referente endofórico (*las personas* obliga a la concordancia con *las cuales*, por ejemplo), a su vez, suelen utilizarse en nuevas oraciones con una función sintáctica específica, lo que puede requerir una preposición antecedente cuando se trata de adjuntos oracionales. En cambio, la forma neutra, cuenta con una descarga cognitiva y permite establecer relaciones entre segmentos discursivos sin importar la concordancia. Dik (1997) observa este hecho y menciona el caso concreto de *lo*

*que* en español. Desde su perspectiva, es posible distinguir niveles de referencialidad anafórica, que van de las relaciones pronominales entre unidades (típicamente entre nombre y pronombre) en un primer nivel, entidades espaciales en un segundo nivel, para pasar luego a la relación con estados de cosas y en un curato nivel la relación con actos de habla. *Lo que* podría considerarse en español como un relacionante de tercer nivel anafórico de acuerdo con esta distinción, que corresponde también con la noción de deíctico discursivo de Diessel (1999) y Levinson (1983, 2006), pero con una anotación relevante: esta unidad no proviene de un deíctico exofórico sino de un artículo (Girón Alconchel 2009) que posteriormente se une al pronombre. *Lo que* por sí mismo permite la relación endofórica con estados de cosas o actos de habla sin necesidad de un elemento nominal abstracto como es el caso de los interpretadores o anáforas conceptuales, que se construyen como sintagmas nominales como por ejemplo *este asunto*, y tampoco requiere el uso de un deíctico exotérico como el demostrativo para posteriormente otorgarle valor como deíctico discursivo. Ahora bien, en términos funcionales es posible afirmar que se trata de unidades semejantes. En el corpus aquí analizado es posible de hecho observar este tipo de relación en dos niveles anafóricos diferentes, en relación de conexión discursiva entre segmentos y en el nivel del acto de habla:

- (6) E: escuchamos eh: al licenciado Ismael García Marcelino bien en este primer bloque vamos a tener otro bloque con él que nos habla de esta ofrenda de las ánimas y también de lo que ya veníamos platicando sobre: eh pues este contacto no↑ (17RM27-10-07\_CHARLA).

O bien:

- (7) J: no es un país consumista al cien por ciento a lo que me refería es que ellos han que ellos manejado muy bien la educación.

D: [ah okey okey okey ah de acuerdo (23RM03-11-07\_CHARLA).

Al ir *lo que* unido a un verbo de comunicación, la relación que se establece permite la referencialidad a un acto de habla, como *platicar* o *referirse* en los dos ejemplos anteriores.

La unión con una preposición le puede otorgar el carácter de adjunto, pero por su carácter de continuidad temática aparece siempre en posición preverbal.

En otros usos, permite el cierre de un episodio discursivo, o bien de un turno de habla, gracias a su capacidad de enmarcación, como se puede ver en la fórmula combinada con el verbo *corresponder*:

- (8) MS: bien pues eso es lo acontecido las últimas veinticuatro horas en lo que corresponde a la policía: ministerial del estado para la noticia informó Manuel Sandoval Hernández (31RU15-10-07\_NOTICIAS).

O bien en una construcción que aparece ya en proceso de fijación gramatical, como es *en lo que respecta*:

- (9) efectivamente así es (.) la coalición Sinaloa avanza integrada por el PRI esto es en lo que respecta a los comicios allá en Sinaloa no en Michoacán (31RU15-10-07\_NOTICIAS).

Cuando la combinación se realiza con la preposición *por*, se presenta ya el caso de un funcionamiento como conector discursivo, lejos de la estructura hipotáctica atribuible a una oración relativa:

- (10) Mire aproximadamente a la:s veintidós (.) diez horas del día: ocho de octubre (.) recibimos un llamado:: de un ciudadano donde estaban reportando a una persona:: (.) agresiva y que al parecer portaba arma de fuego sobre la:: calle Moctezuma† y Doroteo Arango de la colonia Ampliación Rubén Jaramillo por lo que acudiero:n las unidades a la ubicación (.) localizando a una persona lo cual al momento de revisarlo le encontraron fajada (30RU12-10-07\_NOTICIAS).

Existe incluso una estructura que podría ser considerada una construcción que favorece la planificación discursiva, como sucede también con los alargamientos, las pausas y las muletillas, sin una función sintáctica específica en la medida en que puede ser simplemente omitida sin alterar el contenido proposicional de la oración donde se inserta:

- (11) diecinueve horas siete con siete minutos temperatura ambiente aquí en la zona centro veintidós grados centígrados así que entramos de lleno a lo que vienen siendo los detalles de la información el presidente de la CANACINTRA Héctor Magaña Álvarez dijo que patrones exigen que el Seguro Social mejore la calidad de los servicios médicos que ofrecen (30RU12-10-07\_NOTICIAS).

La aparición de esta fórmula en discursos orales monológicos, como lo son los de la distancia comunicativa, permite afirmar que se trata de una construcción que permite ganar tiempo en la planificación del discurso, y muestra cómo la carga cognitiva del procesamiento requiere de tiempo para continuar con el hilo discursivo. Este fenómeno es más patente en el siguiente ejemplo, pues se acompaña de reformulaciones en torno al nombre utilizado para la continuidad topical:

- (12) en realidad como esquema es bueno pero desafortunadamente no está funcionando ya no podemos seguir este: siendo eh:: paternalistas vedá† en un sistema donde eh: la base que está haciendo los pagos para lo que viene siendo las las cuotas este las pensiones se siga: disminuyendo y lo que viene siendo la parte de pensionados siga creciendo verdad† y a muy corta edad se sigan este jubilando no es posible de esa forma ahora los sueldos con los que se jubila un empleado del Seguro son muy superiores a su sueldo real verdad† cuando terminan y un empleado que toda su vida ha estado trabajando (30RU12-10-07\_NOTICIAS).

O bien con los cortes y reformulaciones que se muestran en (13):

- (13) eh bueno sí o sea en partes anteriores pero que no rebasen de de tres piezas esto siempre y cuando sea en lo que es empres dos (.) el empres dos tiene una dureza mucho más que que mayor que lo que viene siendo el empres uno el empres e- dos o uno se pueden usar (.) ya sea para hacer alguna: corona o como di- bien dicen por allá alguna fundita que va a ir recubriendo un solo diente (32RU15-10-07\_SALUD).

Un estudio más detallado de esta fórmula, tanto en su aparición oral como en la comprobación de su ausencia en el discurso escrito, permitirían confirmar la hipótesis de que se trata de una “muletilla compleja” utilizada para ganar tiempo de procesamiento del discurso.

Una combinación sintagmática adicional es la que se presenta con verbos epistémicos como *creer* o *considerar*, emotivos como *querer* o *preocupar*, o bien de comunicación como *decir* o *platicar*. El funcionamiento de estas construcciones puede perfectamente identificarse con lo que Fuentes Rodríguez (2003) llama operadores discursivos, pues su carácter modalizador del discurso es patente.

En el corpus revisado aparecen construcciones como *lo que me interesa*, *lo que proponemos*, *lo que le reclaman*, *lo que más le preocupa*, *lo que queríamos*, *lo que importa*, *lo que ellos deseen*, *lo que espero*, *lo que me molesta*, *de lo que me quejo*, *lo que ofende*, *lo que propongo*, *lo que creo*. O con verbos de comunicación como *declarar*, *mencionar*, *hablar*, *decir*, *comentar*, *contar* (en el sentido de ‘relatar’), *informar*, *relatar*, *contestar* y *platicar*.

### 2.3. Ordenamiento sintagmático y continuidad temática

Un fenómeno adicional que aparece en la distancia comunicativa oral, directamente relacionado con el carácter monológico de esta forma de comunicación y con la capacidad de procesamiento cognitivo es la aparición de segmentos con continuidad temática pero dentro de una estructura sintagmática organizada por superposiciones informativas. Esta característica del discurso oral es ya señalada por Chafe (1987), quien señala la prevalencia de la organización informativa con fines comunicativos sobre la estructura formal que aparece en los sonidos del habla. También se encuentra en relación directa con la capacidad limitada de la memoria de trabajo de un enunciador al momento de procesar el discurso oral.

Estos parámetros permiten comprender mejor fragmentos como el que sigue:

- (14) MC: y como estamos de fiesta el día de hoy no podía faltar la presencia de los integrantes del club de danza del Instituto Tecnológico de Apatzingán que viene a presentarnos y a participar en este bonito evento con un bonito baile bajo el título el frijolito y la iguana vamos a recibir con un fuerte y caluroso aplauso a estos jóvenes integrantes del Instituto Tecnológico de la ciudad de Apatzingán bienvenidos vienen a compartir y convivir con nosotros este maravilloso acontecimiento (Grabación realizada en Zicuirán, Michoacán, México, el sábado 29 de mayo de 2004 en un festival musical).

La primera parte del turno de habla inicia con una oración compleja que termina con una oración subordinada introducida por *que* más una forma verbal perifrástica compleja formada por *viene + presentar y participar*. *Presentar* es un verbo transitivo mientras que *participar* es un verbo intransitivo. Si se da seguimiento al fragmento, se observa que se superpone el plano informativo sobre la estructura sintagmática al completar primero con el adjunto *en este bonito evento* la relación con el verbo intransitivo, y posteriormente se agrega el objeto del verbo *presentar*, ahora con la preposición *con*.

En la segunda parte de la intervención aparece un tercer plano apelativo pragmático ligado al contexto de habla, con marcas lingüísticas explícitas: se trata de la

intervención de una maestra de ceremonias en un festival musical, por lo que se pide a la audiencia recibir con aplausos al grupo de danza que se presentará a continuación. Es decir, en el segmento se observa en un nivel pragmático la combinación entre un plano interaccional y uno informativo, y dentro de este último, nuevamente aparece un conflicto de planificación entre un verbo transitivo, *compartir*, y uno intransitivo, *convivir*, por lo que es posible hablar de un discurso en línea que debe resolver la tensión entre la estructura oracional compleja no sólo entre parataxis e hipotaxis en términos sintácticos, sino en una integración de requerimientos comunicativos y pragmáticos.

El fragmento que sigue también puede revisarse desde la interacción entre dos planos discursivos, por lo que la estructura sintáctica queda supeditada a la solución de la demanda comunicativa exigida para la estructuración de la emisión discursiva:

- (15) 1 Decíamos(.) que fueron muchas las personas los hombres que se preocuparon (.)  
 2 por iniciar (.) aquí en Zicuirán (.) y en esta región de tierra caliente (.) este: tradicional:  
 3 baile de arpa (.) es cierto (.) que decíamos (.) que hay personas que ya no están  
 4 físicamente con nosotros: pero han dejado sus sucesores (.) hay gente que lleva su  
 5 sangre y que tiene (.) en sí ESAS vivencias por ese hermoso baile (.) que no  
 6 queremos que pIERDA /no queremos que muERA (.) y para: recordar a estos grandes  
 7 hombres que están en un lugar muy importante pero lejos de aQUÍ (.) y hoy si  
 8 estuvieran estuvieran como estos señores don Chayito /Leandrito y don José (.)  
 9 contentos (.) diciéndonos /GRAcias (.) que nos han recordado hoy (.) y decimos  
 10 siempre /para: (.) homenajear a estas personas (.) el profesor Manuel (Jassí) (.)  
 11 conduce (.) el minuto de aplauso dedicado en honor a estos hombres ((aplausos))  
 (Grabación realizada en Zicuirán, Michoacán, México, el sábado 29 de mayo de 2004  
 en un festival musical)

El uso del verbo de comunicación conjugado *decíamos*, en su primera aparición en la línea 1 se combina con una subordinación, algo común para este tipo de verbos. En su segunda aparición en la línea 3, no puede entenderse ya como una nueva estructura oracional, sino más bien como un uso reiterativo para la ilación discursiva que requiere de una función comunicativa en la combinación de planos: uno de ordenamiento sintáctico y otro de carácter pragmático apelativo.

Este carácter reiterativo que a su vez presenta una combinación de planos se presenta también en la semejanza de los sintagmas nominales *para recordar a estos grandes hombres / para homenajear a estas personas*. La primera aparición se ve interrumpida en su carácter predicativo debido a la aparición de una referencia apelativa (y *decimos siempre*), y posteriormente se recupera en una estructura similar sintáctica y semánticamente, para así terminar la predicación con su carácter informativo. En resumen, ambos ejemplos muestran que la tensión entre parataxis e hipotaxis debe entenderse más allá de las explicaciones comunes de orden sintáctico, para considerarla en un proceso de ordenamiento sintagmático regulado por los planos informativo, sintáctico y pragmático del discurso.

### 3. Conclusiones y perspectivas

El análisis realizado nos permite obtener algunas observaciones relevantes, que podrán ampliarse en estudios posteriores del corpus oral utilizado para esta investigación. En primer lugar, es posible afirmar que el discurso oral de la distancia comunicativa presenta diversos aspectos de tensión entre dos fuerzas, por una parte la necesidad de procesar el discurso con una capacidad cognitiva limitada, pero por otra parte en una exigencia de concebir el discurso desde un ámbito escritural. Esta tensión se refleja de manera directa en el uso de estructuras paratácticas de continuidad temática, ligadas al carácter altamente monológico del discurso oral de la distancia, pero que en sus formas escritas suelen cumplir con funciones distintas, como el caso de la hipotaxis propia de las relativas, o bien la integración oracional de sintagmas encapsuladores en funciones de sujeto u objeto propios de las anáforas conceptuales.

También es posible afirmar que, aún tratándose de un discurso con alto nivel de monologicidad, se hace patente la combinación entre los planos informativo y pragmático-interaccional que se superponen en la estructura discursiva. Esta superposición de planos ocasiona en algunos casos un desajuste entre la estructura formal y la organización semántica del discurso, que suele resolverse en favor de la continuidad temática e informativa.

Universidad Michoacana  
de San Nicolás de Hidalgo

Bernardo E. PÉREZ ÁLVAREZ

### Referencias bibliográficas

- Antaki, Charles, 2002. An introductory tutorial in Conversation Analysis, <http://www-staff.lboro.ac.uk/~ssca1/sitemenu.htm>, consultado en octubre de 2013.
- Beaugrande, Robert de & Dressler, Wolfgang, 1980. *Einführung in die Textlinguistik*, Tübingen, Niemeyer.
- Chafe, Wallace, 1987. «Cognitive Constraints on Information Flow», in: Tomlin, Russell (ed.), *Coherence and Grounding in Discourse*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 21-52.
- Chafe, Wallace, 1994. *Discourse, Consciousness and Time. The Flow and Displacement of Conscious Experience in Speaking and Writing*, Chicago, The University of Chicago Press.
- Diessel, Holger, 1999. *Demonstratives. Form, function and grammaticalization*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.
- Dik, Simon C., 1997. *The Theory of Functional Grammar, Part 2: Complex and Derived Constructions*, Berlin/New York, Mouton the Gruyter.
- Fillmore, Charles, 1997. *Lectures on deixis*, Stanford, CSLI Publications.
- Fuentes Rodríguez, Catalina, 2003. «Operador / Conector. Un criterio para la sintaxis discursiva», *RILCE* 19.1 (2003) 61-85.

- Girón Alconchel, José Luis, 2009. «Las oraciones de relativo II. Evolución del relativo compuesto *el que, la que, lo que*», in: Company Company, Concepción (ed.), *Sintaxis histórica de la lengua española. Segunda parte: La frase nominal*, Volumen 2, México, UNAM/Fondo de Cultura Económica, 1477-1590.
- Givón, Talmy, 1979. «From Discourse to Syntax: Grammar as a Processing Strategy», in: Givón, Talmy (ed.), *Syntax and Semantics. Volume 12. Discourse and Syntax*, New York, Academic Press, 81-112.
- Givón, Talmy, 2001. *Syntax*, Volume II, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.
- Givón, Talmy, 2009. *The Genesis of Syntactic Complexity*, Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins.
- González Ruiz, Ramón, 2009. «Algunas notas en torno a un mecanismo de cohesión textual: la anáfora conceptual», in: Penas Ibáñez, Ma. Azucena / González Pérez, Rosario (ed.), *Estudios sobre el texto. Nuevos enfoques y propuestas*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 247-278.
- Gundel, Jeanette K., 1988. «Universals of topic-comment structure», in: Hammond, M.; Moravczik, E.; Wirth, J. (ed.), *Studies in syntactic typology*, Amsterdam, John Benjamins, 209-239.
- Koch, Peter / Oesterreicher, Wulf, 1985. «Sprache der Nähe – Sprache der Distanz. Mündlichkeit und Schriftlichkeit im Spannungsfeld von Sprachtheorie und Sprachgeschichte», *Romanistisches Jahrbuch* 36, Berlin / New York, Walter de Gruyter, 15-43.
- Koch, Peter / Oesterreicher, Wulf, 2001. «Langage parlé et langage écrit», in: Holtus, Günter / Metzeltin Michael / Schmitt Christian (ed.), *Lexikon der Romanistischen Linguistik*, vol. I/2, Tübingen, 584-628.
- Kotschi, Thomas, 1996. «Procedimientos de producción y estructura informacional en el lenguaje hablado», in: Kotschi, Thomas / Oesterreicher, Wulf / Zimmermann, Klaus (ed.), *El español hablado y la cultura oral en España e Hispanoamérica*, Madrid, Iberoamericana Vervuert, 185-207.
- Levinson, Stephen 1983. *Pragmatics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Pérez Álvarez, Bernardo E. 2011. «Función de los interpretadores en el desarrollo textual», *Estudios de Lingüística Aplicada* 51.
- Pérez Álvarez, Bernardo E., en prensa. «Funciones discursivas de *esto, eso y aquello* en un corpus oral», *Anuario de Letras. Lingüística y Filología* II,1(2014).
- Raible, Wolfgang, 1992. *Junktion. Eine Dimension der Sprache und ihre Realisierungsformen zwischen Aggregation und Integration*, Heidelberg, Carl Winter.

## Sistema de transcripción utilizado.

El sistema de notación sigue a Antaki (2002). Algunos de los símbolos utilizados en los ejemplos son los siguientes:

|                      |                                                    |
|----------------------|----------------------------------------------------|
| (.)                  | Pausas notorias                                    |
| (.3), (2.6)          | Ejemplos de pausas medidas en segundo              |
| ↑Palabra, Palabra ↓, | Elevación o caída notoria en la voz                |
| A: palabra [palabra  | Corchetes alineados en líneas adyacentes           |
| B: [palabra          | marca el inicio de un empalme en la conversación.  |
| .hh, hh              | Aspiración y expiración respectivamente            |
| pala(h)bra           | Muestra de que la palabra incluye una risa consigo |

|                                   |                                                                              |
|-----------------------------------|------------------------------------------------------------------------------|
| pala-                             | Muestra un corte súbito de la palabra                                        |
| pala:bra                          | Dos puntos muestra un alargamiento del sonido precedente                     |
| (palabra)                         | Una suposición de los que se dijo cuando no es claro                         |
| ( )                               | Habla confusa. Cada sílaba incomprensible se representa con una (x)          |
| <b>PALABRA</b>                    | Palabras mayúsculas indican un sonido más alto.                              |
| <sup>o</sup> palabra <sup>o</sup> | Material entre signos de “grado” es suave o en voz baja                      |
| ›palabra                          | Flecha “mayor que” indica habla más rápida, “menor que”                      |
| palabra‹                          | indica habla más lenta                                                       |
| ◁palabra                          |                                                                              |
| palabra▷                          |                                                                              |
| →                                 | Señal de una línea importante o significativa para el análisis               |
| ((soyozando))                     | Intenta representar algo difícil o imposible de representar alfabéticamente. |



# La ponctuation en toutes lettres :

## Cas de transferts d'un médium à l'autre (espagnol, français)

### 1. Introduction

#### *1.1. Remarques préliminaires sur la ponctuation*

Si dans sa présentation des « noms d'unités graphiques non littérales », Rey-Debove (1997, 49) insistait – pour les en distinguer – sur le fait que les « signes [mathématiques] à la différence des signes de ponctuation, se parlent autant qu'ils s'écrivent » (tendant à souligner ainsi le caractère 'secondaire' d'une ponctuation généralement passée sous silence), il nous a paru intéressant d'examiner justement les cas spécifiques où la ponctuation 'sort de ce silence', pour se dire, voire s'écrire en toutes lettres.

D'essence graphique, les signes de ponctuation (non-alphabétiques, sans correspondant phonémique, Tournier [1980]) sont directement porteurs d'un sens et d'une fonction. Assimilables à des idéogrammes, ils appartiennent à la catégorie des graphèmes particuliers de type 'plérémique' selon (Catach, 1980, 26) . Bien que non littéral, le signe de ponctuation n'en possède pas moins un nom métalinguistique qui permet de le désigner, comme l'indique Rey-Debove (1997, 46) : “Le signe de ponctuation (virgule, point, parenthèse, etc.) est un signe non littéral possédant un nom métalinguistique qui est un signe verbal (lettres et phonèmes) ; /( )/ se dit parenthèses, /:/ se dit deux point, etc.”

#### *1.2. Une étude au cœur des relations oral/écrit*

En prêtant une attention particulière aux occurrences de ponctuation littérale (en toutes lettres) dans la presse écrite contemporaine (espagnole et française), la présente étude invite à interroger les capacités expressives de la ponctuation. Il s'agira en particulier d'observer comment les mentions verbalisées de ces signes graphiques, quasi-universels, en viennent à émailler les discours médiatiques – y compris dans leur forme écrite.

Suite à une première approche phraséologique de la question (Ponge, 2011) qui nous avait permis de recenser les expressions figées et autres locutions associées à la ponctuation (en espagnol et français), nous souhaitons désormais étendre notre analyse aux divers emplois de la ponctuation littérale et en apprécier les effets de sens en discours. En lien avec la théorie de la Langue Prime de Catach (1988, 23) reposant sur la reconnaissance d'un enrichissement mutuel des dimensions orales

et écrites de la langue, il nous semble intéressant de continuer d'explorer, au-delà du cas du 'guillemetage' (Ponge, 2013), les phénomènes d'emprunt et de transfert d'un médium à l'autre en considérant ici l'ensemble des ponctuations verbalisées. Dans quelle mesure la langue écrite a-t-elle recours à cette ponctuation ? Pour quels effets de sens ? Qu'est-ce que cela révèle du mode de fonctionnement du système de ponctuation et des caractéristiques de ces éléments ?

Désireuse avant tout de fonder cette réflexion sur une analyse d'exemples réels, issus de la langue contemporaine, nous avons privilégié l'examen des discours médiatiques. La presse écrite (traditionnelle et en ligne), compte tenu des variétés discursives auxquelles elle renvoie, présente l'avantage de pouvoir intégrer des éléments en relation avec les conceptions scripturale (distance communicative) et orale (immédiateté communicative) d'un message (Oesterreicher, 1996). La consultation de la presse nous a été facilitée par l'accès aux bases de données en ligne europresse et factiva.

Diversement convoquées en discours, les références à la ponctuation mériteront d'abord d'être classées en fonction de quelques grands types d'emplois ; le traitement différencié des signes de ponctuation sera ici analysé. Une attention particulière sera ensuite portée à la manière dont les ponctuations verbalisées, de nature diverse, agissent au sein des énoncés écrits – aux côtés ou non des signes graphiques. L'émergence de locutions autonomes méritera d'être distinguée. Certains procédés de mises en relief métalinguistique conduiront enfin à dégager de nouveaux types d'énoncés 'hybrides'.

## 2. Divers types d'occurrences de ponctuation littérale en discours

Les nombreuses mentions lexicales de la ponctuation recensées dans notre corpus méritent d'être classées en fonction de leur emploi. L'étude d'Authier-Revuz (1979) établissait quelques grandes distinctions (en fonction de leur affinité avec des énoncés de type métalinguistique, autonymes ou non autonymes) – dont notre analyse de corpus ne peut que réaffirmer la pertinence.

### *2.1. Mentions référentielles de l'univers scriptural : « emplois métalinguistiques » (Authier-Revuz)*

Dotés d'un nom métalinguistique, les signes de ponctuation (comme tout autre élément punctuo-typographique – peuvent d'abord être convoqués à un niveau strictement référentiel : nommer les signes pour 'en parler'.

- (1) Durante una semana, la profesora Nimia Herrera instruyó de la utilización correcta de punto y coma, de la coma, del punto y aparte, de las conjunciones, cómo redactar una carta, informe... [Panamá On, sitio web ref., 26/02/2013]
- (2) Un astérisque entre parenthèses (\*) correspond à un seuil de 4.000 entrées en salles à Quimper. [Le Télégramme, Bretagne, 27/06/2013]
- (3) Los nanomateriales deberán estar etiquetados en la lista de ingredientes con la palabra "nano", entre paréntesis, tras el nombre de la sustancia, por ejemplo, "dióxido de titanio (nano)". [Sitios web, Industria, 11/07/2013]

La mention métalinguistique de la ponctuation apparaît aussi bien à l'oral qu'à l'écrit, en espagnol comme en français, dans un contexte d'énonciation qui reste associé au champ scriptural (évoquant des signes et de leur usage). Dans ces énoncés métalinguistiques, le terme signe de ponctuation peut donc ici servir de glose (cela permet de distinguer aisément ces emplois de ceux qui convoquent les locutions figées entre parenthèses ou entre guillemets, cf. 3.3, 3.4).

- (4) La palabra “gusto” la colocó entre comillas porque será ni más ni menos que un factor clave en la futura vida social de los individuos. [Economía, Sitio web, 03/07/2013]

Cet exemple permet bien d'entrevoir, par le biais du commentaire métalinguistique qui accompagne l'usage des signes graphiques, le lien qu'entretiennent les guillemets avec un niveau supérieur de réflexivité langagière (cf. leur rôle dans la modalisation autonymique [Authier-Revuz] ).

## 2.2. Mentions référentielles dérivées, de type métaphorique ou métonymique

Nombre d'exemples de notre corpus renvoient à des acceptions figurées, de nature métaphorique ou métonymique : la ponctuation ‘inspire’ (par son signifiant et/ou son signifié), laissant s'exprimer ici une part de créativité linguistique. Ces emplois reposent sur un éloignement progressif du champ référentiel de l'écrit et de la ponctuation graphique, qui explique leur diffusion dans les discours de production orale et écrite des deux langues (avec de possibles spécificités).

Tout d'abord, certaines occurrences se distinguent par leur inscription au sein de locutions, phrases-toutes-faites désormais recensées dans des dictionnaires phraséologiques. Dans une étude précédente (Ponge, 2011), nous soulignons la productivité lexicale du point – et ce, particulièrement en espagnol où il présente des variantes : punto (final, redondo, aparte).

Les relevés et les commentaires de ces types d'emplois mériteraient une étude à part entière. Nous n'esquisserons ici qu'un rapide bilan à partir des signes les plus représentatifs .

### 2.2.1 Point/punto (‘clôture’) et leurs dérivés...

Les mentions du point (final) / punto (final), associés au sème de ‘clôture’, apparaissent dans diverses expressions : mettre un point final (poner punto final) ; ser un punto y aparte (« Pers. o cosa que merece especial consideración », d'après Seco), pour évoquer alors ce qui est à part, se distingue par ses qualités :

- (5) El Minibar [www.minibarbyjoseandres.com](http://www.minibarbyjoseandres.com) de José Andrés, recientemente renovado, es punto y aparte. Sentados en su barra probamos platos deslumbrantes que rememoran los años mágicos de El Bulli. [El País, sitio web ref., 04/07/2013]

Dans certains emplois métaphoriques, demeure sous-jacente la référence à un système structuré au sein duquel chaque signe n'a de valeur que par opposition (punto final vs aparte : ‘clôture’ vs ‘continuité’) :

- (6) El presidente del PSdeG-PSOE y alcalde de Lugo, Xosé López Orozco, afirmó que la renuncia del exministro de Fomento, José Blanco, a presentar su candidatura para liderar a los socialistas gallegos «no puede ser un punto y final» para su carrera política en Galicia, sino que «tiene que ser un punto y aparte». [ABC, sitio web ref., 08/04/2013]

### 2.2.2. *Virgule, point-virgule, points et virgules ('détail', 'précision')*

La virgule – voire le point-virgule – est assimilée dans la plupart des emplois figurés à l'expression du détail, de la précision. En association avec le signe majeur de ponctuation logique (le point), elle semble convoquer pour représenter l'exhaustivité. Parmi les emplois lexicalisés associés à ces signes, on peut noter en espagnol: con puntos y comas, sin faltar una coma, sin faltar punto ni coma, hasta la última coma; en français: Faire qqc. avec points et virgules (TLFi), à la / une virgule près, etc.

Quelques exemples en contexte :

- (7) Según han puntualizado a EFE fuentes del Ministerio de Educación, Cultura y Deporte, “sin tocar una coma a las declaraciones de Lassalle” sobre la necesidad de mejorar el funcionamiento cotidiano de la Comisión de Propiedad Intelectual... [El País, sitio web ref., 17/12/2012]
- (8) Le mot de la fin semble préparé à la virgule près (...) [Le Monde.fr, 26/06/2013]
- (9) [...] el guionista, productor y director Baz Luhrmann respetó y homenajeó con puntos y comas el texto de la novela. [La Crónica de Hoy, sitio web ref., 31/05/2013]
- (10) Desde el primer momento hemos dicho que revisaremos hasta el último punto y coma de los contratos para hacerlos cumplir como corresponde [...] [Diario Uno Entre Ríos, sitio web ref., 02/01/2013]

Selon le contexte, peuvent émerger bien d'autres emplois métaphoriques s'appuyant sur les sèmes (dénotatifs ou connotatifs) attribués aux signes de ponctuation. Par exemple, ici, une association plus libre qui semble se fonder sur la référence au sème 'brève interruption' du signe de segmentation intermédiaire, punto y coma :

- (11) Un grupo de 5 hombres con armas de grueso calibre me interceptaron en una vía paralela, a esas que custodia la Misión a Toda Vida, para hacer de ese momento un punto y coma a mi existencia, llamado “Secuestro Express”. [Radio Nederland Wereldomroep, sitio web ref., 04/07/2013]

### 2.2.3. *Le point final et ses variantes modales expressives (interrogation, exclamation, suspension)*

Le point d'exclamation apparaît métaphoriquement associée à l'évocation d'une 'fin heureuse, enthousiasmante'.

- (12) Pour Maltais, ce titre vient mettre un point d'exclamation à une saison marquée par une médaille de bronze à Turin et le globe de cristal de la Coupe du monde. [Radio-canada.ca, web., 01/04/2006]
- (13) “Sé que si es una pelea cerrada, no podemos ganar por decisión”, dijo Spagnola. “Ahora tenemos que ganar claramente, con un signo de exclamación” [El Nuevo Día, 19/04/2013]

Le point d'interrogation se fait métaphore du 'doute', de 'l'incertitude' :

- (14) [Stanislas Nordey :] « La force de la littérature est première. Même s'il y a un grand point d'interrogation sur l'attitude de Handke au moment de la guerre en ex-Yougoslavie, ce grand point d'interrogation porte sur l'homme, pas sur l'écrivain. (...) » [Le Monde, 04/07/2013].
- (15) TV: ¿Cómo ve la situación y las perspectivas del campo un productor CREA?; con S. del Solar / Canal Agrositio El segundo semestre es un signo de interrogación. [Sitios web, Industria, 02-07-2012]

Le passage d'une émotion à une autre (du doute à la félicité) est alors métaphoriquement traduit ainsi :

- (16) La journée avait commencé avec un point d'interrogation pour Noémie Alby, mais elle s'est terminée avec un gros point d'exclamation. [La Presse, site web, 30/07/2012]

Les points de suspension, associés à l'idée d'inachèvement, interruption, discontinuité connaissent également des emplois métaphoriques :

- (17) Une croissance en points de suspension. [titre] / La Chine n'est plus à l'abri du ralentissement de l'économie mondiale. [Libération, Économie, 16/07/2012]
- (18) La muerte es un punto final, por abrupto que éste sea; la desaparición son puntos suspensivos. [El Informador, sitio web ref., 22/02/2013]

Dans ces divers emplois, la notion de système (valeur modale des signes, les uns par rapport aux autres) demeure sous-jacente (voir, en particulier, 16 et 18).

#### 2.2.4. Parenthèses ('temps à part, suspendu')

Si le substantif parenthèse (au singulier), en tant qu'espace de digression, constitue une entité autonome qui développe des emplois métaphoriques, nous souhaitons citer des cas qui conservent un lien plus étroit avec l'opération typographique qui circonscrit une parenthèse par des signes ouvrant / fermant :

- (19) Le Giennois a également assuré avoir mis entre parenthèses la polémique des dernières semaines autour de son taux de cortisol trop bas. [La Nouvelle République des Pyrénées, 29/06/2013]
- (20) Elle a décidé de mettre son activité principale (la danse à l'Opéra de Berlin) entre parenthèses pendant 6 mois pour une immersion familiale et scolaire en France. [L'Indépendant, 06/07/2013]

#### 2.2.5. Guillemets ('parole d'autrui')

Moins fréquent, l'emploi métaphorique des guillemets (associés à l'hétérogénéité de la parole d'autrui) peut être présenté ici :

- (21) En empruntant un langage « impersonnel », le musicien semble constamment parler entre guillemets et s'abriter derrière des citations de gestes, de styles, d'époques. [Le Monde, 19/11/2010]

\*\*\*

Les emplois métaphoriques s'appuient sur certains traits sémantiques (« dénotatifs » et/ou « connotatifs ») des signes de ponctuation – dont nous ne saurions que présenter ici un échantillon d'illustrations possibles.

Si la référence à un système sous-jacent a été rappelée, notons qu'elle peut être à l'origine, par analogie, de mise en « rapports associatifs » entre certains éléments (confusion entre « mettre entre parenthèses / entre guillemets » [22, en espagnol]).

- (22) “A final, hay un componente de legalización para 11 millones que está entre comillas por los requisitos que se ponen. No existe ningún otro proyecto de defensa fronteriza más que en la frontera con el sur, con México, nada con Canadá, nada con los puertos o aeropuertos, todo se concentra en la frontera con México [...]” [Proceso (México), sitio web ref., 04/07/2013]

### 2.3. *Emplois autonymes et transcodage : « parler les signes » (Authier-Revuz)*

Les occurrences autonymes, favorisées par les contextes de dictée, d'aide à la transcription, sont nécessairement rares dans un corpus de presse écrite. Elles témoignent alors du passage d'un médium à l'autre, par la transcription de signes écrits oralisés – permettant d'en indiquer la présence à celui qui ne disposerait pas de la version écrite du texte sous les yeux. La mention littérale du signe de ponctuation vient ici se substituer au ponctuant. Ce procédé est donc bien envisageable pour tous les signes, quelle que soit la langue considérée.

Dans notre corpus, la nature spécifique d'un discours associé à l'exercice de revue de presse radiophonique – mêlant caractéristiques de l'oral et références à l'écrit – permet d'en expliquer l'occurrence. L'extrait est issu d'un texte mis en ligne sur le site web d'une radio et correspondant à la version écrite d'une revue de presse diffusée le même jour sur les ondes. Le journaliste commentait alors de la sorte un titre à la une d'un quotidien :

- (23) L'ourse slovène Franska fait la Une, ce matin de La Nouvelle République des Pyrénées avec ce titre : “Franska passe par La Mongie !”, point d'exclamation. L'ourse a été vue en effet avant-hier non loin de la station pyrénéenne [...] [20/06/2007, <http://www.rtl.fr/actualites/article/la-nouvelle-equipe-gouvernementale-fait-impression->]

Cet emploi demeure tributaire du passage d'un médium à un autre (processus de transcodage) : permettre à l'auditeur de visualiser le titre auquel il est fait allusion par la mention de la ponctuation modalisante. Authier-Revuz (1979, 80) décrit le procédé général comme le « produit du processus complexe qui encode, à l'écrit, un énoncé oral citant un énoncé écrit ».

Les pages dédiées à la création littéraire dans un des titres de presse consultés expliquent la présence des autres formes autonymes marginales relevées. Se mêlent ainsi, sur la page de poème, divers emplois de signes verbalisés – qui brouillent les frontières entre niveau métalinguistique, autonymique, non-autonymique et ouvrent alors la voie à diverses interprétations :

- (24) Suspendez les points/Points de suspension/ Point et virgule/Virgule virgule point / Exclamons les points/Points d'exclamation/ Interrogeons les interrogations/ Points d'interrogation/ Plusieurs points/ Point point point / Et point à la ligne / A la ligne/ [« Le poème de la semaine », L'Express, 30/01/2013 – Philippe Soupault, « Plaintes de la tri-coteuse »]

#### 2.4. *Emplois dans des énoncés non autonomes : « parler avec les signes »* (Authier-Revuz)

Ce dernier type d'occurrences fait référence aux emplois particuliers de signes de ponctuation verbalisés qui agissent comme de réels ponctuant dans un énoncé. Authier Revuz (1979) mentionnait les occurrences de point d'interrogation, point et entre guillemets ; nous souhaitons ici prolonger la réflexion en ajoutant d'autres occurrences (issues de notre corpus) et en questionnant la nature des discours qui favorisent ces emplois.

L'absence de marques équivalentes d'aide à la structuration du discours oral (comme les parenthèses et les guillemets) est fréquemment évoquée pour justifier la verbalisation des signes. Barthes (1999, 11) se référait par exemple aux « 'gains' » de l'écriture vis-à-vis de la parole, commentant ainsi l'usage de la parenthèse : « La parenthèse, qui n'existe pas dans la parole et qui permet de signaler avec clarté la nature secondaire et digressive d'une idée » et Rey-Debove (1997, 48) d'expliquer par ailleurs : « Ainsi les expressions entre guillemets, ouvrez (fermez) les guillemets, entre parenthèses viennent dénommer dans le discours les signes « » et ( ), qui sont si précieux, et n'ont pas leur correspondant oral (ou une correspondance peu nette) ».

Dans le cadre de l'analyse d'un corpus de textes médiatiques écrits (où le recours à la ponctuation graphique est possible), il nous importe de déterminer plus précisément les contextes d'occurrence des différents types de ponctuation verbalisée, pour en étudier mieux la fonction et les valeurs en discours. Dans quelle mesure apparaît-elle ou non complémentaire des marques graphiques traditionnelles ? Pour quels effets ?

### 3. Ponctuer l'énonciation en toutes lettres (d'oral en écrit)

Dans le cadre de ces derniers emplois non-autonomes, les signes verbalisés – que nous souhaitons clairement distinguer – peuvent acquérir une dimension performative et ouvrir la voie vers des commentaires méta-discursifs.

#### 3.1. *Point/punto (et variantes...)*

Point renvoie ainsi à un acte de parole, celui qui met fin à une conversation. En tant que figure emblématique de la clôture (cf. emplois métaphoriques dérivés), la référence au point (point [final]/y punto [final]) et leurs variantes renforcées permet de clore, au-delà d'un énoncé, une énonciation – invitant l'interlocuteur à ne rien ajouter.

La proximité avec le discours oral favorise ce type d'occurrences. La plupart des

exemples relevés sont issus de transcriptions. Pour n'en donner qu'un exemple, voici un extrait de discours rapporté (en espagnol) où la ponctuation verbale coïncide avec la fin de l'article – contribuant à renforcer l'effet de clôture énonciative :

- (25) Mientras sigan confiando en mí como comentarista, si veo una pelota exagerada o que no me gusta, volverá a decirlo y punto. [Diario Vasco, sitio web ref., 06/07/2013]

Parmi les expressions associées (relevées dans notre corpus) mentionnons pour le français : point barre, point à la ligne voire la locution figée un point c'est tout ; en espagnol, punto redondo (...lo dijo Blas...).

La lexicalisation de ces expressions témoignent de leur autonomie sémantique et justifient leurs occurrences à l'écrit en dehors des cas de discours rapporté. Dans les écrits de production première, elles sont dès lors vectrices d'effets d'oralité – le caractère familier voire parémiologique de certains emplois rendant perceptible une forme de proximité communicative :

- (26) El asiento en sí es cómodo y punto, sencillamente es un asiento corriente, y su acabado en la tapicería de piel escapa totalmente de cualquier lujo imaginable. [Sitios web, Industria, 06/07/2013]
- (27) Le pitch tient en moins de vingt-cinq mots : Toni Musulin est convoyeur de fonds. Le 5 novembre 2009, il sait qu'à l'arrière de son véhicule reposent 11,6 millions d'euros. Point barre. Pas la peine d'en savoir plus. [La Voix du Nord, 03/04/2013]
- (28) Philippe D'Horme, lors de la cérémonie des vœux du chef lieu de canton, contrairement à d'autres élus, n'a pas tenu à entrer dans des discours de politique gouvernementale. Il a parlé de sa commune, point à la ligne. [La Voix du Nord, 20/01/2013]
- (29) Pero se lo pide Kohl, que se presente, punto redondo, que no van a ser menos los militantes del PSOE. [El Mundo, 15/12/1995]

### 3.2. *Point d'interrogation*

Ce cas de verbalisation reste rare dans notre corpus. Authier-Revuz le mentionne comme équivalant à une « assertion d'incertitude ».

- (30) Il a également évoqué la crise économique et « la crise de confiance entre les citoyens et les élus ». « La majorité a-t-elle les contours du PS ? Point d'interrogation, a-t-il lancé. Elle reste à construire. » Et d'annoncer sa candidature pour samedi prochain, sans avoir l'air de vraiment y croire. [Mediapart, 26/11/2011]

Répondre à une question par point d'interrogation revient effectivement à signifier qu'il ne peut être apporté de réponse. La valeur idéogrammatique du doute associée au signe d'interrogation est bien présente dans cette actualisation discursive. La mention suivante, en production écrite (hors discours rapporté), permet au journaliste de commenter l'information, en soulignant l'état d'incertitude dans lequel il se trouve pour juger de l'évolution d'une situation :

- (31) Pour pallier l'absence de ces deux joueurs qui pouvaient tenir le couloir gauche, Jean-Louis Garcia pourrait lancer Lalaina Nomenjanahary, défenseur malgache de 25 ans opérant en CFA. « Je ne suis pas dans une position où je peux inventer des choses, a expliqué l'entraîneur. C'est un gaucher qui va vite, a une belle patte ». Point d'inter-

rogation. Thorgan Hazard et Geoffrey Kondogbia, qui ont joué dans leurs sélections respectives, sont attendus ce matin à la Gaillette. Jean-Louis Garcia attend de voir leur état de forme. [Nord Éclair, 01/03/2012]

Nulle équivalence de cet emploi n'est attestée en espagnol.

### 3.3. *Entre guillemets / entre comillas*

Ayant déjà étudié par ailleurs le procédé de guillemetage (Ponge, 2013), nous ne reprenons ici que les éléments fondamentaux qui permettent d'en expliquer les occurrences littérales à l'écrit.

#### 3.3.1 *Cas de transcription*

Traditionnellement présentée comme un moyen de palier un manque à l'oral, cette locution tendrait à rendre plus tangible (au-delà d'une éventuelle modification intonative) le procédé de mise à distance qui accompagne le guillemetage. La plupart des occurrences sont ainsi issues de transcriptions fidèles du discours oral :

- (32) Peñas participamos de forma oficial en la Mesa de los Sanfermines. Es una relación, entre comillas, normalizada. No solo hablamos con el Gobierno municipal, sino también con todos los partidos [...] [Gara, sitio web ref., 06/07/2013]

Certains commentaires métalinguistiques peuvent chercher à souligner davantage le guillemetage oral. L'exemple suivant témoigne du souci du locuteur de voir ses propos correctement interprétés et transcrits après l'interview :

- (33) « [...] Après la «révolution», entre guillemets s'il vous plaît, parce que ce n'est pas une vraie révolution, la situation des pauvres ne s'est pas améliorée, c'est tout le contraire. » [Le Monde, 11/04/2013]

En l'absence du caractère discret de la ponctuation, la situation orale peut conduire à préciser métalinguistiquement la portée du guillemetage :

- (34) Diego se ha mostrado muy enfadado con "este grupo ecologista entre comillas, entre comillas no lo de grupo, sino lo de ecologista". [El Diario Montañés, sitio web ref., 05/07/2013]

La répétition de entre guillemets (emploi non autonome, puis métalinguistique) mime ici le mouvement d'ouverture / fermeture de la ponctuation écrite :

- (35) Mais au bout d'un certain temps, j'ai voulu aussi penser à ma famille et trouver une affectation entre guillemets plus calme, je dis bien entre guillemets. [La Voix du Nord, 09/08/2008]

#### 3.3.2. *Un sémantisme spécifique*

Compte tenu de la spécialisation de la locution entre guillemets dans l'expression de la modalisation autonymique, rappelons qu'il ne saurait s'établir alors de stricte équivalence avec l'emploi des signes typographiques. Ainsi, tout transcodage immé-

diat conduit nécessairement à une perte d'informations. Comparons par exemple les transcriptions suivantes :

- (36) &madame Royal se permet d'employer ce mot/(.) parce que j'ai dit/(.) que je souhaitais que tous les enfants/(.) ayant un handicap soient scolarisés en milieu scolaire /(.) entre guillemets (.) normal/(.) [D'après la transcription du Corpus « Sarkolène » de C. Kerbrat-Orecchioni]
- (37) Madame Royal se permet d'employer ce mot parce que j'ai dit que je souhaitais que tous les enfants ayant un handicap soient scolarisés en milieu scolaire « normal ». [Le Monde, 04/05/2007; Libération, 03/05/2007; La Tribune.fr – source commune « Transcrit par Littera stenotypie »].

La transcription journalistique, en remplaçant la locution par des guillemets typographiques, efface au-delà d'un indice de production orale, toute information concernant le mode de réalisation de mise à distance énonciative retenue par le locuteur.

### 3.3.3. Une visibilité variable à l'écrit : pour quels effets ?

La spécificité sémantique de la locution explique la présence d'un guillemetage littéral dans des écrits en production première. Par sa seule présence, la locution entre guillemets permet d'indiquer l'interprétation (de modalisation autonymique) à donner au guillemetage. Cette expression, qui se voit par ailleurs associée de manière privilégiée à l'oral (les dictionnaires faisant référence à un registre de langue dit « familier » ou « parlée » ) renvoie implicitement à une conception orale du message où prime l'immédiateté communicative. S'ajoute ainsi un effet d'oralité dans les énoncés suivants :

- (38) La malintencionada izquierda –entre comillas– goza y medra con los escandaletes. La Kirchner echará aullidos de loba; Maduro, antológico como [...] Los intelectuales de “izquierda”, cobardes como caracterización inequívoca, cantan loas al supremo. [Los Tiempos, sitio web ref., 05/07/2013]
- (39) Pero finalmente hoy miércoles ha comenzado el Tour en su estado más clásico y puro. Primera etapa de calma; entre comillas, que sé muy bien lo que digo con esto. De transición, palabra que los corredores odiamos con todas sus letras. [El País, 08-07-2010]

Etant lié au procédé général de reformulation, ce marqueur discursif (non souligné par des guillemets graphiques) peut ainsi servir à mimer la spontanéité du déroulement d'un discours en cours d'élaboration.

Dans d'autres cas, on notera au contraire le renfort du guillemetage par la présence, aux côtés de la locution, du marquage graphique :

- (40) Lo “malo” entre comillas es que tiene un precio: 3,59 euros en exclusiva con la Mac App Store [...] [Sitios web, Derecho, 06/06/2013]
- (41) Je suis sidéré par les propos de M. Kasparov à propos de “son” (entre guillemets) pays la Russie à l'étranger, en Europe particulièrement. [Rianovosti, web., 26/05/2007]

Le décrochement énonciatif induit par la mise entre parenthèses de la locution ouvre la voie vers la possible insertion d'un commentaire métalinguistique :

- (42) Bien, lo que se pregunta uno es qué hacía un “inversor” (entre comillas, claro está) tan sobresaliente en política. [El Comercio (España), sitio web ref., 30/06/2013]

Ce dernier exemple témoigne du rapprochement des emplois en usage et en mention du guillemetage (par un retour à la référence métalinguistique via un défigement possible de la locution). On insistera plus avant sur l'émergence de formes hybrides de ponctuation de l'énonciation, qui accompagnent le développement de commentaires métalinguistiques (en présence ou non de locution).

### 3.4. *Entre parenthèses / entre paréntesis*

Signes spécialisés dans le nivellement discursif, les parenthèses appartiennent également aux éléments de ponctuation verbalisés à l'oral. Si le sémantisme de « mise en sourdine » que leur attribue Fónagy peut effectivement être transmis par leur mention à l'oral, il n'en demeure pas moins que la locution entre parenthèses a par ailleurs acquis une grande autonomie sémantique à l'égard de son rôle de ponctuant – devenant l'équivalent d'expressions comme « soit dit en passant, incidemment » (TLFi).

L'emploi de la locution à l'écrit peut servir à indiquer le caractère secondaire d'un élément du discours, tout en conservant – en l'absence de marquage typographique – une parenté avec la continuité de l'énonciation orale ; ce qui, comme vu précédemment, peut contribuer à créer un effet d'oralité. Bien loin d'un simple procédé d'atténuation, la parenthèse verbale peut être utilisée à des fins rhétoriques (elle ne saurait alors être directement transposable typographiquement) :

- (43) Elle rappelle aussi, entre parenthèses, qu'une campagne présidentielle peut coûter la bagatelle de 23 millions d'euros ! [Courrier Picard, 05/07/2013]  
 (44) “Yo te lo presento”, le dijo hace poco a un empresario que está buscando hacer una exposición en Junín, exposición que entre paréntesis fue rechazada en todas partes. [Sitios web, Economía, 05/07/2013]

Bien que les occurrences soient plus rares (et d'une autre nature) que les guillemets, les mentions verbales des parenthèses peuvent se voir doublées d'un marquage graphique – contribuant à renforcer la dimension métalinguistique du message, par un apparent soulignement du procédé d'atténuation :

- (45) La trama tiene desde variados husos horarios, hasta idiomas tan fascinantes como el ruso, el francés, el portugués, aparentemente algo de italiano y por supuesto el alemán de Austria (que resultó ser el más amistoso, así, entre paréntesis). [Diario El Día, sitio web ref., 11/07/2013]

Elle favorise enfin, par sa qualité de ponctuant, l'ajout de tout type de développement méta-discursif.

- (46) ¿Pero no se había inventado el correo electrónico para facilitarnos la vida? (Paréntesis/confesión personal: el primer uso que le di a internet cuando ni siquiera tenía tal nombre, allá por 1987, fue intentar ligar con unas chicas en Lisboa, y no, no funcionó.) [Sitios web, Economía, 20/03/2013]

### 3.5. Bilan : mise en relief métalinguistique et emplois hybrides

Au-delà de l'autonomie sémantique acquise par les ponctuations précédemment considérées, il nous importe de souligner le lien qui s'établit vers le commentaire métalinguistique – à des degrés divers – dans la mesure où ce type de ponctuation agit sur l'énonciation à des niveaux variés (assertion, interrogation, modalisation autonymique, nivellement discursif).

Dans cette sous-partie, nous souhaitons revenir précisément sur les procédés de mise en relief métalinguistique qu'autorise l'usage d'une ponctuation littérale à l'écrit. Outre les ponctuations déjà décrites, indiquons que d'autres procédés ponctuo-typographiques (comme l'usage de majuscule, par exemple) peuvent s'accompagner de commentaires métalinguistiques qui mettent en relief leur emploi :

- (47) Mais combien de temps pouvons-nous sérieusement tenir cette position volontariste alors que nous sommes à tout moment renvoyés à cette identité de Musulmans ? (Et j'écris ce mot avec un M majuscule car il s'agit bien ici d'une catégorie identitaire d'un nouveau type, constituée par le regard de la société indépendamment du rapport à la religion de chacun de ses membres.). [Le Monde.fr, 01/04/2011]
- (48) En esos días, Pamplona, una pequeña ciudad de 250,000 habitantes que normalmente vive en calma y sin mayores sobresaltos, se convierte en LA FIESTA, con mayúsculas; la más internacional de todas las festividades europeas, a la que llegan turistas y viajeros de todas partes del mundo. [La Estrella, sitio web ref., 14/07/2013]

Parmi les signes déjà présentés, les références aux signes doubles d'énonciation que sont les guillemets et les parenthèses, spécialisés dans le décrochement énonciatif, se distinguent par la complexité des jeux métalinguistiques qu'ils autorisent. La nature entourante de leur ponctuation graphique, le développement d'acceptions figurées et de locutions – gardant une portée métalinguistique – favorisent l'émergence d'énoncés mixtes (exemple de guillemetage supra: 34, 42) :

- (49) Efectivamente, la “gratuidad” de la universidad (gratuidad entre comillas porque alguien tiene que pagar por la educación) financiada con cargo a rentas generales y sin ninguna otra medida que garantice la equidad en la admisión podría implicar un subsidio de todos los chilenos a los estudiantes más favorecidos. [El Mostrador, sitio web ref., 30/06/2013]

Ces énoncés ‘mixtes’ de mise en relief – mêlant ainsi emplois de ponctuations en usage et mention, effets d'oralité et de scripturalité – peuvent intégrer, outre les locutions déjà étudiées, des descriptions de l'opération métalinguistique sous des formes plus développées (« ouvrir/fermer... une parenthèse/des guillemets ») :

- (50) Eso sí, hay que darse prisa porque esto ya no es como hace 20 años, ahora está todo el mundo al loro. (Abro un paréntesis para pedir un aplauso sincero para esos locos que todavía se atreven a publicar tebeo patrio.) [Sitios web, Economía, 13/07/2013]

Ces aspects rendent bien compte encore de l'autonomie acquise par les signes verbaux de ponctuation à l'égard des marques typographiques originelles qu'ils peuvent désormais venir compléter et souligner dans des énoncés écrits.

#### 4. Conclusion

Ce parcours permet tout d'abord d'apprécier la variété des références langagières associées à la ponctuation ainsi que la fréquence de leur usage dans des discours médiatiques contemporains (espagnol et français). L'écriture – qui structure notre mode de pensée, en favorisation des opérations cognitives qui lui sont propres – occupe une place privilégiée dans nos cultures et par conséquent dans nos langues (dites, à juste titre, 'de tradition écrite'). L'existence d'un lexique de la ponctuation en espagnol et français permet d'observer nombre d'emplois transposables d'une langue à l'autre (à quelques exceptions idiomatiques près ; comme, par exemple, celle fondée sur la distinction de divers points en espagnol : *seguido*, *aparte*, *redondo*).

Par le biais de gloses métalinguistiques, d'emplois métaphoriques ou de simples mentions, la ponctuation littérale apparaît diversement convoquée en discours. La variabilité du type d'occurrences privilégiées (selon les éléments de ponctuation considérés) rend bien compte du lien qui perdure avec le système de ponctuation graphique originel – hiérarchisé, et dans lequel les signes ont des fonctions distinctes (à dominante sémantico-syntaxique ou énonciative).

La valeur des signes au sein de ce système permet d'expliquer la variabilité de la représentation des signes verbaux en discours (pensons par exemple au rôle syntagmatique majeur du point ou au rôle énonciatif structurant des guillemets et des parenthèses – fort représentés dans les occurrences verbales – contrairement au deux-points de valeur intermédiaire ou à des signes plus spécialisés comme les crochets, etc. ; ou notons encore la production lexicale différenciée selon la distinction entre signes de ponctuation « métalinguistiques » vs « neutres » [Rey-Debove, 1997, 48]). Même si ce lien perdure, l'émergence de locutions dérivées témoignent par ailleurs de l'autonomie sémantique acquise par certains ponctuant à l'égard du système graphique.

Au-delà de l'attrait du discours médiatique pour les références de type métaphorique, il nous a paru essentiel – pour étudier les liens entre oral et écrit – de considérer les cas d'occurrences littérales qui tiennent lieu de ponctuation d'énonciation. À l'écrit, peuvent alors se combiner signes verbaux et graphiques dans des procédés complexes de mise en relief métalinguistique. Les énoncés 'mixtes' qui en résultent le sont tant par leur ponctuation (associant signes graphiques et locutions aux degrés d'autonomie variable) que par leur rapport sous-jacent aux codes oral / écrit et conceptions associées (cf. effets d'oralité / scripturalité).

Le cas de la ponctuation verbalisée à l'écrit, par l'ajout d'un degré de réflexivité linguistique supplémentaire, permet de témoigner de la richesse des interactions entre oral et écrit au contact desquels langue et discours ne cessent de se construire et d'évoluer.

## Références bibliographiques

- Authier-Revuz, Jacqueline, 1979. « “Parler avec des signes de ponctuation” ou de la typographie à l'énonciation », *DRLAV* 21, 76-87.
- Authier-Revuz, Jacqueline, 1981. « Paroles tenues à distance », in : Conein, Bernard et all. (ed.), *Matérialités discursives*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 127-142.
- Authier-Revuz, Jacqueline, 1998. « Le guillemet: un signe de langue écrite à part entière », in : Defays, Jean-Marc/Rosier, Laurence/Tilkin Françoise (ed.), *A qui appartient la ponctuation? Actes du colloque international et interdisciplinaire de Liège (13-15 Mars 1997)*, Bruxelles, Duculot, 289-302.
- Authier-Revuz, Jacqueline, 2002. *Le Fait autonymique: Langage, Langue, Discours – Quelques repères*, SYLED, Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris 3. En ligne: <<http://www.cavi.univ-paris3.fr/ilpga/autonymie/actes.htm>>
- Barthes, Roland 1999 [1981]. *Le Grain de la voix: entretiens, 1962-1980*, Paris, Seuil, 1999.
- Blanche-Benveniste, Claire, 1997. *Approches de la langue parlée en français*, Paris, Ophrys.
- Boucheron-Pétillon Sandrine, 2003. *Les détours de la langue: Étude sur la parenthèse et le tiret double*, Paris, Peeters.
- Carbonell Basset, Delfin, 2006. *Diccionario de clichés (Manual-guía de la principal y actual fraseología tópica castellana)*, Barcelona, Serbal.
- Catach, Nina, 1988. « L'écriture en tant que plurisystème ou Théorie de L prime », Pour une théorie de la langue écrite, Paris. Presses du C.N.R.S., 243-259
- Catach, Nina, 1996. *La ponctuation (Histoire et système)*, Paris, PUF.
- Catach, Nina, 1980. « La ponctuation », *Langue française* 45, 16-27.
- Goody, Jack, 1994. *Entre oralité et écriture*, Paris, PUF (angl. *The interface between the written and the oral*, 1987; trad. Paulme-Schaeffner, Denise ; Ferroli, Pascal)
- Goody, Jack, 1979. *La raison graphique: la domestication de la pensée sauvage*, Minuit, Paris (angl. *The domestication of the savaged mind*, 1977 ; trad. Jean Vazin et Alban Bensa).
- Oesterreicher, Wulf, 1996. « Lo hablado en lo escrito. Reflexiones metodológicas y aproximación a una tipología », in : Kotschi, Thomas/Oesterreicher, Wulf/Zimmermann, Klaus (ed.), *El español hablado y la cultura oral en España e Hispanoamérica*, Frankfurt-Madrid, Vervuert Verlag-Bibliotheca Ibero-americana, 317-340
- Ponge, Myriam, 2011. « La phraséologie de la ponctuation en espagnol (éléments de comparaison avec le français et d'autres langues romanes) », in : M.H. Araújo Carreira (ed.), *L'idiomaticité dans les langues romanes*, Travaux et Documents, n°48, Université Paris 8, Saint-Denis, 275-289.
- Ponge, Myriam, 2013. « Le dire entre guillemets: étude d'une stratégie discursive de distanciation en espagnol et en français contemporain », *CILPR XXVI*, 673-684.
- Ponge, Myriam, (sous presse). « Le guillemetage: une illustration par la ponctuation de l'enrichissement mutuel des codes oral/écrit (espagnol, français) » in : M.H Araújo Carreira (ed.), *Les rapports entre l'oral et l'écrit dans les langues romanes*, Travaux et Documents, Université Paris 8, Saint-Denis.
- Rey-Debove, Josette, 1997 [1978]. *Le métalangage*, Paris, Armand Colin.
- Seco, Manuel, 2004. *Diccionario fraseológico documentado del español actual: locuciones y modismos españoles*, Madrid, Aguilar.
- Tournier, Claude, 1980. « Histoire des idées sur la ponctuation, des débuts de l'imprimerie à nos jours », *Langue française*, 45, 28-40.

## L'écriture du parler de Madère : représentations littéraires des voyelles orales accentuées

*« Rio-me e  
comovo-me  
até às lágrimas  
quando alguém  
fala madeirense  
à minha beira<sup>1</sup>. »*  
Ernesto Leal

### 1. Le linguiste et les écrivains : l'oral à l'écrit

L'écriture d'une norme linguistique ne révèle pas les traits qui individualisent les parlers (régionaux ou locaux) puisqu'elle les ignore, ne tenant compte que de ce qui est commun à toute la communauté linguistique. En considérant ce qu'elle regroupe, la norme méprise ce qui individualise, c'est-à-dire les petites communautés incluses dans la plus grande et, bien souvent, oubliées par les défenseurs de la norme enseignée à l'école. Il est certain qu'elle ne serait pas considérée comme une norme si elle donnait la possibilité d'inclure en soi les différentes particularités dialectales, sociales ou individuelles. Cependant, le linguiste qui travaille sur une certaine langue, en principe sur sa norme, devrait également être attiré par les patois, les parlers et toutes les représentations des variétés de cette langue. Si son objectif est l'étude de celle-ci, dans toutes ses dimensions, il lui faudra observer, également, les parlers de la communauté, si elle en possède, ce qui est normalement le cas. Si, par exemple, un linguiste étudie le portugais, il devra tenir compte aussi bien de la norme que de ses variétés, en incluant les dialectes, comme celui de l'Archipel de Madère.

Alors, cherchant à étudier la langue parlée, soit normative, soit régionale, ou de toute autre sorte, en s'appuyant sur des enregistrements pour obtenir son *corpus*, le linguiste aura aussi tout intérêt à prêter attention aux représentations écrites éventuellement existantes, même si celles-ci n'ont pas été produites par des linguistes ou des experts. Cela devra le mener aux œuvres des écrivains régionaux, qui, en connaissance de cause, reproduisent à l'écrit, par le biais du discours direct, des dialogues où interviennent des gens du pays. Linguistiquement, ils tentent de caractériser les variétés régionales qui n'ont pas d'écriture, puisqu'elles n'existent que sous leur forme parlée. Ce processus fait rappeler celui des premiers textes écrits des langues romanes qui « naissent » au

---

<sup>1</sup> « Je ris et je m'émeus jusqu'aux larmes quand quelqu'un parle madérien à côté de moi. »

Moyen Âge et dont l'existence orale est attestée par des textes écrits. Par exemple, les premiers documents connus de l'ancien portugais datent du XIII<sup>ème</sup> siècle, pendant que le latin était la langue officielle. Ainsi, le linguiste devra s'intéresser à leur façon de percevoir le dynamisme de cette réalité linguistique régionale, encore aujourd'hui, peu décrite et peu étudiée. Il semble important que le linguiste connaisse les œuvres où les écrivains cherchent à mettre en valeur cette variété dialectale, afin de comparer ses résultats, certainement plus techniques et plus précis, avec les leurs, moins techniques et, probablement, moins précis. N'ayant, pour la plupart, aucune connaissance spécifique des études linguistiques, notamment de phonétique ou de phonologie, les écrivains essaient, néanmoins, de représenter, à l'écrit, en utilisant les lettres de l'abécédaire, les prononciations régionales. Chacun tente de façon presque impressionniste de reproduire les sonorités perçues comme caractéristiques de ce parler régional. Au linguiste, il importera d'observer ce phénomène dans toutes ses dimensions. Comparer les différents résultats des écrivains régionaux, en tant que connaisseurs de la réalité linguistique où ils sont nés et où, bien souvent, ils ont toujours vécu, apportera, certainement, des résultats intéressants.

Pour progresser dans l'étude des rapports entre langue écrite et langue parlée du portugais de l'Archipel de Madère, nous avons repris des textes de quatre auteurs madériens: Ricardo Jardim (1906-1990), Ernesto Leal (1913-2005), Jorge Sumares (1925-) et Francisco de Freitas Branco (1924-1996). Leurs quatre écritures régionales ont déjà servi à une première étude (Rebello, 2005-2008 et Rebello, 2002) démontrant qu'ils ne représentent pas de la même façon la prononciation de la voyelle /i/ madérienne. Nous voulons les comparer ici avec un texte littéraire de Horácio Bento de Gouveia (1901-1983). Puisque c'est un thème très riche, comme un filon inépuisable, nous ne nous concentrerons, pour le moment, bien que notre première intention fût plus vaste, que sur l'écriture de quelques particularités phonétiques-graphiques des voyelles orales accentuées. Pour cet exercice d'observation et de description des représentations de ces cinq écrivains madériens, nous partons des voyelles accentuées de la norme du portugais européen /i e ε a α o u/, selon l'étude de Barbosa (1983, 51-79), dont la classification des phonèmes du portugais est notre point de repère comparatif. Le résultat obtenu sera mis côte-à-côte avec les approches de quelques linguistes, afin d'avoir une idée générale sur le sujet. Pour le portugais parlé à l'Archipel de Madère, nous avons surtout consulté Freitas (1994), même si son étude se limite à São Vicente, et Rebello (2005), dont la recherche est consacrée au parler de Porto Santo. Toutes deux (Freitas et Rebello) ont utilisé des enregistrements. En plus, pour son *corpus*, à partir des enregistrements de deux informateurs: A (un homme âgé) et B (un jeune homme), Rebello a fait des analyses sur des programmes informatiques (MULTISPEECH, SPEECH ANALYZER, SPEECH STATION, entre autres). Ceci n'a pas été le cas pour toutes les études linguistiques auparavant réalisées à l'archipel. Jusqu'aux années 90 du XX<sup>ème</sup> siècle, les linguistes, tout comme les écrivains, ne recourraient qu'à leur ouïe pour noter les spécificités de ce parler.

## 2. Les textes des écrivains et la « géographie » de l'oral à l'écrit

Pour les travaux linguistiques, il est indispensable de savoir d'où sont originaires les informateurs. Si les particularités sociales sont fondamentales, les spécificités géographiques ne le sont pas moins. Cette question a dû être posée par rapport aux représentations de l'oral transcrites dans les œuvres littéraires choisies pour notre étude. Les écrivains tentent-ils de représenter le parler de tout l'archipel ou seulement d'une partie ?

Ricardo Jardim, dans son roman intitulé *Saias de Balão* [Robes à Crinoline] (1946), a peu de représentations de la langue régionale parlée et son texte ne suit pas l'accord orthographique de 1945. Les personnages, dont le parler est représenté de façon singulière par cet auteur, sont de Funchal, la capitale de l'archipel, et des alentours. C'est essentiellement le parler du peuple qu'il écrit de cette manière, même s'il tient compte de certains aspects de l'oralité pour les personnages des autres classes sociales. Ernesto Leal a écrit plusieurs textes littéraires, mais le conte « O Homem que comia Névoa » [L'homme qui mangeait du brouillard] (1964) est original car il y présente le parler de Madère avec une écriture particulière, puisque différente de celle de la norme, comme Ricardo Jardim l'avait entrepris avant lui. Cette représentation de la langue régionale parlée est assez limitée car il s'agit d'un bref conte, mais cet échantillon est intéressant vu que l'auteur fait parler plusieurs paysans dialoguant entre eux. Pour les situer, Ernesto Leal indique certains toponymes (sûrement inventés) qui pourraient parfaitement s'inscrire dans la topographie madérienne si le lecteur arrivait, quant à lui, à les situer sans difficulté sur une carte. Le conte de Jorge Sumares « Mai Maiores qu'essei Serras » [Bien plus grand que ces montagnes] (1974) représente, du début à la fin, l'idiolecte d'un paysan madérien âgé et illettré. Sa perspective de défenseur du parler madérien est déjà présente dans le titre du conte. Ce texte littéraire ne fait aucune référence géographique à la localité dont serait originaire le personnage. Cependant, il est très clair qu'il vit loin de la ville et en pleine campagne, près de la montagne. De Francisco Freitas Branco, qui se distingue des autres auteurs sélectionnés car ses textes ne sont pas fictionnels, nous avons retenu trois chroniques écrites dans les années 80 du XX<sup>e</sup> siècle et qui sont tout à fait originales, d'après les rapports entre langue parlée et langue écrite : “Sobre habitantes da ilha: apontamento linguístico” [À propos des habitants de l'île : notes linguistiques], “Ê tenho esta ideia comeio (crónica literária)” [J'ai mon idée à moi (chronique littéraire)] et “Ainda nam teinha trêzianes, comecei cêde: tentativa para reprodução escrita da fala viva” [Je n'avais pas encore treize ans; j'ai commencé tôt : tentative de reproduction écrite du parler spontané]. L'œuvre de ce professeur de lycée, constituée de plusieurs chroniques sorties dans des journaux régionaux, a été rassemblée et publiée à compte d'auteur sous le titre de *Porto Santo. Registos Insulares* en 1995. Dans les trois textes étudiés, il a essayé d'écrire comme les gens du pays, surtout de Porto Santo, mais pas seulement, parlaient dans les enregistrements qu'il leur faisait, en voyant dans l'écriture le « miroir parfait » de l'oralité. Sa transcription n'est pas toujours cohérente, mais elle symbolise la valeur de l'oral,

puisque'il a tenté de transcrire le parler avec les lettres de l'alphabet. Cette façon de faire a déplu à bien des Madériens qui lui reprochaient notamment « d'écrire avec des fautes » leur parler, comme s'il se moquait d'eux. Quant à la géographie du parler, il l'indique en mentionnant les lieux d'où sont originaires les personnes (ici il s'agit de gens en chair et en os et non pas d'entités imaginaires) dont il reproduit le discours : Porto Santo (Camacha) et Madère (Santa Maria Maior). Néanmoins, son écriture du parler madérien ne change pas selon les endroits et c'est, ainsi que pour les autres auteurs, comme si le niveau populaire ne faisait qu'un avec le régional, en une fusion du sociolecte avec le dialecte. Des divers romans de Horácio Bento de Gouveia, nous avons considéré *Lágrimas Correndo Mundo* [Larmes répandues dans le monde entier] (1959). Cet écrivain est, pour beaucoup de Madériens, une référence dans le domaine de l'écriture de leur parler. N'importe lequel de ses six romans (*Canga*, *Torna-Viagem*, *Luísa Marta*, etc.) aurait pu être ici choisi car il suit le même processus dans toute son œuvre<sup>2</sup>. Au long des centaines de pages qui forment ses romans, il fait parler les Madériens. Dans l'impossibilité de les utiliser tous pour cette étude de comparaison, nous n'avons pris que l'œuvre *Lágrimas Correndo Mundo*. Au niveau géographique, il situe ses personnages aussi bien sur la côte sud que sur la côte nord de l'île de Madère. La majorité des personnages qui parlent dans les deux centaines de pages du roman sont de Funchal. Il y en a aussi de Calheta et de Estreito de Câmara de Lobos, sur la côte sud de Madère. Ceux de la côte nord sont de Encumeada (un couple de Rosário), de São Vicente, de Boaventura et de Ponta Delgada. Néanmoins, pour l'écrivain, la classe sociale semble être aussi importante que l'endroit d'où sont originaires les personnages car les phénomènes qu'il décrit (pour les différents endroits) ne se distinguent pas. Ainsi, quand il y a des personnages populaires qui prennent la parole, leur façon de parler est la même qu'ils soient de Funchal, Calheta, Estreito de Câmara de Lobos ou bien de São Vicente. De cette façon, l'auteur (également professeur de langues, entre autres matières) s'appuie sur l'aspect social pour représenter le parler régional. Ce qui est également le cas des autres écrivains.

Pour comprendre l'oralité des textes de ces cinq auteurs madériens, il faut donc observer les mouvements d'éloignement et de rapprochement entre la langue écrite et la langue parlée. Quand ils écrivent le parler de Madère, ils rapprochent l'écriture de l'oralité, comme certainement l'ont fait au Moyen Âge les auteurs des premiers textes écrits en langues romanes, dont le portugais. Ceci se voit dans les typologies textuelles que les écrivains choisissent pour faire parler leurs personnages : dialogue,

<sup>2</sup> Dans une brève comparaison entre notre liste de particularités présente dans l'œuvre *Lágrimas Correndo Mundo* et celle entreprise par Santos (2007) pour *Canga*, il nous a semblé que Horácio Bento de Gouveia transcrit presque toujours de la même façon le parler de Madère, un mode d'expression construit pour signifier un registre à la fois populaire et régional. Cependant, l'étude comparative de la représentation écrite du parler de Madère dans tous les textes de cet écrivain reste à faire pour vérifier cette idée. Santos (2007) aborde le sujet plus précisément au chapitre "2.4. A língua padrão vs. O português da Madeira" (pp. 166-185).

lettre, monologue, narration, chanson, rêve, pensée, etc. Par exemple, par rapport aux dialogues qui sont en plus grand nombre que les autres formes, il y a : 1) des dialogues sans la représentation du parler régional (éloignement) ; 2) des dialogues où un personnage parle selon la norme et l'autre (les autres) avec le parler soi-disant régional (éloignement et rapprochement) et puis 3) nous trouvons les dialogues où tous les personnages parlent un langage régional (rapprochement). Ces mouvements se vérifient dans la plupart des textes des écrivains de notre exercice de comparaison, mais ils sont plus évidents dans le roman de Horácio Bento de Gouveia, dû à l'énorme quantité de dialogues qu'il a produite. Nous en avons compté près d'une centaine. Même si les textes de ces écrivains sont de différents genres (chronique, conte ou roman), leur objectif est le même : représenter par l'écriture le parler madérien où, pour mieux dire, le parler populaire madérien (sociolecte et dialecte associés), se servant des lettres de l'alphabet. Ainsi, c'est seulement quand un certain type de personnage (normalement un natif de Madère peu ou pas instruit) parle dans leurs textes que la graphie s'éloigne de l'orthographe du portugais pour créer l'« écriture d'une nouvelle langue » et rapprocher l'écrit de l'oral.

N'ayant pas l'occasion de traiter tout le sujet qui est quasiment inépuisable ; en suivant les mouvements de rapprochement entre le parler et l'écrit, nous n'allons comparer que la représentation des voyelles orales accentuées dans la « langue parlée » du roman de Bento de Gouveia avec celles des autres écrivains (Ricardo Jardim, Ernesto Leal, Jorge Sumares et Francisco de Freitas Branco). Il importera de savoir, d'une part, comment eux-tous transcrivent ces voyelles de la langue parlée de l'Archipel de Madère et, d'autre part, de comprendre les différences ou les similitudes entre leurs écritures.

### 3. Les voyelles orales accentuées représentées dans les œuvres littéraires

Le système des voyelles orales accentuées du portugais, selon Barbosa (1983, 51), est composé par huit unités : /i e ε a ɔ o u/. Nous allons le maintenir tel quel, à part le symbole /α/ que nous remplaçons par /v/, actuellement davantage employé. Avec des exemples, pour la description de chaque phonème (synthétisé dans les tableaux numérotés de 1 à 8), nous recourons à plusieurs symboles. Nous donnons l'orthographe entre les symboles plus petit < et plus grand >, la transcription de l'écrivain entre guillemets américains “ ” et la traduction française entre crochets [ ]. Les formes verbales conjuguées sont suivies de l'infinitif entre parenthèses ( ). Quand nous rassemblons < “ ” >, cela veut dire que l'écrivain maintient l'écriture orthographique et que, selon lui, il n'y a pas d'éloignement entre le parler régional et le portugais normatif. Parfois, probablement à cause de la fluidité assez rapide du discours que certains écrivains veulent donner à leur représentation, il y a une syncope de la voyelle et elle n'apparaît pas écrite. Nous signalons ce phénomène par

<sup>3</sup> Nous n'utilisons pas d'accent sur les phonèmes puisqu'il ne s'agit ici que des phonèmes oraux accentués.

le symbole X. Dans les tableaux (du numéro 1 au 8), après le nom de l'écrivain, nous schématisons les différentes façons de transcrire le phonème vocalique oral accentué, pour avoir une idée précise de la variation linguistique que chaque écrivain considère existée. Si un mot a plusieurs variantes, nous les plaçons côte-à-côte. Afin de rendre plus efficace notre exercice de comparaison, nous commençons, tout d'abord, par les données de Horácio Bento de Gouveia (HBG), qui a ici une importance capitale, car c'est l'auteur du texte le plus long où nous retrouvons des centaines de pages écrites selon le parler madérien. Puis, par ordre chronologique de la publication des textes, Ricardo Jardim (RJ), Ernesto Leal (EL), Jorge Sumares (JS) et Francisco de Freitas Branco (FFB). La comparaison des représentations des phonèmes est faite, pour chacun, avec quelques mots des œuvres déjà indiquées. Comme il est impossible de reproduire tous les mots transcrits par ces écrivains, nous ne donnons que quelques exemples à titre indicatif, mais il y en aurait bien plus à présenter, ce qui n'est, cependant, pas toujours le cas pour les contes et le roman de RJ. La traduction française est faite à partir des exemples concrets extraits des textes. À la fin, dans un tableau synoptique (cf. tableau 9), nous condenseons les résultats partiels (du tableau 1 au 8) des cinq propositions par phonèmes, pour permettre quelques conclusions. Avant d'en arriver là, nous condenseons d'abord toutes les données obtenues pour chaque phonème. Pour simplifier l'organisation de la comparaison, nous regroupons les phonèmes avec peu de représentations (quatre ou moins, cf. 3.1.) qui n'auront, *a priori*, pas un grand intérêt pour le linguiste et ceux qui en ont plus de quatre (cf. 3.2.) et que le linguiste devra noter pour ses analyses de *corpus* enregistré. Ce chiffre a été établi pendant l'exercice comparatif comme une moyenne et n'a aucune valeur en soi.

### 3.1. Les phonèmes à moins de quatre représentations

Si nous ne considérons pas la syncope vocalique (indiquée par X) et que nous comptabilisons les phonèmes ayant quatre, ou moins, de représentations, nous obtenons les phonèmes oraux accentués: /e/, /ɛ/, /ɐ/ et /u/. C'est-à-dire quatre des huit phonèmes analysés. Ils révèlent que les écrivains sont à peu près d'accord sur leurs écritures et nous pouvons conclure qu'ils ne posent pas de problèmes particuliers.

Ainsi, /e/ est représenté de quatre façons différentes: "e", "ê", "é" et "ia". Dans les dialogues écrits par HBG, ce phonème est caractérisé par la diphtongue <ia>, mais il apparaît également sans aucun changement, c'est-à-dire avec <e>. C'est aussi le cas dans le texte de JS. Pour RJ, EL et FFB, ce phonème n'est jamais diphtongué. D'après les représentations assez ressemblantes que nous avons obtenues, il n'y a que l'accent (circonflexe et aigu) qui change, comme le démontre le tableau 1. Cette voyelle ne semble pas avoir de spécificité dans le parler madérien d'après les écrivains consultés. L'accent circonflexe de "ê" est parfois orthographique (cf. <"o quê">), mais dans d'autre cas il ne l'est pas. Pour ces derniers, il pourrait signaler une fermeture de timbre vocalique. Les exemples "pl'a" et "plo" qui révèlent la chute vocalique (X) sont communs au portugais normatif parlé et nous retrouvons quotidiennement ces syncope à l'oralité dans tout le pays. Elles ne sont pas particulières du parler de Madère. Quant

aux linguistes, Freitas (1994, 40-41) mentionne une « combinaison » de voyelles pour le « Conjuntivo » et Imperativo » des verbes « dar » [donner] et « ver » [voir] : « *dêa* (dê) e *vêa* (vê) » ce qui pourrait se rapprocher de la diphtongue <ia>, mais les écrivains HBG et JS ne la considèrent pas exclusive des verbes. Rebelo (2005) n’a rien noté de particulier pour ce phonème. Les moyennes de F1 et F2 de l’informateur âgé (A) sont respectivement de 422Hz et de 2168Hz et celles du jeune (B) de 366Hz et de 2058Hz. Toutes ces valeurs se maintiennent très proches de celles du portugais normatif (cf. Martins, 2002 et Andrade, 1987).

| Tableau 1  | /é/               | “e”, “ê”, “é”, “ia” et X                                                                                                                                                                         |
|------------|-------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <b>HBG</b> | e<br>ê - ê<br>ia  | <“Coitada da pequena”> [Pauvre petite], <“neste (mundo)”> [dans ce (monde)]<br><estes> “Êsti” [ces / ceux-ci], <“mês”> [mois]<br><Porquê?> “Porquia?” [Pourquoi?], <dê (dar)> “dia” [(il) donne] |
| <b>RJ</b>  | e<br>ê - ê<br>X   | <“fazer”> [faire], <“perder”> [perdre]<br><esqueleto> “escalête” [squelette], <eles> “Êles” [ils],<br><“vês”> [tu vois]<br><pela> “pl’a” [par la]                                                |
| <b>EL</b>  | e<br>ê - ê        | <“pequena”> [petite], <“ter”> [avoir], <“penas”> [plumes]<br><com aquele> “com’aquêle” [avec celui-là], <“o quê”> [quoi]                                                                         |
| <b>JS</b>  | e<br>ê<br>é<br>ia | <dizer> “dezer” [dire], <mesmo> “memo” [même]<br><vossa mercê> “Amecê” [Votre Excellence]<br><com ele> “co’êle” [avec lui]<br><quê> “quia” [quoi]                                                |
| <b>FFB</b> | e<br>ê<br>X       | <cedo> “cede” [tôt], <medo> “mede” [peur]<br><fazer> “fazêre” [faire], <ler> “lêre” [lire], <pequena> “piquêna” [petite]<br><pelo> “plo” [par le]                                                |

Pour le phonème vocalique oral accentué /é/, nous avons obtenu trois représentations : “e”, “é” et “ia” (cf. tableau 2). HBG est le seul écrivain à considérer qu’il peut être articulé avec la même diphtongue qu’il a attribuée à /e/, c’est-à-dire, <ia>, mais cela ne se produit pas toujours. Parfois, cet auteur ne lui change pas le timbre, puisqu’il conserve la représentation orthographique.

| Tableau 2  | /ɛ/          | “e”, “é” et “ia”                                                                                                                                              |
|------------|--------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <b>HBG</b> | e<br>é<br>ia | <na Festa> “na Festa” [à Noël], <“inverno”> [hiver]<br><perto> “ao pé” [à côté], <“é”(ser)”> [il est]<br><café> “cafia” [café], <é (ser)> “ia” / “é” [il est] |
| <b>RJ</b>  | e<br>é       | <magricela> “magrizela” [maigre],<br><Manuel> “Manel” [prénom masculin] <que é> “qu’é” [qui est]                                                              |
| <b>EL</b>  | e<br>é       | <“mulher”> [femme]<br><O que é?> “Qu’é?” [Qu’est-ce?], <“névoa”> [brouillard],<br><“até”> [même]                                                              |
| <b>JS</b>  | e<br>é – é   | <mulher> “melher” [femme], <pesam (pesar)> “peso” [elles pèsent]<br><pele> “pélia” [peau], <remédio> “remédo” [médicament]                                    |
| <b>FFB</b> | e<br>é – é   | <“dez”> [dix], <“capela”> [chapelle]<br><“a pé”> [à pied], <mulher> “mulhére” [femme]                                                                         |

Pour les quatre autres écrivains, ce phonème ne semble avoir rien de spécifique dans le parler de Madère parce qu’ils l’écrivent de façon orthographique, avec ou sans accent aigu. Cependant, pour la voyelle /ɛ/, la linguiste Freitas (1994, 41-42) considère qu’il y a des locuteurs qui ne font pas la différence entre /e/ et /ɛ/. Elle affirme que la réalisation la plus fréquente de ce phonème serait une moyenne entre /e/ et /ɛ/ (normatifs). Ce qui n’est pas attesté par Rebelo (2005) car les moyennes des deux informateurs (A et B) pour ce phonème sont de F1 534Hz et F2 2110Hz pour A (l’informateur âgé) et de F1 571Hz et F2 1873Hz pour B (le jeune informateur). Ces derniers résultats sont, par ailleurs, assez proches de ceux du portugais normatif (cf. Martins, 2002 et Andrade, 1984).

Quant au phonème /v/, il n’y a pas beaucoup à dire car les représentations sont très proches de l’orthographe. Des quatre possibilités choisies par les écrivains : “a”, “â”, “ê”, “am”, celle qui signale un changement de timbre (car elle s’éloigne de l’écriture du portugais normatif) est “ê” que seul RJ utilise, mais ce phénomène est présent au niveau du parler populaire dans tout le pays. Il ne nous semble donc pas particulier du parler de Madère. La voyelle “am” (sûrement nasale) n’apparaît que pour FFB et elle est le résultat de quelques phénomènes. La syncope est remarquée par presque tous les écrivains, sauf HBG, du moins dans les exemples donnés. Cependant, cette chute vocalique, surtout pour les cas présentés (cf. tableau 3), est commune à l’oralité dans tout le pays. Il ne s’agira pas non plus d’un trait caractéristique de Madère. Freitas

(1984, 43-44) considère que ce phonème est courant dans des diphtongues, mais, selon les exemples qu'elle donne, ces réalisations résultent de la diphtongaison de la voyelle accentuée /o/, comme dans les mots « Lisboa » [Lisbonne] ou « boa » [bonne].

| Tableau 3  | /v/                 | “a”, “â”, “ê”, “am” et X                                                                                                                      |
|------------|---------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <b>HBG</b> | a<br>â              | <estamos> “ <b>t</b> amos” [nous sommes], <“semana”> [semaine]<br><“Câmara”> [nom de famille]                                                 |
| <b>RJ</b>  | a<br>ê<br>X         | <(a sua) irmã> “(sua) mana” [(votre) soeur], <“ama”> [nourrice]<br><estamos> “estêmos” [nous sommes]<br><para> “p’ra” / “pra” / “pr’a” [pour] |
| <b>EL</b>  | a<br>X              | <“vamos”> [nous allons]<br><para> “P’ra” [pour]                                                                                               |
| <b>JS</b>  | a<br>X              | <de ano> “d’ano” [d’année], <“apanha”> [il attrape]<br><para> “pra” [pour]                                                                    |
| <b>FFB</b> | a<br><b>am</b><br>X | <semana> “sumana” [semaine]<br><câmara> “Cambra” [mairie]<br><para> “pra” / “pa” [pour]                                                       |

D’après les cinq écrivains cités, le phonème /u/ n’a pas une prononciation particulière dans le parler de Madère. Cependant, ce n’est pas ce que le linguiste et grammairien Cintra (1984, 19) affirme. D’après cet académicien qui a orienté des recherches sur ce dialecte (il préférerait le pluriel : « dialectes madériens »), dès le début du XX<sup>ème</sup>, le /u/ tonique madérien est réalisé par la diphtongue [ɔw]. Ce point de vue n’est pas partagé par les écrivains qui ne signalent aucune diphtongaison. Quant à Freitas (1994, 46-47), elle indique que ce phonème est présent dans une « réalisation physique très fréquente en [əu] », ce qui se passerait aussi avec /i/. Elle affirme également que ce phonème se « combine avec la voyelle » [ɔ], étant très souvent une alternative à [ó] pour des formes verbales (cf. tableau 9, ci-dessous). Dans le fond, même si elle ne mentionne pas de diphtongue comme Cintra, Freitas décrit deux « combinaisons » vocaliques. Rebelo (2005), pour ces deux informateurs (A et B), constate une différence entre, d’un côté, une réalisation « normale » de ce phonème (puisque’il présente des valeurs moyennes (informateur A : F1 428Hz et F2 951Hz / informateur B F1 392Hz et F2 872Hz) semblables à celle de la norme (cf. Martins, 2002 et Andrade, 1987) et, de l’autre, une réalisation palatalisée avec des moyennes de F2 assez élevées (A : F1 442Hz et F2 1159Hz / B : F1 376Hz et F2 1223Hz). L’informateur A (homme âgé) présente également un cas de diphtongaison avec une semi-consonne centrale qui n’est pas commune au portugais normatif et que le jeune informateur (B) ne prononce pas.

| Tableau 4  | /u/        | “u” et “ú”                                                                                                                    |
|------------|------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <b>HBG</b> | u          | <“escuro”> [sombre], <“lume”> [feu], <“rua”> [rue]                                                                            |
| <b>RJ</b>  | u          | <“barulho”> [bruit], <“muro”> [mur]                                                                                           |
| <b>EL</b>  | u<br>ú     | <“segures” (segurar)> [que tu me retiennes], <“barulho”> [bruit]<br><“dúzia”> [douzaine]                                      |
| <b>JS</b>  | u<br>ú     | <ferrugem> “ferruge” [rouille], <subtil> “sutil” [subtil]<br><dúvida> “dúveda” [doute]                                        |
| <b>FFB</b> | u<br>ú – ú | <barrigudos> “barreigudos” [gros / gros ventre / ventru]<br><açúcar> “assúcaro” / “açucare” [sucre], <culpa> “cúlepa” [faute] |

Pour résumer, quant à ces quatre phonèmes, les écrivains ne donnent pas de vraies pistes au linguiste parce qu'ils sont plus ou moins d'accord au niveau des représentations peu nombreuses. Néanmoins, celui-ci devra, dans ses recherches, continuer à savoir si certaines particularités notées dans les œuvres littéraires, comme <ia>, seront caractéristiques d'une partie de la population de l'archipel (une zone géographique), ce qui expliquerait pourquoi le phénomène n'est signalé que par quelques écrivains. La voyelle /u/ devra mériter une étude attentive car les linguistes et les écrivains cités ne semblent pas être d'accord et converger quant à sa(ses) réalisation(s) régionale(s).

### 3.2. Les phonèmes à plus de quatre représentations

Les phonèmes oraux accentués /i/, /a/, /ɔ/ et /o/ ont pour les écrivains plusieurs variantes et, au total, ils sont représentés par plus de quatre façons différentes. Ce fait devrait attirer l'attention du linguiste car il signifie en soi une richesse articulatoire du parler régional que les écrivains tentent de représenter.

Si nous observons de près les résultats pour la voyelle /i/ du tableau 5 avec sept représentations : “i”, “e”, “êi”, “éi”, “ei”, “ie” et “ui”, nous constatons que seul HBG représente normalement cette voyelle, comme il est bien évident dans les mots qui l'exemplifient. Pourquoi en est-il ainsi? À quoi devons-nous cette option? Il est impossible d'obtenir une réponse. Par ailleurs, nous savons que cette voyelle est bien typique à Madère (cf. Freitas : 1994, 38-40 et Cintra : 1995 et 2008). Pour les quatre autres, si /i/ est également dans certains cas transcrit <i>, pour la plupart, le timbre vocalique est divergent et il arrive d'être réalisé par une diphtongue : «êi» pour RJ, «ei» ou «ui» pour EL et «ei», «éi» ou «ie» pour FFB (cf. Rebelo : 2005-2008, 897-898). Sur ce point, les écrivains, à l'exception de HBG, semblent être d'accord avec les linguistes. Les données des écrivains (à part HBG) confirment que la voyelle /i/ accentuée

madérienne a souvent un timbre particulier et, fréquemment, qu'elle est réalisée par une diphtongue. Ce qui semble compliqué est d'identifier, avec une grande certitude, de quelle diphtongue il s'agit (Rebello : 2005).

| Tableau 5  | /i/                 | “i”, “e”, “êi”, “éi” “ei”, “ie” et “ui”                                                                                                                                                                            |
|------------|---------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <b>HBG</b> | i                   | <“bonita”> [jolie], <“vir”> [venir], <“aqui”> [ici]                                                                                                                                                                |
| <b>RJ</b>  | i<br>e<br>êi        | <não está aqui> “na ’tá qui” [n’est pas là]<br><boizinho> “boizenho” / “boizêinho” [petit boeuf]<br><menina> “menêina” [jeune fille]                                                                               |
| <b>EL</b>  | i<br>ei<br>ui       | <Alexandrina> “ ’lixandrina” [prénom de femme]<br><amiga> “ameiga” [amie], <aqui> “aquei” [ici]<br><bicho> “Biucho” [bête], <bonito> “bonuito” [beau]                                                              |
| <b>JS</b>  | i<br>e<br>ei        | <Albertino> “Albertinho” [prénom masculin], <aqui> “ ’qui” / “aqui” [ici]<br><máquina> “máquena” [machine], <página> “págena” [page]<br><escrevi (escrever)> “escrevei” [j’ai écrit], <escrito> “escreito” [écrit] |
| <b>FFB</b> | i<br>ei<br>éi<br>ie | <alegrias> “algrias” [joies], <filho> “filhe” [fils]<br><barriga> “barreia” [ventre], <castigo> “casteio” [punition]<br><fiz (fazer)> “féis” [j’ai fait]<br><aquilo> “aquile” / “aquiele” [cela]                   |

Pour quatre des cinq écrivains madériens, le parler de l’Archipel de Madère maintient le phonème /a/ du portugais normatif. Globalement, leurs représentations vont jusqu’à cinq possibilités : “a”, “á”, “ó”, “au” et “ai”. Seul JS a une écriture différente pour cette voyelle en syllabe accentuée (“ó”). Parfois il considère même qu’elle est prononcée comme une diphtongue (“ai”). Le cas de “auga” [eau] écrit par HBG, JS et FFB est commun au portugais populaire parlé sur tout le continent, encore aujourd’hui très en vogue, mais essentiellement dans la bouche des personnes âgées. C’est un mot (et un phénomène vocalique) qui, bien qu’il soit transcrit par plusieurs écrivains, n’est pas représentatif du parler madérien.

| Tableau 6  | /a/          | “a”, “á”, “ó”, “au” et “ai”                                                                                                     |
|------------|--------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <b>HBG</b> | a<br>á<br>au | <quase> “casi” [presque], <“castigada”> [punie]<br><desgraça> “digrácia” [malheur], <“atrás”> [derrière]<br><água> “auga” [eau] |

|            |                            |                                                                                                                                                                                                      |
|------------|----------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <b>RJ</b>  | a<br>á                     | <“molhadas”> [mouillées], <“carta”> [lettre],<br><está> “ ‘tá” / “Tá” [il est], <estás> “ ‘tás” [tu es]                                                                                              |
| <b>EL</b>  | a<br>á                     | <“regar”> [arroser], <“galo”> [coq]<br><“cá”> [ici], <“Rosária”> [prénom féminin]                                                                                                                    |
| <b>JS</b>  | a<br>á- á<br>ó<br>au<br>ai | <amizade> “amizidade” [amitié], <coragem> “courage”<br>[courage]<br><desgraça> “digrácia” [malheur], <está> “tá” [il est]<br><acolá> “acoló” [là-bas]<br><água> “auga” [eau]<br><caso> “caiso” [cas] |
| <b>FFB</b> | a<br>á - á<br>au           | <ar> “are” [air], <garagens> “garages” [garages]<br><está (estar)> “tá” / “istá” [il est], <mal> “mále” [mal]<br><água> “auga” [eau]                                                                 |

Quant à HBG, il est étrange que, au moins dans LCM, il ne nous donne pas d'exemples de la diphtongaison qu'il décrit comme caractéristique du parler madérien du nord<sup>4</sup>. Freitas (1994, 42-43) affirme que ce phonème, pour certains locuteurs, peut se « confondre » avec /e/ qui, à son tour, serait « réalisé » comme /e/. Elle fait aussi référence à une diphtongaison en <ai>, mais ce ne serait pas toujours le cas. Les résultats des mesures obtenus par Rebelo (2005, 347 et 408), informateur A : F1 762Hz et F2 1334Hz / informateur B : F1 747Hz et F2 1220Hz), indiquent une voyelle assez proche de la norme (cf. Martins, 2002 et Andrade, 1987).

Pour la voyelle orale accentuée /ɔ/ (cf. tableau 7) avec cinq représentations : “o”, “ó”, “ô”, “oi” et “ói”, il ne semble pas avoir beaucoup à dire, comme nous pouvons le constater à partir des données du tableau 7, même si elle a plus de quatre représentations. Si nous ne prenons pas en compte l'accent aigu sur <ó> et <ói>, il n'y en aurait que trois (“o”/“ó”, “ô” et “oi”/“ói”). Ce phonème ne nous intéressera pas particulièrement car il ne varie pas énormément dans l'écriture des auteurs madériens sélectionnés. La diphtongue représentée est le résultat de quelques phénomènes phonétiques. Pour Freitas (1994, 44-45), cette diphtongue peut se vérifier, mais ce qui semble caractéristique sera la réalisation de cette voyelle avec une ouverture entre [ɔ] et [o], annulant, « pour beaucoup de locuteurs, l'opposition » entre elles. Rebelo (2005, 363 et 422) les moyennes de F1 et F2 n'indiquent rien de très particulier (A : F1 549Hz

<sup>4</sup> Il explique que « O a tónico, quando seguido de s ou z finais ditongam-se [sic] com acrescamento do i. / O rapai do rajão = o rapaz do rajão. / Nã fai mal comê malassadas doi vezes = Não faz mal ... / Tu tai louco! = Tu estás louco! (...). A semi-vogal i junta-se ao a tónico formando o ditongo: rapaz = rapaiz, faz = faiz, do verbo fazer; tais de estás.» [Le a tonique, quand il est suivi de s ou z en position finale, diphtongue par l'addition de i. (...). La semi-voyelle i se joint au a tonique formant la diphtongue (...).] (1994, 60)

et F2 1063Hz / B : F1 569Hz et F2 1031Hz), bien que F2 soit plus élevé que pour les valeurs du portugais normatif (cf. Martins, 2002 et Andrade, 1987).

| Tableau 7  | /ɔ/             | “o”, “ó”, “ô”, “oi” et “ói”                                                                                        |
|------------|-----------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <b>HBG</b> | o<br>ó          | <“bigode”> [moustache]<br><“memória”> [mémoire]                                                                    |
| <b>RJ</b>  | o<br>ô          | <pobres> “proves” [pauvres]<br><demônio> “dimônio” [démon], <homem> “hôme” [homme]                                 |
| <b>EL</b>  | o<br>ói         | <homem> “home” [homme], <(vamos) embora> “(vamos) s’imbora” [partons]<br><Antônio> “Antóino” [prénom masculin]     |
| <b>JS</b>  | o<br>oi         | <homem> “home” [homme], <pobres> “proves” [pauvres]<br><Antônio> “Antoino” [prénom masculin]                       |
| <b>FFB</b> | o<br>ó - ó<br>ô | <escola> “iscola” [école]<br><Antônio> “Antóne” [prénom masculin], <ovos> “óves” [oeufs]<br><homem> “hôme” [homme] |

Le phonème /o/ est représenté par un grand nombre de variantes graphiques. C’est, d’ailleurs, celui qui en le plus avec onze au total (cf. tableau 8) : “o”, “ou”, “au”, “ua”, “u”, “e”, “â”, “ó”, “ô”, “ôi” et “oi”. Cette considérable variété voudra, certainement, dire que les écrivains reconnaissent que, au niveau de l’oralité, il est très changeant est donc typique de l’Archipel de Madère, ayant du mal à l’écrire. Les représentations démontrent des changements de timbre vocalique (“u”, “e” et “â”) et des diphtongaisons (“au”, “ua”, “ôi” et “oi”). Pour le phonème /o/, il est intéressant de vérifier que c’est surtout la diphtongaison qui est fréquente dans les œuvres littéraires. Néanmoins, la graphie de “ou” n’indique pas une diphtongaison car elle est orthographique. La réalisation “oi” (cf. EL et FFB) est une variante possible en portugais comme, par exemple, pour «ouro / oiro» [or] ou «louro / loiro» [blond]. Elle a surtout un caractère populaire, mais est assez fréquente dans la poésie, par exemple. Cependant, Freitas (1994, 45-46) souligne qu’elle est rare en syllabe fermée, «n’étant pas très commune». Les valeurs de Rebelo (2005, 370 et 428), A : F1 411Hz et F2 1044Hz / B : F1 418Hz et F2 871Hz, révèlent une différence entre l’informateur âgé (A) et le jeune (B) pour F2. C’est évident aussi quand ces données sont comparées avec celles du portugais normatif (cf. Martins, 2002 et Andrade, 1987). Ceci voudra dire que le timbre de cette voyelle sera particulier pour le parler de Madère. Il sera nécessaire de l’analyser en détail. Cependant, la diphtongaison de /o/ ne semble pas typique

des deux informateurs. Les représentations de cette voyelle pourront constituer une piste de travail pour le linguiste. Les écrivains paraissent l'aider en lui signalant un phonème *sui generis* et le linguiste aura tout intérêt à consacrer des recherches sur ce phonème. Il faudra intensifier le travail de laboratoire et d'analyse acoustique.

| Tableau 8  | /o/                               | “o”, “ou”, “au”, “ua”, “u”, “e”, “â”, “ó”, “ô”, “ôï” et “oi”                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         |
|------------|-----------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <b>HBG</b> | o<br>ou<br>u<br>au<br>ua<br>e     | <“nome”> [nom]<br><“há pouco”> [il n'y a pas longtemps]<br><como> “cuma” [comme]<br><boa> “baua” [bonne],<br><vou> “vua” [j'y vais], <estou> “stua” [je suis], <enganou> “inganua” [il a trompé]<br><somos> “semos” [nous sommes]                                                                                                                                                                    |
| <b>RJ</b>  | o<br>ou<br>ô<br>ôï                | <“senhor”> [monsieur]<br><estou> “tou” / “stou” [je suis]<br><torço-te> “trôço-te” [je te tords]<br><doutor> “dôitor” [docteur]                                                                                                                                                                                                                                                                      |
| <b>EL</b>  | ou<br>oi                          | <estou> “tou” [je suis]<br><“couves”> “Coives” [choux]                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               |
| <b>JS</b>  | o<br>ou<br>ua<br>ó<br>u<br>â<br>e | <nervoso> “nevroso” [énervé], <“senhor”> [monsieur]<br><estou> “tou” [je suis]<br><aumentou> “aumentua” [il a augmenté], <chegou> “chegua” [il est arrivé]<br><boa> “bó” [bonne]<br><como> “Cuma” [comment]<br><estômago> “estâmego” [estomac]<br><somos> “semos” [nous sommes]                                                                                                                      |
| <b>FFB</b> | o<br>ou<br>ô<br>e<br>au<br>oi     | <bolos> “boles” [gâteaux], <doutor> “doutore” [docteur]<br><chegou (chegar)> “chegoue” [il est arrivé], <estou (estar)> “tou” [je suis]<br><gravador> “gravadôre” [magnétoscope], <senhor> “senhore” / “senhôre” [monsieur],<br><somos (ser)> “semos” [nous sommes],<br><boa> “baua” [bonne], <coroas> “crauas” [couronnes],<br><peessoas> “pessauas” [gens / personnes]<br><molho> “moilho” [sauce] |

#### 4. Synthèse

Nous pouvons synthétiser ce que nous venons de décrire, afin de vérifier les similitudes et les divergences des représentations écrites des phonèmes accentués, selon les cinq écrivains madériens dont les textes ont été l'objet de notre observation descriptive. Le tableau 9 est synoptique et révèle les résultats avec une nette précision, en excluant tous les exemples et en ne gardant que les représentations écrites des phonèmes. La voyelle /o/ est celle qui a plus de représentations (onze au total) et /u/ est celle qui en a le moins (juste deux). Probablement, /o/ aura beaucoup plus d'intérêt pour le linguiste que /u/, même si les études linguistiques existantes révèlent le contraire.

| Tableau 9 | /i/           | /e/               | /ɛ/          | /a/                     | /ɐ/         | /ɔ/     | /o/                               | /u/    |
|-----------|---------------|-------------------|--------------|-------------------------|-------------|---------|-----------------------------------|--------|
| HBG       | i             | ia<br>e<br>ê      | ia<br>é<br>e | a<br>á<br>au            | a<br>â      | o<br>ó  | o<br>u<br>au<br>ua<br>e<br>ou     | u      |
| RJ        | i<br>e<br>êi  | e<br>ê<br>X       | e<br>é       | a<br>á                  | ê<br>a<br>X | o<br>ô  | ôï<br>o<br>ô<br>ou                | u      |
| EL        | i<br>ei<br>ui | é<br>ê            | é<br>e       | á<br>a                  | X<br>a      | ói<br>o | oi<br>ou                          | u<br>ú |
| JS        | i<br>e<br>ei  | e<br>é<br>ê<br>ia | é<br>e       | ó<br>au<br>a<br>ai<br>á | a           | o<br>oi | ua<br>ó<br>u<br>o<br>â<br>e<br>ou | u<br>ú |

|     |    |   |   |    |    |   |    |   |
|-----|----|---|---|----|----|---|----|---|
| FFB | i  | e | é | a  | a  | ó | au | u |
|     | ei | ê | e | au | am | o | o  | ú |
|     | éi | X |   | á  | X  | ô | ô  |   |
|     | ie |   |   |    |    |   | oi |   |
|     |    |   |   |    |    |   | ou |   |
|     |    |   |   |    |    |   | e  |   |

D'après les textes littéraires cités, les auteurs tentent de présenter une écriture pour le parler de Madère qu'ils connaissent bien. D'après eux, essentiellement deux des huit voyelles orales accentuées du portugais auront dans la langue parlée à l'archipel des réalisations spécifiques : /i/ et /o/. Même si HBG est tenu comme le vrai représentant de l'écriture du parler de Madère, probablement dû à l'extension de ses dialogues (entre autre type de discours) et du fait de « faire parler » ses personnages tout au long de ses romans, parfois ses données ne correspondent pas aux approches des autres auteurs. C'est, par exemple, ce qui se passe avec /i/. Il ne faudra donc pas le valoriser plus que les autres.

Pour comprendre l'amplitude du parler de Madère écrit par les écrivains, qui, nous l'avons testé, donnent des pistes de travail, le linguiste peut observer les rapports existants entre la langue portugaise écrite (l'orthographe de la norme) et le parler de Madère écrit. Ils pourront tester l'écriture du parler de l'Archipel Madère entreprise par les écrivains dont il a été question tout au long de cette analyse. De cet exercice de comparaison, nous concluons que notre temps n'a pas été perdu. Dans nos travaux linguistiques, tout en continuant à faire attention à toutes les autres voyelles, il nous faudra, selon ces résultats, observer attentivement les comportements de /i/ et /o/. C'est la piste laissée ici par les écrivains cités, contrairement à Cintra (1995, 19) pour qui /i/ et /u/, par leur diphtongaison, caractérisaient le madérien. Entre autres sujets, il sera aussi important d'aborder, au niveau phonétique et phonologique, les voyelles orales pré et post-accentuées, ainsi que de nombreux aspects linguistiques : syntaxe, morphologie, etc. qui pourront donner lieu à d'autres travaux de recherche sur le parler madérien qui, pour l'instant, selon les écrivains, n'a pas une écriture, mais plusieurs.

Université de Madère et CLC  
de l'Université d'Aveiro (Portugal)

Helena REBELO

## Références bibliographiques

- Andrade, Amália, 1987. Um estudo experimental das vogais anteriores e recuadas em português. implicações para a teoria dos traços distintivos, dissertação em Linguística Portuguesa para acesso à categoria de Investigador Auxiliar, Lisboa, Centro de Linguística da Universidade de Lisboa, Instituto Nacional de Investigação Científica.
- Barbosa, Jorge Morais, 1983. Études de phonologie portugaise, Évora, Universidade de Évora.
- Branco, Francisco de Freitas, 1995. «Sobre habitantes da ilha: apontamento linguístico», «Ê tenho esta ideia comeio (crónica literária)», «Ainda nam teinha trêzianes, comecei cêde: tentativa para reprodução escrita da fala viva», Porto Santo. registos insulares, s/l, edição de autor.
- Cunha, Celso / Cintra, Luís F. Lindley, 1995. Nova Gramática do Português Contemporâneo, Lisboa, Sá da Costa.
- Cintra, Luís Filipe Lindley, 2008. « Os Dialectos da Ilha da Madeira no Quadro Geral dos Dialectos Galego-Portugueses », 26/12/1990, texto manuscrito, apresentado por João David Pinto Correia, no II Congresso de Cultura Madeirense, no Funchal, e transcrito, com algumas alterações, sob o título « Os Dialectos da Ilha da Madeira no Quadro dos Dialectos Galego-Portugueses », in Cultura Madeirense. Temas e problemas, Franco, José Eduardo (coord.). Campo das Letras, 95-104.
- Gouveia, Horácio Bento de, 1994. «Respigos de fonética no linguajar da gente – freguesia da Ponta Delgada» in Crónicas donorte, Câmara Municipal de São Vicente et in Diário de Notícias do Funchal de 07-11-1960.
- Gouveia, Horácio Bento de, 1959. Lágrimas correndo mundo, Coimbra, Coimbra Editora.
- Jardim, Ricardo, 1946. Saias de balão (na ilha da Madeira), Funchal, Eco do Funchal.
- Leal, Ernesto, 1964. O homem que comia névoa, Lisboa, Europa-América.
- Martins, Maria Raquel Delgado, 2002. Fonética do Português. Trinta Anos de Investigação, Lisboa, Caminho.
- Rebello, Helena, 2005-2008. «A escrita do falar do Arquipélago da Madeira em textos do século XX. Quatro propostas», in Pardo, Carmen Villarino / Feijó, Elias J. Torres / Rodríguez, José Luís (org.), Actas do VIII congresso da Associação Internacional de Lusitanistas. Da Galiza a Timor. A lusofonia em foco, 18 a 23 de julho de 2005, Santiago de Compostela, Universidade de Santiago de Compostela, vol. I, 891-898.
- Rebello, Helena, 2005. O falar de Porto Santo. Contribuição para o estudo do vocalismo e algumas considerações sobre o consonantismo, tese de doutoramento apresentada à Universidade da Madeira.
- Rebello, Helena, 2002. «O falar de Porto Santo na escrita de Francisco de Freitas Branco» in: Livro de comunicações do colóquio “Escritas do rio Atlântico”, Funchal, Departamento de Cultura da Câmara Municipal do Funchal, 51-67.
- Silva, Maria Paula Marques Freitas, 1994. O falar de São Vicente. Descrição do sistema vocálico, São Vicente, Câmara Municipal de São Vicente.
- Sumares, Jorge, 2005. «Mai maiores qu’essei serras», in: Veríssimo, Nelson (org.), Contos madeirenses, Porto, Campo das Letras e Diário de Notícias da Madeira, 1974.
- Santos, Thierry Proença dos, 2007. De ilhéus a canga, de Horácio Bento de Gouveia : A narrativa e as suas (re)escritas (com uma proposta de edição crítico-genética e com uma tradução parcial do romance para francês) , volumes 1 e 2, tese de doutoramento apresentada à Universidade da Madeira e à Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, École Doctorale 122 – Europe Latine et Amérique Latine.



# Wikipédia – une encyclopédie qui compte et qui raconte ?

## 1. Introduction

Sans même entreprendre d'analyse théorique, nous en avons conscience : lire un article de Wikipédia à haute voix est souvent un grand plaisir. Celui qui récite peut savourer autant que celui qui écoute et arrive facilement à suivre le discours. Wikipédia réussit fréquemment à expliquer des sujets compliqués par des mots simples. Est-elle une encyclopédie non seulement qui compte, mais également qui raconte ? Une encyclopédie qui parle avec ses utilisateurs ? Ou, du moins, un de nombreux exemples d'écriture digitale à caractère oral ?

En analysant les conditions de communication dans la partie encyclopédique de Wikipédia, nous essayerons d'abord de positionner les articles numériques dans la tension entre parlé et écrit en tenant compte des paramètres de communication spécifiques. Après ces réflexions purement externes, nous progresserons dans l'encyclopédie même et étudierons les réflexions métalinguistiques formulées dans les manuels de style. Les deux perspectives permettront enfin de tirer des conclusions sur les transitions entre parlé et écrit dans l'encyclopédie la plus diffusée au monde.

## 2. Wikipédia dans la tension entre parlé et écrit

### 2.1. Wikipédia comme encyclopédie établie en ligne

Pour situer Wikipédia dans le continuum entre parlé et écrit, il s'avère d'abord nécessaire de rappeler les particularités des encyclopédies en ligne par rapport aux encyclopédies papier. Par *encyclopédie papier*, nous entendons celles qui sont conçues pour l'impression, et par *encyclopédies en ligne*, celles qui sont rédigées en ligne. Il est évident que les deux variantes peuvent, l'une comme l'autre, changer d'aspect. Les articles de Wikipédia peuvent être imprimés, et les encyclopédies traditionnelles, être mises à disposition sur Internet (cf. l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert à l'adresse [http://www.lexilogos.com/encyclopedia\\_diderot\\_alembert.htm](http://www.lexilogos.com/encyclopedia_diderot_alembert.htm)). Le caractère conceptuel du langage ne s'en trouve pas affecté, bien que certaines particularités linguistiques, tolérées dans le code digital, puissent étonner si on les rencontre sur papier (cf. les extraits de Wikipédia chez Loos 2008).

|            |            | forme de publication                      |                                   |
|------------|------------|-------------------------------------------|-----------------------------------|
|            |            | impression                                | Internet                          |
| conception | impression | <i>encyclopédie papier</i>                | encyclopédie papier mise en ligne |
|            | Internet   | encyclopédie rédigée en ligne<br>imprimée | <i>encyclopédie en ligne</i>      |

Figure 1 : formes de publication et de conception des encyclopédies

Ces précisions faites, nous pouvons nous intéresser aux paramètres de démarcation entre l'encyclopédie imprimée et l'encyclopédie en ligne (cf. fig. 2). Le premier groupe concerne les particularités dans le processus de production : le fonctionnement est dynamique chez Wikipédia, de sorte qu'il n'existe pas de produit définitif. L'investissement majeur réclamé par les actualisations touche seulement les encyclopédies papier, alors que pour Wikipédia, les possibilités de mise à jour sont illimitées.

Un deuxième groupe de paramètres concerne tout particulièrement les producteurs et leur rôle dans le processus de production : la macrostructure d'une encyclopédie papier est fixée de manière centralisée par l'éditeur ou le groupe éditorial, tandis que chez Wikipédia, elle est décidée de manière décentralisée par les auteurs. La fiabilité de l'encyclopédie papier est due au fait que ses auteurs sont triés sur le volet, alors que celle de Wikipédia est due au grand nombre de correcteurs potentiels. Le transfert de connaissances s'effectue dans l'encyclopédie papier classique de manière unilatérale, d'auteur à lecteur. Wikipédia, en revanche, donne au lecteur la possibilité de devenir lui-même auteur, et permet ainsi une réciprocité de l'échange d'informations. Ceci s'applique à tous les lecteurs, si bien que le statut d'auteur n'est plus compris comme étant élitiste.

Il reste encore deux paramètres qui se réfèrent à la situation de réception : les encyclopédies papier – surtout celles en plusieurs volumes – sont pensées pour la consultation dans un lieu fixe. L'encyclopédie en ligne est accessible partout dans le monde à condition d'avoir une connexion Internet ; sa surface de lecture est l'écran et non le papier.

|             |                            | encyclopédie imprimée | encyclopédie en ligne |
|-------------|----------------------------|-----------------------|-----------------------|
| production  | fonctionnement             | statique              | dynamique             |
|             | actualité                  | limitée               | illimitée             |
| producteurs | macrostructure             | centralisée           | décentralisée         |
|             | garant de la fiabilité     | auteurs               | correcteurs           |
|             | transfert de connaissances | unilatéral            | multilatéral          |
|             | statut d'auteur            | élitaire              | égalitaire            |
| réception   | disponibilité              | locale                | ubiquitaire           |
|             | surface                    | papier                | écran                 |

Figure 2 : démarcation entre encyclopédies imprimées et encyclopédies en ligne

## 2.2. Conditions de communication wikipédienne

Ces particularités de l'encyclopédie en ligne s'avèrent décisives si l'on veut situer Wikipédia entre les pôles du parlé et de l'écrit. Sous l'angle du modèle de Koch/Oesterreicher (2011, 7), les conditions de communication caractérisant Wikipedia vont plutôt dans le sens de la conception écrite : l'espace de communication est public, les partenaires de communication ne se connaissent pas entre eux et ne devraient pas être impliqués sur le plan émotionnel, même si dans la pratique, un certain enthousiasme peut parfois transparaître. On observe un détachement actionnel et situationnel et un éloignement tout aussi prononcé de l'*ego*, *hic* et *nunc* du point de vue du locuteur. De plus, les partenaires de communication sont séparés physiquement, bien qu'étant situés dans un espace virtuel commun, susceptible de donner à certains auteurs un sentiment de proximité. En outre, grâce au principe du transfert de connaissances multilatéral (un des critères pertinents pour la distinction avec les encyclopédies papier, cf. fig. 2), chacun dispose du droit d'intervenir dans l'article. La possibilité de coopération est, en effet, ce qui définit Wikipédia et représente, par conséquent, la seule caractéristique de la conception parlée qui lui correspond parfaitement. Cependant, elle ne va pas jusqu'à la dialogicité. Le fonctionnement dynamique de

Wikipédia (cf. fig. 2) permet une plus grande spontanéité qu'avec des encyclopédies papier statiques. Le caractère réfléchi est néanmoins largement maintenu. La fixation thématique est élevée, bien qu'il soit plus facile (du fait de l'absence de limitation de l'espace disponible) de voir survenir des digressions. Toutefois, en raison de la macrostructure décentralisée (qui a également sa place dans la délimitation avec les encyclopédies papier, cf. fig. 2), ces digressions peuvent être rapidement délocalisées vers de nouveaux articles.

### *2.3. Particularités de la digitalité wikipédienne*

Les conditions de communication de Wikipédia s'apparentent donc à celles des encyclopédies papier. Pour pouvoir déterminer les particularités de l'encyclopédie en ligne, elles ne s'avèrent pas encore tout à fait satisfaisantes. En considérant les paramètres utilisés pour la démarcation avec les encyclopédies imprimées, trois questions nous permettent d'avancer :

- (1) Comment le processus de production se caractérise-t-il ?
- (2) Comment le producteur se caractérise-t-il ?
- (3) Comment la situation de réception se caractérise-t-elle ?

#### *2.3.1 Comment le processus de production se caractérise-t-il ?*

De nombreux types de textes numériques restent longtemps inchangés en ligne. Leur rédaction est cependant marquée par la conscience du fait que le texte numérique est susceptible d'être remanié à tout moment. Les corrections ultérieures ne sont même pas reconnaissables en tant que telles au premier coup d'œil. Ceci n'est valable ni pour l'écrit non-numérique (qu'il soit rédigé à la main ou imprimé), ni pour l'oral.

Les textes rédigés à la main peuvent être corrigés, mais la correction de phrases entières les rend si difficiles à lire qu'une mise au propre est souvent nécessaire, et il n'est même pas possible de corriger seulement quelques mots sans que le lecteur le remarque. Les textes imprimés ne peuvent être corrigés que par une réédition, qui représente un grand investissement.

Or, la flexibilité du texte numérique n'est pas non plus comparable à la fugacité de l'oral : en faisant abstraction de la possibilité de l'enregistrer, le parlé n'est présent qu'au moment du discours, où il est, cependant, inextinguible, « ineffaçable » pour reprendre les termes de Ludwig Söll (1985). Des propos involontaires ont beau pouvoir être rectifiés par les suivants, ils restent formulés et seront mémorisés comme tels par l'interlocuteur.

Grâce à la facilité de modification, exploitée dans une large mesure, Wikipédia est caractérisée par l'absence d'irrévocabilité du texte, sans équivalent tant à l'oral qu'à l'écrit. Pour Wikipédia, cette dynamique joue un rôle central. Les deux particularités relatives au processus de production dans la démarcation avec les encyclopédies papier s'y rapportent : le fonctionnement dynamique tout comme l'actualité illimitée.

En ce qui concerne l'usage linguistique, la conscience de la fugacité effective ou supposée de l'article Wikipédia incite à une communication plus immédiate, à une rédaction plus spontanée, offrant la possibilité de formuler la pensée en tapant.

### 2.3.2. Comment le producteur se caractérise-t-il ?

Wikipédia fait partie d'un groupe de médias que son potentiel de communication distingue nettement des groupes de médias préexistants. Si tant les médias humains que les médias imprimés et électroniques incluent des moyens de communication pouvant être utilisés par tous, cela ne s'applique plus lorsqu'il s'agit de toucher un large public. Le Web 2.0, en revanche, se caractérise par une démocratisation de l'écriture : « La nouveauté des médias numériques, c'est [...] la dimension jusqu'à présent insoupçonnée de la combinaison entre haute diffusion et bas seuil d'accès au statut d'auteur, qui pouvait auparavant, dans le meilleur des cas, être atteint par la contestation en masse comme forme antérieure d'un média paritaire, dont la portée est, par comparaison, limitée » (traduit de Reutner 2012, 42).

|               |       | diffusion                                                                                                                                                                                                                         |                                                                                                                                                                                              |
|---------------|-------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
|               |       | restreinte                                                                                                                                                                                                                        | large                                                                                                                                                                                        |
| seuil d'accès | bas   | (a)<br>médias humains ( <i>conversation privée</i> )<br>médias imprimés ( <i>faire-part de mariage</i> )<br>médias électroniques<br>( <i>conversation téléphonique</i> )<br>médias numériques<br>( <i>courrier électronique</i> ) | (b)<br>médias numériques<br>( <i>message Twitter</i> )                                                                                                                                       |
|               | élevé | (c)<br>(médias humains)<br>(médias imprimés)<br>(médias électroniques)<br>(médias numériques)                                                                                                                                     | (d)<br>médias humains ( <i>discours public</i> )<br>médias imprimés ( <i>encyclopédie</i> )<br>médias électroniques ( <i>émission de radio</i> )<br>médias numériques ( <i>portail web</i> ) |

Figure 3 : seuils d'accès à l'utilisation des médias et diffusion de leurs contenus

La figure 3 souligne que le parlé (p. ex. dans une conversation privée ou téléphonique) comme l'écrit (p. ex. dans un faire-part de mariage ou dans un courrier électronique) peuvent être produits dans tous les types de médias par chacun qui le

souhaite, mais, dans ce cas, ne connaissent pas forcément une diffusion de grande ampleur (a). Pour une diffusion plus large, il y a souvent des seuils d'accès imposés par le média qui limitent leur usage à une minorité (d). Les exemples de seuils de production élevés s'accompagnant d'une diffusion restreinte sont atypiques, mais en principe également envisageables pour tous les groupes de médias (c), tandis qu'un seuil de production bas pour une diffusion maximale se limite à la forme de communication des médias numériques (b).

Le deuxième paramètre déterminant les spécificités du caractère numérique de Wikipédia par rapport à l'oralité et à la scripturalité est donc un seuil d'accès bas pour une diffusion large. Ceci est partiellement déjà pris en compte dans le critère de la possibilité de coopération mis en évidence comme condition de communication de l'immédiat. Le seuil d'accès bas va toutefois beaucoup plus loin que la seule « possibilité de coopération » et concerne particulièrement l'égalité du statut d'auteur. Devenir auteur est maintenant possible pour des personnes auxquelles il n'était jamais avant possible d'assumer une telle fonction.

Il est certain que les rédacteurs ne peuvent, en majorité, pas être désignés comme des « nuovi semicolti » (Malagnini 2007), des « appassionati dilettanti » rédigeant maintenant des articles d'encyclopédie (D'Achille/Proietti 2011, 108). Le degré de professionnalisation de Wikipédia n'est pas non plus avancé de manière uniforme dans ses différentes versions linguistiques (cf. l'évaluation positive de Emigh/Herring 2005, Elia 2008 et Baron 2008 pour l'anglais, et pour l'italien également celle de Tavosanis 2011).

Néanmoins, nous pouvons constater la conséquence suivante : même un contributeur peu exercé pourra toucher un large public avec un article Wikipédia, et laisser sa marque linguistique sur la scripturalité d'articles encyclopédiques – et pas seulement au sens négatif (cf. Reutner 2013).

### *2.3.3. Comment la situation de réception se caractérise-t-elle ?*

Les questions relatives à la réception sont complètement extérieures aux paramètres de communication. Pourtant, la disponibilité ubiquitaire et l'indépendance vis-à-vis du papier sont justement essentielles pour les articles de Wikipédia, qui se lisent sur un écran et doivent même être perceptibles sur le petit écran d'un smartphone. Cela demande une attention particulière de la part du producteur du texte, qui le divise souvent en petits blocs, indique ces derniers à l'aide de titres intermédiaires et les relie par des hyperliens.

Chez Wikipédia se dessine ainsi un développement qui commence aussi à gagner la littérature imprimée. Cette dernière se concentre de moins en moins sur le texte seul, mais aspire plutôt à présenter les messages de manière attrayante et agréable : le quotidien autrefois imprimé en noir et blanc est aujourd'hui égayé par des images et des couleurs. Les manuels spécialisés permettent de plus en plus au lecteur de s'orienter à l'aide de mots repères dans la marge. Dans le cas de Wikipédia, une telle évolution est due à l'impératif de lisibilité à l'écran et se voit encore favorisée par

l'absence de coûts élevés qui résultent d'un usage trop généreux de l'espace et de la couleur lors de l'impression.

La situation spécifique de réception exerce une influence sur la conception linguistique : l'hypotaxe complexe, particulièrement pénible à lire sur grand et surtout sur petit écran, devrait être évitée dans la mesure du possible. De même, certains éléments de cohésion doivent être utilisés avec prudence, car il est peu probable que le lecteur lise le texte intégral d'une traite, en raison de la présence d'hyperliens. Ainsi, la virtualité wikipédienne suggère une communication en principe moins compacte et donc plus facile à suivre. La lisibilité à l'écran, qui inclut implicitement la présence d'hyperliens, influe sur la forme de langage utilisée et constitue un facteur supplémentaire de la particularité de Wikipédia par rapport à l'oralité et à la scripturalité traditionnelles.

#### *2.4 La digitalité comme troisième code de réalisation ?*

Des questions posées ci-dessus résultent au total trois paramètres qui permettent de comprendre les particularités de Wikipédia :

- (1) l'absence d'irrévocabilité du texte ;
- (2) le seuil d'accès bas pour une diffusion large ;
- (3) la lisibilité et la lecture à l'écran ;

Linguistiquement parlant, cela peut mener à une communication (1) plus immédiate, (2) plus proche des gens et (3) plus compréhensible, qui s'éloigne du pôle de la conception écrite sans pour autant pouvoir être décrite comme parlée.

Dans quelle mesure ces paramètres se présentent-ils comme des arguments centraux en faveur d'une autonomie de la digitalité par rapport à la scripturalité et l'oralité ? L'écriture numérique n'est-elle qu'une des variantes de l'emploi de lettres, ou est-elle plus que cela ? Les trois paramètres cités sont conçus pour Wikipédia, mais ne concernent pas uniquement Wikipédia. Ils s'appliquent aussi à d'autres produits du monde numérique à condition de tolérer différents degrés de pertinence. Le code digital est, dans une certaine mesure seulement, une forme particulière du code graphique, dont il se distingue en substance par :

- la virtualité (dérivant des points 1 et 3) : les textes numériques possèdent une part d'intangible qui rappelle plus les ondes sonores du code phonique que le code graphique matérialisé sur le papier.
- la banalisation de l'écriture (dérivant du point 2) : la scripturalité n'a jusqu'alors jamais été destinée aux communications quotidiennes du grand public, comme c'est le cas pour le code numérique.
- la tolérance linguistique élevée (dérivant des points 3 et 1) : le caractère peu tangible du code numérique et son ubiquité entraînent une tolérance des attentes, inconnue pour le format imprimé, du moins dans cette étendue. Certaines formulations sont acceptables pour le numérique, mais surprenantes dans une version imprimée.

Quelle que soit la réponse aux questions posées plus haut, il s'avère déjà que le langage de proximité et le langage distancié sont réalisés par chacun des canaux. Prenons comme exemple la fonction de l'article de Wikipédia, qui est l'«explication d'un concept» : si elle se fait au sein d'une encyclopédie traditionnelle, une conception écrite sera réalisée graphiquement. La conception écrite est aussi la base d'une encyclopédie établie en ligne (cette fois réalisée numériquement) ou d'une citation lue dans une conférence (réalisée phoniquement). Un concept peut également être expliqué suivant une conception parlée : la prise de notes lors d'une conférence en est un exemple, tout comme l'est une discussion sur un chat (réalisée numériquement) ou l'explication que donne un conférencier dans la discussion à la suite de son intervention (réalisée phoniquement). Dans le tableau suivant, la ligne en pointillé entre conception écrite et conception parlée symbolise la fluidité de la transition entre les deux pôles, l'explication phonique pouvant s'étendre du pôle du parlé jusqu'au pôle de l'écrit.

|            |        | code                                             |                                                    |                                                  |
|------------|--------|--------------------------------------------------|----------------------------------------------------|--------------------------------------------------|
|            |        | graphique                                        | numérique                                          | phonique                                         |
| conception | écrite | <i>article d'une encyclopédie traditionnelle</i> | <i>article d'une encyclopédie établie en ligne</i> | citation dans une conférence                     |
|            | parlée | explication sous forme de prise de notes         | explication dans une conversation de chat          | explication au sein d'une discussion spécialisée |

Figure 4 : types d'explication d'un concept

### 3. Idéal linguistique de Wikipédia

En observant Wikipédia de l'extérieur, on remarque donc que la digitalité modifie l'utilisation du continuum conceptuel. Un aperçu des exigences linguistiques de Wikipédia le confirmera-t-il ?

Venons-en donc au deuxième point et examinons les pages fournissant des remarques stylistiques pour la rédaction sur Wikipédia.fr, *Conventions de style* (CdS) et *Style encyclopédique* (SE), sur Wikipédia.it, *Manuale di stile* (MdS), sur Wikipédia.es, *Manual de estilo* (MdE), sur Wikipédia.de, *Wie schreibe ich gute Artikel* (WsgA) et sur Wikipédia.en, *Manual of Style* (MoS) et *Writing better articles* (WbA). Les différents titres des feuilles de style renseignent déjà sur l'hétérogénéité qui persiste sur

le fond et la forme. Quelques idées clés sont néanmoins communes à tous les textes et, pour cela, également révélatrices : les différentes versions s'accordent à exiger impersonnalité et impartialité, précision et pertinence, emploi d'un lexique non-marqué et de propositions principales courtes. Les feuilles de style se construisant généralement en réaction à la pratique, il est à peine surprenant de trouver des entorses aux consignes dans les articles eux-mêmes (cf. Reutner 2013). Cela ne porte pas atteinte à l'idéal des exigences théoriques de Wikipédia. Dans ce qui suit, nous allons situer celui-ci dans la tension entre parlé et écrit.

### 3.1 Impersonnalité et impartialité

L'article de Wikipédia devrait répondre aux exigences d'impersonnalité : « Un article doit être [...] impersonnel » (CdS), « chi scrive deve farlo per quanto possibile in modo impersonale » (MdS). Les instructions concrètes des feuilles de style dans cet ordre d'idées se présentent ainsi : « Bannissez [...] le *je*, le *on*, le *nous*, le *vous* » (SE) ou « never use *I*, *my*, or similar forms [...]. Also avoid *we*, *us*, and *our* » (WoS). En recommandant l'impersonnalité, on manifeste une perception des renvois au *ego*, *hic* et *nunc* du locuteur, ainsi que de son implication émotionnelle, comme étant en contradiction avec l'idéal encyclopédique dans Wikipédia également, ce qui justifie le bien-fondé des deux paramètres de la distance communicative au sein de la nouvelle encyclopédie.

De manière encore plus appuyée que pour l'impersonnalité, le refus de toute implication émotionnelle est exprimé par un des principes fondamentaux de Wikipédia : celui de la neutralité de point de vue, du *neutral point of view* (NPOV). Les jugements de toutes sortes sont indésirables sur Wikipédia, qu'ils soient rendus explicites ou non : « Un article doit être [...] neutre, c'est-à-dire permettre de comprendre le sujet sans le juger » (CdS), « chi scrive deve farlo per quanto possibile in modo [...] imparziale » (MdS), « Wikipédia apporte une compréhension, pas un jugement. N'introduisez aucune forme de louange ou de condamnation » (SE).

L'impartialité implique de se concentrer sur la représentation de faits avérés. La feuille de style française prescrit ainsi : « Des propos attribués à *certaines*, *de nombreuses personnes*, *quelques chercheurs*, *on*, etc., ne sont pas attribués » (SE), et l'italienne recommande « a proposito di *forse* » : « trasformate il vostro *forse* in certezza: assumetevi la responsabilità di quello che scrivete! » (MdS). Tout ceci ne s'applique certainement pas au langage parlé, dans lequel de telles expressions sont très courantes pour la simple raison que les sources n'y sont pas toujours disponibles au locuteur.

### 3.2 Précision et pertinence

En raison de la brièveté de la phase de planification, les mots passe-partout à intension minimale et extension maximale sont courants dans le langage parlé (cf. Koch/Oesterreicher 2011<sup>2</sup>, 108-114). Wikipédia demande au contraire d'être précis

dans le choix des mots : « Un article doit être [...] précis, en utilisant les termes exacts », « Le flou cache l'ignorance » (CdS). Il s'agit également de prévenir les malentendus : « En el plan semántico, se revisará con atención lo que se escribe, especialmente en el uso de expresiones que podrían dar lugar a malinterpretaciones » (MdE). Dans le langage parlé, de tels malentendus peuvent facilement être dissipés par la communication non-verbale ou par la demande de renseignements, mais à l'écrit notamment, ils s'avèrent problématiques et sont donc évités dans la mesure du possible par des formulations précises. L'idéal de précision contribue donc à situer Wikipédia dans la scripturalité conceptuelle.

En outre, les feuilles de style témoignent de l'idéal de pertinence, qui a, lui aussi, peu d'importance à l'oral : « N'écrivez pas en quatre lignes ce que vous pouvez écrire en une. La concision est une vertu » (SE), « Evitar los circunloquios –rodeos de palabras para dar a entender algo que hubiera podido expresarse más brevemente » (MdE). À l'oral, la répétition est normale et souvent due à la brièveté de la phase de planification. Il n'est pas rare que le locuteur concrétise l'énoncé au moment même où il le formule, comme Kleist le démontre si bien dans son *Essai sur l'élaboration progressive des idées pendant le discours*. Les répétitions sont parfois également un confort pour l'interlocuteur, qui ne peut pas, comme à l'écrit, relire ce qui lui a éventuellement échappé, quand son attention a fini par se relâcher. Le critère de pertinence est donc un indice supplémentaire de la scripturalité conceptuelle.

### 3.3 Lexique non-marqué

L'idéal du choix lexical de Wikipédia privilégie les expressions non marquées. Ceci signifie d'un côté que les marques de l'oralité ne sont pas tolérées. Mais d'un autre côté, on nous met en garde également contre un type de complexité que les conditions de communication de l'oralité freinent : les formulations lourdes sur le plan esthétique, « les termes trop sophistiqués » (CdS), n'ont pas leur place sur Wikipédia : « Évitez les préciosités, la pédanterie, les jolieses de plume, les fioritures, le ton ampoulé » (SE). Il n'est pas étonnant que le manuel de style italien reprenne dans ce contexte la critique du langage bureaucratique, omniprésente dans la discussion métalinguistique du pays : « in così tanti hanno preso il vizio di *voler sembrare importanti*, usando un italiano burocratico e artificiale, che (quasi) nessuno se ne accorge più: nascono allora complicazioni inutili della lingua come *in quanto* al posto di *perché*, *si tratta di* al posto di *è*, *ne consegue che* al posto di *quindi* » (MdS).

De même, le vocabulaire technique n'est pas accepté : « Un article doit être [...] clair, en évitant le jargon et les sous-entendus » (CdS). On recommande de « scrivere in modo piano e semplice, senza *paroloni* o frasi in gergo tecnico » (MdS). La clarté est de toute évidence prioritaire : « Un bon article est aisément lu et compris » (SE), étant donné que « per quanto complesso sia un argomento, si può sempre esprimerne in parole povere almeno il concetto di base » (MdS).

### 3.4. *Syntaxe simple*

« Privilégiez un style sobre et simple » (SE) – ce conseil résume les recommandations énoncées plus haut et offre une transition vers la syntaxe. Les hypotaxes complexes sont proscrites de manière très explicite : « Évitez les phrases ‘poupée russe’ dans lesquelles vous multipliez les incises, les virgules, les ajouts entre parenthèses » (SE) ; « non dovete abusare di subordinate a catena e giri di parole » (MdS). Les feuilles de style prennent ainsi de la distance avec l’intégration maximale qui caractérise une forte scripturalité.

Cependant, « simple » n’implique pas de renoncer à l’intégrité de la phrase : « Rédigez des phrases complètes et articulées » (SE) est une recommandation qui ne s’applique pas de la même manière à l’oral : une syntaxe incomplète est même le propre du langage parlé (Koch / Oesterreicher 2011<sup>2</sup>, 86).

Sur Wikipédia, « simple » se réfère d’une part à la structure des phrases, qui devrait être sobre : « Redactar las oraciones siguiendo su orden lógico: sujeto, verbo y complementos. Alterar esa estructura o abusar de pasivas añade complejidad, que puede ser innecesaria » (MdE). Mais par « simple », ce sont des phrases principales courtes et complètes que l’on recommande en particulier : « trois phrases courtes vaudront toujours mieux qu’une longue phrase » (SE) ; « Siempre que sea posible, escribir oraciones cortas, convenientemente separadas por puntos » (MdE). La clarté est ainsi une priorité, ce qui explique que les articles – pour ceux qui sont bien écrits du moins – soient faciles à lire.

## 4. En guise de conclusion

Wikipédia est donc une encyclopédie parlante dans le sens que son idéal exclut de nombreux traits de la scripturalité qui frappent dans le cas d’un changement de canal. Le rejet de caractéristiques linguistiques du langage parlé est cependant explicite. L’idéal stylistique de Wikipédia envisage, par conséquent, une conception écrite, à l’intérieur de laquelle on privilégie les formes favorisant la compréhension. Cela peut aller jusqu’à créer l’impression d’assister à une narration. Le résultat n’est évidemment pas d’oralité conceptuelle, mais plutôt une diversification des formes dans le domaine de la scripturalité.

## Bibliographie

- Balzani, Roberto, 2008. «La voce *Risorgimento* di Wikipedia», *Società italiana per lo studio della storia contemporanea* 9, 123–124.
- Baron, Naomi, 2008. «The People's Encyclopedia: Wikipedia», in: Baron, Naomi (ed.), *Always on: Language in an Online and Mobile World*, Oxford/New York, University Press, 116–125.
- CdS = *Conventions de style*. <[http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Conventions\\_de\\_style](http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Conventions_de_style)>.
- D'Achille, Paolo/Proietti, Domenico, 2011. «Le voci enciclopediche nell'era multimediale: il caso di Wikipedia», in: Held, Gudrun/Schwarze, Sabine (ed.), *Testi brevi. Teoria e pratica della testualità nell'era multimediale*, Francfort-sur-le-Main et al., Lang, 87–111.
- Elia, Antonella, 2008. «*Cogitamus ergo sumus*». *Web 2.0 encyclopaedi@s: the Case of Wikipedia*, Roma, Aracne.
- Emigh, William/Herring, Susan, 2005. «Collaborative Authoring on the Web: A Genre Analysis of Online Encyclopedias», in: HICSS'05: *Proceedings of the 38<sup>th</sup> Hawaii International Conference on System Sciences*. <<http://dl.acm.org/citation.cfm?id=1042895>>.
- Koch, Peter/Oesterreicher, Wulf, 2011<sup>2</sup>: *Gesprochene Sprache in der Romania: Französisch, Italienisch, Spanisch*, Berlin/ New York, de Gruyter, Romanistische Arbeitshefte 31.
- Loos, Tanja (ed.), 2008, *Das Wikipedia-Lexikon in einem Band. Die meistgesuchten Inhalte der freien Enzyklopädie*, München et al., Bertelsmann.
- Malagnini, Francesca, 2007. «Nuovi semicolti e nuovi testi semicolti», in: Malagnini, Francesca (ed.), *Lingua, media, tecnologie*, Lecce, Pensa Multimedia, 201–265.
- MdE = *Manual de estilo*. <[http://es.wikipedia.org/wiki/Wikipedia:Manual\\_de\\_estilo](http://es.wikipedia.org/wiki/Wikipedia:Manual_de_estilo)>.
- MdS = *Manuale di stile*. <[http://it.wikipedia.org/wiki/Aiuto:Manuale\\_di\\_stile](http://it.wikipedia.org/wiki/Aiuto:Manuale_di_stile)>.
- MoS = *Manual of Style*. <[http://en.wikipedia.org/wiki/Wikipedia:Manual\\_of\\_style](http://en.wikipedia.org/wiki/Wikipedia:Manual_of_style)>.
- Reutner, Ursula, 2012. «Das interkulturelle Potential digitaler Medien im historischen Vergleich», in: Reutner, Ursula (ed.), *Von der digitalen zur interkulturellen Revolution*, Baden-Baden, Nomos, 33–52.
- Reutner, Ursula, 2013. «Wikipedia und der Wandel der Wissenschaftssprache», *Romanistik in Geschichte und Gegenwart* 19/2, 231–249.
- SE = *Style encyclopédique*. <[http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Style\\_encyclopédique](http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Style_encyclopédique)>.
- Söll, Ludwig, <sup>3</sup>1985, *Gesprochenes und geschriebenes Französisch*, Berlin, E. Schmidt.
- Tavosanis, Mirko, 2011. *L'italiano del web*, Rome, Carocci.
- WbA = *Writing better articles*. <[http://en.wikipedia.org/wiki/Wikipedia:Writing\\_better\\_articles](http://en.wikipedia.org/wiki/Wikipedia:Writing_better_articles)>.
- WsgA = *Wie schreibe ich gute Artikel*. <[http://de.wikipedia.org/wiki/Wikipedia:Wie\\_schreibe\\_ich\\_gute\\_Artikel](http://de.wikipedia.org/wiki/Wikipedia:Wie_schreibe_ich_gute_Artikel)>.

# Le conflit oralité/scripturalité dans le ladin dolomitique : Le cas de la morphologie verbale

## 1. Introduction

C'est connu que l'évolution de la langue provoque une scission entre langue écrite et langue parlée. Cette scission est évidente dans les langues à normalisation et standardisation relativement anciennes, comme le français<sup>1</sup>, et elle peut arriver au point que dans les locuteurs se forme l'impression de deux systèmes complètement différents. « Les langues sont faites pour être parlées, l'écriture ne sert que de supplément à la parole » soutenait Jean Jacques Rousseau en 1761, ne voyant dans l'écriture qu'une langue tirée des livres, et, de la sorte, opposée à la parole, et en critiquant les grammairiens qui se limitaient à l'art d'écrire, excluant ainsi la représentation orale<sup>2</sup>.

Au niveau scientifique, une première relativisation de la dominance de la langue écrite qui était manifeste dans la philologie du XIX<sup>e</sup> siècle, a été apportée par la dialectologie. Vers la fin du XX<sup>e</sup> siècle, les travaux novateurs de (entre autres) Müller (1975 cf. aussi Müller 1990), de Söll (1985) et de Blanche-Benveniste (1987, cf. aussi Blanche-Benveniste 1990 et 1997) ont établi l'étude des différences entre langue écrite et parlée comme domaine scientifique à plein droit. Pusch/Raible (2002, 1) soutiennent à ce propos: « It appears indeed absurd to attempt to study the synchronic structure and the diachronic development of (a group of) individual historical languages without falling back upon 'authentic' language facts extracted from 'real life' communicational events ».

Le présent article se propose de présenter un essai d'analyse d'une partie particulière du code parlé non d'une grande langue comme le français mais d'une langue minoritaire, le ladin dolomitique<sup>3</sup>. Dans les langues minoritaires de normalisation et standardisation plus récente comme le ladin, la norme orthographique a souvent été créée à partir d'un état linguistique synchronique et par conséquence l'écart entre

---

<sup>1</sup> Cf. Söll (1985) ; Müller (1975 ; 1990).

<sup>2</sup> Cf. Baum (1987, 16-17).

<sup>3</sup> Les recherches ici présentées se basent sur notre mémoire de Master dirigée par M. Metzeltin : *Oralité versus scripturalité. Langue parlée et langue écrite dans le ladin dolomitique: un essai d'analyse du ladin parlé par une comparaison avec le français* (Université de Vienne).

langue écrite et parlée semble être moins important, cependant il existe comme dans chaque écrit qui ne se voit pas la transcription phonétique de la chaîne parlée.

Le ladin dolomitique est parlé dans au moins dix variétés majeures (*mareo*, *ladin stricto sensu*, *badiot*, *gherdëina*, *cazet*, *brach*, *moenat*, *fodom*, *colese*, *ampezan*) et écrit dans cinq variétés de vallée (*ladin scrit dla Val Badia*, *gherdëina*, *fascian*, *fodom*, *ampezan*) et une variété supralocale (*ladin dolomitan*). L'un des premiers à avoir voulu examiner l'authenticité de la langue ladine, c'est-à-dire la version du ladin parlé quotidiennement, a été Theodor Gartner dans sa *Rhätoromanische Grammatik* (Gartner 1883, cf. Mair 1983, 114) en opposition à Graziadio Isaia Ascoli (cf. Ascoli 1873), qui s'est largement appuyé sur des sources écrites.

Entretemps, le ladin dolomitique a sensiblement augmenté son degré de normalisation (surtout avec l'unification orthographique des idiomes en 1985-1988) et la quantité de sa production écrite (avec l'introduction du ladin comme matière scolaire en 1948, la publication de périodiques ladins à partir de 1949 et surtout avec sa reconnaissance comme langue administrative dans la Région Trentino – Alto Adige en 1989-1993). En revanche, le ladin est resté une langue que les plus ou moins 30.000 locuteurs utilisent surtout au niveau local, et même la norme a été élaborée souvent à ce niveau. Il suffit citer l'exemple de la Val Badia, où coexistent six entre idiomes majeures et mineures parlés, et la norme a été établie presque exclusivement sur un de ces idiomes, celui central de San Martin de Tor. Les formes de cet idiome sont utilisées même quand elles diffèrent au même temps et des idiomes de la haute vallée (*badiot*) et du *mareo* et sont donc nettement minoritaires à l'intérieur de la vallée<sup>4</sup>.

Il est donc d'un certain intérêt d'analyser si tous ces facteurs ont contribué à éloigner ou non – et en cas affirmatif, dans quelle mesure – la langue ladine écrite de celle parlée.

## 2. Le rapport norme-oralité dans le ladin dolomitique

En matière d'oralité et de scripturalité, nous pouvons constater que le ladin est dominé par la langue parlée. La maxime « parle comme tu écris », appliquée par les grandes langues historiques, devient ainsi – comme dans plusieurs autres langues minoritaires – « écris comme tu parles » (cf. Videsott 2011, 18-19). En d'autres termes, les locuteurs d'une grande langue historique ne demandent pas que la langue écrite soit identique à la langue parlée. Il n'en va pas de même pour les langues minoritaires, dont les locuteurs s'attendent souvent à une langue écrite proche de leur idiome. Dans un contexte semblable, il faut voir plutôt dans quelle mesure le code écrit (de la vallée ou bien le *ladin dolomitan*) peut se distancier du parler sans être défini comme 'étrange' ou bien 'artificiel' par les locuteurs.

<sup>4</sup> Un cas de figure emblématique est le traitement dans cette norme des résultats de *ö*] latin : ils sont régulièrement /*ö*/ dans la haute vallée et /*e*/ dans le *marè*, mais San Martin de Tor connaît trois issues différents : /*ö*/, /*e*/ et /*ë*/. La norme vallivienne a maintenu cette différenciation strictement locale, qui se révèle maintenant une source de beaucoup de fautes orthographiques.

Il est donc évident qu'il est surtout question de justifier la norme, partant de la supposition que les différentes langues parlées se posent à priori tous sur le même niveau et ne sont pas à considérer comme 'fausses', étant donné que la langue écrite est très jeune. Encore plus jeune (et controversé<sup>5</sup>) est le standard interladin nommé *ladin dolomitan*. Son but n'est pas seulement linguistique de garantir l'utilisation correcte de la langue, mais aussi celui d'unifier cinq idiomes ou plutôt cinq vallées, en une seule langue. S'il veut atteindre à cette finalité, il doit naturellement s'éloigner encore plus d'un idiome parlé concret que non les standards au niveau de vallée. Mais à ce point-là, il ne faut que suivre le développement de standards comme l'italien, l'allemand et le français, qui se sont créés tout d'abord comme des langues écrites.

### 3. L'exemple du ladin de la Val Badia

Le ladin est parlé en Val Badia par plus ou moins 10.000 personnes dans douze villages éloignés par des distances très courtes (du sud au nord) : Calfosch, Corvara, S. Ćiascian, La Ila, Badia, La Val, Longiarü, San Martin, Antermëia, Rina, Al Plan et La Pli, qui on regroupe dans trois idiomes principales : le *badiot* (Badia, La Ila, S. Ćiascian, Corvara, Calfosch), le *ladin stricto sensu* (S. Martin, Longiarü, Antermëia et La Val) et le *mareo* (Rina, Al Plan et La Pli). Le *mareo* est exclu de la présente étude, puisque les différences entre lui et les autres deux idiomes sont nombreuses (cf. Videsott/Plangg 1998, 30-64) et le rapport oralité/scripturalité se pose en manière différente que non dans le cas du *ladin stricto sensu*, qui est à la base de la norme écrite (le *badiot* en revanche est très proche du *ladin*).

En matière de normalisation et de standardisation au niveau de vallée, il faut souligner trois dates : l'année 1984 a vu la publication d'un livre pour la messe (Craffonara et al. 1984) qui a représenté la première mise en pratique du standard conçu pour la Val Badia entière (cf. Kattenbusch 1994) ; l'année 1988, date de l'application dans tous les idiomes ladins dolomitiques d'une orthographe essentiellement basée sur celle utilisée en Val Badia, et finalement l'année 2000, date de publication des deux ouvrages de référence pour la norme appelée désormais *ladin scrit dla Val Badia*: la grammaire (Gasser 2000) et le dictionnaire (Mischì 2000). Pour la standardisation au niveau interladin, le point de départ a été le 1988 avec la mission à Heinrich Schmid d'en établir les règles fondamentales, publiées une décennie plus tard (Schmid 1998). Les points d'arrivée actuels sont la grammaire publiée en 2001 (SPELL 2001) et le dictionnaire en 2002 (SPELL 2002)<sup>6</sup>.

L'analyse suivante aborde donc le conflit oral/scriptural entre ladin parlé et ladin écrit, le premier étant représenté par le *badiot* (B) et le *ladin strictu senso* (L) et le dernier par le *ladin scrit dla Val Badia* (LSVB) et le *ladin dolomitan* (LD).

<sup>5</sup> Voir à ce propos Kattenbusch (1990) ; Bernardi (1998) ; Videsott P. (1998 et 2011).

<sup>6</sup> En 2003, le gouvernement de la province de Bolzano a décrété l'interdiction d'utiliser ce standard dans les écoles et dans l'administration publique.

## 4. Ladin parlé vs. Ladin écrit

### 4.1. Méthode et données

L'analyse de la langue parlée implique un travail qui va au-delà de la simple étude des phrases et des textes. La question qui se pose à présent est la suivante: comment trouver des données concernant le code parlé d'une langue ? Comment représenter le parler ? L'enregistrement des conversations est sûrement la donnée la plus sûre. Des langues comme le français, l'anglais, l'italien, l'espagnol etc. disposent de corpus contenant des transcriptions et des données pour la langue parlée. Pour le ladin en revanche, les références sur la langue parlée sont très limitées. Pour une étude du ladin parlé, la méthode de recherche qualitative semblait appropriée, puisque l'objet à analyser se manifeste différemment chez chaque locuteur. L'évaluation devait tenir compte de chaque contribution donnée en la classifiant comme un seul phénomène individuel. Pourtant, à côté d'une analyse qualitative, il est nécessaire par la suite de disposer de chiffres et de pourcentages qui servent à établir une confrontation concrète avec le code écrit. Les données de la langue parlée ont été acquises au moyen de trois méthodes :

- (a) Analyse de 418 questionnaires. L'élaboration des questionnaires s'est d'emblée manifestée comme une solution idéale, vu que la majorité des locuteurs ladins ne sont pas vraiment familiers avec la grammaire du *ladin scrit dla Val Badia* et encore moins du *ladin dolomitan*. La tâche demandée dans les questionnaires était la traduction de phrases allemandes en ladin, si possible dans un ladin spontané, c'est-à-dire dans la langue que l'on parle habituellement.
- (b) Transcription d'interviews radiophoniques et télévisées ladines. En ce qui concerne les interviews télévisées il s'agit des émissions TRAIL (émission d'actualité) et PALADINA (émission culturelle). La période d'étude a été choisie par hasard et s'est étendue du 3 octobre 2010 au 25 novembre 2010.
- (c) Transcription de conversations familières spontanées.

### 4.2. Les quatre cas d'étude

L'objet de l'analyse ici présentée consiste en quatre cas d'étude concernant la morphologie verbale et la double négation. Pour donner une idée générale de la problématique dont il est question, nous étudions quatre phénomènes différents: le premier présente un cas de convergence totale parmi les deux codes ; dans le deuxième cas nous montrons comment le code parlé diffère du code écrit représenté par le LD ; le troisième est caractérisé par la divergence entre parlé et écrit, représenté par le LSVB ; le dernier cas d'étude présente une divergence totale parmi les deux codes.

#### 4.2.1. $L/B = LSVB = LD$

Nous voulons donc commencer en proposant un cas de morphologie verbale où le code parlé et le code écrit ne divergent pas. Dans l'indicatif présent, cela ne se produit que dans la deuxième personne du singulier :

Tab. 1.

| Catégorie de conjugaison <sup>7</sup> | <u>L/B</u>                     | <u>LSVB</u>        | <u>LD</u>          | <u>FR</u>  |
|---------------------------------------|--------------------------------|--------------------|--------------------|------------|
| I (lat. -ARE)                         | t'ciantes/<br>t'ciant <u>s</u> | te ciant <u>es</u> | te ciant <u>es</u> | tu chantes |
| II (lat. -ĒRE)                        | t'plejes/t'plej <u>s</u>       | te plej <u>es</u>  | te plej <u>es</u>  | tu plais   |
| III (lat. -ERE)                       | t'mêtes/t'mêt <u>s</u>         | te mêt <u>es</u>   | te met <u>es</u>   | tu mets    |
| IV (lat. -IRE)                        | t'dormes/<br>t'dorm <u>s</u>   | te dorm <u>es</u>  | te dorm <u>es</u>  | tu dors    |

D'après le tableau 1 on peut remarquer que le -s final est maintenu dans toutes les conjugaisons, dans la langue parlée comme à l'écrit. Pour ce qui est du *e* atonique dans la désinence, nous constatons une tendance à son élimination, répandue surtout chez les locuteurs du *badiot* (cf. Craffonara 1995, 303). Ce phénomène mène dans beaucoup des cas à une accumulation des consonnes, comme le montrent les exemple de *t'ciants*, *t'dorms*.

Mais même dans la deuxième personne du singulier, il y a une sous-catégorie de conjugaison où l'identité langue parlée / écrite ne se produit pas toujours. Il s'agit de la conjugaison Ib, caractérisée par l'infixe *ëi*, qui apparait normalement dans les formes verbales qui autrement seraient rhizotoniques (cf. Meul 2007), mais qui n'est pas toujours maintenu dans le code parlé :

Tab.2

| <u>L/B</u>                                | <u>LSVB</u>                     | <u>LD</u>                        | <u>FR</u>                            |
|-------------------------------------------|---------------------------------|----------------------------------|--------------------------------------|
| I m'interesci/ I m'interesc dër de musiga | I m'interessëi dër de musiga    | I m'interesseie dret de musiga   | Je m'intéresse beaucoup à la musique |
| I m'imagin <u>i</u>                       | I m'imaginëi                    | Ie m' imagineie                  | Je m'imagine                         |
| I t'ringrazi <u>i</u>                     | I te rengraziëi                 | Ie te rengrazieie                | Je te remercie                       |
| Tö t'interesc <u>es</u> dër de musiga     | Tö t'interessëies dër de musiga | Tu t'interesseies dret de musiga | Tu t'intéresses beaucoup de musique  |

<sup>7</sup> Le LSBV et le LD sont caractérisés par quatre catégories de conjugaison avec les désinences suivantes: LSBV: I: -i, -es, -a, -un, -ëis, -a; II: -i, -es, -/, -un, -ëis, -/; III: -i, -es, -/, -un, -ëis, -/; IV: -i, -es, -/, -iun, -is, -/; LD: I: -e, -es, -a, -on, -eis, -a; II: -e, -es, -/, -on, -eis, -/; III: -e, -es, -/, -on, -eis, -/; IV: -e, -es, -/, -ion, -ieis, -/.

| <u>L/B</u>           | <u>LSVB</u>            | <u>LD</u>               | <u>FR</u>             |
|----------------------|------------------------|-------------------------|-----------------------|
| T'imagine <u>s</u>   | T'imagin <u>ëies</u>   | Tu t'imagine <u>ies</u> | Tu t'imagine <u>s</u> |
| Te renga <u>zies</u> | Te renga <u>ziëies</u> | Te renga <u>zieies</u>  | Tu remerci <u>s</u>   |

Surtout dans le *badiot*, on peut remarquer le phénomène consistant à adapter la conjugaison Ib à la conjugaison Ia, un phénomène qui, dans une perspective diachronique, n'est pas récent. En effet, déjà au début du XIX<sup>e</sup> siècle nous trouvons des formes semblables, il ne peut donc pas s'agir d'un italianisme récent :

*Intant osservi bel [...]* (Bacher [1883] 1995, 285)

*Jeu ves ringrazie ; [...]* (Bacher [1883] 1995, 236)

#### 4.2.2. $L/B = LSVB$ ; $L/B \neq LD$

Le deuxième cas d'étude expose un phénomène de divergence entre code parlé et code écrit, représenté par le *ladin dolomitan*, là où il converge d'ailleurs avec le *ladin scrit dla Val Badia*. Il s'agit de la première personne du singulier à l'indicatif présent des verbes réguliers de toutes les catégories de conjugaison. Le ladin normalement présente une voyelle finale comme désinence, mais elle varie selon les idiomes entre *-i* et *-e*<sup>8</sup>. La Val Badia elle-même est partagée entre *-i* (*mareo* et *ladin*) et *-e* (*badiot*)<sup>9</sup>. La tendance à supprimer cet *-e* dans le *badiot* (presque la moitié de nos interviewés utilisent des formes sans voyelle finale pour la première personne de l'indicatif présent des verbes *plajëi* 'plaire' et *mëte* 'mettre', cf. tab. 3) produit des formes à désinence *-ø*, qui contrastent avec les normes de la langue écrite. En revanche, où le *-i* est maintenu, on a un accord avec le LSVB (cf. Gasser 2000, 211), mais une différence avec le standard interladin (cf. SPELL 2001, 66).

Tab. 3 : Formes des verbes *plajëi* 'plaire' et *mëte* 'mettre' à la première personne du singulier :

| <u>Ladin parlé</u>                                               | <u>LSVB</u>                        | <u>LD</u>                          | <u>FR</u>                 |
|------------------------------------------------------------------|------------------------------------|------------------------------------|---------------------------|
| I ti plej [...] (45%) / i ti plej <u>i</u> a mi chef [...] (55%) | I ti plej <u>i</u> a mi chef [...] | I ti plej <u>e</u> a mi chef [...] | Je plais à mon chef [...] |

<sup>8</sup> Cette voyelle n'est pas régulière du point de vue historique, étant donné que le -O final latin non accentué disparaît en ladin. Dans Alton (1968, 39) elle est expliquée comme le développement du pronom personnel atonique *ie* 'je' employé comme mot d'appui, dans Kramer (1978, 71) comme voyelle d'appui qui sert à différencier la première personne de la troisième, dans les cas où cette dernière n'a pas de désinence.

<sup>9</sup> Cf. ALD-I, 799 ; 848

|                                                                  |                              |                             |                               |
|------------------------------------------------------------------|------------------------------|-----------------------------|-------------------------------|
| [...] mo i mët bëgn averda. (43%) / mo i mëtì bëgn averda. (57%) | [...] mo i mëtì bëgn averda. | [...] ma i mete ben averda. | [...] mais je fais attention. |
|------------------------------------------------------------------|------------------------------|-----------------------------|-------------------------------|

#### 4.2.3. $L/B \neq LSVB$ ; $L/B = LD$

Le fait que le *badiot* a (quand elle n'est pas élidée) *-e* comme désinence de la première personne de l'indicatif présent produit la situation, assez surprenante au premier point de vue, d'une forme où le standard interladin est plus proche d'un idiome parlé que le standard de vallée de référence. Ce cas de figure, qui arrive par contre plus fréquemment qu'on l'imagine, démontre que la critique au *ladin dolomitan* d'être « complètement coupé » de la langue parlée (« personne ne parle comme ça ! »)<sup>10</sup> relève plus de la polémique que des faits réels.

Du point de vue diachronique, la répartition géographique des désinences *-e/-i* fait supposer que *-e* est la forme ancienne et *-i* l'innovation, qui s'est diffusée à partir du *mareo*. En effet, dans la grammaire de Bacher de 1833, la désinence proposée pour la première personne de l'indicatif présent est *-e* (cf. Bacher [1883] 1995, 110) ; dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, Alton (provenant comme Bacher de la haute vallée) donne la même désinence dans sa grammaire de 1879: *iu ame* (cf. Alton 1879, 106). C'est à peine dans l'introduction du vocabulaire de Pizzinini/Plangg (1966, XLIV) et dans la réélaboration de la grammaire de Alton (1968, 39) qu'on mentionne le *-i* du *mareo*, dont la première attestation remonte au moins à 1838 (*Chi sò dosturbi, 'ng dó*. 'Que je vous dérange de nouveau', cf. Bernardi/Videsott 2013, 244). La désinence reste *-e* dans le *badiot* jusqu'aujourd'hui (cf. ALD-I, 799 ; 848) et était régulièrement écrite: *I panse ma a Cipro, Vietnam [...]* 'Je pense seulement à Chypre, Vietnam [...]' ; *I mine Cal Bel Di* 'Je veux dire Dieu' (Nos Ladins, 01/01/1965, 1). Le vocabulaire de Pizzinini/Plangg (1966) se limite à signaler la tendance à l'amuïssement de l'*-e* (cf. *iö sèr(e)*, Pizzinini 1966, XLIII), en revanche, le bref aperçu de la grammaire présenté dans l'introduction du vocabulaire de Martini ne propose que des formes de la première personne du singulier sans désinence pour toutes les conjugaisons (cf. Martini 1950, 8). La présence des deux désinences a comme effet des phrases comme la suivante, notée pendant une interview à la télévision: *I aratì y sperè ch'l side n momènt [...]* 'Je crois et j'espère que ce soit un moment [...]' (TRAIL, 19.09.2010), agrammaticale du point de vue de la norme.

#### 4.2.4. $L/B \neq LSVB$ ; $L/B \neq LD$

Dans ce dernier chapitre nous proposons deux cas de divergence totale entre le code parlé et le code écrit, en notant deux phénomènes intéressants dans une perspective morphologique et morphosyntaxique. Le premier présenté dans les tableaux

<sup>10</sup> Des centaines de prises de position semblables contre le *ladin dolomitan* dans la presse locale ont été réunies dans Oleinek (1996) et Kattenbusch (1990).

ci-dessous, est toujours lié à la morphologie verbale et concerne la désinence de la troisième personne de la IV<sup>ème</sup> conjugaison à l'indicatif présent :

Tab. 4 : Formes des verbes *minti* 'mentir' et *sinti* 'sentir' et *s'indormedì* 's'endormir' à la troisième personne du singulier :

| Ladin parlé                                                    | LSVB                                      | LD                                 | FR                    |
|----------------------------------------------------------------|-------------------------------------------|------------------------------------|-----------------------|
| Al (n') <i>mënta</i> /<br><i>mintà</i> nia [...]               | Al ne <i>mënt</i> nia [...]               | Al ne ment nia [...]               | Il ne ment pas [...]  |
| [...] al (n') <i>sënta</i> /<br><i>sinta</i> veramënter<br>nia | [...] al ne <i>sënt</i><br>veramënter nia | [...] al ne sent<br>veramenter nia | [...] il ne sent rien |
| Al <i>s'indorma</i> /<br><i>indormedëscia</i><br>präsc         | Al <i>s'indormedësc</i><br>präsc          | Al <i>s'endormedesc</i><br>prest   | Il s'endort presque   |

Les trois verbes de la IV<sup>e</sup> conjugaison LSVB *minti*, *sinti*, *s'indormedì*, LD *menti*, *sentì*, *s'endormedì* 'mentir, sentir, s'endormir' présentent à l'oral chez à peu près 30% des interrogés à la troisième personne du singulier la désinence *-a*, bien qu'elle ne soit prévue ni pour le LSVB ni pour le LD. Au niveau plus général, la norme du LD ne prévoit jamais un *-a* comme désinence de la troisième personne de la IV<sup>e</sup> conjugaison (cf. SPELL 2002, 66) ; par contre, celle du LSVB la prévoit – les classifiant comme 'irréguliers' (cf. Gasser 2000, 168) – pour les seuls verbes *aldì* 'écouter' et *daurì* 'ouvrir'<sup>11</sup>. Si on remonte dans l'axe diachronique, le fait que Bacher propose la désinence seulement pour le verbe *aldì* (cf. Bacher [1883] 1995, 122) parle à faveur d'un phénomène en expansion dans la langue parlée, très probablement dû à une analogie sur la I<sup>e</sup> conjugaison, qui est la seule à avoir cette désinence (cf. Gartner 1883, 144 ; Alton 1968, 39). Si la langue parlée aujourd'hui présente aussi *al mënta* 'il ment', *al sënta* 'il sent' et *al s'indormedëscia* 'il s'endort', ce n'est pas pour des nouvelles analogies à la I<sup>e</sup> conjugaison, mais en analogie au verbe *aldì* 'entendre', à très haute fréquence.

Le deuxième phénomène présenté ici aborde un cas de nature morphosyntaxique, représenté par la double négation, un fait tout à fait connu dans le ladin dolomitique. La construction aujourd'hui usuelle *ne...nia* n'est pas encore fréquente à l'époque de Bacher et d'Alton, où nous trouvons plutôt le *ne* préverbal seul (Gsell 2002/2003, 286). Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, la forme *ne...nia* commence à s'insérer dans les idiomes de la Val Badia, comme aussi dans le *gherdëina*. Néanmoins, à côté de la forme négative avec le seul *ne* préverbal, Bacher et Alton proposent dans leurs grammaires

<sup>11</sup> Dans l'introduction grammaticale du vocabulaire de Pizzinini/Plangg (1966, XLVI), le verbe *aldì* est bien proposé avec désinence, mais il n'est pas catégorisé comme verbe irrégulier. Par conséquent, la conjugaison de *aldì* semble servir de paradigme pour tous les autres verbes de la même conjugaison.

également la construction *ne...pa*, qui selon eux est la même que dans le français *ne...pas*. Mais contrairement au *pas* français, la particule *pa* ladine n'a pas seulement la fonction de négation puisque qu'on la retrouve aussi dans les phrases affirmatives, et ce dès l'époque de Bacher. L'étymologie (*pas* < PASSU, *pa* < POST, cf. Gsell 1990, 138 ; Craffonara 1995, 158) montre qu'il n'y a pas de parallélisme entre le ladin et le français. L'élément *nia* comme deuxième élément de la négation n'est pas pour autant vraiment ignorée par Bacher et Alton. Dans l'œuvre de ce dernier (cf. Alton 1879, 270), nous trouvons *nia* avec le signifié de 'rien' et 'pas' (*ëlla n'à nia odù la olp, mo l lu* 'elle n'a pas vu le renard, mais le loup', cf. Gsell 2002/2003, 287).

La norme du LSVB et du LD prévoit la négation double : *ne...nia*. La langue parlée en revanche est en train d'effectuer ce qui est connu comme 'cycle de Jespersen', comme on le voit des exemples traits de nos questionnaires :

Tab.5 : Absence du *ne* préverbal dans le L/B

| Phrases                                                                                                                                                           | Absence de <i>ne</i> en % |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------|
| Ich kenne mich nicht mehr aus. / Je m'embrouille.<br><i>I m'incapësc nia plu fora.</i>                                                                            | 78%                       |
| Das richtige Wort fällt mir nicht ein. / Le mot juste ne me vient pas à l'esprit.<br><i>La dërta parora me toma nia ite.</i>                                      | 71%                       |
| Niemand hat ihn gesehen. / Personne ne l'a vu.<br><i>Degügn l'ä odü.</i>                                                                                          | 56%                       |
| Das macht nichts. / Cela ne fait rien.<br><i>Chesc fej nia/AI fej nia/Fej nia.</i>                                                                                | 44%                       |
| Ich mach es nicht mehr. / Je ne le fais plus.<br><i>I l'fej nia plu.</i>                                                                                          | 42%                       |
| Man weiss nicht, wo er hingegangen ist. / On ne sait pas, où il est allé.<br><i>An sa nia olach'al é jü.</i>                                                      | 41%                       |
| Er lügt nicht, er fühlt wirklich nichts. / Il ne ment pas, il ne sent vraiment rien.<br><i>Al mënt nia, al sënt veramënter nia.</i>                               | 38%                       |
| Sei froh, dass du nicht verloren hast. / Tu peux être joyeux de n'avoir pas perdu.<br><i>Sides cuntënt, che t'as nia pordü.</i>                                   | 13%                       |
| Zieh dir was an, wenn du dich nicht erkälten willst. / Enfile-toi quelque chose, si tu ne veux pas prendre froid.<br><i>Vijëte val', sce rös nia te desfridé.</i> | 13%                       |
| Solche Typen brauchen wir nicht. / Nous n'avons pas besoin de telles personnes.<br><i>(De) te tipr adoruns nia.</i>                                               | 10%                       |
| Ich sehe keine Türklingel. / Je ne vois pas de sonnette.<br><i>I vëighi degöna brunsina.</i>                                                                      | 4%                        |

D'après ce tableau et d'après les phrases notées dans les conversations et dans les interviews à la télévision et à la radio, nous pouvons dire que l'absence de *ne* est un phénomène en pleine expansion (comme il l'est d'ailleurs dans le français parlé, cf. Blanche-Benveniste 1997). D'un point de vue linguistique, il est remarquable qu'on constate cette absence surtout après les pronoms personnels en fonction d'objet direct et indirect, et avant les pronoms réfléchis qui accompagnent les verbes. Une première explication pourrait être de nature plutôt phonologique. En effet, là où le *ne*, dont le *-e* est très souvent éliminé à l'oral, est suivi d'une autre nasale sonore comme le [m], cas confirmé dans l'exemple *I m'incapësc nia fora*, il est éliminé. Mais aussi dans tous les autres cas où ce qui est précédé (or suivi) par le *ne* est représenté par une consonne, la prononciation se complique et conduit à l'élimination de la particule, causant en cette manière la divergence entre langue parlée et langue écrite.

## 5. Conclusion

À la lumière de l'analyse présentée ci-dessus et tenant compte également des résultats des questionnaires de toute l'étude, on peut conclure que les divergences entre code écrit et code parlé dans la Val Badia sont remarquables, bien que les deux normes d'écriture soient relativement jeunes. Une grande partie des différences entre les deux codes sont de nature géographique, étant la norme du LSVL basée sur l'idiome de San Martin et celle du LD sur des principes de majorité et de 'Sprachausgleich'. Les particularités de la langue parlée ne sont pas toujours dues à des innovations de celle-ci par rapport au code écrit, mais parfois à un état linguistique plus ancien, qui a été surpassé dans la norme écrite (c'est le cas notamment de la désinence *-i* dans la première personne de l'indicatif présent).

Somme toute, les résultats des questionnaires ont fait apparaître une grande variété linguistique dans la réalité orale de la Val Badia. Il est aussi intéressant de voir que, dans certains cas, les jeunes locuteurs se distancient nettement des adultes, car ils maîtrisent mieux la langue écrite : « i più giovani sanno leggere e scrivere meglio dei più anziani » (Rasom 2007, 187) est l'un des résultats d'une recherche sociolinguistique, intitulée *Survey Ladins*, qui a été effectuée en 2006 pour analyser entre outre la capacité orale et écrite des ladins des Dolomites. Ceci est sûrement lié au fait que les adultes d'aujourd'hui n'ont pas (contrairement aux générations plus jeunes) appris le ladin à l'école. Mais aussi d'après les autres résultats de cette étude, la langue ladine ne semble pas avoir beaucoup d'importance dans le rapport avec la langue écrite (Rasom 2007, 179): « [...] il rapporto con la varietà scritta è pressoché inesistente, soprattutto negli adulti, i quali hanno sempre considerato la varietà ladina come povera e inadeguata per la comunicazione scritta » (Rasom 2007, 179.). Le sondage montre en outre que les Ladins ont une bonne compétence à l'oral tandis que pour l'écrit, on ne peut pas affirmer la même chose (Palla 2007, 163). On peut donc conclure que le code écrit, que ce soit le LSVB ou, encore moins, le LD, n'a pas encore acquis le rôle de 'médiateur' parmi les locuteurs ladins, comme les grandes langues standard, puisque évidemment, ce sont surtout les locuteurs eux-mêmes qui ne voient pas l'importance de la standardisation d'une langue minoritaire.

## Bibliographie

- ALD-I = Goebel, Hans / Bauer, Roland / Haimerl, Edgar, 1998. ALD-I: *Atlant linguistisch dl ladin dolomitich y di dialec vejins, 1ª pert / Atlante linguistico del ladino dolomitico e dei dialetti limitrofi, 1ª parte / Sprachatlas des Dolomitenladinischen und angrenzender Dialekte*, 1. Teil, Wiesbaden, Reichert.
- Alton, Johann B., 1879. *Die ladinischen Idiome in Ladinien, Gröden, Fassa, Buchenstein, Ampezzo*, Innsbruck, Wagner.
- Alton, Johann B., 1968. *L Ladin dla Val Badia. Beitrag zu einer Grammatik des Dolomitenladinischen*. Neu bearbeitet und ergänzt von Franz Vittur unter Mitarbeit von Guntram Plangg, mit Anmerkungen für das Marebanische von Alex Baldissera, Brixen, Weger.
- Ascoli, Graziadio Isaia, 1873. « Saggi ladini. », *AGI* 1, 1-556.
- Bacher, Nikolaus, (1833) 1995. « Versuch einer deutsch-ladinischen Sprachlehre. Herausgegeben und mit Anmerkungen versehen von Lois Craffonara », *Ladinia* 19, 1-304.
- Baum, Richard, 1987. *Hochsprache, Literatursprache, Schriftsprache, Materialien zur Charakteristik von Kultursprachen*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- Bernardi, Rut, 1998. « Das Ladin Dolomitan, das Sprachplanungsprojekt SPELL und die Angst der Mächtigen », *ASRR* 111, 79-84.
- Bernardi, Rut / Videsott, Paul, 2013. *Geschichte der ladinischen Literatur. Ein bio-bibliographisches Autorenkompendium von den Anfängen des ladinischen Schrifttums bis zum Literaturschaffen des frühen 21. Jahrhunderts (2012)*, Bd. I: 1800-1945: Gröden, Gadertal, Fassa, Buchenstein und Ampezzo; Bd. II/1: Ab 1945: Gröden und Gadertal, Bd. II/2: Ab 1945: Fassa, Buchenstein und Ampezzo. Bozen, Bolzano/Bozen University Press, Scripta Ladina Brixinensia, 3.
- Berschin, H. / Felixberger, J. / Goebel, H., 2008. *Französische Sprachgeschichte*, 2. überarbeitete und ergänzte Auflage, Hildesheim, Zürich, New York, Olms.
- Blanche-Benveniste, Claire, 1987. *Le français parlé: transcription et édition*, Paris, Institut National de la langue.
- Blanche-Benveniste, Claire, 1990. *Le français parlé, études grammaticales*, Paris, Études du Centre National de la Recherche Scientifique.
- Blanche-Benveniste, Claire, 1997. *Approches de la langue parlée en français*, Gap, Ophrys.
- Craffonara, Lois (ed.) et al., 1984. *Laldun l'Signur*, San Martin de Tor, Istitut Ladin "Micurà de Rü".
- Craffonara, Lois, 1995. « Sellaladinische Sprachkontakte », in: Kattenbusch, Dieter (ed.), *Minderheiten in der Romania*, Wilhelmsfeld, Egert, Pro Lingua, 22, 285-329.
- Gartner, Theodor, 1879. *Die Gredner Mundart*. Linz.
- Gartner, Theodor, 1883. *Raetoromanische Grammatik*. Heilbronn, Henninger.
- Gasser, Tone, 2000. *Gramatica ladina por les scores*, Balsan, Istitut Pedagogich Ladin.
- Gsell, Otto, 1990. « Beiträge und Materialien zur Etymologie des Dolomitenladinischen (M-P) », *Ladinia* 14, 121-160.
- Gsell, Otto, 2002-2003. « Formen der Negation im Dolomitenladinischen », *Ladinia* 26-27, 283-295.
- Kattenbusch, Dieter, 1990. « Probleme der Sprachplanung im Dolomitenladinischen », in: Spillner, Bernd (ed.), *Sprache und Politik. Kongressbeiträge zur 19. Jahrestagung der Gesellschaft für Angewandte Linguistik GAL*, Frankfurt am Main, Lang, Forum Angewandte Linguistik, 18, 55-57.

- Kramer, Johannes, 1978. *Historische Grammatik des Dolomitenladinischen. Formenlehre*. Würzburg, Lehmann.
- Mair, Walter, 1983. « Hundert Jahre 'Rätoromanische Grammatik'. Eine wissenschaftsgeschichtliche Studie zu Theodor Gartner », *Ladinia* 7, 99-122.
- Marchello-Nizia, Christiane, 2003. « Le français dans l'histoire », in : Yaguello, Marina (ed.), *Le grand livre de la langue française*, Paris, Editions du Seuil.
- Martini, Giuseppe Sergio, 1950. *Vocabolario badiotto-italiano*. Con collaborazione di Alessio Baldissera, Franz Pizzinini » e Franz Vittur, prefazione di Carlo Battisti, Firenze, Barbera, Collana di vocabolari dialettali dell'Istituto di Glottologia dell'Università degli Studi di Firenze, 1.
- Meul, Claire, 2007. « Le suffixe -ëi dans la première conjugaison du badiot: Analyse morphophonologique », *Linguisticae Investigationes* 30, 291-316.
- Mischì, Giovanni, 2000. *Wörterbuch Deutsch-Gadertalisch/Vocabolar Todösch-Ladin (Val Badia)*, San Martin de Tor, Istitut Cultural Ladin «Micurà de Rü».
- Müller, Bodo, 1975. *Das Französische der Gegenwart. Varietäten, Strukturen, Tendenzen*, Heidelberg, Winter.
- Müller, Bodo, 1990. « Französisch: Gesprochene Sprache und geschriebene Sprache/Langue parlée et langue écrite » in : LRL V/1, 195-207.
- Nos Ladins 01.01.1965
- Oleinek, Susanne, 1995. *Die panladinische Schriftkoiné Ladin Dolomitan im Spannungsfeld zwischen kommunikationsorientierter Modernisierung und lokalistischem Sprachkonservatismus*, mémoire, Salzburg.
- Palla, Luciana, 2007. « Ricerca sociolinguistica nelle valli ladine: alcune considerazioni », *Mondo Ladino* 31, 159-167.
- Pizzinini, Antone, 1966. *Parores ladines. Vokabulare badiot-tudësk*, ergänzt und überarbeitet von Guntram Plangg, Innsbruck, Institut für Romanistik, Romanica Ænipontana, 3.
- Pusch, Claus D./Raible, Wolfgang (ed.), 2002. *Romanistische Korpuslinguistik/Romance Corpus Linguistics. Corpora und gesprochene Sprache/Korpora and spoken language*, Tübingen, Gunter Narr Verlag.
- Rasom, Sabrina, 2007. « Le varietà ladino-dolomitiche: dati linguistici e sociolinguistici a confronto. Le fasi della normazione », *Mondo Ladino* 31, 169-191.
- Schmid, Heinrich, 1998. *Wegleitung für den Aufbau einer gemeinsamen Schriftsprache der Dolomitenladiner*, San Martin de Tor / Vich-Vigo di Fassa, Istitut Cultural Ladin «Micurà de Rü»/Istitut Cultural Ladin «Majon di Fascegn».
- Söll, Ludwig, 1985. *Gesprochenes und geschriebenes Französisch*, 3. überarb. Auflage, Berlin, Schmidt.
- SPELL (Servisc de Planificazion y de Elaborazion dl Lingaz Ladin), 2001. *Gramatica dl Ladin Standard*, Vich/Vigo di Fassa; San Martin de Tor; Bulsan, Union Generela di Ladins dles Dolomites; Istitut Cultural Ladin «Majon di Fascegn»; Istitut Ladin «Micurà de Rü»; Istitut Pedagogich Ladin.
- SPELL (Servisc de Planificazion y de Elaborazion dl Lingaz Ladin): 2002. *Dizionar dl Ladin Standard*, Urtijei; Vich; San Martin; Bulsan: Union Generela di Ladins dles Dolomites; Istitut Cultural Ladin «Majon di Fascegn»; Istitut Ladin «Micurà de Rü»; Istitut Pedagogich Ladin.

- Videsott, Paul/Plangg, Guntram A., 1998. *Ennebergisches Wörterbuch/Vocabolar Mareo. Ennebergisch-deutsch mit einem rückläufigen Wörterbuch und einem deutsch-ennebergischen Index*, Innsbruck, Wagner, Schlern-Schriften, 306.
- Videsott, Paul, 1998. «Der Mythos der 'schlechten' Plansprache. Zur Ausarbeitung einer dolomitenladinischen Schriftsprache», in: Burtscher-Bechter, Beate (ed.) *et al., Sprache und Mythos. Mythos der Sprache. Beiträge zum 13. Nachwuchskolloquium der Romanistik*, Bonn, Romanistischer Verlag, Forum Junge Romanistik, 4, 317-328.
- Videsott, Paul, 1998. «Ladin Dolomitan. Die dolomitenladinischen Idiome auf dem Weg zu einer gemeinsamen Schriftsprache», *Der Schlern* 72, 69-187.
- Videsott, Paul, 2010. «'Ladinische Einheit' zwischen Anspruch und Wirklichkeit. Aktuelle Entwicklungen im Bereich der Sprachnormierung und des Sprachausbaus im Dolomitenladinischen», *Europäisches Journal für Minderheitenfragen* 2, 177-190.
- Videsott, Paul, 2011. «Brauchen die Dolomitenladiner eine gemeinsame Schriftsprache? Überlegungen zu einer weiterhin aktuellen Streiffrage», *Der Schlern* 85, 9, 18-37.
- Videsott, Ruth, 2011, *Oralität versus scripturalité. Langue parlée et langue écrite dans le ladin dolomitique: un essai d'analyse du ladin parlé par une comparaison avec le français*, Université de Vienne (inédit).



# La conception des weblogs de bricolage et des blogs scientifiques

## 1. Introduction

Les nouvelles formes de communication transmettant les informations à travers des ordinateurs connectés sont devenues une partie intégrante de notre vie en société. On communique via E-mail et WhatsApp, on s'informe dans de divers weblogs et sur Twitter. Ces formes de communication constituent notamment un vaste espace de recherche pour les linguistes.

La conception de ces formes de communication en ligne se trouve au centre des analyses linguistiques. Elle constitue un continuum s'étendant du pôle de la proximité jusqu'au pôle de la distance communicative. L'intérêt pour cette question de recherche est dû au fait que les nouvelles formes de communication représentent une véritable innovation dans l'histoire de l'écriture : un très grand nombre de personnes communiquent en public dans un style relâché et spontané. En général, les textes écrits se rédigent dans un style élaboré et se rapprochent plutôt du côté de la distance communicative. Les quelques textes écrits montrant de la proximité communicative se trouvaient jusqu'à maintenant majoritairement dans la communication privée, comme dans les lettres personnelles, les journaux intimes et les brouillons rédigés à la main. Sur l'Internet, les textes sont tous rédigés dans le code graphique et sont accessibles à un grand public tout en se situant près du pôle de la proximité communicative.

Il y a déjà un grand nombre d'études qui analysent la conception dans les chats (Frank-Job 2008, Spelz 2009), dans les courriels (Panckhurst 1997) et dans le Minitel (Luzzati 1991). Pour une synthèse des recherches cf. Panckhurst (2006) et Anis (1999, 2007). Les analyses qui se focalisent exclusivement sur les weblogs font défaut. Cet article vise expressément à analyser la conception dans deux types de weblogs, les weblogs de bricolage et les weblogs scientifiques. Sont-ils plutôt orientés vers la conception écrite ou orale ? L'analyse comprend aussi bien les textes dans la partie 'billet' que les textes dans la partie 'commentaire'. En outre, il est également question de discerner les critères qui déterminent la conception d'un weblog. Un texte n'est pas seulement influencé par les conditions de communication de la situation dans laquelle il est placé, mais aussi par les traditions discursives sur lesquelles le texte en question se base. L'analyse montre que la conception des commentaires tend vers la conception orale tandis que les billets s'orientent davantage vers la conception écrite. En outre, les traditions discursives des billets et des commentaires influencent la structure et le style des textes. Par conséquent, les billets des weblogs scientifiques

sont plus élaborés que les billets des weblogs à bricolage. Les commentaires, visant à exprimer le point de vue subjectif d'une personne, se situent plutôt vers le pôle de la proximité communicative.

## 2. Le weblog

Le terme 'weblog' est un mot-valise qui se forme à partir de la dernière partie de la locution 'World Wide Web' et de la première partie de la locution 'log book'. Cette forme de communication est donc un type de livre de bord sur l'Internet. Le weblog peut être défini comme un site web contenant des billets sur des sujets variés qui sont publiés de façon régulière<sup>1</sup>. Les billets apparaissent par ordre chronologique inversé, c'est-à-dire le billet le plus récent figure en haut de page jusqu'à ce que un nouveau billet soit publié et pousse le billet plus ancien vers le bas de page. Une caractéristique essentielle est l'option de pouvoir commenter chaque billet séparément. Cette interactivité constitue une partie intégrale des weblogs. Parmi les commentaires il y a des remarques critiques, des compliments, des remerciements et des discussions entre lecteurs et auteurs.

Comme le format souple permet le traitement d'un nombre infini de contenus, les sujets traités dans les weblogs varient énormément : il y a, par exemple, des weblogs journalistiques, personnels et des weblogs de politiciens. Outre le format, le weblog se caractérise par son auteur qui donne son point de vue personnel et subjectif à travers ses billets.

## 3. Réflexions méthodologiques

Afin de situer les weblogs dans le continuum qui va de l'immédiat jusqu'à la distance communicative, l'analyse suivante recourt au travail de Koch/Oesterreicher (2011). Il est indispensable d'inclure également la situation communicationnelle dans laquelle les textes se situent et les phénomènes universels dans les domaines de la syntaxe, de la pragmatique, de la morphologie et du lexique. En outre, il est nécessaire d'examiner séparément les textes des billets et les commentaires. Cela permettra de faire ressortir d'éventuelles différences entre les deux parties des weblogs. Véronis et Guimier de Neef signalent une conception distincte des billets et des commentaires :

Bien que le recul manque pour analyser le phénomène des weblogs, il semblerait qu'ils bénéficient d'un mode d'écriture plus soigné, du moins dans la partie « billet » [...] On observe que les commentaires, qui sont souvent non-édictables, contiennent des erreurs plus nombreuses. (Véronis / Guimier de Neef 2006, 233)

<sup>1</sup> L'origine, le développement et les différents types de weblogs sont décrits de manière abondante dans un grand nombre d'ouvrages, par exemple Schönberger (2006), Herring (2004), Myers (2010, 16 et suiv.) ; Par ailleurs un projet collaboratif intéressant retraçant l'histoire de la blogosphère est proposé par Laurent Gloaguen <<http://embruns.net/carnet/weblogosphere/petite-histoire-weblogosphere.html>>.

L'analyse suivante n'a donc pas pour but d'examiner seulement la conception des weblogs en général, mais de regarder en même temps les différentes conceptions possibles au sein des weblogs.

### *3.1. Le continuum de la proximité à la distance communicative selon Koch/Oesterreicher*

Partant de la distinction entre code et conception, qui a été dressée par Söll en 1974, Koch et Oesterreicher développent leur modèle de la proximité et de la distance communicative (cf. Koch/Oesterreicher 2011, 3). Un texte peut être transmis soit par code écrit, soit par code oral. La division entre les deux codes étant nette, il y a une dichotomie entre code graphique et code phonique. La conception, en revanche, présente un continuum avec des pôles opposés, la distance et la proximité communicative (« kommunikative Distanz / kommunikative Nähe », Koch / Oesterreicher 2011, 13). Selon les conditions de communication, chaque texte se situe sur le continuum et tend plus vers l'un ou l'autre côté.

L'analyse d'un texte se fait sur trois niveaux : les conditions de communication, les contextes et les phénomènes universels. Premièrement, les conditions de communication, qui évaluent la relation entre les participants de la communication, regroupent dix facteurs : le degré de caractère public, le degré d'intimité, le degré de participation émotionnelle, l'inclusion situationnelle et actionnelle, l'ancrage référentiel, la proximité spatiale et temporelle, le degré de coopération, le degré de dialogicité, le degré de spontanéité et la fixation thématique (cf. Koch/Oesterreicher 2011, 7-10). Deuxièmement, les contextes visent à clarifier la situation et le savoir dont les participants disposent durant la communication. Il faut distinguer le contexte situatif, le contexte du savoir universel ou individuel, le contexte linguistique-communicatif et les contextes non- et paralinguistiques (cf. Koch/Oesterreicher 2011, 10-12). Troisièmement, la conception se montre à travers les phénomènes universels au niveau textuel-pragmatique, syntaxique, sémantique et pour le code phonique au niveau phonologique.

Concernant les nouvelles formes de communication, Koch/Oesterreicher (2011, 14) se limitent à préciser que ces formes présentent des exemples pour des textes écrits d'une conception orale, qui peuvent être décrits avec leur théorie. Il y a des essais d'élargir ou de varier le modèle afin de mieux convenir aux nouvelles formes de communication. Dürscheid (2003) met l'accent sur la différenciation entre la communication synchrone, quasi-synchrone et asynchrone. Le niveau de synchronicité est le point crucial qui détermine la conception d'un texte. Donc, un texte synchrone, c'est-à-dire un dialogue face-à-face, se rapproche de la proximité communicative, suivi sur le continuum des chats qui présentent une forme de communication quasi-synchrone. Selon le modèle de Dürscheid, les weblogs étant une forme de communication asynchrone, se placeraient vers le pôle de la distance communicative. Mais, il faut regarder chaque type de weblog séparément, car il y a des weblogs qui se rapprochent plus de la distance communicative et d'autres qui s'orientent plutôt vers la proximité commu-

nicative. En outre, il faut distinguer entre les billets asynchrones et les commentaires qui peuvent être échangés avec seulement quelques minutes, voire quelques secondes de décalage.

Pour cette analyse, il me paraît essentiel de retenir un point négligé dans les travaux de Koch/Oesterreicher. Les textes écrits possèdent des caractéristiques spéciales, comme le ‘Leet Speak’ ou le sigle ‘mdr’ qui signifie “mort de rire”<sup>2</sup>. Ces phénomènes n’ont pas d’équivalent dans le code phonique et doivent être pris en considération, formant une partie intégrale de ces textes (cf. Androutsopoulos 2007). Ce point est pris en compte par Kattenbusch (2002, 192), qui introduit la notion du ‘code lalique’, qui est « ein Hybrid zwischen *graphischem* Kode und *ikonographischem* Kode (unter Verwendung von Emoticons, [...] Akronymen etc. zur Wiedergabe parasprachlicher und nonverbaler Kommunikationselemente) ». Ces phénomènes ‘graphostylistiques’ sont examinés dans les textes du corpus et feront partie des résultats présentés (cf. section 4.4.).

### 3.2. *Le corpus*

Les weblogs se définissent, comme déjà mentionné dans la section 2, avant tout par le format et non pas par le contenu. Par conséquent, les textes dans la blogosphère présentent une grande hétérogénéité thématique. Afin de savoir comment le choix du contenu influence la conception des textes, deux types de weblogs différents sont analysés. Le corpus comprend cinq weblogs de bricolage et cinq weblogs scientifiques<sup>3</sup>. Les weblogs de bricolage contiennent des instructions afin de fabriquer des objets divers. Les weblogs scientifiques présentent et discutent des sujets actuels de la science. Même si les deux types de weblogs traitent des sujets différents, il y a un point commun. Dans les deux sortes de weblogs il est question d’expliquer de manière claire un fait ou un processus complexe tout en donnant des astuces et l’opinion personnelle.

## 4. L’analyse de la conception des weblogs de bricolage et des weblogs scientifiques

L’analyse de la conception des weblogs de bricolage et des weblogs scientifiques se divise en plusieurs parties. D’abord, les conditions de communication sont présentées. Puis, il est question d’examiner les textes du corpus, surtout dans les domaines de la pragmatique textuelle et de la syntaxe. En outre, il faut prendre en considération

<sup>2</sup> Le ‘Leet Speak’ est un type de code secret, qui consiste à remplacer certaines ou toutes les lettres d’un mot par des chiffres qui ressemblent vaguement à ces lettres, ainsi le terme ‘Leet’ devient ‘1337’. Les adeptes de la communication sur Internet emploient ce code pour se démarquer des néophytes et pour renforcer les liens avec les autres membres de la communauté.

<sup>3</sup> Tous les billets analysés ont été publiés entre mars et juin 2013. De plus, le corpus contient tous les commentaires de chaque billet publiés jusqu’au 5 juillet 2013. Tous les textes sont rédigés en français. Les exemples ne montrent que des extraits du corpus entier.

l'emploi des moyens compensant des éléments para- et non verbaux en tant qu'indicateurs de la conception plutôt orale d'un texte. Finalement, les phénomènes graphostylistiques qui forment une partie essentielle des textes écrits sont présentés en donnant des exemples tirés du corpus.

#### 4.1. *Les conditions de communication*

Les conditions de communication sont les mêmes pour les deux types de weblogs analysés. Il s'agit d'une communication publique qui est accessible à chaque personne ayant un ordinateur avec une connexion Internet. Par conséquent, le degré d'intimité est minime. L'inclusion situationnelle et actionnelle est aussi faible : les textes dans les weblogs constituent la source unique du savoir auquel les participants peuvent recourir. L'ancrage référentiel est fort, surtout dans les billets où l'auteur donne son point de vue quant au sujet présenté. Il y a de la distance spatiale et temporelle, mais le décalage temporel est soumis à une forte variation. Le degré de coopération et de dialogicité est élevé dans les weblogs, notamment à cause des commentaires. Le degré de spontanéité et la participation émotionnelle varient selon le contenu. Dans les billets, il y a une forte fixation thématique, tandis que dans les commentaires les sujets peuvent changer.

| distance communicative                | ← | → | proximité communicative    |
|---------------------------------------|---|---|----------------------------|
| communication publique                |   |   | ancrage référentiel        |
| faible degré d'intimité               |   |   | haut degré de coopération  |
| détachement situationnel et actionnel |   |   | haut degré de dialogicité  |
| distance spatiale et temporelle       |   |   | participation émotionnelle |
|                                       |   |   | degré de spontanéité       |
|                                       |   |   | fixation thématique        |

Tableau 1. La répartition des conditions de communication pour les weblogs sur le continuum entre distance et proximité communicative.

Le tableau 1 présente la répartition des conditions de communication pour les weblogs. Il y a quatre conditions qui suggèrent la distance communicative et trois conditions indiquant la proximité communicative. De plus, il y a trois conditions qui sont soumises à des variations selon le contenu du weblog ou selon le statut du texte en question, c'est-à-dire billet ou commentaire. Néanmoins, en examinant seulement les conditions de communication, la question de la conception des weblogs reste indéfinie.

#### 4.2. Phénomènes universelles indiquant la conception (marques caractéristiques)

Le degré de dialogicité se perçoit clairement tant dans les billets que dans les commentaires. Il y a bon nombre de moments où l'auteur adresse la parole au groupe de lecteurs, comme dans les exemples suivants<sup>4</sup>:

- (1) *je vous propose un pas à pas pour fabriquer une étagère [...]*
- (2) *Ces prénoms nous disent des choses, On peut faire de même avec les prénoms les plus fréquents, [...]*
- (3) *Merci à [nom] qui vient de me faire parvenir les dimensions de la boîte [...]*

L'auteur s'adresse aux lecteurs en employant la deuxième personne du pluriel *vous* (cf. exemple (1)). Il se réfère à toutes les personnes qui lisent le weblog ou écrivent des commentaires même s'il ne connaît pas le nombre exact de lecteurs. Une autre option est que l'auteur inclut ses lecteurs davantage dans son récit en recourant à la première personne du pluriel *nous* ou au *on* impersonnel, comme dans l'exemple (2). Ainsi l'auteur donne à ses lecteurs l'option de découvrir le sujet ensemble avec lui et de partager ses idées. La dernière possibilité pour l'auteur est de s'adresser à une personne spécifique en utilisant le prénom de cette personne et la deuxième personne du singulier *tu*, par exemple pour le remercier (cf. exemple (3)). Dans les commentaires, il n'y a que des formules d'adresses à une personne spécifique. Les lecteurs répondent à l'auteur ou à d'autres personnes qui ont déjà rédigé des commentaires.

- (4) *ça faisait un ti moment que tu n'avais pas posté!!!*
- (5) *votre billet est très complet et très intéressant.*
- (6) *@[nom]:*

Les lecteurs des weblogs de bricolage tutoient majoritairement l'auteur et les autres lecteurs. Par contre, dans les weblogs scientifiques, on trouve aussi souvent des tutoiements que des vouvoiements. Cette différence se base, à mon avis, sur les différents types de textes qui sont à la base des billets, à savoir l'instruction dans les weblogs de bricolage et l'article scientifique dans les weblogs scientifiques (cf. section 5). Afin de s'adresser dans un même commentaire à deux personnes différentes, un lecteur emploie l'arobase suivi du prénom de la personne ou seulement le prénom. Ce phénomène est fréquent dans les dialogues dans un salon de chat, car les contributions alternent aussi vite qu'il faut indiquer à qui un message est dirigé pour éviter des malentendus (cf. Anis 1999, 76).

Dans le domaine de la pragmatique textuelle, il est intéressant d'examiner les particules énonciatives. Les billets contiennent surtout des particules structurant le récit. Les exemples (7) et (8) montrent que les particules aident à subdiviser le texte

<sup>4</sup> Tous les exemples sont présentés ici tels qu'ils se trouvent dans le corpus avec leurs erreurs éventuelles. Les indications du type personnel, comme des noms, des lieux ou d'autres informations ont été rendues anonymes.

(*ensuite, puis, voilà donc*) et à indiquer la structure du récit qui succède (*je passe, je passe aussi, je passe encore*).

- (7) *J'ai ensuite sorti une guirlande [...] Puis, [...] j'ai accroché à chaque baleine [...] Voilà donc le résultat: [...]*
- (8) *Je passe sur le vocabulaire savant [...] Je passe aussi sur les jurons des candidats, [...] Je passe encore sur les fautes réelles [...]*

À la différence des billets, il y a beaucoup d'interjections dans les commentaires, ce qui montre un degré élevé de participation émotionnelle. L'émotion se montre davantage à travers les points d'exclamation, les itérations d'une voyelle et l'écriture expressive.

- (9) *oooh toute une jolie robe !!!*
- (10) *Waouh !*
- (11) *Rha c'était vachement intéressant !*

Les billets et les commentaires contiennent bon nombre de particules phatiques. L'exemple (12) montre une question rhétorique qui est employée par l'auteur afin de maintenir le contact avec ses lecteurs et de les inciter à rédiger des commentaires après la lecture du billet :

- (12) *C'est déjà nettement moins rectiligne (et plus jolie), n'est-ce pas ?*
- (13) *ce n'est pas un site de cuisine hein*
- (14) *Dis donc [nom] c'est quoi ce commentaire vide ???*

Au niveau de la syntaxe il est important d'observer la structure des phrases et des interrogations. La comparaison entre billets et commentaires dévoile une différence dans l'emploi des ellipses et des détachements. La présence de ces structures indique une conception plutôt orale. Dans les billets il y a moins de formes elliptiques que dans les commentaires. Les exemples présentent des ellipses (16), des détachements à gauche et à droite (17) et des mises en relief par *c'est* [...] *qui/que* (18) :

- (16) *Quel jolie « rayon de soleil » ton article d'aujourd'hui !!*
- (17) *Moi aussi, j'aime bien recycler; elle est terrible, cette petite robe*
- (18) *C'est le lexique de [nom] que je trouve drastiquement réduit*

En ce qui concerne les interrogations, les résultats sont aussi bien valables pour les billets que pour les commentaires<sup>5</sup>. L'interrogation avec l'introducteur *est-ce que*, formule très répandue dans le langage parlé, se situant donc du côté de la proximité communicative, n'est presque pas utilisée. L'interrogation par inversion, qui indique une conception écrite, se trouve quelques fois dans le corpus. La forme de l'interrogation la plus répandue est celle marquée seulement par le point d'interrogation ou par le pronom interrogatif :

<sup>5</sup> Il n'y a pas de différences observées dans l'emploi entre l'interrogation globale et partielle.

#### 4.3. Moyens compensant des éléments para- et non-verbaux

(21) d'agir, je l'ai DIT; Bref, un exemple pour inviter à se demander « pourquoi m'invite t'on –m'ordonne? - d'acheter CA a CE moment? »

(22) BRAVOOOOOOOOOOOOOOOOOO; cette robe...hummmmmmmmmmmmm bravo !!!

Dans la partie des commentaires du corpus de cette analyse, les émoticônes sont très fréquentes. Il y a une émoticône tous les 180 mots dans les commentaires des weblogs de bricolage et une émoticône tous les 235 mots dans les commentaires des weblogs scientifiques. Comparé aux autres études, le degré d'expressivité est très élevé dans les commentaires (cf. Siever 2006, 86).

Les procédés d'abréviation d'un mot ou d'une locution font partie de la famille des troncations, notamment l'apocope et l'aphérèse, les squelettes consonantiques et les acronymes.

- (23) *le tuto* ‘le tutoriel’; *la pub* ‘la publicité’; *accro* ‘accroché’, *ti* ‘petit’  
 (24) *bcp* ‘beaucoup’  
 (25) *lol* ‘laughing out loud’<sup>6</sup>

<sup>6</sup> La variante française de cet acronyme emprunté de l'anglais est *mdr* – “mort de rire”.

#### 4.5. Résumé

En passant en revue ainsi toutes les structures et moyens abordés, on peut constater que l'hypothèse initiale s'avère correcte. La conception des billets tend vers le pôle de la distance communicative et la conception des commentaires tend vers la proximité communicative. Les différences se montrent clairement quand on analyse la structure syntaxique, les moyens pour compenser les éléments para- et nonverbaux et les phénomènes graphostylistiques. En même temps, les billets et les commentaires ont en commun le degré de dialogicité élevé, l'emploi de particules phatiques et la structure des interrogations.

### 5. D'autres critères influençant la conception des weblogs : les caractéristiques textuelles

Les weblogs sont une forme de communication innovatrice et nouvelle, mais les textes dans les billets et dans les commentaires ne constituent pas la création d'un genre complètement inédit. Les bloggeurs recourent à leur savoir sur les traditions discursives. Ils prennent des types de textes qui servent à des objectifs communicatifs comparables et les utilisent en modifiant et en adaptant les structures textuelles à la communication en ligne (cf. Pano (2008, 177)).

Les textes dans les billets des weblogs de bricolage se basent sur le type de texte d'instruction. Les billets des weblogs scientifiques s'apparentent à la structure d'articles scientifiques et le terme 'commentaire' indique déjà le type de texte sous-jacent. Les caractéristiques de chaque type de texte influencent les billets et les commentaires. Par conséquent, l'analyse des caractéristiques textuelles de chaque type peut mener à une compréhension approfondie de la conception (Durkiewicz 2009, 149; Pistolesi 2011, 117).

#### 5.1. Caractéristiques textuelles des weblogs de bricolage

Dans les billets des weblogs de bricolage il y a des indications explicites qui renvoient à la tradition discursive des instructions. Dans les exemples suivants, les auteurs indiquent que le billet constitue un *pas-à-pas* ou une instruction. Un auteur utilise le sigle anglais 'DIY' qui signifie 'do it yourself' :

(26) *Je vous offre bien sûr le pas-à-pas de cette petite boîte très facile à faire.*

(27) *DIY Etagère pour plantes*

Ces billets contiennent beaucoup d'images. Dans le corpus, il y a en moyenne 18,6 photographies par billet. Les photographies sont une partie intégrante de ces billets, puisqu'elles montrent directement les étapes du processus de la fabrication et représentent une aide pour les lecteurs voulant réaliser eux-mêmes l'instruction. Une autre caractéristique est l'emploi des formes de l'infinitif et de l'impératif, qui sont employées abondamment dans les billets des weblogs.

- (28) *Assembler un des 2 montant avec la base en vissant-collant (voir photos) Vérifier l'équerrage à chaque assemblage !*  
 (29) *agradissez le trou avec une mèche [...] vous pourrez ainsi boucher les trous [...]*

En outre, on constate l'emploi d'un vocabulaire technique, comme des verbes désignant une action spécifique (*couper à cru*) ou des unités de mesures :

- (30) *j'ai habillé l'intérieur avec du carton fin ; j'ai réparé les baleines tordues [...] ; le bord de la broderie anglaise est coupé à cru*  
 (31) *rectangle de 26cm x 9 cm pour le fond [...]*

### 5.2. Les weblogs scientifiques

Les billets des weblogs scientifiques constituent des textes assez longs. Par billet, il y a en moyenne 1607,8 mots ; en comparaison avec les billets de bricolage, qui ne contiennent en moyenne que 501,6 mots par billet. Les billets des weblogs scientifiques sont divisés par des titres et des sous-titres qui structurent le contenu du billet. Les textes suivent majoritairement un ordre bien défini. Les auteurs présentent d'abord le sujet qu'ils veulent discuter ou la question à laquelle ils veulent répondre. Dans la partie principale des analyses, ils présentent des exemples et d'autres articles avec le même sujet. Finalement, les auteurs essayent de conclure leur billet en répondant à la question initiale ou en donnant les résultats des analyses. Un auteur propose tout au long de son article des renseignements quant à la structure de son texte :

- (32) *Ce qui me frappe, et que je voudrais développer, c'est la récurrence de certaines formules, [...]*  
 (33) *Pour analyser cette expression, je suis partie sur une recherche [...]*  
 (34) *Récapitulons.*

De plus, il y a bon nombre de discours rapportés dans les billets qui sont caractéristiques des articles scientifiques. Le discours rapporté est employé pour citer l'énoncé d'une autre personne. Il y a des exemples de discours direct et de discours indirect :

- (35) *Ainsi que le note [nom] : « ... »*  
 (36) *La Loi de Planck, explique-t-il, permet de déterminer [...]*

Donc, l'analyse montre que les billets des weblogs scientifiques comportent bon nombre de caractéristiques qui affirment que ces billets se basent sur le type de texte de l'article scientifique.

### 5.3. Les commentaires

Hors Internet, les commentaires se trouvent fréquemment dans les journaux et présentent un type de texte très personnel, puisqu'ils visent à exprimer l'opinion de la personne qui rédige le commentaire. Les commentaires sont donc des textes courts rédigés sur un ton subjectif, émotionnel et parfois spontané. Dans le corpus des weblogs, il y a plusieurs types de commentaires. Pour les distinguer, on a recours

à une classification de Schulmeister (2010, 333). Cette classification comprend cinq catégories. Les commentaires en relation avec le contenu contiennent des questions, des arguments additionnels et des opinions de lecteurs. Les commentaires visant à la relation sociale ne répondent pas au contenu du billet, mais visent à établir et à maintenir une relation avec l'auteur. Dans les commentaires qui relatent leurs propres opinions, les lecteurs rapportent des expériences personnelles qui sont en relation avec le sujet du billet. Les renseignements des lecteurs peuvent être des informations supplémentaires ou des liens à d'autres sites traitant le même sujet d'un point de vue différent. La cinquième catégorie 'Autres' regroupe tous les autres commentaires, par exemple des remarques ironiques ou des contributions incompréhensibles.

|                   | weblogs de bricolage | weblogs scientifiques |
|-------------------|----------------------|-----------------------|
| contenu           | 20                   | <u>25</u>             |
| relation sociale  | <u>78</u>            | 4                     |
| visant à soi-même | 23                   | 4                     |
| renseignement     | /                    | 1                     |
| autre             | /                    | 3                     |

Tableau 2. La répartition des commentaires selon la classification de Schulmeister (2010, 333). Les chiffres en gras marquent la catégorie comprenant la plupart des commentaires pour chaque type de weblog.

Le tableau 2 indique la répartition des types de commentaires dans le corpus selon la classification de Schulmeister (2010, 333). Les résultats démontrent que les commentaires dans les weblogs de bricolage sont principalement des commentaires visant à maintenir la relation sociale, tandis que, dans les weblogs scientifiques, ce sont les commentaires en relation avec le contenu des billets qui prédominent. En observant de près les commentaires dans les weblogs de bricolage, on constate que les compliments des lecteurs sont quelques fois suivis d'un remerciement de la part de l'auteur. Mais la plupart de ces commentaires reste sans réponse. Par conséquent, il n'y a pas de discussions ou de dialogues qui se développent. Les commentaires des weblogs scientifiques, au contraire, mènent à un dialogue entre les lecteurs et l'auteur. Il y a même de véritables discussions qui se développent autour du sujet proposé dans le billet accompagnant. Ces résultats se valident en examinant le nombre de commentaires en moyenne par billet et le nombre de mots en moyenne par commentaire.

|                        | weblogs de bricolage | weblogs scientifiques |
|------------------------|----------------------|-----------------------|
| nombre de commentaires | 24,2                 | 7,8                   |
| mots par commentaire   | 19,1                 | 49,2                  |

Tableau 3. Le nombre de commentaires en moyenne par billet et le nombre de mots par commentaire en moyenne dans les weblogs de bricolage et dans les weblogs scientifiques.

Il y a plus de commentaires dans les weblogs de bricolage (24,2 en moyenne) que dans les weblogs scientifiques (7,8 en moyenne), mais le nombre de mots par commentaire n'est que 19,1 mots dans les commentaires des weblogs de bricolage. Les compliments et les remerciements ne constituent ordinairement pas plus d'une à deux phrases, cf. exemple (37). Les commentaires dans les billets des weblogs scientifiques sont plus longs et les lecteurs développent des arguments et répondent aux autres commentaires, cf. (38). Dans l'exemple (39) le lecteur introduit une partie d'un autre commentaire à l'aide des chevrons dans son propre commentaire afin de répondre directement à cette partie. Ce principe se trouve aussi dans des conversations par courriel, cf. Panckhurst (1999, 57) :

(37) *c'est la petite robe pratique ! j'adore l'imprimé*

(38) *Non, c'est faux, la pub c'est la science de la manipulation et du mensonge. Il faut s'y intéresser pour pouvoir le voir, ceci dit [...].*

(39) « *« autant Il existe une marketing sain et propre, qui s'occupe de comprendre les usage [...] » » Sans blague... Vous, vous vous êtes fait avoir... ou vous êtes payé pour faire la promo de ces sites.*

Afin de mesurer la profondeur des discussions qui se développent, j'ai calculé le nombre de commentaires en relation avec les chaînes de discussions. Une chaîne de discussion est l'ensemble des commentaires qui répondent l'un à l'autre :

nombre total des commentaires

-----  
nombre des chaînes

= profondeur des discussions dans les  
commentaires

Si le résultat équivaut à 1, chaque commentaire aborde un nouveau sujet sans engendrer une discussion. Plus le chiffre du résultat est élevé, plus longue est la chaîne de discussion. Dans les commentaires des weblogs de bricolage, la chiffre en moyenne est 1,2. Donc, la plupart des commentaires restent sans réponse de l'auteur et des autres lecteurs. Tandis que, dans les commentaires des weblogs scientifiques, le résultat est 3,9, c'est-à-dire les chaînes de discussions sont plus longues et il y a de vrais dialogues qui se développent.

## 6. Conclusion

En guise de conclusion, il faut d'abord reprendre les résultats de la première partie qui vise à examiner la conception dans les weblogs. Il y a de véritables différences de conception entre la partie 'billet' et la partie 'commentaire'. Les billets tendent plutôt vers le pôle de la distance communicative et les commentaires plutôt vers le pôle de la proximité communicative. Il est à noter que le degré de dialogicité est élevé aussi bien dans les billets que dans les commentaires, ce qui est dû au fait que le weblog est une forme de communication très interactive. Les différences se trouvent principalement dans l'emploi de moyens émulant des éléments paraverbaux et non-verbaux et dans

les phénomènes graphostylistiques. Ces phénomènes se trouvent presque exclusivement dans les commentaires et non pas dans les billets.

La deuxième partie de l'analyse fait apparaître l'influence des traditions discursives qui se trouvent à la base des textes sur la structure et le style du texte rédigé. En conséquence, les textes dans les billets analysés ci-dessus se basent sur les types de texte 'instruction' et 'article scientifique', qui sont très formalisés et élaborés. Les commentaires, au contraire, représentent un type de texte court, rédigé dans un style relâché et émotionnel, puisque le commentaire par essence vise à exprimer le point de vue subjectif d'une personne. La comparaison des deux types de weblogs fait ressortir des différences entre les commentaires publiés, c'est-à-dire les commentaires visant à la relation sociale dans les weblogs de bricolage, et les commentaires en relation avec le contenu dans les weblogs scientifiques. Par conséquent, les weblogs de bricolage se rapprochent davantage des 'social networks', tandis que les weblogs scientifiques s'orientent vers les discussions dans les forums. Dans une future recherche, sur la base d'autres types de weblogs, il s'agira d'observer comment les commentaires sont influencés par la conception et la tradition discursive sur laquelle le billet accompagnant se base.

Universität de Heidelberg

Kathrin WENZ

## Références bibliographiques

- Androutsopoulos, Jannis, 2007. « Neue Medien - neue Schriftlichkeit? », *Mitteilungen des Deutschen Germanistenverbandes* 54, 1, 72-97.
- Anis, Jaques, 1999. *Internet, communication et langue française*, Paris, Hermès Science Publications.
- Anis, Jaques, 2007. « Neography. Unconventional Spelling in French SMS Text Messages », in: Danet, Brenda/Herring, Susan (ed.), *The Multilingual Internet. Language, Culture, and Communication Online*, Oxford University Press, 87-115.
- Dürscheid, Christa, 2003. « Medienkommunikation im Kontinuum von Mündlichkeit und Schriftlichkeit. Theoretische und empirische Probleme », *Zeitschrift für Angewandte Linguistik (ZfAL)* 38, 37-56.
- Durkiewicz, M., 2009. « I bloggers scrivono como parlano ? Osservazioni su testualità e sintassi dei diari on-line », in: Albizu, Christina (ed.), *Alltag – quotidiano – cotidiano : Akten – actes – atti – actas (Zürich 16.-17. Juni)*, Aachen, Shaker, 131-152.

- Frank-Job, Barbara, 2008. «*Putain, vive les fautes*» Le passage à l'écrit de l'immédiat communicatif dans les nouveaux médias et son impact sur les conventions du français», in: Erfurt, Jürgen/Budach, Gabriele (ed.), *Standardisation et déstandardisation - Estandarización y desestandarización*, Frankfurt a.M., Peter Lang, 63-81.
- Herring, Susan, 2004. «*Bridging the Gap: A Genre Analysis of Weblogs*», in: *Proceedings of the 37th Annual Hawaii International Conference on System Sciences (HICSS 37)*, Los Alamitos, IEEE Computer Society Press, 1-11.
- Kattenbusch, Dieter, 2002. «*Computervermittelte Kommunikation in der Romania im Spannungsfeld zwischen Mündlichkeit und Schriftlichkeit*», in: Heinemann, Sabine/Bernhard, Gerald/Kattenbusch, Dieter (ed.), *Roma et Romania. Festschrift für Gerhard Ernst zum 65. Geburtstag*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 183-199.
- Koch, Peter/Oesterreicher, Wulf, 2011<sup>2</sup>. *Gesprochene Sprache in der Romania: Französisch, Italienisch, Spanisch*, Berlin/New York, de Gruyter Romanistische Arbeitshefte 31.
- Luzzati, Daniel, 1991. «*Oralité et interactivité dans l'écrit Minitel*», *Langue française* 98, 1, 99-109.
- Myers, Greg, 2010. *Discourse of Blogs and Wikis*, London, Continuum International Publishing Group.
- Panckhurst, Rachel, 1997. «*La communication médiatisée par ordinateur ou la communication médiée*», *Terminologies nouvelles* 17, 56-57.
- Panckhurst, Rachel, 1999. «*Analyse linguistique assistée par ordinateur du courriel*», in: Anis, Jacques (ed.), *Internet, communication et langue française*, Paris, Hermès Science Publications, 55-70.
- Panckhurst, Rachel, 2006. «*Discours électronique médié: quelle évolution depuis une décennie?*», in: Gerbault, Jeannine (ed.), *La langue du cyberspace: De la diversité aux normes*, Paris, L'Harmattan, 121-136.
- Pano, Ana, 2008. *Dialogar en la Red. La lengua española en chats, e-mails, foros y blogs*, Bern, Peter Lang.
- Pistolesi, Elena, 2011. «*Frammenti di un discorso ordinario. Contributo all'analisi pragmatica degli SMS*», in: Held, Gudrun/Schwarze, Sabine (ed.), *Testi brevi. Teoria e pratica della testualità nell'era multimediale*, Frankfurt a.M., Peter Lang, 113-126.
- Schönberger, Klaus, 2006. «*Weblogs: Persönliches Tagebuch, Wissensmanagement-Werkzeug und Publikationsorgan*», in: Schlobinski, Peter (ed.), *Von \*hdl\* bis \*cul8r\* - Sprache und Kommunikation in den Neuen Medien*, Mannheim, Dudenverlag, 233-248.
- Schulmeister, Rolf. 2010. «*Ansichten zur Kommentarkultur in Weblogs*», in: Bauer, Petra/Hoffmann, Hannah/Mayrberger, Kerstin (ed.), *Fokus Medienpädagogik – Aktuelle Forschungs- und Handlungsfelder. Festschrift für Stefan Auenanger*, München, kopaed, 317-347.
- Siever, Thorsten, 2006. «*Sprachökonomie in den Neuen Medien*», in: Schlobinski, Peter (ed.), *Von \*hdl\* bis \*cul8r\* - Sprache und Kommunikation in den Neuen Medien*, Mannheim, Dudenverlag, 71-88.
- Spelz, Tobias, 2009. *Kommunikation in den neuen Medien - französische und brasilianische Webchats*, Berlin, Frank & Timme.
- Véronis, Jean/Guimier de Neef, Émilie, 2006. «*Le traitement des nouvelles formes de communication écrite*», in: Sabah, Gérard (ed.), *Compréhension automatique des langues et interaction*, Paris, Hermès Science, 227-248.